Nouvelles Études Hongroises

DU CONTENU DE L'OUVRAGE

Planning de l'économie en Hongrie, par József Bognár • Données sur l'évolution du système juridique socialiste, par Imre Szabó • L'évolution de la littérature et des arts, par Béla Köpeczi • Les peintres visionnaires hongrois, par Lajos Németh • Une tendance nouvelle dans la prose hongroise contemporaine, par László B. Nagy • Un extrait du nouveau roman de László Németh

Prix: 7,50 F $1,50 10s 6d 6,– DM 40,– Sch

CE VOLUME PEUT ETRE OBTENU CHEZ LES DISTRIBUTEURS SUIVANTS:

AUSTRALIE: New World Booksellers, 425 Pitt Street, Sydney

AUTRICHE: Globus Buchvertrieb, Salzgries 16, Wien I
Rudolf Nowak GmbH, Köllnerhofgasse 4, Wien I

BELGIQUE: Du Monde Entier, 5, Place St. Jean, Bruxelles
Mertens & Co., 33, De Keyserlei, Antwerpen

BRÉSIL: Livraria D. Landy, Rua 7 de Abril 252 5° S/53, Sao Paulo

CANADA: Pannonia Books, 2, Spadina Road, Toronto 4 (Ont.)
Europa Agency, 206 Burns Bldg, – 237 8th Ave East, Calgary 18. Alberta

DANEMARK: Hunnia Books & Music, Nörrebrogade 182, Kopenhagen
Ejnar Munksgaard, Nörregade 6, Kopenhagen

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE: Joseph Brownfield, 1484 Third Avenue, New York, N. Y. 10028
Magyar Áruház, 11802 Buckeye Road, Cleveland (Ohio) 44120

FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 2, Helsinki
Suomalainen Kirjakauppa, Vanha Ylioppilastalo, Helsinki

FRANCE: Librairie du Globe, 2, rue de Buci, Paris 6e
Librairie Hachette, 25, rue des Cévennes, Paris 15e
Librairie des Sciences et Techniques Françaises et Étrangères, 24, rue des Écoles, Paris 5e

GRANDE BRETAGNE: B. H. Blackwell Ltd., 48–51 Broad Street, Oxford
Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London W.C.1
Collet's Multilingual Shop, 66 Charing Cross Road, London W.C.2
Danubia Book Co., 78 Shaftesbury Avenue London, W.C.1
W. Heffer & Sons Ltd., 3–4 Petty Cury, Cambridge
I. R. Maxwell and Co. Ltd., Waynflete Building 1–8 St. Clements, Oxford

GRECE: Éditions et Librairie Themelio, 57, Akademias Str., Athens
Institute of Scientific Publications, 9, Amerikis Str., Athens

INDE: Current Technical Literature Company, India House, OPP. G. P. Post Box 1374, Bombay I

JAPON: Maruzem Company Ltd., 6, Torinichome Nihonbashi, Tokyo
Nauka Ltd., 92, Ikebukuro-Higashi 1-chome, Toshima-ku Tokyo
Far Eastern Book-Sellers, P.O.B. No 72, Tokyo
Sanyo Shuppan Boeki Co. Inc, P.O.B. 1705, Tokyo Central

NORVEGE: Johann Grundt Tanum, Karl Johansgatan 43, Oslo
Norsk Bogimport, Övre Vollgate 15, Oslo

PAYS-BAS: Erasmus Antiquariaat, Spui 2, Amsterdam C.
Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, 's Gravenhage
Meulenhoff & Co., Beulingsstraat 2/4, Amsterdam C.
Pegasus, Leidsestraat 25, Amsterdam C.
Swets & Zeitlinger, Keizersgracht 471–487, Amsterdam C.

RÉPUBLIQUE FÉD. ALLEMANDE: Kubon & Sagner, Schließfach 68, München 34
Kunst & Wissen, Erich Bieber, Postfach 46, Stuttgart 8
Erich Röth Verlag, Pressehaus 35, Kassel

SUEDE: Almquist Wiksell, Gamla Brogatan 26, Stockholm
C. E. Fritze, Fredsgatan 2, Stockholm 16
Gleerupska Universitetsbokhandeln, Stortorget 2, Lund
Nordiska Bokhandeln, Drottninggatan 7/9, Stockholm I
Sandbergs Bokhandel, Österuropeiska avdelningen, Brahegatan 3, Stockholm 5

SUISSE: Genossenschaft Literaturvertrieb, Feldstr. 4, Zürich
Librairie Rousseau, 36, rue J.-J. Rousseau, Genève
Pinkus & Co., Froschaugasse 7, Zürich

VENEZUELA: Ilaco, Calle Union No 7., Sabana Grande, Caracas
Luis Tarcsay, Calle Iglesia Edif. Villoria Apto 21, Sabana Grande, Caracas

ou

KULTURA

Société Hongroise pour le Commerce de Livres et de Journaux. Budapest 62, Boîte postale 149

Nouvelles Études Hongroises

TOME I, 1966

Rédacteur:
ZOLTÁN HALÁSZ

SOMMAIRE

Préface 3
Planning de l'économie 6 *József Bognár*
L'agriculture socialiste hongroise 39 *Ferenc Erdei*
Littérature et arts en Hongrie entre 1945 et 1965 59 *Béla Köpeczi*
L'évolution du système juridique socialiste 80 *Imre Szabó*

REVUE INTERNATIONALE

La politique extérieure hongroise en 1965 96 *Ferenc Paál*
Le bassin du Danube vu de Hongrie 102 *Béla Csikós Nagy*
La Hongrie et les pays en voie de développement:
I. L'expérience hongroise 110 *Egon Kemenes*
II. Relations commerciales 116 *Péter Veress*

INDUSTRIE

Le développement de l'industrie chimique 121 *György Korányi*

LITTÉRATURE

László Németh 132 *Miklós Béládi*
Pitié (Extrait d'un roman) 150 *László Németh*
Une tendance nouvelle dans la prose hongroise 160 *László B. Nagy*
De malemort (Nouvelle) 167 *Ferenc Sánta*
Champ de mines (Nouvelle) 175 *Erzsébet Galgóczi*
Une demi-heure à la table de Sartre 182 *Iván Boldizsár*
Les romans de l'année 187 *Vilmos Faragó*
Littérature et bibliothèques pour enfants 197 *Balázs Vargha*
La Bibliothèque Nationale de Hongrie 202 *László Farkas* et *Tibor Tombor*

ENSEIGNEMENT

Une nouvelle méthode audio-visuelle 210 *László Holics*

ARTS

Les peintres visionnaires hongrois 220 *Lajos Németh*
Une année d'expositions 228 *Géza Perneczky*
Trésors d'orfèvrerie médiévaux d'Esztergom 236 *Éva Kovács*

MUSIQUE

Le système de symboles du « Mandarin merveilleux » 241 *Ernő Lendvai*
Manuscrits inconnus de Vivaldi, Haydn et Liszt 250 *István Kecskeméti*

THÉATRE

Réflexions sur le théâtre hongrois 255 *Péter Nagy*
Chronique théâtrale 1965 260 *Iván Sándor*

Éditions Corvina, Budapest
Bureau annexe: Budapest VIII. Rákóczi út 17. Tél.: 136–857

Imprimé en Hongrie, 1966. Imprimerie Zrínyi, Budapest

Nouvelles Études Hongroises

Nous présentons à nos lecteurs le premier cahier des *Nouvelles Études Hongroises* à un moment où les pays de l'Europe centrale, dont la Hongrie, vivent une période importante de leur développement historique. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale plus de vingt années se sont déjà écoulées, nous commençons la troisième décennie d'une époque qui, malgré tous les problèmes et les tensions, s'annonçait aux peuples du bassin danubien comme celle d'un développement pacifique. Par suite des transformations profondes survenues pendant les deux dernières décennies, les événements et le sens de l'évolution sont si complexes que le lecteur qui désire être renseigné sur les problèmes de cette région de l'Europe, ne peut se passer d'informations venant des pays mêmes. La présente revue se propose justement de satisfaire ce besoin en ce qui concerne la Hongrie.

Au moment où nous lançons le premier cahier des *Nouvelles Études Hongroises*, notre pensée va aux écrivains, savants et publicistes, hongrois ou français qui, au début des années vingt, ont fondé, rédigé et écrit une revue qui a renseigné, pendant la durée de son existence, l'opinion publique européenne de langue française sur les liens qui unissaient la civilisation hongroise à la civilisation française et a constitué en même temps un organe pour les linguistes hongrois et étrangers penchés sur les problèmes des langues finno-ougriennes, dont la plus importante est justement le hongrois. Pendant longtemps, les *Études Hongroises* – c'était son titre – furent dirigées par Sándor Eckhardt, alors professeur à la Faculté des Lettres de l'Université Loránd Eötvös de Budapest, qui, malgré son âge avancé, déploie toujours une activité scientifique très appréciée des milieux spécialisés. Professeur

de langue et de littérature françaises, le grand savant a marqué de son esprit exigeant et de son profond humanisme la revue qui comptait parmi ses principaux collaborateurs M. André Sauvageot, professeur des langues finno-ougriennes à l'École des Langues Orientales Vivantes de Paris et un grand nombre d'écrivains, de linguistes, d'archéologues et d'historiens, parmi lesquels nous nous bornerons à mentionner ici le professeur Gusztáv Bárczi, linguiste illustre, l'historien István Bartha, l'archéologue János Banner et l'historien littéraire István Sőtér, à présent recteur de l'Université Loránd Eötvös de Budapest.

Les *Nouvelles Études Hongroises* se proposent de continuer les précieuses traditions des *Études Hongroises*. Dans le premier cahier que voici, le lecteur trouvera des comptes rendus critiques, une documentation bibliographique ainsi que des études dues à la plume de savants et de spécialistes hongrois. Les rédacteurs espèrent pouvoir publier aussi, dès le cahier suivant, des articles d'auteurs étrangers, et de faire de la revue, à l'exemple des *Études*, une sorte d'instance internationale. Ainsi, et conformément aux exigences de notre époque, ils entendent élargir le cercle d'intérêt de la revue et mettre entre les mains des lecteurs les éléments nécessaires pour une compréhension plus profonde de l'évolution en cours dans les différents domaines de la vie hongroise.

Les cahiers des *Nouvelles Études Hongroises* se proposent de fournir régulièrement des informations sur des questions susceptibles de retenir l'attention des lecteurs désireux de savoir et de comprendre ce qui se passe en Hongrie et dans l'Europe centrale. La réforme tant discutée du mécanisme économique de la Hongrie étant celui des aspects du développement hongrois qui occupe le premier plan de l'intérêt, le présent cahier contient des études approfondies sur la planification et la direction de l'économie nationale, l'organisation et l'état du développement de l'agriculture ainsi que sur la situation de la population rurale. Le changement profond survenu dans le système juridique hongrois étant, de l'avis des rédacteurs, trop peu connu à l'étranger, ils publient une étude consacrée à cette question qui contribuera certainement dans une très grande mesure à la compréhension de la situation actuelle. Les *Nouvelles Études Hongroises* apportent une attention particulière aux diverses manifestations de la vie intellectuelle du pays. Une étude sur l'évolution de la littérature et de l'art en Hongrie pendant les vingt dernières années offre un tableau d'ensemble dont les thèmes sont développés dans d'autres études, sur les tendances et courants de la littérature, des arts plastiques, de la musique et du théâtre hongrois. Les chroniques informent les lecteurs sur les événe-

ments politiques, économiques et culturels de l'année 1965.

Le premier cahier de la revue ne prétend naturellement pas épuiser tous les problèmes. Les différents articles et études s'efforcent, certes, d'aller toujours au delà de l'événement actuel pour révéler des connexions plus profondes, mais des limites nous sont imposées par le nombre de pages qui sont à notre disposition. C'est pourquoi nous avons ajouté une bibliographie à quelques-unes des études publiées, afin que le lecteur y trouve les sources auxquelles il puisse, le cas échéant, puiser de plus amples informations. Pour le moment, nous avons été obligés de remettre à plus tard la discussion de certains problèmes, mais les cahiers suivants nous permettront naturellement de suppléer à ces lacunes du tour d'horizon. Il est inutile de souligner que toutes les propositions, désirs et remarques critiques que voudront nous adresser nos lecteurs seront accueillis avec gratitude.

Les *Nouvelles Études Hongroises* veulent apporter leur contribution à la cause de l'entente internationale et à l'élargissement des échanges d'idées entre les peuples au moyen d'informations et d'une documentation exhaustives. C'est dans l'espoir de pouvoir répondre à cette tâche que nous saluons nos lecteurs.

La Rédaction

JÓZSEF BOGNÁR

*Planning de l'économie**

Les idées de plan, de planification, de régime du plan et d'économie planifiée ont gagné droit de cité avec une rapidité sans précédent, autant dans la pratique que dans la littérature économique du monde entier. Leurs interprétations originelles ont donc subi, pour les deux raisons que voici, bien des changements:

a) L'emploi des techniques de planification s'est à tel point généralisé que le terme de plan répond actuellement lui-même à des conceptions économico-politiques fort différentes les unes des autres et se trouve, par conséquent, à l'origine d'associations d'idées fort diverses dans l'esprit des gens. L'interprétation, la pratique de la planification diffèrent selon la nature des régimes économiques dans lesquels elles sont admises et donnent même lieu à diverses variantes à l'intérieur de ces régimes. (Cf. les variantes hollandaise et française de la planification occidentale, comparées à la planification en R.A.U., ou bien le régime du plan en Inde, comparé à celui du Nigéria.)

b) Il est incontestable que cette évolution de la planification considérée comme une activité scientifique et économico-politique en a enrichi, nuancé et différencié l'idée. Cela se comprend d'autant mieux qu'au cours de la planification et de la direction effective de l'économie, une expérience considérable a fini par s'accumuler, surtout dans les pays socialistes et dans ceux en voie de développement, expérience qui permet de mieux comprendre les rapports entre la planification et les processus économiques réels, les possibilités et les limites de la planification, ainsi que les problèmes qui tiennent à la fois de la planification et de l'action humaine. Disons aussi qu'au cours des efforts déployés en vue d'une détermination correcte des priorités politico-économiques, on a assisté

JÓZSEF BOGNÁR, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Hongrie, est économiste et professeur d'économie politique à l'Université Karl Marx de Budapest, président de l'Institut des Relations Culturelles.

* Texte de la conférence prononcée à l'Université du Caire en mai 1965.

à la naissance d'un ensemble très riche de techniques et de méthodes de planning. On peut en dire autant du perfectionnement des moyens permettant à la direction économique de transmettre ses volontés (ses vues) aux unités de base et aux personnes qui sont les artisans des processus économiques.

La multiplicité des interprétations politico-économiques de la notion de planning, ainsi que l'enrichissement et la différenciation de cette notion ont fini par modifier la pensée économique se rattachant à cette notion. Nous entendons par là la somme des jugements de valeur, des opinions, des hypothèses et des associations d'idées dont l'esprit scientifique actuel tient compte dans ce domaine.

Nous nous proposons, en premier lieu, d'exposer et d'analyser la pensée scientifique relative à la planification, telle qu'elle s'est constituée dans les pays socialistes européens, et, premièrement, bien entendu, en Hongrie. Nous ne la traiterons pas exclusivement sous l'angle de son état actuel, mais dans son évolution historique, en la rattachant toujours aux changements successifs de la réalité économique, source des jugements de valeur des hommes. La définition de notre sujet telle que nous venons de la formuler n'implique pas, bien entendu, que nous négligerons les problèmes qui se rattachent à la planification dans les autres parties du monde. Cela serait d'ailleurs erroné, pour les deux raisons suivantes:

a) Nous pensons, en effet, que *les méthodes et les techniques de la planification* se généralisent facilement. Cela veut dire que les différents bilans, modèles d'input-output, fonctions de production, calculs d'optimum, etc., s'appliquent aussi bien à l'économie capitaliste qu'à l'économie socialiste. Il s'ensuit que les méthodes de planification se perfectionnent partout et que la connaissance des résultats obtenus dans les différentes régions du monde constitue désormais une condition indispensable de tout progrès.

b) Nous sommes convaincus que l'ensemble des problèmes extrêmement complexes que soulève l'expansion économique dans les pays en voie de développement, imposera fatalement, au cours des prochaines décennies, des progrès extraordinaires aux méthodes de planification et à la pensée scientifique. Ces progrès seront plus profonds et plus riches que ceux enregistrés dans les pays capitalistes, car ils ne peuvent pas faire abstraction du fait que la transformation des conditions sociales et politiques constitue la première des conditions préalables de l'expansion économique. Dans les pays en voie de développement, la pensée économique ne pourra donc pas se limiter à l'examen des « problèmes purement économiques », mais sera forcée de s'intégrer aux efforts scientifiques et pratiques visant à la transformation de la société. Par ailleurs, dans bien des pays, l'expansion économique devra être déclenchée à l'époque actuelle, ce qui signifie que la pensée doit se concentrer sur les catégories et les conditions essentielles, qui s'inscrivent dans le contexte du développement. Or, cette manière de voir contribue davantage au progrès de la science que l'analyse — si poussée qu'elle soit, par ailleurs — des faits et des connexions. Par conséquent, nous sommes

convaincus que l'expérience et les connaissances acquises dans les pays en voie de développement finiront par devenir indispensables, même aux planificateurs socialistes, qu'ils les aient acquises eux-mêmes, ou qu'ils se les soient appropriées uniquement par l'intermédiaire de leurs confrères des pays en voie de développement.

Tout en soulignant donc que la conception socialiste du planning que nous nous proposons d'exposer, se situe en plein cœur des grands courants de pensée de la révolution mondiale actuelle de la science, nous tenons d'emblée à formuler une restriction. Celle-ci revient à accepter et à approuver vigoureusement le large débat sur les problèmes du planning et de la direction économique, auquel on assiste actuellement dans les pays socialistes européens. Nous sommes, en effet, fermement convaincus que ce débat se soldera, en dernier ressort, par l'élaboration d'une politique économique plus juste et de méthodes de direction plus modernes dans les pays qui sauront apporter la compréhension nécessaire aux exigences de la situation nouvelle. Force nous est pourtant de signaler qu'au point où en sont actuellement ces débats internes, chacun des interlocuteurs ne peut exposer que sa propre conviction sans prétendre à parler au nom d'une autorité quelconque.

Ce que nous dirons ici est conforme à notre conviction socialiste et à notre conscience scientifique. Ainsi qu'on le verra, nous ne sommes pas sans avoir formulé des opinions et des espérances concernant l'évolution de ce débat. Nous ne saurions néanmoins affirmer que les idées que nous allons exposer sont partagées par tous les économistes des pays socialistes européens, ou même seulement de la Hongrie. En démocratie, la discussion fait inaliénablement partie de la vie publique; elle est indispensable aussi au progrès des sciences. Nous pensons donc qu'il n'a pas été inutile de situer notre attitude à l'intérieur de la vie publique et de la science socialistes d'aujourd'hui. Qu'on n'y voie donc ni une prudence, ni une subtilité excessives, mais simplement la conséquence naturelle d'une vie intellectuelle et politique qui jouit d'une liberté sans cesse accrue.

Indiquons enfin, au moment de conclure ce préambule, que l'histoire et le régime actuel de l'économie planifiée de la Hongrie seront traités par nous en deux parties. Nous avons opté pour cette manière, essentiellement parce que les événements d'ordre économique et les méthodes de planification qui caractérisent l'évolution des 16 années écoulées entre 1949 et 1965 sont en relation étroite, malgré la rupture radicale, opérée par le gouvernement (la direction économique du plan) né à la fin de 1956, avec les conceptions politico-économiques qu'avait engendrées la période du dogmatisme, réalisant une large décentralisation des pouvoirs et des attributions dans les sphères de la planification et de la décision économiques. Les mesures édictées dans ce sens par le gouvernement ont largement contribué à une meilleure compréhension et à une solution plus rationnelle des problèmes qui se rattachent à la phase nouvelle de l'expansion économique.

Tous ceux qui, par contre, ont étudié, ou même seulement suivi l'évolution et

l'enchaînement chronologique des événements d'ordre économique savent pertinemment que tout nouveau gouvernement se trouve dans l'obligation, pendant plusieurs années, de consacrer son attention aux suites des décisions politiques et économiques prises par son prédécesseur. Pour illustrer ce fait, prenons l'exemple d'un investissement, entrepris en son temps d'une manière inopportune ou trop précipitée. Si sa réalisation se trouve dans un stade bien avancé, il sera — exception faite de certains cas trop évidents — plus avantageux de terminer les travaux que de bloquer pratiquement à tout jamais les ressources matérielles et spirituelles qui y avaient été consacrées. Le domaine des investissements n'est pas le seul où l'on rencontre des problèmes de ce genre et voilà pourquoi si le régime est continu et que seule sa politique change — fût-ce dans une mesure très importante — à l'intérieur d'un système social et économique donné, un ensemble de mesures cohérentes et progressives est nécessaire, pour qu'on puisse sortir de la situation créée par le gouvernement précédent. La réalisation d'un tel ensemble de mesures exige, dans la plupart des cas, plusieurs années.

Par ailleurs, en dépit de la décentralisation réalisée dans les méthodes de direction économique, l'adoption de méthodes nouvelles vient seulement d'être inscrite à l'ordre du jour.

A l'heure actuelle encore, il semble donc plus indiqué de traiter les deux périodes, les deux conceptions et les deux régimes de direction politico-économique dans le cadre de la même étude. Disons même tout nettement — bien que cela puisse passer peut-être pour un paradoxe aux yeux de certains — que cette manière d'exposer les choses mettra mieux en valeur les différences entre les deux périodes.

*

Nous avons déjà indiqué au début de la présente étude que la notion de planification était susceptible d'être interprétée de plusieurs manières. Nous avons également dit que la notion même de planification était déterminée en premier lieu par le caractère du régime social et économique, mais que le caractère des tâches politiques et économiques auxquelles ce régime avait à faire face en tant qu'économie nationale, ainsi que le perfectionnement des méthodes de direction applicables dans la pratique, exerçaient également une influence très sensible sur cette notion.

Il existe donc pratiquement une interprétation plus étroite et une autre, plus large, du terme «régime de planification».

L'interprétation plus étroite du terme se rencontre — et c'est fort compréhensible — dans la littérature occidentale. La conception occidentale officielle prend essentiellement pour point de départ la double hypothèse que voici:

a) Les forces motrices du régime économique hérité du passé — c'est-à-dire du capitalisme — ne suffisent plus pour garantir, sans l'intervention d'une volonté centrale, une expansion économique continue et bien équilibrée. Elles suffisent pourtant pour garantir, avec l'aide de corrections apportées sur le plan de l'économie natio-

nale — corrections dont la technique s'est considérablement perfectionnée au cours de ces dernières décennies — une évolution économique équilibrée. Il s'ensuit que l'économie continue à être activée par ses forces motrices spontanées (obtention du maximum de profits, émulation sur les marchés intérieur et extérieur), mais dans le cas où celles-ci entraîneraient des déséquilibres, des déformations ou des rechutes dans la production, dus à des difficultés d'écoulement, l'État est obligé d'intervenir avec les moyens dont il dispose.

Ces moyens sont notamment l'orientation directe et indirecte des investissements, la redistribution des revenus, l'intégration, etc.

Les représentants de cette conception ne manquent pas de souligner, dans la plupart des cas, que, même à l'intérieur du capitalisme, les conditions de la propriété sont en voie de se transformer (sociétés anonymes; apparition de managers dans la direction économique, etc.); le secteur socialisé joue, en outre, un rôle sans cesse accru dans l'économie.

b) Les auteurs du plan ont en premier lieu la mission de préparer, en se servant des techniques les plus modernes, des alternatives de décision adéquates à l'intention du pouvoir politique. Le façonnage de la politique économique, c'est-à-dire le droit de décision, appartient au pouvoir politique.

Les deux hypothèses que nous venons d'esquisser et dont la critique ne nous occupera pas ici, donnent logiquement à comprendre que, partant de cette base, on ne s'occupe guère des problèmes de la direction centrale, puisque les auteurs du plan n'ont pas la responsabilité de son exécution.

Cette attitude n'est pourtant pas sans comporter des exceptions, qui se situent même dans des secteurs très importants, comme dans celui des industries de guerre, où divers objectifs précis (par exemple la construction des fusées Polaris, ou Titan) sont tenus à une programmation extrêmement poussée, selon l'enchaînement logique, chronologique et technologique de leurs étapes (système Pert).

En régime socialiste, la notion de régime de planification est, bien entendu, conçue dans un sens beaucoup plus large. La cause en réside essentiellement dans le statut socialiste de la propriété, puisque la majorité décisive des moyens de production se trouve être propriété sociale (secteur d'État), ou propriété de collectivités (coopératives). Propriétaire de la majorité décisive des moyens de production, l'État dirige donc lui-même la production.

Mais, en dehors du statut de la propriété, l'interprétation plus large qui est donnée au régime de planification en socialisme s'explique aussi par d'autres raisons.

a) Il est évident qu'en régime socialiste, les problèmes de l'expansion économique doivent se rattacher étroitement à ceux du progrès social et politique. C'est là un fait d'une importance décisive surtout pendant la première période de l'évolution socialiste.

Les décisions économiques les plus importantes sont, en effet, inséparables de problèmes tels que ceux qui résultent des méthodes de l'accumulation, de la distribution des charges de l'expansion entre les différentes classes et catégories socia-

les, de la répartition des revenus, de l'évolution de l'emploi et du niveau de vie, des progrès des relations économiques internationales du pays; autant de problèmes politiques de la plus haute importance. Le droit de décision doit donc nécessairement appartenir à ceux qui détiennent le pouvoir.

Cette constatation ne signifie pourtant pas qu'à l'instar de leurs collègues occidentaux, les économistes socialistes s'abstiennent, eux aussi, de mettre à l'étude toute question relative au pouvoir politique. Les possibilités, les objectifs, de même que la plupart des ressources de toute politique économique dérivent, en effet, de la nature même du régime social et économique qui pratique cette politique.

En régime socialiste, on le sait, l'objectif essentiel consiste à réaliser la répartition des biens et des revenus en fonction du travail accompli, encore que la réalisation de ce mode de répartition soit encore entachée de fautes sensibles. On sait tout aussi bien qu'en régime capitaliste, une part importante des revenus se répartit, non pas en fonction du travail accompli, mais en fonction de la propriété. Tant que le capitalisme existera, ce régime de répartition gardera une logique *sui generis*.

L'accumulation, c'est-à-dire l'accroissement des investissements constitue un des moyens importants de l'expansion économique. En régime capitaliste, cette accumulation est pratiquement synonyme d'accroissement des profits, c'est-à-dire d'intensification de l'exploitation. Cela signifie, en d'autres termes, qu'au cours de ce processus d'expansion économique, les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent. Même en régime socialiste, la population (les travailleurs, en tant que consommateurs) doit consentir certains sacrifices en vue d'accroître l'accumulation, seulement ce ne sont pas des individus que ces sacrifices enrichissent, mais la société elle-même, c'est-à-dire les travailleurs en tant que propriétaires des moyens de production. Dans ce sens, l'accumulation socialiste peut être comparée au processus que l'on observe couramment au sein de toute famille, et qui consiste à réduire temporairement la consommation courante, dans l'intérêt d'achats à venir, c'est-à-dire dans l'intérêt d'un accroissement futur de la consommation.

L'économiste socialiste connaît donc bien, d'une part, les conséquences politiques que les différentes décisions économiques sont susceptibles d'entraîner à longue échéance et, d'autre part, les problèmes qui se rattachent aux objectifs et aux moyens propres au régime. Cela lui permet d'évaluer les conséquences politiques à long terme de l'évolution économique, aussi bien que de déchiffrer les conséquences économiques des différentes constellations politiques.

Les alternatives qu'il soumet au pouvoir tiennent donc compte des conséquences politiques et sociales probables des différentes décisions possibles. Mais le droit du choix définitif entre les variantes économiques dont chacune tient compte d'une manière réaliste des conséquences politiques impliquées appartient, en régime socialiste également, aux dirigeants politiquement et moralement responsables des destinées du pays.

b) Dans une économie à direction cen-

tralisée, où l'État est propriétaire de la majorité décisive des moyens de production, les forces motrices spontanées de l'économie — comme le profit et la concurrence en régime capitaliste — ne fonctionnent pas. Tout secteur de l'économie, toute unité de base (entreprise) et tout individu peuvent théoriquement être influencés à agir en conformité avec l'esprit du plan et avec les tâches précises que celui-ci leur assigne.

Il s'agit donc de mettre à l'étude les méthodes et les procédés permettant à la direction centrale de transmettre ses volontés aux différents secteurs (d'État, coopératif et, pour une petite part, privé), aux différentes branches de l'économie (industrie, agriculture), aux unités de base (entreprises et coopératives), et aux individus (chefs et subalternes; copropriétaires).

Il est évident que cette « transmission de volonté » ne pourra efficacement se réaliser — hormis certaines situations et certains cas d'exception — que si l'on tient compte, pour chaque secteur, branche, entreprise et personne, de leurs intérêts directs et indirects (stimulation matérielle); il convient également de prendre en considération les lois qui régissent les mouvements des unités économiques, afin de prévoir la manière dont elles sont susceptibles de réagir aux mesures prises par le pouvoir central.

Il découle logiquement de la conception de planning telle que nous venons de l'esquisser, qu'en régime socialiste, le plan n'est pas seulement un pronostic et une prévision, mais aussi un important instrument servant à façonner la réalité sociale et économique. L'économie planifiée incarne avant tout la volonté tendant à permettre à une société ayant reconnu les lois qui régissent ses propres mouvements et les exigences de la révolution scientifique et technique, d'orienter et de diriger son expansion économique. Jamais l'économie planifiée socialiste ne saurait renoncer à la réalisation de cet objectif, qui constitue à la fois sa raison d'être et son accomplissement.

Voilà pourquoi nous nous proposons de formuler la réponse à quatre questions essentielles concernant l'économie planifiée socialiste, sa genèse et ses aspects actuels.

1) Quelles sont les méthodes (modèles, procédés de calcul, bilans, fonctions et stratégie de sécurité) qui peuvent servir à établir les priorités économiques, c'est-à-dire, à réaliser la distribution des ressources qui s'accroissent d'une manière organique depuis le commencement de la période en cours?

2) Quels sont, au cours du processus d'expansion, les changements de la politique économique qui incarne le contenu du plan et comment ces changements se répercutent-ils sur les méthodes de planification, ainsi que sur le régime de la direction de l'économie?

3) Quels sont les moyens (stimulants, facteurs économiques, etc.) qui permettent de communiquer les intentions du pouvoir central (c'est-à-dire les objectifs politico-économiques définis par le plan) aux différents secteurs, branches et unités de base de l'économie, ainsi qu'aux personnes participant à l'activité économique?

4) Comment les changements survenus dans le domaine politique et économique

(par exemple, le franchissement d'une étape nouvelle du développement) transforment-ils progressivement le régime de la direction économique et quels sont les incidences qu'ils exercent sur la pensée économique et sur l'opinion publique?

Avant de tenter, par l'exposé de l'histoire et par l'analyse de la situation présente de l'économie planifiée hongroise, de répondre à ces quatre questions principales, il nous reste encore un fait à préciser. Les origines et l'évolution de l'économie planifiée socialiste appartiennent, pour ainsi dire, à l'expérience vécue des gens de notre génération. Adultes, artisans des événements, nous avons assisté à sa création, à son développement, à ses maladies d'enfance, à ses crises et aussi à ses réalisations. On comprend donc que nous nous sentions responsables de ses destinées, qu'il s'agisse des erreurs du passé, ou des perspectives d'avenir. Le caractère personnel de l'expérience vécue risquera peut-être de transparaître à travers les considérations qui vont suivre. Il n'est pas toujours facile de l'éviter.

Nous ferons d'ailleurs d'autant moins d'efforts dans ce sens que nous avons conscience de nous adresser à des gens pour qui l'activité économique n'est pas un ensemble de formules abstraites qu'ils connaissent par leurs manuels, mais une activité quotidienne et vivante, avec ses problèmes, ses difficultés et ses crises: la somme même des questions vitales qui se posent devant la nation. La faute que nous commettons n'est pas une simple erreur dans la méthode ou dans l'application de celle-ci, mais une négligence de nos devoirs, au plein sens moral du terme, car nous aurons été ainsi moins utiles à notre pays qu'il aurait fallu que nous le fussions.

Voilà pourquoi nous parlerons ouvertement des fautes et des erreurs qui ont été commises et dont d'autres pourront sans doute tirer des enseignements utiles.

On se tromperait lourdement à considérer les études de ce genre simplement comme un moyen de publier les résultats les plus importants. Cela risquerait, en effet, de donner l'impression que l'expansion économique est une chose fort simple, dont la réalisation n'exige que le respect de quelques principes directeurs ou de schémas généraux. Or, on sait que la réalité est toute différente; l'expansion économique et la modernisation sont des processus d'une extrême complexité, dont le triomphe a valu bien des souffrances à des générations entières, et même, au cours de la colonisation, à d'autres peuples. Le socialisme nous a offert le moyen de réaliser l'expansion économique plus rapidement et d'une manière plus méthodique et mieux équilibrée, mais il ne nous a pas permis d'éviter les difficultés inhérentes au problème. Le socialisme a permis de surmonter les difficultés de l'expansion économique par une coopération organisée, contrairement à ce qui s'était fait dans le siècle précédent et dans la première moitié du nôtre, quand on s'efforçait de «lever» les difficultés de l'expansion par des guerres et des conquêtes. A l'échelle de l'histoire, le progrès introduit par le socialisme dans l'activité économique de l'humanité, c'est-à-dire dans l'économie mondiale, est donc très grand. La rapidité et la fécondité de l'évolution ne diminuent cependant en rien les difficultés immenses qui découlent

de la nature même du problème. Pendant les périodes de croissance rapide, tout est fluide, ce qui fait perdre leur présence d'esprit à bien des gens. D'autres sont incapables de suivre la rapidité des événements et, enfin, tout le monde peut commettre des fautes et des erreurs.

*

Nous avons promis de répondre à quatre questions, en vue de faciliter la compréhension de l'évolution historique et des aspects présents de l'économie socialiste planifiée en Hongrie. Nous allons donc fournir ces réponses, en commençant par l'étude de la politique économique qui s'incarne dans le plan, puisque c'est elle qui détermine le régime de la direction et aussi la pensée économique.

L'évolution de l'économie hongroise débuta au lendemain de 1945, par une période de reconstruction. La seconde guerre mondiale avait, en effet, détruit une part importante de la richesse publique et occasionné des ravages terribles dans les forces de production. En vue de juguler une inflation sans précédent et d'accélérer la reconstruction des forces de production, le gouvernement mit au point, sous la forme d'un plan triennal, une politique économique unitaire. Les objectifs définis par ce plan de reconstruction purent être réalisés en deux ans et cinq mois, c'est-à-dire dans un délai relativement bref, dans une atmosphère de luttes politiques acharnées. Ces luttes avaient pour but d'évincer du pouvoir les forces de la bourgeoisie et de modifier radicalement le statut de la propriété. Au cours de ces luttes, les mines, les grandes usines, les banques et le commerce extérieur furent progressivement nationalisés. (Signalons entre parenthèses qu'en 1945, une réforme agraire radicale fut réalisée en l'espace de quelques semaines, pour ainsi dire, au cours de laquelle plus de la moitié des terres arables fut distribuée à 640 000 paysans sans terre ou ne possédant qu'une parcelle minime.)

En interprétant les résultats atteints non pour les comparer aux objectifs mais pour avoir une vue juste du rythme de l'évolution, il faut signaler ce qui suit:

1) Une ample expérience historique démontre qu'il est plus facile d'atteindre le niveau ancien de la production que de hausser cette dernière à des niveaux plus élevés. Voilà pourquoi le taux d'accroissement très élevé qui a été réalisé pendant la période de la reconstruction ne peut être obtenu dans des périodes d'un autre caractère. Cela signifie, en d'autres termes, que le taux d'accroissement de la période de reconstruction ne saurait être extrapolé!

2) La nationalisation de la grande industrie a mis à la disposition de l'économie nationale des ressources considérables, mais en une seule fois. Les capitalistes avaient, en effet, pour des raisons évidentes, dissimulé une partie de leurs capacités de production et de leurs stocks.

3) Pendant la période d'inflation qui a suivi la seconde guerre mondiale, le niveau de consommation de la population était extrêmement bas. C'est pour cette raison que, pendant la période de la reconstruction, il a été possible de réaliser un taux d'accumulation très élevé (21,3 %), tout en élevant le niveau de vie de la popula-

tion. Dans des circonstances différentes, cela eût été impossible.

Les conquêtes politiques et les succès économiques (en particulier la modification du statut de la propriété) atteints pendant la période du plan triennal ouvrirent le chemin à l'adoption de l'économie planifiée. Il convient, en effet, de souligner que la mise au point et la réalisation du plan de reconstruction ne sauraient être considérées comme synonymes d'économie planifiée, dans l'acception actuelle du terme.

Ce plan incarnait une conception de politique économique audacieuse, mais qui tenait compte de la réalité; la détermination des objectifs et des moyens à mettre en œuvre se fondait sur des jugements de valeur réalistes.

Il y eut, par la suite, une période, où l'on s'efforça de dissimuler l'erreur de la conception politico-économique fondamentale sous une multitude de formalités entourant la planification. Nous eûmes alors souvent l'occasion de repenser à l'époque de la mise au point du plan triennal et à ses enseignements. L'auteur de la présente étude comprit également à l'époque, qui fut celle des erreurs commises à grand renfort de bureaucratie et d'appareil de planification, que seule une conception politico-économique juste pouvait constituer le fondement d'un plan juste.

Le lancement d'un nouveau plan quinquennal, en 1950, a inauguré une période nouvelle de l'expansion économique. Pendant la première période de l'évolution, en établissant le taux d'accroissement de l'économie socialiste, nous ne nous fondions pas sur la demande, mais sur « le côté offre ». Le taux d'accroissement était, en effet, déterminé à cette époque, par la dimension des facteurs qui exercent une influence sur l'accroissement (des variables dynamiques, pour employer la terminologie des modèles économiques). Cela était d'autant plus compréhensible que, dans une économie en plein développement, il est plus facile de créer la demande que l'offre, puisque les investissements intensifient la demande de fonds et que l'accroissement de l'emploi — sourtout dans le secteur des investissements — augmente le pouvoir d'achat.

Pendant la période d'accélération de l'accroissement, la Hongrie disposait encore d'importantes réserves de main d'œuvre; dans les villes, il y avait encore un certain chômage et les 52 % de la population vivaient de l'agriculture, ce qui était synonyme d'un important chômage latent. Dans de telles conditions, l'accélération de l'accroissement doit toujours commencer par l'emploi des réserves de main-d'œuvre. Or, ce type d'expansion — où l'augmentation de la production se fonde en premier lieu sur l'augmentation du nombre de ceux qui participent à la production et sur la création d'emplois nouveaux — s'accompagne de nombreuses difficultés et de complications. Une politique économique prévoyante peut, certes, réduire et atténuer ces difficultés, sans toutefois les éviter. Des difficultés particulièrement importantes risquent de surgir sur le marché des biens de consommation, ainsi que, dans une économie sensible à l'importation, sur le plan du commerce extérieur. La première catégorie de difficultés s'explique par le fait que le pouvoir d'achat émis dans le secteur des investissements s'accroît plus

rapidement que la production des articles de consommation (et surtout celle des produits agricoles). La main-d'œuvre agricole excédentaire peut, en effet, quitter l'agriculture sans que cela exige des investissements préalables et sans entraîner une diminuation de la production. Mais, d'une part, il est impossible de déterminer avec exactitude la quantité de main-d'œuvre qui doit être qualifiée d'excédentaire à telle ou telle étape de la production et de la technique et, d'autre part, la main-d'œuvre jeune et entreprenante est toujours la première à quitter l'agriculture. Voilà pourquoi la production agricole n'augmente pas dans la mesure qu'exigerait l'extension du marché intérieur.

Par économie sensible à l'importation, nous entendons une économie dans laquelle les importations augmentent — dans des conditions normales — plus rapidement que le revenu national. Dans une telle économie, le total des importations des moyens de production et des matières premières nécessaires à l'industrie nouvelle augmente dans des proportions plus importantes que les exportations, dont le plafond demeure, pendant une période assez longue encore, déterminé par la structure précédente. Le bilan des paiements présentera donc un déficit que l'insistance à des exportations peu rentables ne pourra jamais compenser, mais tout au plus atténuer.

Les considérations qui précèdent démontrent que, pendant la première période du développement économique, l'expansion avait été réalisée aux dépens de l'équilibre. En général, plus la durée du processus d'accélération se trouve réduite, et plus les difficultés auxquelles on aura à faire face dans le domaine de la consommation et du commerce extérieur seront considérables. Or, il est hors de doute que les dirigeants du gouvernement hongrois d'alors avaient voulu réduire la durée du processus d'accélération dans une mesure irréalisable.

Des déséquilibres surgissaient dans le secteur des investissements aussi. La part du revenu national, affectée à l'accumulation, était très élevée (de l'ordre de 23 à 27 %), mais l'ordre de grandeur des investissements dépassait les disponibilités, en ce qui concernait notamment les grands travaux, la capacité de production du bâtiment, l'infrastructure, la fabrication et l'importation des moyens de production. Les investissements inachevés se faisaient chaque année plus nombreux, l'achèvement de nombreuses réalisations traînait en longueur et les frais d'exécution continuaient de monter. Or, dans une économie à direction centrale, les déséquilibres surgis dans le secteur des investissements se répercutent sur d'autres secteurs également, puisque la distribution des produits des usines à créer est prévue sur les marchés intérieur et extérieur.

Certaines sources étrangères aux investissements contribuaient également à augmenter la production. Signalons, parmi elles, une exploitation plus rationnelle des capacités de production, l'adoption du travail par plusieurs relèves, ainsi que l'affectation d'une partie des fonds de rééquipement à des investissements.

L'exploitation de ces possibilités d'accroître la production est, certes, de bonne méthode. Il est cependant évident que la

productivité finit par en pâtir, les équipements mécaniques n'étant pas modernisés. Il convient également de souligner que ces ressources ne sont offertes qu'à la seule industrie — voire à l'industrie lourde et au bâtiment — ce qui ne fait qu'accroître la tension constatée sur le plan des fonds de consommation.

Par définition, l'accroissement de l'accumulation entraîne la limitation de la consommation. En Hongrie cette double exigence a été satisfaite par le recours à plusieurs méthodes.

a) Le régime des livraisons obligatoires, tel qu'il avait été institué pendant la guerre, a été maintenu dans l'agriculture. Dans la pratique, il en est résulté que les entreprises du secteur État payaient les produits agricoles bien au-dessous de leur valeur.

b) Des emprunts du plan furent institués dans les villes. Volontaires pour la forme, ils n'en constituaient pas moins, quant au fond, une sorte d'économies forcées.

c) Les prix des articles de consommation étaient fixés à des niveaux relativement élevés, ce qui permettait — grâce, surtout, à une fiscalité indirecte — d'accroître vigoureusement les bénéfices de l'État.

Il est évident que, dans le cas d'une expansion du type extensif (où l'augmentation de la production est obtenue en premier lieu par l'augmentation des effectifs de main-d'œuvre mis en place), l'application de mesures du genre indiqué plus haut apparaît pratiquement comme inévitable. Mais il est tout aussi évident que, dans ce cas, les exigences de l'expansion à bref délai finiront par aller à l'encontre des conditions les plus importantes dont dépend l'expansion à long terme.

Il faut accroître l'accumulation aux dépens de l'agriculture, mais cela diminue l'intérêt que peuvent avoir les producteurs agricoles à accroître leur production; celle-ci devient donc extensive et les villages sont désertés par un nombre sans cesse accru de leurs habitants.

Il faut, en outre, accroître l'accumulation aux dépens de la consommation aussi, mais la stagnation ou la régression du salaire réel par unité de main-d'œuvre diminue l'intérêt que les ouvriers peuvent avoir à produire, sape la discipline du travail et émousse l'ambition de s'instruire. De plus, il y a lieu de souligner que, dans les villes, le fardeau de cette évolution pèse en premier lieu sur les épaules des ouvriers anciens, puisque la solution des problèmes communaux (habitat, services publics, niveau de l'approvisionnement commercial, etc.) se fait essentiellement aux frais de la population urbaine ancienne.

Il découle logiquement de ce qui précède que le type extensif de l'expansion ne peut accélérer le développement que pendant une période brève, car, pour ce faire, il se trouve obligé d'appliquer des méthodes qui, en dernier ressort, mettent en danger les sources mêmes de l'expansion.

Dans une économie sensible au commerce extérieur, il faut, au cours de l'accélération de l'expansion, soit constituer de nouveaux secteurs de pointe dans l'exportation, soit développer ceux qui existaient déjà. Nous avons exposé les raisons qui ont

déterminé, en Hongrie, la régression des exportations de l'agriculture; la division du travail adoptée entre les pays socialistes a cependant permis à l'industrie lourde (à la construction mécanique, en premier lieu) de s'inscrire à la tête des exportations.

En raison des conditions naturelles qui caractérisent la Hongrie (sa grande pauvreté en matières premières), l'industrie lourde est cependant, elle aussi, un secteur exigeant des importations. Voilà pourquoi le rapport entre la valeur des matières premières importées et celle des produits finis exportés demeure un des problèmes cruciaux du développement de l'économie hongroise. Malheureusement, l'industrie lourde hongroise dut nécessairement s'inscrire en tête des exportations à un moment où elle n'était pas encore tout à fait à la hauteur des exigences qui en découlaient pour elle. En vue de compenser les importations sans cesse accrues de matières premières, il fallait, en effet, accélérer en premier lieu le développement des branches d'industrie qui étaient les premières à pouvoir exporter. Or, c'étaient très souvent précisément celles qui demandaient le plus de matières premières.

En dépit des problèmes et des difficultés que nous venons de résumer, l'expansion économique embrayée par l'emploi des réserves de main-d'œuvre dans la production a profondément transformé le visage économique de la Hongrie. Elle a fait de l'industrie le secteur le plus important de l'économie nationale et, de 1949 à 1955, elle a presque triplé la production industrielle.

Même en produisant, au commencement, d'une manière peu rentable, les entreprises industrielles nouvelles ont formé des dirigeants industriels nouveaux et enrichi les connaissances et l'expérience des ingénieurs, des techniciens et des ouvriers qualifiés. Elles ont implanté dans la vie des régions où elles apparaissaient, une mentalité économique sans précédent dans le pays, et des principes de coordination économique jusqu'alors inconnus. Tel un aimant, l'industrie a attiré à elle non seulement ceux qui étaient dans le chômage avant 1945, mais aussi une part importante de la main-d'œuvre agricole excédentaire. Les universités, les écoles supérieures, ainsi que l'enseignement secondaire technique ont déversé dans la vie économique des dizaines de milliers de jeunes d'une formation technique et professionnelle solide. Au bout de tant de siècles d'impéritie et de souffrances, la Hongrie a connu, pour la première fois au cours de son histoire, le dynamisme d'une société industrielle moderne, dont l'élan devait entraîner des millions de gens. En Hongrie, seul le socialisme a pu faire succéder à la stagnation un dynamisme social et économique.

*

Cette période d'expansion rapide, émaillée de fautes et de vicissitudes nombreuses, s'est soldée par la maturation, dans la vie économique, d'une série de conditions et d'exigences nouvelles. Beaucoup d'économistes ont accédé, dès 1955, à cette vérité, mais le dogmatisme de la direction économique étouffait alors toute idée neuve. (Nous reviendrons par la suite à ce

problème, pour analyser l'attitude théorique et pratique du dogmatisme.)

Le gouvernement qui s'est constitué à la fin de 1956 a cependant inscrit l'ensemble des problèmes du développement de l'économie hongroise dans un ample contexte historique et international, prenant officiellement (par le plan et dans la pratique quotidienne) fait et cause pour l'adoption des critères nouveaux.

Voici comment nous nous proposons de résumer l'essentiel des conditions et des exigences nouvelles, et aussi les problèmes des décisions politico-économiques qui s'y rattachent:

1) Les réserves de main-d'œuvre, tant urbaines que rurales, sont épuisées. Cette constatation ne signifie pas que la proportion de la population employée dans l'agriculture (28 % environ) doive être considérée comme définitive, mais il est certain que la main-d'œuvre supplémentaire ne pourra être rendue disponible qu'après la réalisation des investissements appelés à économiser de la main-d'œuvre. En ce qui concerne d'ailleurs la proportion de la population employée dans l'agriculture, elle doit être étudiée à la lumière d'une pensée économique devenue plus complexe qu'elle ne l'était, car étant donné le degré actuel de l'organisation de la production, il faudra tenir compte du contexte industrie-transports-services, c'est-à-dire de l'infrastructure, avant d'en décider. La proportion des travailleurs employés directement dans l'agriculture ne devra donc subir de nouvelles réductions que contre une augmentation proportionnelle des fonds fixes et du contexte industrie-transports-services par unité de main-d'œuvre agricole.

Dans cette situation nouvelle, l'industrie devra naturellement, elle aussi, procéder par l'accroissement vigoureux des fonds fixes et du contexte social, par travailleur. Cela se traduira par l'accroissement du coefficient capital, ce qui signifie que l'accroissement d'un pour cent du revenu national exigera des investissements plus grands qu'auparavant. Il convient, en effet, de souligner que l'accroissement du revenu national devra provenir, en premier lieu, de l'augmentation de la productivité (chez nous, jusqu'à concurrence de 70 %, actuellement), alors qu'on sait que l'évolution de la productivité tient essentiellement à la réalisation d'investissements complémentaires et accessoires.

2) Relativement simple en 1949, la structure de l'économie est devenue bien plus complexe à la suite du développement. Cela signifie, en d'autres termes, que le système des interdépendances est désormais très étendu et que tout déséquilibre ou retard survenus dans un secteur risquent désormais d'en gagner d'autres par une réaction en chaîne. Or, étant donné l'extension prise par le système des interdépendances mutuelles dans l'économie, l'exigence de l'expansion ne saurait plus jouir d'une primauté sans réserve sur le postulat de l'équilibre. Tant que les déséquilibres provoqués par le développement trop rapide de certains secteurs économiques peuvent être limités dans leurs conséquences (dans la mesure, bien entendu, de leur caractère et de leur intensité), la priorité devra être assurément accordée à l'expansion, c'est-à-dire à la modification de la structure. Mais, dès que les troubles entraînés par le manque d'équi-

libre risquent de provoquer un dommage plus grand que le profit de l'expansion, il faut opter pour une variante d'expansion (structure) répondant mieux au postulat de l'équilibre.

Nous devons cependant souligner que la notion de l'équilibre doit être envisagée dynamiquement, et non pas statiquement. La confrontation entre le résultat escompté et les déséquilibres éventuels signifie qu'il ne faut pas opter pour une structure d'expansion dont la réalisation aurait pour résultat d'éloigner l'équilibre. C'est là un point très important, surtout dans une économie sensible à l'importation.

3) En ce qui concerne la première période du développement, nous avons souligné que ce n'était pas l'accroissement de la demande qui déterminait le taux d'expansion, mais bien le dynamisme des facteurs (variables dynamiques) gouvernant l'expansion. Ce problème se complique cependant lui-même dans une économie complexe, autant à cause de l'augmentation des capacités de production, qu'à cause de l'extension des marchés intérieurs et extérieurs. Le taux de développement est fonction, d'une part, du rapport qui existe entre ces deux processus et, d'autre part, des connexions structurales entre les capacités de production et la demande. Dans une économie axée sur l'exportation (or, l'économie hongroise doit être considérée comme telle, puisque les exportations produisent actuellement 34 % du revenu national, proportion qui, selon nos calculs prévisionnels, atteindra 41 à 42 % en 1970), le taux d'expansion est soumis, dans une mesure considérable, à la demande manifestée par les marchés extérieurs, c'est-à-dire à un élément indépendant de nos intentions. Il est donc, en principe, possible d'imaginer le cas où il deviendrait impossible d'exploiter à fond les capacités de production — surtout celles qui sont techniquement, ou structuralement périmées — parce que les produits n'attireraient pas une demande adéquate sur les marchés national et étranger. La nécessité d'une modification de la structure se présente alors sous la forme d'une impulsion préalable transmise par le marché. Il s'ensuit qu'une importance essentielle doit être assignée à la poursuite d'un développement technique-scientifique et à l'adoption de techniques de fabrications modernes, cela pour deux raisons:

a) Périmés, les produits et les services (qu'il s'agisse de services compris dans la marchandise ou s'y rattachant plus ou moins étroitement) ne sauraient s'écouler sur le marché international; les exportations perdent ainsi la possibilité de s'accroître.

b) Le caractère moderne et le niveau technique des produits exercent une incidence capitale sur l'évolution des prix du marché mondial (c'est-à-dire de nos prix d'écoulement), ce qui fait que seul un progrès technique constant et sur une large échelle peut garantir une exportation rentable. Or, la rentabilité des exportations est une exigence essentielle dans un pays qui exporte une part aussi élevée de sa production (de son revenu national) que la Hongrie.

Visant à ses débuts à économiser sur les importations, l'industrialisation va donc se transformer de plus en plus, pour s'orienter vers les exportations. Les conditions

dont dépend l'expansion économique y seront constituées par l'intensité du capital (somme des fonds fixes et des services par unité de main-d'œuvre), l'accroissement de la productivité, la création d'une structure industrielle moderne, ainsi que par un progrès technique-scientifique tenant compte des exigences du marché mondial.

4) Pendant la même période, d'importants changements se sont dessinés sur le marché national également. Non seulement le pouvoir d'achat global a augmenté avec une rapidité impressionnante depuis 1957, mais aussi le pouvoir d'achat par habitant, c'est-à-dire le revenu. Il s'est ensuivi une modification de la structure du marché national, entraînant un accroissement rapide de la vente des articles de consommation durables et des services de prix. Ce phénomène bien connu se produit quand la consommation du gros de la population n'augmente plus que dans une mesure minime pour les denrées alimentaires et les articles textiles (à consommation invariable, ou peu variable). L'industrie doit déployer des efforts appréciables, pour répondre à cette demande modifiée, qui se manifeste sur le marché national.

Deux problèmes — étroitement liés l'un à l'autre — surgissent sur le marché intérieur. Ils se traduisent par le fait que le choix des articles produits ne répond plus à la structure de la demande:

a) L'accroissement de la production des biens de consommation durables exige la réalisation d'importants investissements et l'institution d'un grand nombre de services divers. Pour certains articles et services, la demande de la population augmente plus rapidement que la production, ou l'organisation des services. Cela tient à ce que l'industrie n'est pas suffisamment intéressée dans l'adoption des techniques nouvelles. Nous reviendrons encore sur cette question.

b) Les secteurs industriels, dont les produits sont l'objet d'une demande en régression absolue ou relative ont tendance à éprouver ce fait comme passager et à l'expliquer par des circonstances particulières, afin de ne pas avoir à réduire leur production. Les entreprises industrielles demeurent, en effet, toujours essentiellement intéressées à l'accroissement quantitatif de leur production. Or, en général, ces secteurs industriels sont en mesure de défendre, tout au moins pendant un certain temps, leur point de vue, ce qui fait que la demande baisse plus vite que la production. Pour les articles en question, des stocks inertes finissent donc par se constituer.

Il en découle logiquement que la modification de la structure de la demande manifestée par le marché intérieur suscite des exigences nouvelles à l'égard de l'industrie, de la planification et de la direction de l'économie. Quoi qu'il en soit, il est nécessaire de répondre à ces exigences. S'il existe des circonstances qui y font obstacle, elles doivent être écartées, puisque le circuit économique entier a pour but de garantir un meilleur approvisionnement matériel et culturel des travailleurs et de leurs familles.

5) Les investissements « dans l'homme », autrement dit ceux qui ont pour but de relever le degré d'instruction et la formation professionnelle de la main-d'œuvre,

revêtent une importance sans cesse accrue dans l'accroissement de la productivité industrielle et agricole.

Cette période du développement se caractérise donc par les réformes de l'enseignement, par l'accroissement en flèche du nombre et de la proportion relative des élèves de l'enseignement secondaire et technique, par la montée sensible de celui des étudiants, ainsi que par la réduction des écarts qui subsistent entre la production et l'enseignement. (Ce dernier postulat joue un rôle particulièrement important dans l'enseignement professionnel.)

La solution des tâches très complexes qui se posent dans le domaine de la production, exige la concentration de ressources intellectuelles considérables. Des sommes importantes sont donc consacrées au développement de la recherche scientifique, dont la participation à la production du revenu national ne cesse de s'accroître.

La manière dont ses résultats sont exploités ne fait qu'ajouter à l'importance de la recherche scientifique. Les dix années qui viennent de s'écouler ont d'ailleurs apporté des changements considérables dans ce domaine. Les conquêtes actuelles de la science permettent à l'homme de prendre pour point de départ, au lieu de l'examen de la réalité, l'action humaine consciente de ses objectifs (la planification, par exemple, doit être considérée comme telle) et d'élaborer, pour chaque période de développement, une stratégie définie de l'action.

Nous avons tenu, dans ce qui précède, à résumer le contexte politico-économique dans lequel s'inscrivent les problèmes qui se posent actuellement à nous dans les domaines de la planification, de la direction et de l'opinion publique. Nous tenons cependant à souligner que la période actuellement en cours (celle de l'accroissement intensif) n'a commencé qu'il y a quelques années et qu'elle est appelée à durer pendant longtemps encore. La mise en place relative des facteurs d'expansion dure toujours. Dans le domaine de l'économie, la nécessité de l'adoption du nouveau se manifeste en général alors que les conditions politiques et économiques n'en sont pas encore acquises. Cet écart — qui peut, certes, être réduit, sans pouvoir être complètement supprimé — provient du fait que les moyens d'agir sont toujours chichement mesurés, puisqu'ils résultent de l'activité du régime économique ancien. L'adoption des techniques nouvelles est, par surcroît, extrêmement onéreuse — précisément dans les secteurs industriels les plus dynamiques — et exige la concentration de ressources matérielles et intellectuelles gigantesques, non seulement par rapport au nombre de la population, mais aussi au point de vue absolu. Il s'ensuit que les petites nations doivent déployer des efforts énormes, pour freiner les tendances de polarisation inhérentes au progrès technique actuel.

Les difficultés objectives que nous venons d'énumérer, signifient tout simplement que la vie ne connaît pas d'arrêts, que les forces d'expansion de la vie économique actuelle sont énormes et que l'on ne doit jamais se contenter des résultats acquis. Force nous est de rendre compte de ces problèmes, mais la conclusion qui s'en dégage, c'est que la vie économique hongroise actuelle continue de progresser sur

le chemin — pavé de bien des problèmes — de l'expansion et du développement.

Ayant passé en revue les problèmes politico-économiques, nous nous proposons de passer à l'exposé des méthodes de planification susceptibles de permettre la définition des priorités politico-économiques, tout en garantissant l'utilisation la plus rationnelle des ressources matérielles et intellectuelles chichement mesurées.

Les méthodes de planification avaient été élaborées pour 1952, circonstance qui devait déterminer leur caractère et leur valeur.

Nous allons brièvement résumer ces méthodes:

a) *La méthode du bilan*

Au cours de la planification, les besoins étaient déterminés au moyen de la méthode du bilan, puis comparés avec les stocks de marchandises disponibles.

Selon les opinions qui prévalaient alors, les bilans de planification devaient essentiellement servir à établir l'étendue des besoins; établir la capacité des sources et les comparer aux besoins; établir des proportions justes.

L'emploi de la méthode du bilan était, naturellement, justifié, mais les vues qui prévalaient au sujet des bilans péchaient par leur caractère statique, car les bilans n'affectaient que certaines catégories de marchandises, sans faire état des corrélations entre la production des différents secteurs. De plus, on attribuait aux bilans le pouvoir de garantir par eux-mêmes « la justesse des proportions » indépendamment des décisions politico-économiques.

b) *Normes et normatives*

Les normes et les normatives sont des instructions fondées sur la combinaison de méthodes empiriques et scientifiques, prescrivant les quantités respectives de travail effectif et accumulé, nécessaires à l'exécution d'une unité de la tâche déterminée.

La valeur concrète de la norme a été fixée entre le rendement optimum et le rendement moyen; la norme ainsi déterminée était appelée norme progressive.

Mais la planification ne permet pas de calculer avec des normes. Celles-ci doivent être fusionnées. Ces normes fusionnées s'appellent des normatives. Les normatives ne résultent donc pas de mensurations concrètes, mais du fusionnement des normes de plusieurs usines, ou branches d'industrie différentes. La volonté de réaliser des « normes progressives » était juste, bien entendu, mais toute la question était de savoir si les conditions nécessaires à la réalisation de normes plus favorables resteraient acquises au cours de la tranche de plan suivante. L'expérience ultérieure devait démontrer que les seuls progrès qu'il était permis de faire entrer dans le plan étaient ceux dont les conditions techniques et humaines se trouvaient garanties.

c) *Le caractère complexe du plan*

Selon les vues qui prévalaient à l'époque, les conditions préalables et les garanties de la planification complexe étaient les suivantes: le plan d'économie nationale doit s'étendre à tous les phé-

nomènes de la vie économique; les différents facteurs de l'économie doivent être étudiés dans leurs connexions réciproques; le plan prévoit tous les aspects de l'activité économique de l'unité planificatrice.

Ces principes de planification étaient corrects en eux-mêmes, mais l'esprit qui prévalait alors tendait à réaliser la complexité et la totalité au moyen d'instructions directes. Or, la complexité réelle ne saurait être saisie que si on embrasse la totalité des processus économiques. C'est toujours ce dernier, en effet, qui se trouve à la base, y compris dans le cas où il a été déclenché, ou sensiblement influencé par nous-mêmes. L'intervention dans les processus économiques ne saurait, en réalité, aboutir à l'effet escompté que si l'on prend correctement en considération les mouvements, les tendances et les corrélations internes des éléments dont l'ensemble constitue ce processus. Dans le cas contraire, l'intervention est vouée à l'échec.

d) *Les indices du plan d'économie nationale*

Ces indices sont:

naturels (quantitatifs);

de valeur (prix courants ou prix inchangés);

économico-techniques (nombres proportionnels, traduisant certaines proportions déterminées).

Il est encore possible de grouper les indices à d'autres points de vue:

— les indices quantitatifs (indiquant les prescriptions du plan en unités naturelles de mesure);

— les indices qualitatifs (ceux par exemple de la productivité, de la compression des prix de revient, de la vitesse de rotation, etc.).

e) *Les bilans de l'économie nationale*

Parmi ces derniers, les plus importants sont le bilan de l'input-output et celui du revenu national. Une importance considérable revient au plan financier, qui détermine le budget, contient le plan du crédit et celui de la circulation fiduciaire, sans parler du bilan des revenus et dépenses de la population et enfin du bilan des paiements internationaux.

Cet exposé des méthodes de planification pourrait comprendre encore des observations concernant la structure du plan (ses décompositions fonctionnelles et selon les secteurs de l'économie), l'organisation du travail de planification, ainsi que les différents chapitres du plan, mais nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de nous arrêter ici.

Certaines conclusions très importantes se dégagent des considérations qui précèdent. Elles se résument ainsi:

1) Selon l'esprit qui prévalait pendant la période du culte de la personnalité (la première phase du développement), la détermination des proportions essentielles du plan et des priorités du développement devait être le privilège exclusif d'un seul homme, ou, tout au plus, de quelques personnes.

C'est ce qui explique que rien n'ait été fait en ce qui concerne l'étude des corrélations politico-économiques les plus

importantes, l'établissement de variantes, l'analyse du mouvement relatif des facteurs susceptibles d'influencer l'expansion économique, etc. Les méthodes modernes qui se rattachent à ces travaux ne pouvaient donc même pas figurer à l'arsenal de la planification.

2) Prises d'une manière arbitraire, les décisions économiques finissaient par instituer une conception économique qui négligeait les lois régissant le mouvement interne des processus économiques.

3) L'appareil de la planification fut établi trop rapidement. Il s'ensuivit une trop grande concentration des attributions et la naissance d'une bureaucratie étendue.

4) La bureaucratie du plan se complaisait à pousser à outrance le fignolage des problèmes de second ordre et des questions de pure forme.

5) Au lieu d'expliquer les difficultés économiques par les erreurs de la conception politico-économique et par le caractère bureaucratique des méthodes de planification, on prétendait que la planification n'était pas assez détaillée, que le nombre des instructions était insuffisant, etc. Il y avait conflit entre les impératifs prescrits par le plan et le régime des encouragements matériels; on voulait donc supprimer ce dernier et l'on accusait d'opportunisme les personnes et les entreprises qui s'en tenaient au régime des encouragements matériels.

Les méthodes de planification ont radicalement changé au cours des années qui viennent de s'écouler, c'est-à-dire depuis l'apparition du type d'expansion intensive. Ce fait se rattache étroitement aux vues générales qui président à la politique du gouvernement, ainsi qu'à l'attitude qu'il assume d'une manière conséquente dans la réalisation de ses tâches. En vertu de ces vues, le pouvoir politique invite les meilleurs spécialistes du pays à concourir à l'établissement des plans d'économie nationale et au perfectionnement de la direction; il les invite aussi, au même titre que les autorités du plan, à présenter leurs suggestions (variantes) et ne se réserve pratiquement que le droit de choisir entre ces variantes. Le système trop centralisé de direction — qui privait les unités de base de la possibilité de réagir directement aux événements de la vie économique (impulsions du marché, progrès techniques, lancement de fabrications nouvelles) — subsiste cependant toujours, encore qu'il ait subi certaines modifications sensibles. La mise au point du nouveau système de la direction de l'économie est actuellement en cours, avec la coopération des meilleurs spécialistes; ce système sera institué progressivement. La situation actuelle est donc entachée de contradictions, mais l'attitude et les intentions du gouvernement ont rendu nécessaire et même possible l'institution des méthodes de planification nouvelles, garantissant à l'initiative la possibilité de s'exercer dans le domaine de l'économie.

La méthodologie actuelle de la planification concentre son attention sur les connexions internes de l'économie et sur les corrélations entre les différents secteurs.

L'objectif consiste à mettre au point des variantes de plan susceptibles de faciliter la décision économique. Les procédés de planification et de calcul ont pour but, les uns la définition correcte des tâches,

les autres l'établissement des solutions optimum des tâches déterminées.

Parmi les méthodes actuellement employées, signalons les suivantes:

a) différents modèles de planning — y compris les modèles de recherche dite opérationnelle —, qui ont pour but les solutions et les mesures politico-économiques les plus favorables;

b) des modèles économétriques, dont les paramètres sont quantifiés essentiellement en vue de perfectionner le calcul prévisionnel;

c) les modèles de programmation complète des différentes branches d'industrie (par exemple programmation de l'industrie cotonnière, ou de celle des fils synthétiques);

d) les modèles input-output, qui contribuent à garantir l'accord et l'équilibre entre la production des différentes branches;

e) la corrélation d'expansion simple, du type Harrod-Domar, employée dans le calcul de la cadence d'expansion. Selon ce schéma, cette cadence est fonction — en première approximation — du coefficient d'investissement (proportion des investissements relative au revenu national) et du coefficient-capital (investissement exigé par l'accroissement unitaire du revenu national);

f) corrélations relatives aux proportions respectives de l'expansion par secteurs de l'économie, représentant l'incidence exercée par les investissements nécessaires dans tel ou tel secteur, sur la production des autres secteurs.

Parmi les autres méthodes, dont la mise au point est actuellement en cours, citons les analyses de sensibilité (terme de M. J. Kornai), visant à déterminer l'effet que la modification des données et des hypothèses de départ est susceptible d'exercer sur le programme optimum. De nombreux procédés ont déjà été imaginés en vue de l'approximation du problème que posent les décisions économiques aux conséquences incertaines et en vue de l'exploration des avantages et des inconvénients respectifs de la programmation dite de sécurité. Pour le moment, cependant, ces procédés ne sont pas encore employés.

Il est inutile de souligner ici, nous en sommes convaincus, que les différents bilans classiques de l'économie nationale — tels que celui des paiements, celui des recettes et dépenses budgétaires, celui de l'offre et la demande (pouvoir d'achat et fonds de marchandises) — continueront de jouer le rôle qui leur convient dans la planification. Les bilans matériels continuent d'être établis (ils affectent actuellement 360 produits divers); l'approvisionnement technique et matériel est toujours l'objet d'une prévision détaillée, etc. La différence réside dans le fait que, pour les économistes vivant dans l'univers conceptuel et quantitatif des interdépendances, le bilan a cessé d'être une idée statique, puisque les sources et les besoins peuvent être modifiés et les facteurs qui les influencent sont susceptibles d'être orientés, voire substitués les uns aux autres. Sous ce rapport, la pensée des planifications est devenue beaucoup plus dynamique.

*

Il nous reste à souligner que nous nous rendons parfaitement compte des limites auxquelles se heurte l'emploi des modèles d'économie mathématique. Ceci dit, il présente pourtant également des avantages appréciables. Ce sont notamment les suivants:

a) Il rend plus claires les déductions d'économie politique, car il exige la définition exacte des hypothèses de départ;

b) Il permet de saisir des corrélations et des interdépendances trop complexes pour pouvoir être appréhendées par le raisonnement logique-verbal traditionnel;

c) Il permet de quantifier les conclusions, offrant ainsi une aide directe à la décision politico-économique.

Il convient cependant de ne jamais oublier les limites auxquelles se heurte nécessairement l'emploi des modèles. Utilisés d'une manière trop abstraite, ils éloignent de la réalité, au lieu d'y conduire. Ceci, pour les raisons suivantes:

a) Au lieu de décrire le réel, le modèle, fût-il le meilleur de tous, ne peut saisir que les connexions les plus importantes du point de vue du problème donné. Or, si les hypothèses du modèle ne constituent pas une approximation de la réalité complète, les déductions que son emploi permettra de dégager revêtiront nécessairement une signification limitée;

b) il existe de nombreuses corrélations qu'il est pour le moment encore impossible de formuler dans le langage des mathématiques, mais qui n'en jouent pas moins un rôle capital dans les décisions politico-économiques. Qu'il suffise de rappeler, dans cet ordre d'idées, la multitude complexe des problèmes politiques du pouvoir, ou de ceux d'ordre sociologique, qui interviennent pourtant d'une manière si essentielle dans la détermination des priorités économiques, dans la répartition des ressources, dans l'attribution des investissements, ainsi que dans l'appréciation de différentes mesures susceptibles de s'imposer en cours de route.

Pour plus de simplicité, nous ne nous arrêterons pas, dans cet ordre d'idées, aux problèmes politiques du pouvoir qui ne résultent pas des conditions de la société donnée, mais dont la manifestation est cependant susceptible d'exercer une influence profonde sur la situation intérieure du pays; nous pensons ici aux problèmes de politique internationale.

c) La trop grande simplicité du modèle oblige à des raisonnements trop abstraits, ce qui rend problématique la valeur des conclusions; les modèles trop complexes, par contre, sont difficiles à ordonner et l'exécution des calculs qu'ils nécessitent, exige un appareil technique trop important.

Il s'ensuit en bonne logique que, pour notre part, nous estimons que les modèles les plus heureux sont ceux qui

a) ne sont pas assez complexes pour interdire une vue d'ensemble claire des corrélations qu'ils résument;

b) n'exigent pas un appareil de calcul trop important;

c) offrent plusieurs variantes de solution, permettant, lors de la décision à prendre, de se fonder sur une pluralité de critères.

Même avec des modèles de ce genre, nous estimons nécessaire de recourir à une certaine combinaison des méthodes mathématico-logiques, pour l'approxima-

tion empirique de la réalité. Nous jugeons, en outre, indispensable de prendre la réalité pour base de référence, à chacune des étapes de la mise au point et de l'emploi du modèle.

Placées sous le signe des vues générales que nous venons d'esquisser, les nouvelles méthodes de planification incarnent — et permettent aussi — un progrès considérable dans l'histoire de la planification socialiste.

Certains modèles forment déjà une transition entre le domaine de la planification et celui de la direction-exécution.

Nous tenons cependant à souligner, avant de passer à l'exposé de ce troisième groupe de problèmes, qu'à notre avis, il est impossible d'écarter de l'économie et de la planification les problèmes politiques, sociaux et ceux du pouvoir. Il en est ainsi, non seulement parce que la décision suprême, en matière politico-économique, appartient aux détenteurs du pouvoir, dont les activités, les responsabilités et la pensée même sont axées sur les problèmes politiques, mais encore parce que les problèmes politico-sociaux sont loin de disparaître, une fois que la décision économique est prise. Ces problèmes resurgissent, en effet, dans la sphère de la direction-exécution, puisque l'exécution des décisions résulte du concours de secteurs, d'unités économiques et de personnes, dont les visées, les intérêts et les mouvements sont fort différents les uns des autres.

La politique économique à long terme (stratégie de l'expansion) et les conceptions concrètes à moyenne échéance (conceptions économico-politiques) permettent — au moyen du plan — d'accorder le mouvement des facteurs économiques avec celui des facteurs non-économiques. Partant des connexions internes de la vie économique et de l'interdépendance des différents facteurs, il est possible, par ailleurs, d'ordonner l'activité économique poursuivie au niveau de la société et de la doter d'une signification. La stratégie et la tactique économiques possèdent donc un pouvoir ordonnateur et organisateur.

La réalisation du plan d'économie nationale implique cependant — et nous ne saurions assez insister sur ce point — un ensemble de tâches d'une complexité extraordinaire. La science de l'économie politique a jusqu'à présent sous-estimé — cela est hors de doute — l'importance des problèmes qui se rattachent à l'exécution de la série des décisions macro-économiques, qui constitue le plan. Dans les pays capitalistes, cela s'explique simplement par le fait que les mesures gouvernementales conservent toujours un caractère essentiellement correctif et coordonnateur.

Dans les pays socialistes, par contre, la mise au point d'une méthodologie de l'exécution macro-économique orientée constitue une nécessité élémentaire.

Rien n'a pourtant été fait, au cours des quinze premières années, pour répondre à cette nécessité. Et voici pourquoi:

a) L'économie planifiée socialiste — la direction économique fondée sur les principes macro-économiques — est trop jeune, à l'échelle de l'histoire. Les économistes ne disposaient pas encore d'une expérience suffisante.

b) Le dogmatisme ne reconnaissait,

pratiquement, que le seul plan (la décision économique du pouvoir central), dont la réalisation n'était autre chose, à ses yeux — pour employer une formulation quelque peu simplifiée — que la désignation des personnes et des institutions responsables.

Le perfectionnement des méthodes de direction et d'exécution exige la mise au point d'une discipline économique qui place les problèmes de ce genre au premier plan de ses recherches.

A l'appui de cette constatation, nous nous proposons d'étudier brièvement les rapports entre la planification et l'exécution. Dire qu'on a établi un excellent plan, dont l'exécution, de ce fait, ne saurait donner lieu à de sérieuses difficultés, revient à simplifier brutalement la question, aux dépens de la réalité. Il est bien entendu qu'un mauvais plan (une conception politico-économique erronée) ne saurait être bien exécuté. Il serait cependant on ne peut plus faux d'en conclure qu'un bon plan est d'exécution facile.

1) Il s'agit, en effet, de ne pas oublier que le plan ne représente pas tout simplement le regroupement des ressources matérielles et spirituelles disponibles, au service d'objectifs déterminés, puisqu'au commencement de l'expansion (au moment du lancement du plan), la totalité des ressources n'est pas encore disponible sous des formes exploitables. On dispose pourtant déjà de certaines ressources d'embrayage; l'économie contient, de plus, certaines ressources potentielles, susceptibles d'être transformées en énergies agissantes. La suite des calculs se fonde sur l'évolution, la rapidité et les répercussions probables de cette «transformation d'énergies», puisque les énergies potentielles présentes accélèrent le mouvement d'autres facteurs.

Il en découle logiquement que ce qui se produit au cours du processus de l'exécution, c'est une transformation constante et cumulative des énergies; la réalisation des objectifs est donc essentiellement fonction de l'exécution. Il s'ensuit également que le potentiel d'exécution réagit même sur la décision économique.

Dans ce sens, la décision et la réalisation (l'exécution) forment donc une unité dialectique. Au sens propre du terme, il ne saurait donc être question d'infériorité, ni de supériorité. Ces deux termes ne sauraient avoir ici un sens autre que celui qui sert à distinguer des éléments temporellement et logiquement enchaînés.

2) Du point de vue politique du pouvoir, la plupart des décisions économiques résultent, même en régime socialiste, de compromis. (Il en est ainsi à plus forte raison dans les sociétés où les antagonismes de classe sont très marqués.)

Il s'ensuit qu'au sens économique pour du terme, aucune décision ne saurait représenter un optimum. Les intérêts divergents des pouvoirs dont le concours a formé la décision — en socialisme, il n'y a d'autres conflits d'intérêts que ceux dans lesquels les intérêts des différents secteurs (industrie, agriculture, commerce) sont représentés par différents organes (ministères) du pouvoir exécutif — se manifestent jusque dans l'exécution. La sphère de l'exécution est donc susceptible de devenir le théâtre de situations encore plus tendues que celles qui avaient existé à la naissance de la décision. Cela est d'autant

plus compréhensible que l'évolution des rapports de force internes (ceux qui prévalent à l'intérieur du pouvoir exécutif) dépend essentiellement non de la décision, mais de l'exécution.

Il peut arriver également qu'à la suite des intentions de l'une des parties, ou de plusieurs d'entre elles, l'exécution s'écarte délibérément de la décision. Cela peut être le cas notamment quand les rapports de force changent pendant la période située entre la décision et l'exécution.

3) Il faut également tenir compte du fait que les intérêts et les orientations des organismes économiques qui concourent à l'exécution ne sont pas les mêmes. Sous ce rapport, l'économie socialiste est plus homogène que les autres, parce qu'elle comprend des secteurs relativement peu nombreux et que les orientations de ceux-ci sont analogues. Il faut cependant bien tenir compte — surtout au cours de la répartition des ressources — des méthodes qui permettent d'influencer respectivement les différents secteurs et organismes. Dans l'économie des pays en voie de développement, la situation est sensiblement plus complexe puisque le nombre des secteurs est plus élevé, leurs intérêts respectifs sont souvent contradictoires et leur caractère peut présenter des différences considérables (par exemple des domaines de l'État travaillant avec des techniques avancées et des économies naturelles).

Au cours de l'établissement des décisions politico-économiques, il faut donc toujours apprécier la situation. Les moyens disponibles ne doivent pas servir uniquement à accroître le potentiel et à modifier la structure de la production, mais aussi à stimuler les secteurs, les entreprises et les personnes qui concourent à l'exécution.

La direction de l'économie s'efforce de transmettre sa conception politico-économique aux différents secteurs, branches, entreprises et personnes. Cette transmission a pour but d'obtenir que ces derniers procèdent en conformité avec l'esprit du plan et avec les tâches que celui-ci leur assigne.

L'influence sur les organismes économiques peut être exercée par des méthodes directes et des méthodes indirectes. La méthode directe prend, le plus souvent, la forme de consignes et de prescriptions normatives. La catégorie des méthodes indirectes comprend les stimulants économiques, qui permettent d'influencer non seulement des organismes, mais aussi des personnes.

Les proportions relatives selon lesquelles ces deux sortes de méthodes peuvent être employées dépendent, en général, des facteurs suivants:

a) la stratégie politico-économique à long terme, suivie par le gouvernement;

b) la pensée scientifique qui domine dans le domaine de l'économie;

c) la quantité de stimulants dont dispose le gouvernement;

d) le caractère de la tâche précise qu'il s'agit d'exécuter;

e) le caractère de secteur (entreprise, catégorie sociale), son attitude à l'égard des conceptions économiques du gouvernement et sa mentalité.

Au cours de la première période du développement économique, la quantité des moyens disponibles est insuffisante.

Il en résulte une mentalité tendant à accorder une place exagérée aux consignes, prescriptions normatives et moyens coercitifs. Cela signifie qu'il y a, au cours de cette période, un danger considérable de décisions arbitraires. L'expérience hongroise a été parfaitement convaincante à cet égard.

Dès l'entrée dans l'expansion du type intensif, la situation change de fond en comble, pour devenir fort complexe à bien des égards.

L'économie devient plus complexe; le nombre des interdépendances augmente sans cesse, l'interaction des secteurs revêt des proportions de plus en plus importantes. Tout cela fait que les prescriptions normatives perdent leur efficacité. A l'encontre de la période précédente, l'objectif consiste donc désormais à permettre aux différentes unités de l'économie de réagir d'une manière directe aux impulsions qui leur sont transmises par le marché. Cela revient à dire, en d'autres termes, que les consignes du sommet ne sauraient suppléer à la réaction directe des unités économiques.

Si l'on veut que les unités de l'économie réagissent, conformément à l'esprit du plan, mais de leur propre gré et sous leur propre responsabilité, aux impulsions du marché (qui sont, bien entendu, prises également en considération par le sommet), l'on aura besoin non seulement d'une décentralisation des attributions, mais aussi d'un mécanisme économique, qui reflète d'une manière plus fidèle les rapports entre les prix et les valeurs. C'est bien cette nécessité qui explique que la réforme du mécanisme de l'économie soit à l'étude dans plusieurs pays socialistes européens qui viennent d'entrer dans la phase de l'expansion intensive. La Hongrie appartient à cette catégorie de pays.

Les domaines de l'activité économique affectés en premier lieu par la réforme sont ceux que nous avons appelés plus haut du nom de sphère de l'exécution-orientation. Les débats qui ont eu lieu jusqu'à présent sur la direction et l'exécution économiques permettent de prévoir que les autorités centrales se borneront à l'avenir à s'occuper des seules questions fondamentales du plan d'économie nationale. Dans les autres domaines, les pouvoirs iront se décentralisant, ce qui signifie que les décisions y seront prises par les organismes économiques (entreprises, trusts) matériellement intéressés et responsables. Jusqu'à présent, les relations marchandes entre producteurs et consommateurs étaient créées et réglementées par le plan; à l'avenir, les producteurs entreront directement en rapport avec les consommateurs. La majeure partie des investissements continuera d'être distribuée par une autorité centrale, mais ceux de moindre envergure pourront désormais être financés par les entreprises, au moyen soit de leurs propres fonds, soit de crédits bancaires.

Les prix des marchandises et matières premières particulièrement importantes soit du point de vue de l'approvisionnement public, soit du point de vue du développement de l'économie continueront d'être réglementés par l'autorité centrale, sous réserve que — sauf exception justifiée — ces prix devront à peu près correspondre aux valeurs.

Les prix des autres marchandises, matières premières et services s'établiront en fonction de l'accord intervenu entre producteurs et consommateurs.

Des mesures énergiques de stimulation rendront les entreprises intéressées à l'application des progrès techniques les plus récents. Malheureusement, jusqu'à présent, l'adoption des innovations techniques ne promettait pas aux entreprises des bénéfices permettant de compenser les risques qui s'y attachent.

La décentralisation des décisions a pour but, notamment, de permettre aux entreprises de répondre avec souplesse aux exigences du marché international. La centralisation des décisions exécutoires se rattachant au marché international risque, en effet, de réduire leur capacité à soutenir la concurrence, puisque les entreprises capitalistes peuvent alors soumettre leurs offres et livrer leur marchandise plus rapidement. Les décisions à long terme se rattachant au marché mondial — surtout celles exigeant des investissements — continueront d'appartenir à une autorité centrale, car elles exigent, en plus de la connaissance du marché, une étude économique étendue. La force des entreprises réside, en effet, dans les décisions exécutoires et dans celles à court terme, tandis qu'en cas d'augmentation des capacités d'exportation, il s'agit de calculer la situation probable du marché pendant la période des huit ou dix années suivantes.

Dès que la conception (stratégie) politico-économique est établie, tous les efforts doivent se concentrer sur les problèmes de l'exécution. Il s'agit alors de déterminer les tâches particulières qui attendent chacune des branches et des entreprises dans la réalisation des prescriptions les plus importantes du plan.

Si les moyens disponibles et les autres conditions le permettent, l'activité des secteurs et des branches de l'économie devra être influencée par des méthodes indirectes (création d'un milieu économique adéquat), pour qu'elle s'exerce conformément à l'esprit du plan. Si les moyens disponibles sont trop chichement mesurés, il faudra avoir plus souvent recours à des mesures de coercition.

Le programme de l'exécution, l'ensemble des mesures de réglementation et de stimulation, ainsi que l'attitude probable des unités économiques devront être consignés à l'avance, sous forme de plans d'opération.

Si parfait que soit le plan et si scrupuleuse l'organisation de sa réalisation dans les délais prévus (moyens ou longs), il faudra toujours s'attendre à ce que surgissent des circonstances imprévues. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le marché mondial — pour ne citer que ce seul exemple — constitue une variable indépendante de notre volonté, puisque nous ne pouvons qu'enregistrer, ou, dans le meilleur des cas, prévoir son évolution, sans jamais avoir les moyens de l'influencer.

Il s'agit de ne pas oublier, en outre, que les rendements agricoles sont largement soumis à l'influence des facteurs climatiques. Celle-ci peut se traduire par des récoltes meilleures, ou moins bonnes. Or, la prévision des moyennes probables ne doit ni s'aventurer vers les valeurs trop élevées, ni se laisser freiner par une

prudence exagérée. On sait que les moyennes sont des abstractions, calculées avec les chiffres précis d'un certain nombre d'années. Or, il peut parfaitement arriver que, pendant la période en question, les chiffres d'aucune année ne correspondent exactement aux moyennes.

Il faut enfin bien se dire qu'il est impossible de prévoir assez clairement les résultats probables du progrès technique. Cela s'applique avant tout aux petits pays, incapables de développer chacun des secteurs de la recherche fondamentale et de la recherche appliquée. Il n'en est pas moins évident que la recherche appliquée d'aujourd'hui constitue le gage du progrès industriel de demain.

Les considérations que nous venons de développer et qu'il serait aisé d'étayer par d'autres encore, permettent de comprendre que les événements concrets de la vie économique ne sont jamais conformes — surtout à court et à moyen terme — à ceux que le plan prévoit. Nous nous abstiendrons cependant d'approfondir ici les aspects théoriques de ce problème et d'analyser les marges d'erreur inévitables que comporte la prévision humaine exprimée sous la forme du plan.

Quelles que soient d'ailleurs les raisons pour lesquelles les événements économiques réels s'écartent de ceux prévus par le plan, il n'en est pas moins vrai que cela crée une situation nouvelle dans l'économie.

Il est, en effet, évident qu'au cours d'un processus d'interdépendances se réalisant dans un délai long ou moyen, chacun des secteurs et des objectifs de l'économie demeure fondé sur l'hypothèse qui veut que les objectifs du plan, en tant que moyens du développement ultérieur, demeurent disponibles. Ils doivent donc être distribuables et leur plan de distribution doit pouvoir servir de fondement à de nouveaux objectifs de production, de consommation et d'écoulement. L'unité dialectique des fins et des moyens ne constitue cependant pas seulement la condition préalable dont dépend la réalisation des objectifs ultérieurs, mais aussi l'expression de certains rapports d'équilibre. Si le plan comprend par ailleurs un «maximum admissible de manque d'équilibre», celui-ci deviendra le point de départ de tous les autres manques ultérieurs qui se manifesteront à la suite de l'écart entre le plan et l'exécution. Cela entraînera dans l'économie de nouvelles réactions en chaîne:

a) les organismes économiques s'efforceront de compenser les différents manques, ce qui modifiera la structure normale de la consommation et provoquera des manques nouveaux;

b) les différents secteurs et unités de l'économie agiront suivant leurs propres instincts (intérêts);

c) la confiance dans la politique économique à l'intérieur et à l'étranger se trouvera ébranlée, ce qui risque à son tour de devenir la source de nouveaux troubles.

Pour que puissent être évités les troubles de ce genre, un système quelconque de «raccrochage» doit être mis au point dans le cadre du plan également. Ce raccrochage est nécessaire, parce que l'équilibre compromis ne saurait être rétabli autrement qu'à un niveau inférieur à celui originellement prévu. Par «système de

raccrochage», nous entendons donc un ensemble de décisions et de mesures permettant de gagner, au prix d'un heurt réduit au minimum, ce niveau inférieur où il sera possible de rétablir l'équilibre. (Ajoutons entre parenthèses que la nécessité d'un tel «système de raccrochage» se fait sentir davantage encore dans la planification des pays en voie de développement, car le nombre des facteurs d'incertitude y est sensiblement plus élevé que dans les pays socialistes.)

Ainsi conçue, la direction de l'économie suppose une combinaison de souplesse et d'intransigeance. Vertu des organismes sains, la souplesse est indispensable à toute activité humaine, cependant que la rigidité, le défaut d'agilité, l'incapacité de s'accommoder à des conditions nouvelles sont les maux qui accablent les sociétés vieillies.

La question se pose de savoir quels sont, en réalité, les objectifs que l'on atteint, à longue échéance, quand il y a chaque année écart entre le plan et la réalité, ou bien quand le «raccrochage» s'avère inévitable. Il est, en effet, évident que le raccrochage produit une «situation de force» et que les objectifs initiaux demeurent désormais irréalisables, même si, par la suite, le développement peut de nouveau être accéléré.

Tant que dure la situation de force, des éléments nouveaux viennent, en effet, s'ajouter à l'économie, de sorte que les objectifs antérieurement définis ne constituent plus un optimum. Par ailleurs, tant qu'il y a situation de force dans un pays, la technique continue de progresser dans le reste du monde, des relations commerciales nouvelles s'y établissent et des jugements sociaux de valeur inédits surgissent.

Les objectifs atteints au bout d'un terme prolongé ne coïncident donc pas avec les buts fixés au commencement, mais constituent la somme cumulative des corrélations concrètes, des événements et des actions humaines qui ont meublé les périodes tactiques successives.

*

Parallèlement aux changements de la politique économique et de la direction de l'économie, la pensée économique s'est, elle aussi, modifiée au cours des quinze années qui viennent de s'écouler. Dans l'introduction de la présente étude, nous avons défini la pensée économique comme la somme des jugements de valeur, des opinions, des hypothèses et des associations d'idées dont l'esprit scientifique actuel tient compte dans ce domaine.

Nous avons également indiqué que les conceptions économiques qui ont prévalu pendant la première période de notre développement (1949–1956) avaient un caractère dogmatique et arbitraire.

Les racines du dogmatisme ne sont cependant pas uniquement d'ordre philosophique et idéologique. La classe nouvelle et les forces prenant fait et cause pour la réalisation du développement socialiste (la classe et ses alliés) poursuivent la lutte, après le renversement de l'ancien régime, pour la conservation et la consolidation du pouvoir, ainsi que pour l'acceptation, par les larges masses de la population, des normes nouvelles. Cela

permet de comprendre pourquoi les principaux problèmes économiques étaient soumis à la décision du sommet du pouvoir politique. Pendant cette période, les problèmes économiques même les plus importants sont interprétés essentiellement du point de vue de leurs incidences possibles sur le pouvoir. Nous avons également signalé ce fait dans l'introduction de la présente étude, en soulignant que, pendant les périodes de ce genre, il n'existe pour ainsi dire pas de problèmes économiques purs.

Par ailleurs — et par la nature même des choses — le nouveau pouvoir était optimiste. Deux sources alimentaient son optimisme exagéré: la première était le besoin d'activité, et l'autre le manque d'expérience. Le besoin d'agir provenait du fait que les énergies créatrices du peuple avaient été pendant des siècles condamnées à l'inertie. Les gens de talent avaient été privés de toute possibilité de prendre part à la direction de l'État, ou bien à la réalisation de grands établissements économiques au service du progrès national. Après la conquête du pouvoir, ce besoin d'agir et ces énergies intellectuelles jusqu'alors comprimées, se manifestent avec une force impétueuse. Alimenté par les grandes énergies créatrices, l'optimisme contribue donc dans une très large mesure à inciter les gens à agir, ce qui n'est pas chose facile au sein d'une société passive.

L'expression «manque d'expérience» n'est pas tout à fait exacte. Les nouveaux dirigeants avaient, en effet, une expérience très riche concernant le passé. Mais au point de vue de la direction de l'économie, le manque d'expérience subsiste tant qu'on ne se heurte pas aux conséquences à long terme de décisions prises en vertu de considérations s'appliquant à un court terme. Pendant la première période, on agit — comment pourrait-il en être autrement? — en se fondant sur des considérations qui sont valables pour une courte période. Mais cela ne dispense personne d'avoir à supporter les conséquences à longue échéance. Reconnaître, dans les phénomènes ultérieurs, les conséquences inattendues de nos propres actes antérieurs: c'est là la naissance de l'expérience, gage des décisions justes.

L'optimisme exagéré n'est cependant pas le produit exclusif de la société socialiste, puisqu'on le rencontre partout dans le sillage des nouveaux dirigeants.

Nous nous proposons enfin d'examiner les phénomènes du dogmatisme, nés des erreurs philosophiques et idéologiques.

Certains ont de l'aversion pour l'idéologie, affirmant qu'elle pousse à outrance les divergences qui existent entre les différents systèmes de pensée. Il est cependant indiscutable que l'idéologie contribue à rendre systématiques la pensée et l'action humaines, et c'est ainsi que l'humanité et l'individu parviennent à cerner les différents aspects du réel d'une façon cohérente et logique.

L'idéologie juste se fonde toujours sur la réalité. Devenue à son tour fondement de l'action politique, elle traduit les intérêts d'une classe sociale déterminée.

Le mode de pensée dogmatique, qui avait gagné l'économie politique — d'où il a pratiquement disparu désormais — s'était rendu coupable de trois fautes.

1) Le déterminisme social était conçu de telle manière que les nécessités sociales

devaient se réaliser, même indépendamment de l'action humaine. Ce qui signifie, en d'autres termes, que l'importance, sur le plan social et économique, de l'action humaine consciente, de son but, était sous-estimée.

2) Le dogmatisme sous-estimait également l'importance des contradictions qui subsistent entre les différents facteurs et les différentes exigences de l'économie, ainsi qu'entre les intérêts des différents groupes et individus qui concourent à l'action économique.

3) Le dogmatisme barrait le chemin à toute pensée et découverte scientifique concernant le réel. Cette attitude recèle un danger très grave de nos jours, puisque les conquêtes scientifiques les plus récentes apparaissent au bout de 4 ou 5 ans sur le plan de la production en série, alors qu'auparavant, il y a 40 ou 45 ans, la large diffusion des conquêtes de la science prenait 20 à 25 ans. Leur rejet provoque donc des dommages économiques et des retards techniques.

4) Ces erreurs fondamentales donnèrent naissance

a) au fétichisme du plan;

b) à une centralisation exagérée des pouvoirs de décision;

c) au bureaucratisme.

Plaçant le plan au-dessus des processus économiques, le fétichisme du plan confondait la fin et les moyens. C'était cela qui empêchait toute modification du plan, même alors qu'il devenait évident que sa réalisation était impossible. Cette attitude a provoqué des dommages économiques importants, tout le monde devant procéder comme si le détail du plan, qui l'intéressait, avait été réalisé. Il en a résulté une pénurie de marchandises et de matériaux, empêchant la réalisation des plans de production conformément aux structures prévues.

En raison de la centralisation exagérée des pouvoirs de décisions, les décisions finirent par s'écarter de la réalité. Aux prises avec les soucis quotidiens de la production et de l'écoulement, l'entreprise ne pouvait, de son propre chef, suivre la situation du marché. Elle devait préalablement obtenir la décision des autorités supérieures.

La bureaucratie du plan s'étendait sans cesse, parce que l'exécution et le contrôle de décisions qui négligeaient les connexions réelles des processus économiques réels, exigeait un appareil bureaucratique sans cesse accru. La mentalité qui prévalait à cette époque se caractérisait par une volonté de totalité, dans le sens de la planification. Nombreux étaient ceux qui croyaient que le manque d'équilibre et les difficultés ne provenaient pas de la conception économique elle-même, mais seulement du fait que le plan économique n'embrassait pas la totalité de la production et de la distribution. Ils entendaient donc élargir sans cesse le domaine de la planification. Ces gens réagissaient à toutes les difficultés en enflant encore davantage la bureaucratie du plan. Cela signifiait en réalité que la solution des vrais problèmes qui se manifestaient dans la réalité de l'économie n'était même pas tentée. De toute évidence, cette mentalité devait disparaître, car elle était en contradicition avec les exigences de notre temps.

Depuis 1957, d'importants change-

ments sont venus à maturité dans la pensée économique. Si l'optimisme demeure toujours la caractéristique essentielle des unités économiques et des personnes, sa nature a subi une profonde transformation. Le besoin d'agir (le dynamisme des personnes et des groupes) ne vise plus à des résultats rapides et spectaculaires, mais à répondre aux problèmes qui se posent et à le faire d'une manière moderne et économique. Le cumul social de l'expérience nous met à même, désormais, de tenir compte des conséquences primaires, accessoires et indirectes des résolutions économiques, ainsi que de leurs incidences immédiates et plus éloignées.

Le plan n'est plus un fétiche, mais l'expression, formulée en processus cohérents, d'une politique économique déterminée. Ce sont donc des intentions politico-économiques qui président à l'attitude de chacun à l'égard du plan.

De plus en plus nombreux sont ceux qui reconnaissent l'importance des contradictions dans la vie économique, où la décision doit toujours savoir concilier des exigences contradictoires.

Dans son ensemble, la pensée économique est donc plus différenciée, scientifiquement mieux fondée, plus respectueuse de la réalité — bien que tout plan soit un moyen de transformer la réalité — et plus souple qu'elle n'a été il y a quelques années.

Cette transformation de la pensée économique revêt une importance considérable de nos jours, où les problèmes du perfectionnement de la direction et de l'exécution s'inscrivent à l'ordre du jour.

Les considérations qui précèdent ont réussi à démontrer que le système de l'économie planifiée socialiste ne saurait être considéré comme un tout achevé et clos, puisqu'il se trouve en constant développement.

Il convient cependant de souligner aussi que l'industrialisation et le rapide essor économique des pays socialistes européens ont ouvert une époque nouvelle de l'économie mondiale.

1) L'exemple des pays socialistes européens démontre que l'expansion économique et l'industrialisation la plus large sont réalisables, en dépit de la résistance des grands centres de l'économie, c'est-à-dire des pays capitalistes dirigeants.

Cette évolution n'a pu être endiguée ni par la rupture passagère des relations commerciales, ni par la discrimination, ni par l'embargo.

2) L'expansion économique des pays socialistes européens a démontré que le développement économique rapide ne conduit pas nécessairement à la guerre ou à l'oppression d'autres peuples (cf. les expansions économiques du XIX^{e} siècle) si, au cours d'une coopération économique organisée avec prévision, les différents pays ouvrent leur marché les uns aux autres.

Nous sommes convaincus que ces deux circonstances suffisent pour conférer une importance sans précédent à l'expansion économique des pays socialistes européens.

De nos jours, l'économie des pays socialistes européens est parvenue au stade du développement intensif. Dans cette situation nouvelle, des méthodes de direction et d'exécution nouvelles sont nécessaires.

Des facteurs, comme la valeur et les prix, les marchés et l'écoulement, le modernisme et la productivité doivent désormais jouer un rôle de plus en plus important dans l'économie.

L'ambition qui nous anime, nous ramène sans cesse au problème essentiel du socialisme sur le plan historique: est-il possible, sous l'égide d'une conception politico-économique générale et planifiée, d'instaurer dans l'économie un «système d'autorégulation» susceptible de réagir sainement et rapidement aux impulsions extérieures et de favoriser le progrès de la productivité, de la rentabilité et du modernisme. Mais ce «système d'autorégulation» devra être constitué de telle manière que — contrairement au cas de l'économie capitaliste — il ne puisse produire des inégalités et des irrationalités, ni dans l'économie nationale, ni dans l'économie internationale, ce qui serait la source de tensions et de dangers permanents, à l'intérieur comme à l'extérieur.

La tâche dont nous venons d'esquisser les contours est assurément très difficile et très complexe. Sa solution complète exige des dizaines d'années. Les faits prouvent pourtant que nous sommes bien engagés dans ce chemin et tout nous autorise à espérer que — fût-ce au prix d'efforts et de difficultés sans nombre et même de déceptions plus ou moins grandes — nous finirons par atteindre le but, à savoir le perfectionnement de l'économie humaine.

FERENC ERDEI

L'agriculture socialiste hongroise

LA RÉORGANISATION SOCIALISTE DE L'AGRICULTURE ET LES RAPPORTS DE PROPRIÉTÉ ACTUELS

La réorganisation socialiste de l'agriculture hongroise s'est faite, quinze ans après la réforme agraire de 1945, de 1959 à 1961; ses buts politiques et économiques étaient de porter notre agriculture sur beaucoup de points retardataire à un niveau plus moderne, plus élevé, cela grâce à l'accession à la possession des terres par la paysannerie pauvre, dans le cadre de grandes exploitations socialistes. A la suite de cette réorganisation, les rapports de propriété agraire et les structures d'exploitation ont été modifiés de fond en comble. On peut de nos jours présenter la structure agraire de la manière suivante:

La majeure partie de la production agricole hongroise est fournie par les grosses exploitations, surtout par les coopératives agricoles et, dans une proportion moindre, par les fermes d'État. La superficie totale de celles-ci est de 1,8 million d'arpents (1 arpent = 0,57 hectare), répartis en 1961 entre 271 exploitations et, en 1963, entre 217 exploitations. La superficie totale du secteur coopératif de l'agriculture est de 10 millions d'arpents appartenant à 4204 coopératives de production en 1961, 3611 en 1963 et 3413 en 1964, ainsi qu'à 300 groupes coopératifs de production et coopératives spécialisées. Sur ces 10 millions d'arpents, 8,5 millions sont consacrés à la grande culture des exploitations collectives, 1,5 millions aux lopins individuels des coopérateurs et aux champs cultivés individuellement par des groupes coopératifs d'un niveau moins évolué. La superficie des exploitations individuelles, au nombre de 170 mille environ, ainsi que des exploitations auxiliaires atteint 0,8 million d'arpents. Le reste des terres est exploité par des entreprises d'État ou des organismes communaux.

Les 217 fermes d'État de Hongrie sont de grosses exploitations à organisation homogène, dont la superficie moyenne dépasse 8 mille arpents; elles sont, généralement, équipées de moyens techniques modernes. Leur intégration dans les structu-

FERENC ERDEI, écrivain et sociologue, est vice-président de l'Académie des Sciences de Hongrie et secrétaire-général du Front Populaire Patriotique

res agricoles socialistes est en tous points identique à celle des entreprises industrielles socialistes. Leur autorité directrice supérieure est la Direction Générale des Fermes d'État auprès du Ministère de l'Agriculture; elles sont placées sous l'autorité directe (direction industrielle) de la direction départementale (qui, par endroit, s'étend, de fait, à deux départements).

Les fermes d'État se sont développées progressivement et, ces dernières années, elles répondent à leurs fonctions essentielles: servir de fermes-modèles fournissant des graines sélectionnées et des bêtes d'élevage, ainsi qu'assurer à la consommation nationale de grandes quantités de denrées. Ainsi, les fermes d'État sont effectivement devenues le secteur d'avant-garde de toute l'agriculture hongroise.

La structure des coopératives agricoles est bien plus variée et complexe. Les termes de coopérative agricole de production eurent, dès le début, deux sens: d'une part, ils désignent la communauté des membres groupés au sein d'une coopérative en tant qu'organisme social; d'autre part, l'exploitation collective elle-même en tant que grosse entreprise socialiste. Cela signifie également que les membres des coopératives agricoles de production sont et les co-propriétaires et les travailleurs de l'exploitation collective; de plus, ils sont propriétaires de lopins individuels à la superficie limitée qui assurent tout d'abord le ravitaillement familial, mais sont également en étroits rapports avec l'exploitation commune. Les groupes coopératifs et les coopératives spécialisées sont également des coopératives agricoles de production, avec la différence que leurs activités communes à l'échelle de la grande culture n'en sont encore qu'au stade initial.

L'agriculture des coopératives agricoles constitue donc un ensemble spécifique, au sein duquel les éléments, ou plutôt les survivances des petites exploitations individuelles-familiales de naguère s'amalgament aux nouvelles formes de la grande exploitation coopérative. L'évolution actuelle a fourni la preuve de la nécessité d'une telle gradation dans la refonte des petites exploitations individuelles en une grosse exploitation, tout comme celles de la pertinence du constant développement d'une telle combinaison tant du point de vue de l'accroissement de la production, que de celui de la persuasion subjective des membres. Ce qui revient à dire que la structure agraire issue de la réorganisation socialiste ne doit être considérée ni comme un « échec », un compromis, ni comme une « concession politico-tactique ». Il s'agit là pour l'agriculture d'une voie inévitable dans l'évolution socialiste; non d'une relativement courte période temporaire, mais bien d'un degré de développement à longue échéance, s'étendant à toute la première époque de l'agriculture socialiste. Notre politique agraire a pris conscience à temps de cette situation et c'est sur elle qu'est fondée toute l'extension future de notre agriculture.

La gestion des coopératives agricoles

Les plus anciennes coopératives agricoles de Hongrie ont maintenant quinze ans; même les plus jeunes poursuivent depuis au moins quatre ans la gestion collec-

tive. Cette étape initiale prouve que la grosse exploitation collective s'est raffermie et évolue d'exercice en exercice, aussi bien en ce qui concerne la valeur de son organisation sociale que ses résultats matériels.

Les rapports juridiques et économiques au sein de la coopérative agricole sont réglementés par le statut des coopératives agricoles de production. Ces statuts définissent les droits et obligations des membres, la forme et le fonctionnement des organismes directeurs coopératifs, l'organisation du travail en commun et la répartition des revenus. Les règles obligatoires et le modèle de ces statuts sont compris dans une loi constituant un cadre passablement large et souple, ce qui permet à chaque coopérative agricole de décider elle-même de son règlement. Cependant, ces statuts locaux, adoptés par l'assemblée générale des membres, doivent être validés par les organismes territoriaux compétents de l'État (conseil municipal ou de district), ce qui signifie conjointement un contrôle du plein respect des règles légales.

Lors de la validation de ses statuts, chaque coopérative agricole est portée sur la liste officielle des coopératives agricoles de production, ce qui correspond *grosso modo* à l'immatriculation du nom commercial dans les pays capitalistes.

La législation comporte en détail les droits et les obligations des membres; mais ils sont également définis dans les statuts; leur respect est contrôlé par les organismes compétents de l'État.

Les principaux droits d'un membre de coopérative agricole sont les suivants:

— participation à l'assemblée générale et droit de vote égalitaire;

— éligibilité aux fonctions de la direction coopérative;

— droit à une rente foncière conforme à la superficie des terres offertes à l'exploitation collective;

— droit de choix dans les affectations du travail;

— participation, conformément au travail fourni, aux revenus de la coopérative;

— droit de gérer un lopin individuel, cela dans le cadre prescrit par la loi et par les statuts.

Les principales obligations des membres sont les suivantes:

— cession des terres et des autres moyens de production à l'exploitation collective;

— participation aux travaux en commun;

— respect de l'organisation du travail conforme aux affectations respectives;

— sauvegarde des biens coopératifs.

Les organes directeurs d'une coopérative agricole de production sont les suivants:

— l'assemblée générale (dans les coopératives plus importantes: l'assemblée des délégués des membres) qui est l'organe suprême prenant les décisions. Elle procède exclusivement à l'élection des organes directeurs, à l'approbation du plan annuel de gestion et des comptes de clôture, à la demande de crédits plus importants, à l'admission ou à l'exclusion des membres.

La direction élue par l'assemblée générale s'acquitte des fonctions qui lui incombent en tant qu'organe directeur d'une entreprise agricole et d'ordinaire en fonction quatre ans; le nombre de ses membres doit être d'au moins trois, et varie, habituellement, entre cinq et quinze.

L'assemblée générale procède également

à l'élection d'une commission de contrôle et d'une commission disciplinaire.

Le président de la coopérative agricole est le dirigeant responsable de l'exploitation collective; lui aussi, élu par l'assemblée générale pour une durée de quatre exercices, il gère, au nom et avec l'aide de la direction, toutes les affaires et leur administration.

Les dirigeants spécialisés d'une coopérative agricole sont: l'agronome en chef; le responsable en chef de l'élevage; les chefs de brigade ou d'unité de production; le comptable en chef; etc. C'est la direction qui élit ou choisit ces collaborateurs aux postes de commande, aussi bien parmi les membres de la coopérative que parmi de tierces personnes.

Les revenus sont répartis, dans une proportion moindre, selon la superficie des terres cédées par les membres à la coopérative; il s'agit donc là d'une rente foncière. La majeure partie des revenus est divisée en espèces comme en nature conformément au travail fourni par chacun.

Dans le passé, la participation aux revenus se basait uniquement — et se base encore aujourd'hui pour la plupart — sur les unités de travail accomplies. Une telle unité représente la moyenne de travail d'une journée ordinaire; les divers travaux agricoles à fournir au cours de l'exercice sont réduits en unités selon un barème établi. La valeur de l'unité de travail, donc la portion de revenu correspondante dépend du fonds répartissable des rentrées de l'exploitation collective. Il y a quelques années, la moyenne nationale était de 30 florins. Il existe cependant des coopératives agricoles hongroises qui appliquent le système du salaire garanti en nature, d'autres, où une partie du salaire ou de la participation aux revenus est fixée selon un pourcentage de la production.

Les statuts s'étendent aussi aux lopins individuels. Les membres de la coopérative peuvent conserver, par famille, les moyens de production suivants sur leur lopin individuel:

— leur maison et les communs y attenants;
— au maximum, un arpent de terre;
— les moyens rudimentaires nécessaires à la culture de ce lopin;
— une vache et son croît;
— une ou deux truies et leur croît;
— cinq moutons ou chèvres;
— volailles, lapins, ruches — sans limitation.

La structure sociale et économique de nos coopératives agricoles s'est graduellement élaborée au cours de leur extension; *grosso modo*, elle correspond à celle qui est courante dans les autres démocraties populaires. De ces caractéristiques communes, générales, il est cependant intéressant de faire ressortir quelques traits spécifiques aux coopératives hongroises, quelques divergences importantes par rapport aux exploitations collectives des autres pays socialistes ou aux kolkhozes soviétiques.

L'une de ces différences est l'organisation des travaux et, conjointement, leur rémunération, la participation aux revenus. Dans ce domaine, en Hongrie, dans la période finale de la réorganisation socialiste de l'agriculture, depuis 1957, l'État n'a pas appliqué de mesures strictes et rigides comme auparavant; il s'en est remis aux

coopératives mêmes, afin que celles-ci développent leurs conditions internes selon leurs propres idées, conformément à la situation locale. Le résultat de cette politique a été que nos exploitations collectives emploient des méthodes d'organisation du travail et de répartition des revenus fort variées et qui ont fait leurs preuves.

Parmi ces méthodes, la plus notable est la pratique implantée dans les cultures réclamant beaucoup de travaux. Malgré une mécanisation poussée, les soins à donner aux principales plantes sarclées exigent encore beaucoup de travail manuel. Le sarclage et la rentrée du maïs, de la betterave sucrière, de la pomme de terre et des légumes se font encore en majeure partie à la main; la récolte dépend donc éminemment de la qualité du travail fourni. C'est sur cela que se fonde le système de la culture familiale. Les champs labourés, amendés et ensemencés sont répartis entre les membres; chacun accepte la superficie dont il est capable de s'occuper avec le concours de sa famille. Il bénéficie ensuite d'une partie de la récolte, soit entièrement en nature, soit selon un certain pourcentage qui complète les unités de travail accomplies. Ce système s'est avéré pour deux raisons fort utiles: de la sorte, des membres des familles qui, dans d'autres circonstances, ne participeraient pas aux travaux de la grosse exploitation (enfants, vieillards, ménagères) sont également mis à contribution; d'autre part, chacun est directement intéressé aux résultats, à la qualité de son propre travail. Ce système restera utile et nécessaire, tant que nous n'aurons pas réalisé la mécanisation complète de notre agriculture.

Une autre caractéristique de nos coopératives est la pratique instaurée dans la direction, la gestion. Dans tous les pays socialistes, les coopératives agricoles possèdent une gestion collective, les décisions primordiales sont donc prises par l'assemblée générale et la direction élue. Conjointement, le président élu est personnellement responsable de l'application des décisions et de la gestion continue. Au sein de ce système général, deux caractéristiques dignes d'intérêt de nos exploitations collectives témoignent de la vigueur et de l'évolution de la démocratie coopérative.

L'une est que, dans nombre de nos coopératives agricoles, la direction est dénommée conseil d'administration; il ne s'agit pas là uniquement de l'utilisation d'un terme à la place d'un autre, mais de l'expression de ce que le corps élu est effectivement le comité de direction de l'exploitation collective, que c'est effectivement lui qui prend les décisions majeures touchant la gestion, dont celles de première importance, comme les prévisions de plan, la répartition des revenus reviennent pourtant à l'assemblée générale.

Le second trait spécifique est que la pratique de la direction coopérative comporte deux fonctions de premier plan qui se complètent. Le président est, en général, le représentant social de la communauté; il dirige les activités des corps élus, s'occupe des affaires des membres, représente l'exploitation collective devant les autorités, etc. La direction courante de la gestion de l'entreprise est assurée par l'agronome en chef, en tant que manager; celui-ci est d'ailleurs souvent élu vice-président. Il est à remarquer que ce système de direc-

tion s'est implanté justement dans les meilleures coopératives agricoles; et quand, d'année en année, les plus éminents dirigeants de l'agriculture socialiste hongroise reçoivent le Prix Kossuth, nous trouvons presque toujours côte à côte des présidents et des agronomes en chef.

Enfin, une troisième spécialité de nos exploitations collectives est la prise de position à l'égard du lopin individuel. On ne se contente pas seulement d'assurer, pour les besoins des familles, une certaine superficie aux alentours de l'habitation de chaque membre. Une partie des champs collectifs est (labourée, souvent même ensemencée) répartie chaque année, dans le cadre prescrit par la loi et dans une mesure définie par l'assemblée générale, entre les membres, afin que ceux-ci la cultivent à leur profit individuel. Il s'agit surtout de champs de maïs car cela est indispensable à l'élevage du cheptel individuel.

Tous ces traits éclairent également notre démocratie coopérative. Celle-ci comporte cependant des facteurs qui sont à la source de nombre de nos problèmes. Ainsi le soutien étatique et la direction gouvernementale qui s'impose par son intermédiaire; la mise en harmonie, dans le cadre du planning national, des intérêts des coopératives agricoles qui ne relèvent pas de la planification et du plan de l'économie nationale; en général, le comportement des organismes de l'administration publique, leurs rapports avec les coopératives; enfin, mais non en dernier lieu, les relations entre les coopératives, en tant que producteurs agricoles, et les entreprises commerciales ou d'industrie alimentaire qui passent des contrats avec elles et enlèvent leurs marchandises. Toutes ces connexions sont, certes, bien établies sur le plan juridique, comme sur le plan économique, mais sur plus d'un point la situation n'est, malgré tout, pas satisfaisante. Par conséquent, à l'heure actuelle on poursuit des préparatifs pour améliorer l'ensemble et le détail de notre système de direction économique. Une opinion déjà plus ou moins précise est qu'il faut accroître l'autonomie de nos coopératives, continuer à développer la démocratie en leur sein, modifier les prix actuels à la production de manière à ce que les exploitations collectives puissent accumuler et assurer, dans une mesure croissante, leurs investissements à partir de leurs propres ressources.

La répartition de la production agricole selon les différents secteurs

Il est apparu dans tout ce qui précède que l'agriculture hongroise est divisée, à la suite de sa réorganisation socialiste, entre plusieurs secteurs sociaux et de propriété. Il peut être intéressant de voir dans quelles proportions.

Voici d'abord un tableau présentant la répartition au prorata de la production et de ses bases (superficies, cheptel), conformément à la situation en 1962, celle-ci ne s'étant guère modifiée depuis:

	fermes d'État	coopératives agricoles				exploitations privées, auxiliaires
		exploitations collectives	lopins individuels	autres	total	
Superficie agricole	16,9	62,2	9,5	4,4	76,1	7,0
Superficie arable	14,0	65,6	9,9	4,1	79,6	6,4
Jardins	15,9	20,9	29,3	4,3	54,5	29,6
Vignobles	9,9	27,4	27,6	13,5	68,5	21,6
Céréales pan. (superficie ensemencée)	10,7	80,0	—	5,5	85,5	3,8
Maïs	10,7	39,9	30,8	4,3	75,0	14,3
Plantes industrielles	8,6	87,0	0,3	2,7	90,0	1,4
Pommes de terre	4,4	46,5	29,8	6,7	83,0	12,6
Bovins	12,8	40,1	36,5	—	76,6	10,6
Vaches	11,1	29,8	46,0	—	75,8	13,1
Porcins	14,1	31,2	35,7	—	66,9	19,0
Truies	14,5	42,1	32,1	—	74,2	11,3
Moutons	28,1	58,3	8,6	—	66,9	5,0
Volailles	20,6	3,7	35,1	—	38,8	38,6

Les indices de la production marchande diffèrent sensiblement des indices du total de la production, puisqu'une portion importante de celle-ci — près de 40 % en 1962 — figure dans le cadre de l'exploitation de subsistance. Une partie minime de la production marchande de notre agriculture est vendue sur le marché libre, tandis que la majeure partie est prise en charge par l'État et les coopératives rurales de vente qui les transmettent au fond central des marchandises. Voici quelle en était la répartition — toujours en 1962 et au prorata — selon les différents secteurs:

	fermes d'État	coopératives agricoles		total	exploitations privées, auxiliaires
		exploitations collectives	lopins individuel		
Produits naturels	14,5	79,5	2,7	82,2	3,3
Fruits	22,2	26,1	22,3	48,4	29,4
Vins	16,1	30,0	16,3	46,3	37,6
Total des produits végétaux	15,5	69,0	6,1	75,1	9,6
Total des produits animaux	27,4	42,5	25,6	68,1	4,5

Ces chiffres illustrent la répartition du travail entre les différents secteurs sociaux, c'est-à-dire entre les divers types d'exploitation agricole. Nous pouvons démontrer, d'après ces informations que chaque secteur possède un profil caractéristique; notamment:

— les fermes d'État se consacrent surtout à l'élevage, à la culture des céréales et aux vergers;

— les coopératives agricoles produisent les céréales panifiables, les plantes industrielles et les légumes; elles ne participent que bien en deçà de la proportion de leurs terres à l'élevage — excepté celui du mouton — à la production des graines fourragères, à la viticulture et aux cultures maraîchères;

— dans le cadre des lopins individuels et des autres exploitations viennent en premier plan: l'élevage, surtout celui du porc et des volailles; les graines fourragères et le maïs, certains légumes, les vignobles et les vergers; dans ces domaines, ce secteur participe de manière notable non seulement à la production en général, mais aussi à la production marchande.

UNE HONGRIE DES JARDINS?

Au siècle dernier et au début du nôtre, on parlait de la Hongrie comme du «grenier de l'Europe centrale»; cette opinion se fondait surtout sur la culture et l'exportation de nos céréales panifiables. A la suite de la seconde guerre mondiale, on répéta souvent: «la Hongrie des jardins» voulant exprimer ainsi que les cultures maraîchères, comme l'exportation de leurs produits augmentait fortement, mais ceci indique conjointement qu'il s'agit justement là de la voie qu'il serait vraiment utile de faire prendre à notre évolution agraire.

Ces dénominations approchent la vérité, car elles reflètent la transformation survenue, ces dernières décennies, dans la structure de notre production agricole. Il faut rappeler que, du début du XIX^{e} siècle à celui du XX^{e}, les terres végétales, surtout les terres arables, ont continuellement augmenté au détriment des forêts, des marais et des étendues sablonneuses incultivables; par contre, depuis la seconde guerre mondiale, les terres productives sont constamment réduites au profit des agglomérations, des chantiers industriels et autres. Ainsi, sur un territoire agricole décroissant, les cultures sont devenues plus intensives, les céréales panifiables ont cédé le terrain, dans une proportion importante, aux cultures intensives, telles que le maïs, les plantes industrielles, les légumes, les vignobles et les vergers. Ce processus est allé de pair avec l'évolution technique de notre agriculture, avec la diminution de la main-d'œuvre agricole depuis 1949, ainsi, qu'avec le déroulement de la réorganisation socialiste.

La transformation de la structure de production

Les données suivantes caractérisent les changements subis par les superficies productives:

— les terres végétales sont passées, de 15 115 000 arpents en 1931, à 14 612 000 arpents en 1962, ce qui représente une

réduction de 500 000 arpents utilisés à des fins de construction ou autres;

— la superficie des terres arables est passée de 9 734 000 en 1931, à 8 923 000 arpents en 1962; la diminution est de 800 000 arpents;

— elle est de 360 000 arpents pour les herbages: 1 149 000 arpents en 1931, 786 000 arpents en 1962;

— par contre, la superficie des jardins et vergers est passée de 197 000 à 466 000 arpents, soit une augmentation de 270 000 arpents;

— les vignobles et pâturages ont sensiblement conservé la même surface;

— la superficie des forêts enregistre un accroissement de 500 000 arpents, 1 909 000 arpents en 1931, 2 376 000 en 1962.

Les changements sont tout aussi importants dans la structure des emblavements.

La superficie des cultures ci-dessous a augmenté:

— légumineux et plantes industrielles (+450 000 arpents);

— légumes cultivés en champs (+100 000 arpents);

— gros fourrages (+200 000 arpents).

Par contre, on note une réduction de la superficie consacrée aux cultures suivantes:

— céréales panifiables (– 1,5 million d'arpents);

— céréales fourragères (– 100 000 arpents);

— pommes de terre (– près de 150 000 arpents).

Ces changements concernant les superficies emblavées attestent clairement d'une évolution intensive. Ils ont naturellement influencé l'élevage, ce qui a amené une modification de toute la composition de l'agriculture. Tandis que la culture des céréales et l'élevage des bovins étaient en régression, la proportion des jardins, des cultures maraîchères et du maïs, ainsi que de l'élevage des porcins et des volailles était en augmentation. Cette modification a surtout été une conséquence de la réforme agraire et de l'augmentation qui s'ensuivit de la population rurale.

Après 1949, durant la période de réorganisation socialiste de l'agriculture, le même processus s'est poursuivi à quelques différences près. A cette époque, on a pu noter:

— un accroissement continu de la culture du maïs, des légumes et des plantes industrielles, ainsi qu'une amélioration dans l'élevage des porcs, des volailles et des moutons;

— une diminution continue de la culture des céréales panifiables et de la pomme de terre, ainsi que dans l'élevage des bovins, ceci avec une chute des chiffres absolus.

Ces dernières années, de nouveaux changements orientent encore plus vers cette voie la structure future de notre agriculture. Citons parmi ces facteurs: l'augmentation du nombre des jardins, des champs consacrés aux cultures maraîchères; l'intensification des encépagements et de la culture d'arbres fruitiers; la réduction des terres végétales, surtout des terres arables, cela malgré des mesures, comme la loi sur la défense des terres, prises pour ralentir ce processus. Parallèlement à ces phénomènes, la main-d'œuvre agricole diminue continuellement, tandis que l'équipement des exploitations s'améliore.

Cette conception de la «Hongrie des jardins» s'est donc réalisée dans la mesure où les trois branches du jardinage (vignobles, vergers, légumes) se poursuivent sur des superficies plus étendues et donnent des récoltes plus importantes que jamais. Ce rehaussement de la production a eu lieu parce qu'une partie importante — sinon la majorité — de ces cultures se trouve dans les grandes exploitations socialistes.

Ainsi, les vignobles sont passés, de 359 000 arpents en 1935, à 398 000 en 1963; 93 000 arpents appartiennent aux grandes exploitations.

En 1935, on ne tenait même pas à jour les variations de la superficie de nos vergers, celle-ci devait donc être insignifiante; en 1963, elle atteignait 234 000 arpents, dont 141 000 dans le cadre des grosses exploitations.

La culture des légumes (seulement en champs) était de 68 000 arpents en 1935; vingt-huit années plus tard, elle occupait 223 000 arpents, dont 198 000 dans les grandes entreprises agricoles socialistes.

En 1935, la superficie des jardins (vergers compris) était de 198 000 arpents; en 1963, de 269 000. Dans le cadre surtout des petites exploitations, ces jardins fournissent du raisin, des fruits, des légumes, ainsi que des plantes ornementales.

Cette recrudescence de la production s'accompagne d'une extension de l'industrie des conserves et des exportations hongroises en légumes et fruits traités.

Tout cela crée cependant des problèmes dans le ravitaillement du pays en céréales panifiables. L'essentiel de ces problèmes est que la superficie des emblavements de blé et de seigle est passée de 3,9 millions d'arpents entre 1931 et 1938, à 2,3 millions d'arpents en 1962. Pendant la même période, le rendement moyen par arpent n'est passé, de 7,5 quintaux, qu'à 10 quintaux; en 1963, année aux conditions météorologiques particulièrement défavorables, il n'a même pas atteint 9 quintaux. Ainsi l'accroissement modeste des rendements ne peut compenser une perte de 1,6 million d'arpents. Naturellement, la solution n'est pas d'augmenter les emblavements, ce qui enlèverait des terres aux cultures intensives, mais d'enrayer à l'avenir la diminution de la superficie consacrée aux céréales panifiables et de porter le rendement moyen, de manière permanente et sûre, au-dessus de 12 quintaux à l'arpent. Il semble réaliste d'avancer que cet objectif pourra être atteint dans les années à venir.

L'évolution technique

Au cours de ces vingt dernières années, le niveau technique de notre agriculture s'est considérablement rehaussé, cela parallèlement à une diminution continue et notable — après une période de progression — de la main-d'œuvre agraire. Cette régression s'accompagnait cependant d'une forte augmentation du parc des machines et de l'emploi des matières chimiques. La main-d'œuvre pour 100 arpents était en 1930 (en unité réduite) de 12,7; elle augmente en 1949 jusqu'à 13,9; puis tombe en 1963 à 9,4. Par contre le paramètre (indice des frais) des moyens et matières de production d'origine industrielle est passé, de 100 en 1939 et en 1949, à 293,4 en 1963.

Les facteurs majeurs de rehaussement du niveau technique sont les suivants:

— l'énergie, c'est-à-dire les forces de traction utilisées dans l'agriculture ont augmenté dans leur ensemble, cela avec une modification proportionnelle au profit de la force de traction mécanique. En 1938, il y avait par ouvrier agricole 0,54 unité de traction; en 1950: 0,44; en 1963: 0,57; la mécanisation dans ce domaine était de 10 % en 1938, de 20,1 % en 1950 et de 78,1 % en 1963;

– l'utilisation des engrais chimiques, d'un niveau fort bas au départ, a augmenté progressivement bien que dans une mesure modeste: 79,5 kg par arpent de labours en 1959; 142,2 kg en 1963;

— les terres amendées sont passées, de 5000 arpents en 1947, à 155 600 arpents en 1963;

— la superficie arrosée était de 24 000 arpents en 1939, de 47 400 en 1949 et de 449 700 arpents quatorze années plus tard;

— l'emploi des herbicides était appliqué à 379 000 arpents de cultures en 1960, à 814 000 trois années après.

Il faut cependant avouer que le rehaussement du niveau technique de notre agriculture ne se fait pas à un rythme égal, ce qui est la conséquence de modifications dans notre politique économique et de changements de conceptions au sujet de la technique agricole.

Après la réforme agraire, jusqu'aux débuts plus poussés de la réorganisation socialiste, notre agriculture a bénéficié, essentiellement, d'une reconstruction, puisque les cultures devaient être remises en route dans un grand nombre d'exploitations paysannes plus ou moins étendues, implantées sur les anciennes grandes propriétés seigneuriales. Au cours de ces années, on a usé des moyens techniques traditionnels, le travail manuel avait une prépondérance décisive, puisque même la force de traction animale s'avérait insuffisante. Dans de telles conditions, le fait que le niveau de production des temps de paix fut atteint de nouveau en 2–3 années est tout à l'actif des paysans, de leur assiduité aux travaux, donc, en fin de compte, de la réforme agraire.

Durant la période de la réorganisation socialiste — de 1950 à 1956 —, nous avons voulu rehausser les rendements dans les grosses exploitations socialistes en appliquant rigidement certains modèles de grande culture, certaines méthodes de direction et d'organisation du travail. Ces buts ne devaient pas être atteints, d'une part, parce que nombre des méthodes préconisées ne convenaient pas à notre agriculture; d'autre part, parce qu'aucune organisation du travail n'aurait pu suppléer aux connaissances professionnelles et à l'expérience pratique qui étaient nécessaires. Le résultat de cette politique est que nous avons, certes, pu enregistrer une évolution dans les indices agrotechniques, mais non dans le niveau, ni surtout dans les chiffres de la production.

A partir de 1957, durant la période finale de la réorganisation socialiste, la situation changea radicalement et fructueusement. L'augmentation du nombre des grandes exploitations socialistes n'alla heureusement pas de pair avec l'imposition de modèles rigides de gestion; la voie fut ouverte à l'appréciation critique des méthodes de grande culture employées par

les pays socialistes et les états capitalistes évolués ainsi qu'à leur adaptation à nos conditions internes; on commença également à estimer à leur juste valeur nos expériences nationales, à en étendre et à en améliorer les conclusions. Ce faisant, il y eut naturellement des essais infructueux, mais la pratique se chargea immédiatement de les corriger. Conjointement et progressivement, on cessa de repousser et de mépriser les bonnes traditions de la petite exploitation agricole; elles trouvèrent leur application dans la mise à profit des lopins individuels, et aussi — par suite, au début, du manque de moyens de grande culture — dans la gestion des exploitations collectives.

Une telle inégalité dans le développement de notre agriculture explique pourquoi l'accroissement du niveau technique de nos cultures et de notre élevage fut inégal. Dans certaines branches, nous avons réussi à implanter une production moderne, de niveau élevé; dans d'autres, nous n'en sommes qu'aux premiers pas.

Nous sommes arrivés à développer et à faire évoluer de nouvelles méthodes de grande exploitation, à les diffuser largement, ou du moins à commencer de les implanter dans les domaines suivants: élevage industriel de la volaille; vignobles et vergers modernes; culture du maïs, de la luzerne et de certains légumes; élevage artificiel des veaux et vacherie-laiterie; pisciculture.

De nos jours encore, la production agricole se poursuit selon les méthodes traditionnelles, aussi bien dans les grandes exploitations que sur les lopins individuels, mais en perfectionnant ces méthodes et en arrivant, de la sorte, à un accroissement des résultats dans les branches suivantes: betterave sucrière, melon, oignon et paprika; élevage du mouton et du bœuf de boucherie; aviculture dans le cadre de l'élevage individuel.

L'agriculture hongroise témoigne donc de modifications essentielles tant dans les structures d'exploitation que dans la composition des cultures et dans leur niveau technique. Il apparaît clairement que notre agriculture se développe à présent de manière saine et s'améliore régulièrement. Conformément à ce fait, la valeur de production augmente aussi à un rythme continu, bien que la main-d'œuvre agricole diminue d'année en année.

LES MODIFICATIONS SOCIALES DANS LES STRUCTURES DE LA PAYSANNERIE

En 1949, le nombre des travailleurs dans l'agriculture était de 2,2 millions; en 1963, de 1,6 million. Leur proportion dans l'ensemble des salariés était passée de 49 % à 35 %. Cette réduction extrêmement rapide des effectifs agricoles dénote l'ampleur et la vigueur du processus social qui s'est déroulé en moins de 15 ans.

Il ne s'agit pas d'une caractéristique hongroise: les mêmes phénomènes se manifestent dans presque tous les pays. Pourtant, l'immigration de notre paysannerie vers les villes comporte deux facteurs particuliers. Premièrement: la réforme agraire réalisée en 1945, qui freina dans une certaine mesure l'essaimage paysan, et maintint les paysans au village. Deuxième-

ment: la réorganisation socialiste et son corollaire, l'industrialisation poussée du pays, incitèrent de nombreux cultivateurs à passer dans les usines, etc. Ces forces économico-sociales particulièrement vigoureuses amenèrent une partie importante de la population des villages et des hameaux à quitter leur habitat traditionnel.

Les couches de la population agricole

Au cours des dernières décennies, les couches de la populaton agricole hongroise ont par deux fois subi des changements radicaux.

Nous pouvons dire qu'avant 1945, c'est-à-dire avant la libération et la réforme agraire, conformément à la situation de 1930, ces couches paysannes comportaient tous les traits caractéristiques du système des grandes propriétés d'origine féodale et que même la transformation bourgeoise démocratique n'avait pu assouplir ces cadres sociaux qui remontaient au féodalisme. Ils étaient caractérisés par les «trois millions de mendiants» et par les aristocrates, prélats et autres propriétaires terriens qui détenaient près de la moitié de la superficie du pays.

La répartition de la population agricole était alors la suivante:

La paysannerie pauvre en représentait les deux tiers, la paysannerie moyenne un quart, la paysannerie riche un dixième environ et les propriétaires terriens, la classe seigneuriale un centième. Les valets de ferme représentaient un quart de la paysannerie pauvre qui comprenait 1,3 million d'âmes; le reste se partageait dans une proportion sensiblement égale entre les ouvriers agricoles sans terre et les petits propriétaires et fermiers.

En 1949, à la suite de la réforme agraire, cette structure sociale se modifia sensiblement. La classe seigneuriale des propriétaires terriens disparut, le prolétariat agraire fut réduit dans une mesure importante, tandis que le nombre et la proportion des petits propriétaires (paysannerie pauvre) et de la paysannerie moyenne augmentaient.

En conséquence de la réorganisation socialiste de l'agriculture, ces couches furent à nouveau modifiées et une structure sociale entièrement neuve se dessina. En 1962, la répartition des salariés agricoles était la suivante:

	mille âmes	%
ouvriers agricoles	321,0	17,0
employés dans l'agriculture	36,0	1,8
membres des coopératives agricoles	1182,9	64,5
membres de famille (auxiliaires des membres de coopérative)	100,0	5,2
cultivateurs individuels (avec auxiliaires)	224,1	11,5
	1864,0	100,0

D'après ce tableau, il apparaît que les deux tiers de notre actuelle population agricole sont constitués par les membres de coopérative, près d'un cinquième par les ouvriers agricoles, près de deux pour cent par les cadres et employés, tandis que le reste se compose de membres auxiliaires

participant irrégulièrement aux travaux des coopératives, et de cultivateurs individuels, ainsi que des membres de leurs familles.

Les progrès de l'industrialisation et de l'urbanisation

La caractéristique principale de la transformation de la population agricole hongroise est le progrès dans l'industrialisation et l'urbanisation. L'indice le plus marquant de ce processus est un important mouvement vers les villes et les emplois non agricoles. Une de ses formes est l'abandon définitif de l'habitat précédent, village, hameau ou ferme; l'autre est la « double existence », constituée par le fait de toujours habiter dans l'ancien milieu rural et de se rendre quotidiennement ou hebdomadairement sur le lieu de travail.

Ce mouvement démographique s'est particulièrement développé entre 1949 et 1960; les changements produits par sa rapide accélération apparaissent nettement dans les données du recensement de 1960. Cette accélération du processus est due, d'une part, au phénomène d'attraction provoqué par l'industrialisation socialiste, ce qui avait d'ailleurs été prévu; d'autre part, à un élément inattendu: l'accroissement de l'immigration causée par la réorganisation socialiste de l'agriculture. Cependant, calculée pour une période historique plus longue, cette fluctuation ne dépasse pas, à niveau d'industrialisation comparable, le «Landflucht» des pays capitalistes, elle reste même quelque peu en arrière. De plus, il faut noter en Hongrie l'existence d'un phénomène contraire: il s'agit du retour de la population rurale émigrée vers les coopératives agricoles qui se consolident et se développent rapidement.

Autre fait capital à l'intérieur même de notre agriculture: l'accroissement du nombre des postes de travail exigeant un labeur constant et systématique ainsi qu'une organisation de grande entreprise. Le nombre de ces affectations spécialisées semblables à celles de l'industrie moderne augmentent non seulement dans les fermes d'État, mais aussi dans les coopératives agricoles; ceci est dû tant à leur évolution économique que technique (mécanisation, rémunération en espèces, etc.).

Les proportions et la densité des relations entre la ville et le village se sont également développées de façon considérable. Leurs manifestations primordiales sont le travail, les études, les emplettes, les loisirs en ville; les rapports familiaux, amicaux, etc.

La transformation socialiste a donc balayé dans la stratification sociale de notre population agricole les anciennes couches caractérisées par la superficie de la propriété possédée par chacune d'entre elles et cela dans une proportion telle qu'il n'en subsiste presque plus aucune trace. A l'heure actuelle, les différences sociales conformes aux conditions socialistes de l'agriculture se dégagent de la manière suivante:

Les couches plus ou moins aisées de la paysannerie ne se différencient ni de manière homogène, ni selon les rapports de propriété, mais conformément à l'importance locale d'autres facteurs. On re-

trouve presque dans tous les domaines: un niveau de vie plus élevé, un revenu agricole dépassant celui des ouvriers industriels et des employés parmi les ouvriers spécialisés des fermes d'État; dans les coopératives agricoles s'adonnant à une agriculture intensive (dans ce cas, dès maintenant, sur la seule base des travaux en commun); dans les coopératives agricoles, où l'exploitation collective et les lopins individuels jouent également un rôle chez les producteurs individuels qui jardinent ou élèvent des volailles; chez les ouvriers qualifiés qui fournissent un travail industriel ou mécanisé, soit dans les coopératives agricoles, soit dans les fermes d'État, soit dans les exploitations forestières.

La paysannerie moins aisée se trouve surtout dans les coopératives agricoles des régions déshéritées par suite des conditions naturelles (régions montagneuses, régions sablonneuses sans vignobles ni vergers), ou dans des exploitations collectives encore faibles, à la gestion non raffermie.

Le facteur professionnel passe également de plus en plus au premier plan de la différenciation sociale de la population agricole. En effet, diverses professions qualifiées assurent un meilleur emploi et des revenus plus élevés (travaux mécaniques et d'atelier; certaines branches de l'élevage; cultures maraîchères); d'autre part, à l'encontre du travail manuel, le nombre des emplois exigeant une qualification d'un certain niveau augmente continuellement (ouvriers qualifiés, techniciens, administrateurs, etc.). Ces différences se traduisent aussi nettement sur le plan social et l'on peut remarquer l'effort vers les branches et emplois qui assurent une situation plus favorable. C'est également un stimulant pour de fortes ambitions d'étude, de scolarisation.

Nous pouvons de même noter la métamorphose de la conscience paysanne; cependant, celle-ci atteste un net décalage par rapport à l'évolution des bases économiques et du milieu social.

L'attachement à la possession en pleine propriété de la terre et les efforts pour amasser des biens survivent, mais sous une forme très différente. Le paysan désire, en général, embellir sa maison, son jardin, son vignoble, lui fournir un équipement, une installation modernes, parallèlement, il fait aussi des réserves (blé, objets de valeur, livret de caisse d'épargne, etc.). Cependant, chez les jeunes, la tendance principale est la consommation du revenu.

La morale de travail traditionnelle (journée de travail illimitée, application même dans les conditions les plus défavorables, etc.) n'appartient plus qu'aux générations plus âgées de la paysannerie. Les jeunes réclament de plus en plus un horaire de travail fixe, de meilleures conditions de travail, une rémunération directe et fixe des tâches, la disparition des lourds travaux manuels et la garantie des loisirs.

Les jeunes s'efforcent également d'accéder à une qualification de spécialiste, conjointement à un poste convenable. En général, on aspire à une carrière professionnelle, tandis que, par le passé, on voulait amasser des terres et des biens.

Dans ce cas, il s'agit parfois d'ambitions professionnelles, parfois seulement du désir

de gravir l'échelle sociale, c'est-à-dire de fuir les conditions de vie encore relativement pénibles dont s'accompagnent les travaux agricoles et l'habitat au village.

La transformation du village

En Hongrie, encore au début de notre siècle, le village, la paysannerie et les travaux agricoles ne faisaient qu'un. Depuis, le développement progressif, puis accéléré de l'industrialisation et de l'urbanisation a dissous cette unité et notre époque est caractérisée par l'industrialisation de l'agriculture, l'urbanisation du village et la décomposition des formes sociales traditionnelles de la paysannerie. Or, les conditions de la société socialiste augmentent en Hongrie ce processus mondial. La conséquence en est la transformation notable de nos villages par rapport à leur ancien caractère traditionnel.

La population rurale est, chez nous aussi, en stagnation, ou, du moins, son accroissement est bien plus lent que celui de la population urbaine. De 1949 à 1960, le nombre des citadins a augmenté de 17,8 %, celui des habitants de villages de 3 % seulement, cependant, le nombre des villages à courbe démographique décroissante est plus élevé que celui des localités en léger accroissement. Par exemple, dans certains départements caractérisés par de nombreux petits villages, comme celui de Baranya, la population a diminué dans 70 % des localités, contre une diminution de 76 % dans des départements à grosses agglomérations rurales, comme celui de Békés.

Une autre caractéristique flagrante de la transformation de nos villages est qu'ils ne forment plus des agglomérations homogènes agricoles-paysannes. Par suite de l'industrialisation, de nombreux villageois, tout en continuant de vivre dans leur localité, ne travaillent plus dans l'agriculture. En conséquence, nous devons dès maintenant distinguer les villages où la majorité de la population (plus de 75 %) est agricole de ceux où elle l'est encore pour la plus grande part sans atteindre 75 %, et enfin de ceux, où elle ne l'est plus qu'en minorité. Selon cette différenciation, la répartition au prorata des communes était la suivante dans un département moyennement industrialisé de Transdanubie, celui de Zala:

	%
communes à population agricole pour plus de 75 %	47,7
communes à population agricole entre 50 et 75 %	50,2
communes à population agricole pour moins de 50 %	2,1

L'avenir de l'évolution sociale du village hongrois apparaît dans la répartition des enfants, dont les parents vivent au village et travaillent dans l'agriculture. Selon une enquête de 1962, cette répartition est la suivante:

	%
habitent le village et y travaillent	23,4
habitent le village, sans profession (membres de famille)	10,6
habitent le village et travaillent en ville	35,1
habitent le village et étudient en ville	9,1
ont quitté le village après l'école primaire générale	21,7

Nous pouvons en déduire que la majorité des jeunes ruraux de 20 à 30 ans travaillent dans l'industrie et dans les professions non-agricoles. Non seulement ils ont quitté les travaux de la terre, mais leurs rapports avec le village se sont également relâchés; pour eux, le village n'est qu'un « dortoir » permanent ou intermittent. Il s'agit là d'un processus caractéristique de l'« urbanisation » du village. La paysannerie historique est en voie de disparaître, la jeunesse rurale de nos jours cherche et trouve ses aspirations, ses idéaux dans l'industrie, la technique, la ville; le travail agricole et la vie rurale ne l'attirent que dans la mesure où ils sont capables de soutenir, conformément à un ordre de valeur identique, la comparaison avec l'industrie et la ville.

BIBLIOGRAPHIE

Augusztinovics, Győző–Csákány, István–Kovács, Csaba: A termelőszövetkezeti jövedelemrészesedés módjai (Les Systèmes de participation aux bénéfices des coopératives agricoles). Budapest, 1961, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 246 p.

Berend, Iván: A mezőgazdasági beruházások gazdaságossága (L'Économie des investissements dans l'agriculture). Budapest, 1964, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 198 p., 8 hors-texte.

Csáki, Norbert–Szitó, Balázs: Magyarország mezőgazdasági kivitele (L'Exportation agricole de la Hongrie). Budapest, 1963, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 260 p.

Csendes, Béla–Vági, Ferenc: Jövedelmezőség és termelés a szövetkezeti gazdaságokban (Rendement et production dans les exploitations des coopératives agricoles). Budapest, 1964, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 312 p.

Csete, László–Fekete, Ferenc–Rácz, Lajos: Munkadíjazás, önköltség és gazdaságosság a mezőgazdaságban (La Rétribution du travail, les frais de production et l'économie dans l'agriculture). Budapest, 1961, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 1938 p.

Csizmadia, Ernő: Két út — két világ. A mezőgazdaság nagyüzemi átalakulásának tőkés és szocialista útja (Deux voies — deux mondes. Les voies capitaliste et socialiste de la transformation de la production dans l'agriculture). Budapest, 1962, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 400 p.

Erdei, Ferenc: Fragen der Organisation im sozialistischen landwirtschaftlichen Großbetrieb. Budapest, 1963, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 120 p.

Erdei, Ferenc: Mezőgazdaság és szövetkezet. A mezőgazdasági és szövetkezeti fejlődés kérdései (Agriculture et coopérative. Les problèmes du développement de l'agri-

culture et des coopératives). Budapest, 1959, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 382 p.

Erdei, Ferenc: A szövetkezeti úton. Válogatott cikkek és beszédek (Sur la voie de la coopération. Choix d'articles et de discours). Budapest, 1956, Szikra (Éditions Szikra). 446 p.

Erdei, Ferenc: Üzemszervezési kérdések a szocialista mezőgazdasági nagyüzemben (Problèmes d'organisation technique dans les entreprises agricoles socialistes de grande production). Budapest, 1961, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 112 p.

Erdei, Ferenc–Csete, László–Márton, János: A termelési körzetek és a specializáció a mezőgazdaságban (Les Zones de production et la spécialisation dans l'agriculture). Budapest, 1959, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 416 p., 5 cartes géogr.

Erdei, Ferenc–Csete, László–Márton, János: A mezőgazdaság belterjessége (L'Agriculture intensive). Budapest, 1963, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 384 p., 14 cartes géogr.

Fehér, Lajos: A mezőgazdaság szocialista átalakításának és a termelőszövetkezetek megszilárdításának hazai tapasztalatai és feladatai (Les Expériences et les tâches de la réforme socialiste de l'agriculture et de la consolidation des coopératives agricoles de production en Hongrie). Budapest, 1960, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 88 p.

Fekete, Ferenc: Bővített újratermelés a mezőgazdasági termelőszövetkezetekben (Reproduction élargie dans les coopératives agricoles de production). Budapest, 1959, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 328 p.

Földes, Iván: A termelőszövetkezetek állami irányítása (La Direction par l'État des coopératives agricoles). Budapest, 1962, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 262 p.

Földreform. 1945. Tanulmány és dokumentumgyűjtemény (Réforme agraire. 1945. Collection d'études et de documents). Budapest, 1965, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 572 p.

Gavallér, Lajos: A mezőgazdasági termelőszövetkezetekre vonatkozó jogszabályok (Les Statuts des coopératives agricoles de production). Budapest, 1962, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 666 p.

Garamvölgyi, Károly: Mezőgazdaságunk szocialista átalakítása (La Réforme socialiste de notre agriculture). Budapest, 1965, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 393 p., 4 cartes géogr.

Kelemen, István–Nagy, László: A vezetés módszerei a mezőgazdasági termelőszövetkezetekben (Les Méthodes de direction dans les coopératives agricoles de production). Budapest, 1965, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 128 p.

Kemenesy, Ernő: A földművelés irányelvei (Les Principes directeurs de l'agriculture). Budapest, 1961, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 518 p.

Komló, László: A munka értékelése és díjazása a termelőszövetkezetekben (L'Évaluation

et la rétribution du travail dans les coopératives agricoles de production). Budapest, 1962, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 356 p.

Kövesi, János: Mezőgazdasági felvásárlás Magyarországon (Constitution des stocks agricoles en Hongrie). Budapest, 1965, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 244 p.

László, János: A mezőgazdasági árpolitika és a termelés tervszerű irányítása (La Politique des prix agricoles et la direction méthodique de la production). Budapest, 1962, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 252 p.

Mezőgazdasági lexikon. A mezőgazdasági szakismeretek gyűjteménye (Encyclopédie Agricole. Dictionnaire encyclopédique des connaissances professionnelles agricoles). Vol. I–II, Rédigé par Tamás Muraközy. Budapest, 1958, Mezőgazdasági Kiadó (Éditions Agricoles). 712+786 p., 18 hors-texte.

Mezőgazdasági statisztikai zsebkönyv (Agenda statistique de l'agriculture). Budapest, 1965, Statisztikai Kiadó (Éditions Statistiques). 452 p.

Nagy, Lajos: A földjáradék a termelőszövetkezetekben (La Rente foncière dans les coopératives agricoles). Budapest, 1964, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 362 p.

Nagy, László: Szövetkezeti elvek termelőszövetkezeti mozgalmunkban (Principes coopératifs dans notre mouvement coopératif de production agricole). Budapest, 1965, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 244 p.

Nagy, László–Seres, Imre: A termelőszövetkezeti törvény (Le Statut des coopératives agricoles de production). Budapest, 1961, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 392 p.

Nyers, Rezső: The Cooperative Movement in Hungary. Budapest, 1963, Pannonia. 260 p.

Nyers, Rezső: La Situation sociale et économique de la République de Hongrie. Les relations entre l'État et les coopératives en Hongrie. Budapest, 1963, Pannonia. 44 p.

Nyers, Rezső: Szövetkezetek a magyar népi demokráciában (Coopératives dans la Démocratie Populaire Hongroise). Budapest, 1959, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 254 p.

Nyers, Rezső: Szövetkezeti mozgalom a mai Magyarországon (Le Mouvement coopératif dans la Hongrie d'aujourd'hui). Budapest, 1962, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 242 p.

Önköltség a szocialista mezőgazdaságban (Les Frais de production dans l'agriculture socialiste). Rédigé par Ferenc Erdei et Ferenc Fekete. Budapest, 1965, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 814 p.

Pataky, Ernő: Tudományos vívmányok alkalmazása a mezőgazdaságban (L'Application des réalisations de la science dans l'agriculture). Budapest, 1962, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 118 p.

Seres, Imre: A föld tulajdonjoga a magyar mezőgazdasági termelőszövetkezetekben (Le Droit de propriété de la terre dans les coopératives agricoles de production en

Hongrie). Budapest, 1958, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 298 p.

Sin, István: A gazdálkodási eredmény vizsgálata a mezőgazdasági termelőszövetkezetekben (L'Examen du rendement de l'exploitation dans les coopératives agricoles de production). Deuxième édition augmentée. Budapest, 1965, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 392 p.

Szabó, Ferenc: A termelőszövetkezeti közös és háztáji gazdaságok kapcsolata (Les Rapports des exploitations communes et individuelles). Budapest, 1962, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 186 p., 2 hors-texte.

Szakács, Sándor: Földosztás, agrárfejlődés a magyar népi demokráciában 1945–1948 (Partage des terres et évolution agraire dans la démocratie populaire hongroise de 1945 à 1948). Budapest, 1964, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 176 p.

Szederkényi, Henrik: Mezőgazdasági nagyüzemek kialakításának tapasztalatai (Les Expériences de la constitution des entreprises agricoles de grande production). Budapest, 1965, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 200 p.

Tóth, Jenőné: Az állami gazdaságok 1959–1961 évi gazdálkodásának üzemgazdasági elemzése (Analyse de l'organisation de la production dans l'exploitation des fermes d'État entre 1959 et 1961). Budapest, 1963, Direction Générale des Fermes d'État du Ministère de l'Agriculture. 96 p.

Vargha, László: A mezőgazdasági szakemberszükséglet és távlati tervezése (Les Besoins en spécialistes dans l'agriculture et leur planification à long terme). Budapest, 1965, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 114 p.

Voit, Imre: A termelőszövetkezetek gépesítésének időszerű kérdései (Les Problèmes actuels de la motorisation agricole dans les coopératives agricoles de production). Budapest, 1965, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 190 p.

Wallershausen, Gyula: A mezőgazdasági tudományos kutatás és tájékoztatás segédkönyvei (Les Manuels de recherches scientifiques et d'information agricoles). Gödöllő–Budapest, 1957, Mezőgazdasági Kiadó (Éditions Agricoles). 56 p.

Witthen, Béla: A jövedelmezőség vizsgálata a termelőszövetkezetekben (L'Examen de la rentabilité dans les coopératives agricoles de production). Budapest 1961, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 132 p.

BÉLA KÖPECZI

Littérature et arts en Hongrie entre 1945 et 1965

Quel a été le sort de la littérature et des arts en Hongrie au cours de ces vingt dernières années? C'est une question à laquelle on ne peut répondre qu'en analysant l'ensemble ou tout au moins les principales tendances de la vie culturelle.

A la suite de la transformation radicale de la société, une révolution culturelle s'est déclenchée en Hongrie après 1945, mais surtout après 1948. Les buts de cette révolution étaient d'abolir le monopole culturel des anciennes classes dominantes, de propager les connaissances générales et professionnelles parmi les ouvriers et les paysans, de faire accéder les gens à une conception du monde, à une morale, à un goût socialistes. La révolution socialiste ne se fait pas automatiquement: elle est dirigée, d'une manière consciente et planifiée, par le parti de la classe ouvrière qui fait appel au réseau tout entier des institutions culturelles.[1]

En matière de révolution culturelle, nous ne faisons aucune distinction entre culture d'élite et culture de masse, ainsi que le font par exemple les représentants bourgeois de la philosophie de l'histoire, comme Oswald Spengler ou Ortega y Gasset. Nous estimons qu'il faut diffuser toutes les grandes valeurs de la culture parmi les masses les plus larges, et nous croyons que les tenants du pessimisme culturel ont tort lorsqu'ils en sous-estiment la réceptivité. Bien entendu, les diverses couches de la population ont des conceptions divergentes sur la culture, mais l'essentiel est que, dans le socialisme, la voie vers les sommets de cette culture soit ouverte à chacun.

Jean Améry, sociologue bien connu, affirme, dans un de ses ouvrages récents

BÉLA KÖPECZI, historien, professeur de littérature française à l'Université Loránd Eötvös de Budapest, est aussi chef du Département des affaires culturelles du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois.

[1] Les principes fondamentaux de la révolution culturelle sont définis par le document *A Magyar Szocialista Munkáspárt Művelődéspolitikai Irányelvei, 1958* (Principes Directeurs de Politique Culturelle du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, 1958) publié dans un recueil intitulé: *A Magyar Szocialista Munkáspárt határozatai és dokumentumai, 1956–1962* (Résolutions et documents du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, 1956–1962). Budapest, 1964.

que, dans le monde capitaliste, la culture a une fonction de marchandise évidente, mais qu'elle ne joue aucune fonction dans la hiérarchie sociale.[2] Dans la société socialiste, par contre, la culture a une fonction sociale marquée: l'homme cultivé est un membre respecté de cette société et la culture constitue une condition indispensable de la réussite de l'individu.

Il est normal que les conditions étant modifiées, le rôle social des arts subisse lui aussi des changements. Ils ne seront plus l'apanage d'une seule élite, mais bien celui de tout un peuple en train de s'ouvrir à la culture. Cependant, cette fonction nouvelle s'élabore par degrés et sans échapper même aux contradictions, elle ne sort pas tout armée de la tête des dieux. Dans la Hongrie socialiste, l'histoire des arts est inséparable des succès et des erreurs de l'évolution sociale, politique et idéologique, ainsi que des luttes et des discussions qui se sont déroulées au cours de ces vingt dernières années dans tous les domaines.

1

La démocratisation de la vie culturelle hongroise a commencé en 1945.[3] Dans le domaine de la littérature et des arts, les anciens courants bourgeois et petits-bourgeois survivaient encore et seules en furent bannies les manifestations ouvertement fascistes. Mais, en même temps, les tendances socialistes se faisaient jour, représentées en partie par les écrivains et les artistes rentrés d'émigration, en partie par les communistes qui avaient participé au mouvement clandestin dans le pays même.

Au cours des premières années qui suivirent la Libération, la politique littéraire et artistique évolua sous le signe de la coalition, chaque parti faisant de son mieux pour soutenir la tendance qui lui était la plus proche. Un certain nombre d'écrivains bourgeois bénéficièrent des faveurs du Parti Indépendant des Petits-Propriétaires, les écrivains « populistes »[4] étaient en même temps les dirigeants du Parti National Paysan; Lajos Kassák et son entourage se rangèrent au côté du Parti Social-Démocrate, mais beaucoup de jeunes optèrent pour le Parti Communiste. Le même esprit de coalition animait aussi le Conseil des Arts Hongrois, mis sur pied sous les auspices du ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, en 1945; ce Conseil entreprit des tentatives de conciliation, mais il était dominé par des courants d'idées progressistes bourgeois plutôt que socialistes.

La politique culturelle des communistes se dressa, après 1945, contre les tendances décadentes bourgeoises, donna en exemple aux écrivains et artistes hongrois les valeurs de la littérature et des arts

[2] Jean Améry: Geburt der Gegenwart. Olten et Freibert, Fribourg-en-Brisgau, 1961.

[3] Sur la politique culturelle de cette période, voir: Gyula Ortutay: *Művelődés és politika* (Culture et politique). Budapest, 1949.

[4] Les écrivains dits « populistes » (László Németh, Gyula Illyés, Géza Féja, Péter Veres, Pál Szabó et d'autres) s'étaient fait remarquer autour des années trente, par des écrits de caractère sociographique surtout. Leur idéologie a comporté maintes contradictions: dénonçant l'état misérable de la paysannerie hongroise, ils luttaient pour des réformes sociales limitées, mais en tant que représentants d'un nationalisme mystique, quelques-uns se laissèrent entraîner par le nazisme. Voir: *A MSzMP K. B. Kulturális Elméleti Munkaközösségének állásfoglalása a népi írókról, 1958 június* (La Prise de position du Groupe de Travail Théorique Culturel du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois au sujet des écrivains populistes, juin, 1958) Paru dans le volume intitulé: *Az MSzMP KB határozatai és dokumentumai* (Résolutions et documents du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois).

classiques, mais surtout des lettres et des arts réalistes du XIX[e] siècle. Cette politique, soutenue par l'activité théorique de György Lukács et de József Révai, a, d'une part, efficacement combattu les vestiges du fascisme et la conception typiquement bourgeoise de l'art gratuit, et, de l'autre, pris la défense de notre héritage culturel contre les tendances du Proletkult, en insistant sur la continuité entre le passé et le présent. L'idéal du «grand réalisme» supposait une évolution démocratique bourgeoise et lorsque, en 1948, le pays prit le chemin du socialisme, ce tournant déconcerta la politique et la théorie culturelles. György Lukács a écrit en mars 1949: «... comme Lénine l'a constaté en 1919, l'évolution sociale est beaucoup plus rapide que celle de l'idéologie, notre conscience était donc incapable de suivre jusqu'ici le rythme de l'évolution de l'existence: à peine avons-nous terminé la discussion sur le réalisme que, déjà, la vie nous pose la question du réalisme socialiste.»[5]

Lukács avait raison: le débat sur le réalisme n'était pas terminé, et cela, en premier lieu, parce qu'il n'avait pas éclairci, du point de vue théorique, les rapports entre le réalisme et la conception du monde. Ceci eut pour conséquence que l'application trop rigide de la théorie du «grand réalisme» évinça de la vie culturelle non seulement les écrivains et artistes politiquement hostiles, mais aussi des membres du Parti Communiste, qui, avant la libération, avaient été les représentants de l'avant-garde.

On a critiqué György Lukács en 1949, parce qu'il n'avait pas attiré l'attention des écrivains sur le réalisme socialiste, qu'il avait interprété d'une manière erronée la notion de l'engagement et qu'il n'avait pas apprécié à leur juste valeur les œuvres de la littérature et de l'art soviétiques. Cette critique ne concernait pas seulement l'attitude et l'œuvre de Lukács, mais aussi toute la politique culturelle qui, envisageant une longue évolution démocratique bourgeoise et un régime durable de coalition, n'avait pas mis les idéaux socialistes au premier plan.[6]

Après la «discussion Lukács» en 1948-1949, on s'est mis à propager le réalisme socialiste, interprété d'une manière dogmatique, avec un tel succès que József Révai, ministre de la Culture, a pu rendre compte, en 1951, lors du II[e] Congrès du Parti des Travailleurs Hongrois, d'une «percée du front» dans le domaine de la littérature et des arts: «Il y a quelques années encore, disait-il, vers 1948, notre vie artistique était envahie de toutes sortes d'ordures bourgeoises. Le formalisme, l'imitation de l'art décadent de l'Occident proliféraient. Les partisans du réalisme socialiste, les représentants de l'art du peuple travailleur libéré, de la classe ouvrière, étaient en minorité ou se tenaient sur la défensive. Nous sommes en droit de constater que, dans ce domaine, nous sommes aujourd'hui témoins de la croissance des

[5] György Lukács: *A marxista kritika feladatai* (Les Tâches de la critique marxiste). «Fórum», mars 1949, et dans le volume intitulé: *Irodalom és felelősség* (Littérature et responsabilité), publié par Miklós Szabolcsi, Budapest, 1955, pp. 49–75.

[6] Ceci a indirectement été admis par József Révai, en mars 1949, dans son discours sur le caractère de la démocratie populaire. Paru dans le recueil *Élni tudtunk a szabadsággal* (Nous savions faire usage de la liberté). Budapest, 1949; pp. 506 et suiv.

pousses jeunes, saines et vigoureuses du réalisme socialiste. »[7] Ce point de vue était partagé par des écrivains et des artistes qui, eux aussi, l'un après l'autre, affichaient leur foi dans le réalisme socialiste. Ce changement d'attitude s'explique surtout par le fait que tous ceux qui avaient salué avec enthousiasme la chute de l'ordre ancien, s'étaient laissés entraîner par leur zèle à édifier une nouvelle société. A ce groupe appartenaient les écrivains et artistes communistes plus âgés, puis les jeunes, avides de changement, et même des hommes dont l'idéologie n'était pas marxiste, mais qui se montraient enclins à accepter le réalisme socialiste, sous sa forme dogmatique.

Les succès rapides éblouirent les responsables de la politique culturelle qui commirent des fautes gauchistes, mais aussi des fautes droitières. Cette politique était, en effet, gauchiste, parce qu'elle négligeait le principe léninien selon lequel « les tâches culturelles ne peuvent être résolues aussi vite que les tâches politiques et militaires. » Elle minimisait l'influence de l'idéologie bourgeoise et surestimait le progrès dans le sens du socialisme. Elle ne tenait pas compte des caractéristiques propres de la culture, et exigeait de la littérature et de l'art qu'ils exercent une influence directe sur la production et aient une action politique immédiate. Elle interprétait d'une manière étroite les traditions progressistes qu'elle dépouillait de valeurs précieuses, et même de valeurs socialistes. Elle appliquait souvent l'exemple soviétique sans tenir compte des conditions hongroises. Elle interprétait avec rigidité le problème de la forme en assurant, d'une façon générale, la domination exclusive du réalisme du XIX[e] siècle. Par contre, elle était droitière, quand elle faisait des concessions au nationalisme dans l'interprétation des traditions hongroises et de l'histoire de la lutte des classes en Hongrie. Mais, plus encore, elle était empreinte d'un esprit volontariste et subjectif. Les dirigeants de la politique culturelle suivaient avec méfiance l'activité de certains écrivains et artistes communistes: en partie, parce que quelques-uns d'entre eux avaient subi l'influence des tendances d'avant-garde, en partie, parce que, dans les conditions difficiles de la clandestinité, des animosités personnelles avaient surgi entre eux. En même temps, pour prouver leur volonté de s'appuyer sur toutes les forces créatrices, ils ne luttaient pas d'une manière assez conséquente contre l'idéologie bourgeoise « populiste ». Leur prise de position n'était d'ailleurs pas homogène de ce point de vue non plus; certains écrivains « populistes », par exemple, furent évincés de la vie littéraire, tandis qu'on en « courtisait » d'autres. Les écrivains et les artistes bourgeois humanistes politiquement non-engagés — dont plusieurs suivaient les traditions de la revue « Nyugat » (Occident) —, en majorité antifascistes, furent, presque sans exception, éliminés de la vie artistique. On considérait comme le soutien le plus sûr de la politique culturelle la génération des jeunes qui s'étaient joints aux communistes après 1945. Cette politique faisait sienne une méthode qui était celle non pas de la persuasion, mais des mesures administratives, les opposants étant, bien entendu,

[7] József Révai: *Kulturális forradalmunk kérdései* (Problèmes de notre révolution culturelle). Budapest, 1952. pp. 18–19.

contraints, eux aussi, de «s'adapter». Ces fautes exercèrent une influence néfaste sur l'activité littéraire et artistique et entraînèrent tout un flot d'œuvres schématiques, auxquelles la politique culturelle essaya de s'opposer, à vrai dire, en 1951, mais sans succès, l'ensemble de la politique étant caractérisé par le dogmatisme.

Cependant, même cette époque vit naître des œuvres de valeur. Les écrivains évoquaient les grands événements du passé hongrois, la lutte d'indépendance contre les Habsbourg de 1848–1849, la République des Conseils de 1919, les luttes ouvrières de la période contre-révolutionnaire, ou bien encore, ils saluaient avec une joie neuve les premiers succès de la société nouvelle. Une jeune génération de prosateurs, mais surtout de poètes lyriques, apparut qui reprenait les traditions des classiques hongrois, Zsigmond Móricz, Sándor Petőfi, Attila József. Elle s'inspirait également de l'exemple de la littérature soviétique, qui était alors une révélation pour le public hongrois. En effet, sous le régime contre-révolutionnaire, les meilleures œuvres soviétiques n'avaient pu être publiées, ou ne l'avaient été que tronquées. Puisant dans ces exemples, certains écrivains considéraient que leur tâche était de servir, dans le domaine des lettres, l'édification socialiste, et ils pensaient bien faire lorsqu'ils se contentaient d'illustrer la politique quotidienne. Cette conception donna lieu à un certain nombre d'œuvres schématiques, mais le contact intime de ces écrivains avec la réalité et leur profonde conviction socialiste inspirèrent aussi des œuvres de valeur.[8]

Il y avait plus d'hésitations, plus de tâtonnements dans les autres domaines de l'art, d'abord, parce que les traditions réalistes ou socialistes du passé étaient moins vivantes, et parce qu'à cette époque, en Union Soviétique aussi, une certaine confusion régnait au sujet des principes de l'art réaliste socialiste et que les œuvres qui auraient pu servir d'exemple, étaient précisément contestées par la politique culturelle dogmatique. Dans les beaux-arts, ce sont les grands thèmes de l'édification socialiste qui apportaient du nouveau, thèmes que la majorité des artistes traitaient dans l'esprit du réalisme critique et d'autres, dans la manière post-impressionniste ou naturaliste. C'est peut-être en musique qu'on put observer la cristallisation d'une certaine tendance caractéristique, dans la tradition de Kodály et de la musique populaire.

Néanmoins, dans ces branches des arts aussi, naquirent des œuvres de valeur qui enrichirent la culture socialiste hongroise.

Celui qui ne consent à voir que le côté négatif de la politique culturelle et de l'activité créatrice de la période d'après 1948–1949, se condamne à rejeter d'emblée tout ce qu'il y a de positif dans la production littéraire et artistique de cette époque. On peut, bien entendu, nous rétorquer que des œuvres valables ont été produites sous tous les régimes sociaux et politiques. C'est vrai. Mais c'est un fait aussi que, sous un régime social et politi-

[8] Sur l'évolution de la littérature: Dezső Tóth: *A felszabadulás utáni magyar irodalom* (La Littérature hongroise après la libération). Budapest, 1964; (polycopié) et: *Gondolatok két évtized irodalmáról* (Réflexions sur la littérature en Hongrie de 1945 à 1965), «Társadalmi Szemle» No 5, 1965; *A legjellemzőbb megnyilatkozások az irodalompolitikáról és a kritikáról* (Les Aperçus les plus caractéristiques de la politique et de la critique littéraires) voir le volume intitulé: *Irodalom és felelősség* (Littérature et Responsabilité) publié par Miklós Szabolcsi, Budapest, 1955.

que réactionnaire, c'est presque toujours leur opposition à ce régime que les écrivains et les artistes expriment dans les meilleures de leurs œuvres, tandis qu'en Hongrie, après 1949, même ceux qui ne se disaient pas marxistes, ont soutenu le socialisme et pas seulement d'une façon indirecte, mais en empruntant leurs sujets au nouvel ordre social. Et cela simplement parce qu'en dépit des méfaits du culte de la personnalité, ils considéraient l'établissement d'une société socialiste comme un objectif progressiste et juste. Or, la grande faute de la politique gauchiste a été précisément de jeter le discrédit, en les déformant, sur des objectifs et un enthousiasme justes et légitimes.

Dans les succès et les échecs de cette période, un rôle important a été joué par l'organisation culturelle qui venait d'être créée.[9] Après 1945, ce sont surtout les entreprises privées, certaines organisations sociales et des institutions d'État qui s'occupaient de la littérature et des arts, le Ministère de l'Instruction publique et des Cultes en tant qu'organe central de l'État, n'y prenait qu'une part restreinte. La plupart de ces entreprises et organisations diffusèrent alors des œuvres à contenu démocratique et d'un bon niveau artistique, mais les éditeurs privés vendaient encore une littérature de pacotille qui rapportait davantage. Après 1949, cet état de choses changea: tout un réseau de maisons d'édition, de théâtres, de studios et de salles de cinéma fut créé sous les auspices de l'État qui seconda l'effort de création socialiste et répandit parmi le peuple, comme jamais auparavant, les réelles valeurs artistiques, anciennes et modernes. C'est de cette époque aussi que datent les associations artistiques qui devinrent des instances politico-idéologiques, et aidaient, de leurs conseils, l'administration culturelle. La protection des droits d'auteur relevait aussi de la compétence de ces associations, mais, par la suite, le gouvernement prit soin de protéger lui-même la création artistique et littéraire en instituant, en 1952, le Bureau pour la Protection des Droits d'Auteur.

La politique culturelle socialiste a affranchi les écrivains et les artistes des lois du marché et leur a accordé des avantages moraux et matériels sans précédent. D'autre part, elle a pu faire bénéficier un public extrêmement large des bienfaits de la culture aux prix les plus modestes, la société s'étant chargée de subventionner la plupart des institutions culturelles.

Après des conventions collectives concernant les écrivains, parut, en 1951, le premier décret portant sur les honoraires et obligeant les éditeurs à verser les droits d'auteur selon les différentes catégories d'œuvres. Désormais, les honoraires n'étaient plus fonction du prix de vente, ni de l'activité commerciale: l'auteur touche la totalité de la somme qui lui est due, qui dépend du volume de l'ouvrage et de son tirage, au moment de la parution du livre et il ne lui faut plus attendre que tous les exemplaires soient vendus. Ces dispositions devaient d'ailleurs entraîner de malheureuses conséquences également: les éditeurs ne tinrent plus compte des besoins du public, ni des possibilités commerciales et,

[9] A ce sujet, voir en général: Aurél Hencz: *Művelődési intézmények és a művelődésigazgatás fejlődése, 1945–1961* (L'Évolution des institutions culturelles et de leur administration, 1945–1961). Budapest, 1961; les données statistiques se trouvent dans: *Magyarország művelődésügyi viszonyai* (Les Conditions culturelles de la Hongrie). Publié par l'Office Central des Statistiques. Budapest, 1960.

souvent, ils calculèrent mal le tirage. En outre, ils étaient incapables de faire dépendre de la qualité de l'ouvrage le montant des honoraires, seules les rééditions garantissaient une certaine différenciation. Malgré ses désavantages, ce système d'honoraires a éperonné l'activité créatrice et a permis à de nombreux auteurs de se consacrer au travail sans soucis d'argent. La situation des écrivains fut également améliorée grâce à la création, en 1950, d'un Fonds Littéraire d'entraide sociale, et qui alloue des bourses, surtout aux jeunes écrivains.

Le très fort tirage des œuvres témoigne lui aussi de l'amélioration de la situation des écrivains. Il ressort des statistiques relatives à l'édition pour la première décennie d'après la libération[10] que, de 1948–1949 à 1955, 18 auteurs hongrois ont été tirés à plus de 100 000 exemplaires. Tibor Barabás (104 500), Tibor Déry (124 300), Klára Fehér (167 500), Sándor Gergely (110 300), Géza Hegedüs (173 200), Béla Illés (1 193 100), Gyula Illyés (240 800), Ferenc Karinthy (160 000) Emil Kolozsvári Grandpierre (168 500), Kálmán Sándor (116 200), Pál Szabó (301 700), György Szántó (100 000), Áron Tamási (147 700), Jenő J. Tersánszky (144 900), Zsuzsa Thury (109 400), Ernő Urbán (324 100), Péter Veres (290 100), Zoltán Zelk (222 200). Pendant cette période parurent les deux tomes de *Felelet* (Réponse) de Tibor Déry, le *Rögös út* (Chemin rugueux) de Sándor Gergely, le *Budapesti tavasz* (Printemps à Budapest) de Ferenc Karinthy, les romans *Sámson* et *Tűzpróba* (Samson; l'Épreuve du feu) de Sándor Rideg, le *Tolvajok kertje* et *Szégyenfa* (Jardin des voleurs; le Pilori) de Kálmán Sándor, *Gál János útja* (le Chemin de János Gál) et d'autres nouvelles d'Imre Sarkadi, les romans *Talpalatnyi föld* (Un lopin de terre) et *Isten malmai* (les Moulins de Dieu) de Pál Szabó, plusieurs œuvres de Jenő J. Tersánszky, ainsi que *Próbatétel* (l'Épreuve) et *Pályamunkások* (Travailleurs du rail) de Péter Veres. A la même époque, un large public prit connaissance de la poésie de László Benjámin, Ferenc Juhász et István Simon. Dans le domaine de la littérature dramatique, il faut mentionner les pièces de Sándor Gergely, de Gyula Háy, de Gyula Illyés, d'Imre Sarkadi.

Ces faits et ces chiffres ne sont d'ailleurs pas sans dissimuler aussi des inconséquences et des injustices. On a publié en un trop grand nombre d'exemplaires des œuvres médiocres et schématiques, tout en défavorisant, par contre, des œuvres de qualité qui paraissaient avec un tirage insuffisant; cependant, en général, l'importance du tirage est fonction de la qualité de l'œuvre.

Les défauts de la politique culturelle furent plus sensibles dans le domaine de l'édition et de la diffusion de la littérature classique et étrangère. Jusqu'en 1955, dans le domaine de la littérature hongroise classique, les plus forts tirages furent les suivants: les œuvres en prose de Zsigmond Móricz (1,5 million), Kálmán Mikszáth (950 000), Mór Jókai (775 000); poèmes de Sándor Petőfi (600 000), János Arany (550 000), Endre Ady (211 000), et Attila József (177 000). Ces chiffres — même si l'on tient compte du tirage relativement

[10] *Az új magyar könyvkiadás tíz éve* (Dix années de l'édition hongroise). Publié par János Bak. Budapest, 1956.

élevé de la poésie d'Attila József — attestent la place excessive prise par les traditions du réalisme critique ainsi que l'étroitesse et le dogmatisme avec lesquels on jugeait la littérature bourgeoise humaniste du XX^e siècle et, surtout, l'héritage socialiste. En ce qui concerne la production littéraire étrangère du XIX^e siècle, ce sont les œuvres de Dickens, Mark Twain, Balzac, Maupassant, Pouchkine, Tchékhov, Léon Tolstoï qui atteignirent les plus forts tirages, et pour la littérature étrangère du XX^e siècle, Gorki, Alexeï Tolstoi, Jack London, Makarenko, Ehrenbourg, Fadeïev, Maïakovsky, Panfiorov, Pavlenko, Polevoï, H. G. Wells, Aragon, A. A. Bek, arrivent en tête avec des tirages supérieurs à 100 000 exemplaires. En ce qui concerne la littérature étrangère du XX^e siècle, deux sortes de parti pris entraient en jeu: d'abord, on ne publia que très peu d'œuvres d'Europe occidentale et américaines, surtout en raison de considérations politiques, mais aussi parce qu'on interprétait de façon étroite la notion de progrès et de valeur; par ailleurs, étant donné le dogmatisme dont était empreinte la conception du réalisme socialiste, on alla jusqu'à bannir certaines œuvres socialistes. En dépit de toutes ces erreurs, il faut mettre à l'actif de la nouvelle édition hongroise d'avoir découvert et mis à la disposition du public — outre de nombreux classiques de la littérature hongroise — les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère. La propagation de la littérature soviétique et de celle des peuples voisins doit aussi être portée à son crédit. Mais son plus grand mérite est d'avoir popularisé d'excellentes œuvres en leur assurant une publicité extraordinaire et d'avoir évincé toute espèce de « best-seller » dénué de valeur. Au cours de ces années, les grandes masses ont appris à bien lire et elles ont lu — à l'exception de quelques romans schématiques dont on a favorisé le lancement — une littérature de bonne qualité.

En 1949 eurent lieu la nationalisation des théâtres [11] et leur réorganisation que suivit aussitôt la réouverture de 17 d'entre eux. Ce chiffre allait rapidement augmenter et, en 1955, on enregistrait déjà 30 salles avec une capacité d'accueil de plus de 22 000 personnes. La nouvelle structure du théâtre signifiait de nombreux avantages, en particulier du point de vue financier: le fait que l'État s'était chargé du subventionnement des théâtres rendit possible l'établissement d'un programme conforme aux exigences culturelles. Une autre conséquence heureuse de la nationalisation fut la création du « Théâtre du village hongrois », grâce auquel les villages les plus reculés purent bénéficier de représentations dramatiques.

A l'époque dont nous parlons, le répertoire était surtout constitué de pièces classiques, d'une part, et d'œuvres soviétiques, ou de pièces à portée socialiste, de l'autre. Les théâtres firent aussi des efforts méritoires pour présenter des pièces hongroises modernes, mais, à part quelques exceptions, sans beaucoup de succès, car

[11] *Magyar Színházművészet 1949–1959* (Le Théâtre hongrois, 1949–1959). Réd. par Géza Staud, Budapest, 1960; György Székely: *Az államosított színházak 10 éve. 1949–1959.* (Dix années des théâtres nationalisés, 1949–1959). Budapest, 1960; Mme Katalin Kiss-Földes: *Az államosított vidéki színházak műsora 1949–1959* (Le Répertoire des théâtres nationalisés de province, 1949–1959). Budapest, 1960; Béla Osváth: *Az új magyar dráma két évtizede* (Deux décennies du nouveau théâtre hongrois), paru dans « Kritika », N° 6, 1965.

c'est peut-être précisément dans ce domaine que le schématisme causa le plus de ravages. En 1955 — époque à laquelle certains changements se faisaient sentir dans la politique culturelle — on comptait sur les 121 pièces en prose portées à la scène, 70 œuvres classiques hongroises et étrangères, 51 œuvres nouvelles dont 28 hongroises, 13 soviétiques, 3 en provenance des pays de démocratie populaire et 7 appartenant à la littérature d'autres pays. L'art scénique était fortement marqué par l'influence de quelques grands acteurs, mais il n'existait pas, ou à peine, de troupes dont le style ait été homogène. L'étude de Stanislavski n'apporta pas grande-chose de nouveau: certains poussèrent jusqu'à l'absurde l'application des principes du grand metteur en scène et discréditèrent ainsi son enseignement.

Pendant cette période, des dizaines de milliers d'ouvriers et de paysans devinrent des habitués du théâtre. Le nombre des spectateurs était, en 1953, de presque 6 millions, en 1955, de 6,7 millions, soit deux fois autant qu'avant la libération. Dans les communes rurales, 238 000 personnes ont assisté en 1950 aux représentations théâtrales; ce chiffre se montait à 662 000 en 1955. Lors de représentations destinées aux ouvriers et aux paysans, on a vu se répéter des scènes dignes des temps héroïques du théâtre, les spectateurs prenant une part active à l'action et soulevant ainsi, naturellement, l'enthousiasme du directeur, des acteurs et du metteur en scène.

La nationalisation des studios et des salles de cinémas a eu lieu en 1948.[12] Cette année-là, les studios hongrois n'ont produit que deux longs métrages, mais, en 1953, on tournait huit films et douze en 1955. Le nombre des courts métrages était de 115 en 1948, de 187 en 1953 et en 1955 leur nombre s'éleva à 277. Parmi les longs métrages, on relève quelques œuvres de valeur d'ailleurs remarquées à l'étranger (Quelque part en Europe, Un petit carrousel de fête), mais ce sont surtout les courts métrages et les films documentaires qui connurent de grands succès. «La Jeunesse du monde», «le Sable mouvant», «la Structure de la matière», «Jeunesse héroïque», «Dans la forêt des faucons», ont obtenu des prix aux festivals de Karlovy Vary et de Cannes; «Il leur faut la paix», a été primé au festival d'enfant de Paris, le «Concours sportif dans les bois» à la même occasion, ainsi qu'au festival d'Édimbourg. Le schématisme a fait beaucoup de tort à l'art cinématographique, que la politique culturelle de 1949 à 1953 avait directement mis au service de tâches politiques. Quant aux films étrangers, une tendance unilatérale se faisait sentir dans leur importation, présentant en effet souvent des films soviétiques de moindre qualité, et on ne projetait pas d'excellents films en provenance d'Europe Occidentale ou d'Amérique. On peut se féliciter, par contre, que les westerns de

[12] Ferenc Hajdu: *Az államosított magyar film tíz esztendeje* (Dix années du film hongrois nationalisé), paru dans le N° 11 de la revue «Munka», 1958; *A magyar film húsz éve, 1945–1965* (Vingt années du film hongrois, 1945–1965), publié par József Homoródy, Budapest, 1965; Ferenc Kovács: *A felszabadulás utáni magyar filmművészet néhány kérdéséről* (Quelques problèmes de l'art cinématographique hongrois d'après la libération). Budapest, 1962; Ferenc Kovács: *Filmgyártásunk néhány elvi kérdése* (Problèmes de principe à propos de la fabrication de films en Hongrie (1945–1953), paru dans «Valóság», N° 4, 1960. Kálmán–Peregi: *A film és a mozi Magyarországon* (Le Film et le cinéma en Hongrie). Filmtudományi Intézet (Institut Scientifique du Film, 1959; István Nemeskürty: *A magyar film története* (Histoire du film hongrois). Budapest, 1965.

mauvais goût et autres productions sans intérêt, aient été éliminés des écrans.

L'accroissement du nombre des cinémas et des spectateurs prouve également la réussite de la révolution culturelle. En 1949, il n'y avait, en tout et pour tout, que 862 cinémas en Hongrie; on en compte 2752 en 1953, et 3653 en 1955. Le nombre des spectateurs se chiffre par 18,5 millions en 1949, 73 millions en 1953 et 115 millions en 1955. D'après les données statistiques, la Hongrie (si l'on tient compte du nombre de ses habitants) figurait déjà à cette époque parmi les pays où le nombre des spectateurs de cinéma est le plus élevé. (Seuls la précédaient l'Autriche, l'Union Soviétique, la Grande-Bretagne, l'Australie, la Norvège et la République Démocratique Allemande.)

Dans le domaine des beaux-arts[13], le grand changement eut lieu en 1952, avec la création, sous l'égide de l'Association des Artistes et Artistes Décorateurs, du Fonds des Beaux-Arts, dont les attributions consistaient à impartir à ses membres les commandes d'État et sociales, à verser des subsides et des avances aux artistes, à créer des colonies d'artistes, des ateliers collectifs et des maisons «de création»; sa tâche la plus importante était, peut-être, surtout après 1954, d'assurer la vente des œuvres d'art au grand public. Des sommes considérables du budget furent affectées tous les ans aux achats et commandes de l'État, et, à partir de 1954, un décret du conseil des ministres prescrivit que 2 pour mille des frais des travaux de construction devaient être employés à l'achat et à la commande d'œuvres d'art. Les beaux-arts n'avaient jamais connus de pareilles possibilités en Hongrie.

En automne 1949, la grande exposition — la première en Hongrie — des œuvres d'art de l'Union Soviétique eut une influence considérable sur l'évolution des beaux-arts. Cette influence se fit sentir dès 1950, à l'occasion de la I^re^ Exposition Hongroise des Beaux-Arts où les adeptes des tendances formaliste, abstraite, post-impressionniste, ainsi que les peintres et sculpteurs naturalistes, ou académiques, présentèrent des œuvres où apparaissaient encore certains vestiges du passé, les artistes ne pouvant se débarrasser d'un jour à l'autre de ses influences, mais qui étaient pourtant riches d'un contenu nouveau.[14] Les œuvres d'István Szőnyi, d'Aurél Bernáth, d'Endre Domanovszky, de Zsigmond Kisfaludi Strobl, de Tibor Vilt, et de maints autres artistes témoignent de cette nouveauté et de cet enrichissement. Le fâcheux c'est que la tradition réaliste du XIX^e^ siècle — la peinture de Mihály Munkácsy – et l'exemple de l'art soviétique, prétendu réaliste-socialiste, mais souvent tout simplement naturaliste, ne pouvait satisfaire les peintres et les

[13] *Új magyar képzőművészet* (Les Beaux-Arts dans la Hongrie d'aujourd'hui). La I^re^ Exposition Hongroise des Beaux-Arts de l'année 1950. Budapest, 1951; Márton Horváth: *Megjegyzések a képzőművészeti vitához* (Remarques à propos du débat sur les Beaux-Arts). Budapest, 1952; Sándor Láncz: *A szocialista realizmus történetéből* (Contributions à l'histoire du réalisme socialiste). «Művészettörténeti Értesítő», 1965, N° 2; Cf. *A magyarországi művészet története* (Histoire de l'art en Hongrie). Publié sous la direction de Lajos Fülep. Vol. 1–2. 3^e^ édition refondue. Budapest, 1964. L'ouvrage ne traite de l'évolution des beaux-arts en Hongrie que jusqu'en 1945, mais analyse aussi l'œuvre de nombreux artistes qui poursuivirent leur activité après la libération; Zsuzsa D. Fehér: *Gondolatok másfél évtized magyar képzőművészetéről* (Réflexions sur les beaux-arts hongrois de ces quinze années), «Művészet», 1960, N° 2; Nóra Aradi: *Húsz év képzőművészetéről* (Deux décennies des beaux-arts), paru dans «Kritika», N° 4, 1965.

[14] Cf. József Darvas: *Megnyitó beszéd a IV. Országos Képzőművészeti kiállításon* (Discours d'inauguration à la IV^e^ Exposition Nationale des Beaux-Arts), dans le volume: *Új népért, új kultúráért* (Pour un peuple nouveau, pour une culture nouvelle). Budapest, 1965, p. 160.

sculpteurs à la recherche de voies nouvelles.

En 1952 on créa le Fonds Musical destiné à aider surtout les compositeurs de musique sérieuse. En même temps, on mit sur pied un organe central d'État, chargé de l'organisation des concerts, la Philharmonie Nationale. La musique, elle aussi, souffrit du dogmatisme au nom duquel les œuvres de Bartók furent tenues à l'écart sous prétexte qu'elles étaient inaccessibles au grand public. Cependant, l'enseignement musical prit un nouvel essor, suivant, pour l'essentiel, la ligne tracée par Zoltán Kodály.

Dans les écoles générales et secondaires, mais surtout dans les écoles générales de musique qui venaient d'être créées, la jeune génération put acquérir des connaissances musicales plus approfondies qu'autrefois. En outre, plusieurs écoles de musique, écoles professionnelles de musique et groupes de travail pour l'enseignement de la musique contribuèrent à l'éducation musicale. En 1950, il n'y avait dans le pays que 16 écoles de musique avec 9331 élèves, tandis qu'en 1955 on en comptait 39, accueillant 23 638 élèves. Les écoles professionnelles de musique admirent chaque année 2000 élèves environ et 10 000 élèves suivirent les cours des écoles de musique privées et des collectivités de travail pour l'enseignement de la musique.[15]

Les interprètes ont fait preuve d'un admirable dévouement pour gagner à la musique un nouveau public. En 1950, 380 000 personnes assistaient à 507 concerts, en 1953 1 366 795 à 2579 concerts. Une partie de ces concerts était consacrée à la musique sérieuse, de même que l'Opéra d'État qui dut ses plus grands succès aux opéras classiques. (En 1954, l'Opéra d'État et le Théâtre Erkel, également salle lyrique, avaient plus de 70 000 abonnés). En ce qui concerne la musique légère, jusqu'en 1953, on s'est efforcé, par des méthodes administratives, d'écarter les produits de l'industrie capitaliste des spectacles, mais par la suite, l'opérette et le jazz devaient tout envahir.

Une évolution importante s'est produite après la libération dans le domaine de la danse également, cela surtout sous l'influence de l'excellente école de ballet soviétique. En 1953 fut créé l'Institut de Ballet de l'État d'où sont sortis un grand nombre d'excellents danseurs.[16]

*

Après 1953, un certain changement s'est opéré dans la politique culturelle, mais ce changement manquait de bases véritables, car la politique gouvernementale n'avait pas radicalement rompu avec le culte de la personnalité. L'article du 15 mars 1954 du journal «Szabad Nép» (Peuple Libre)[17] organe central du Parti Communiste, mentionnait la nécessité de la lutte contre le

[15] Cf. István Szelényi: *A magyar zene története* (Histoire de la musique hongroise). Vol. 1–2. Bp. 1959; József Újfalussy: *Az utolsó 15 év magyar zenéje* (La Musique hongroise de ces quinze dernières années). Conférence des 21 et 28 mai 1960. Institut de l'Instruction Populaire. (Polycopié). Erna Czövek: *Új zene, új előadóművészet, új zenepedagógia* (Musique nouvelle, art nouveau de l'interprétation, pédagogie musicale nouvelle). «Magyar Zene», N° 3, 1965.

[16] Géza Körtvélyes: *A magyar nép táncművészete* (L'Art chorégraphique du peuple hongrois). Études des Sciences Chorégraphiques, 1959–1960. Budapest, 1960; Cf. *A magyar balettművészet tizenöt éve* (Quinze années du ballet hongrois). Études des Sciences Chorégraphiques. Budapest, 1962.

[17] *Az új magyar irodalom egyes kérdéseiről* (Certains problèmes de la littérature hongroise nouvelle). In: *Irodalom és felelősség* (Littérature et responsabilité), p. 197 et suiv.

dogmatisme et évoquait la responsabilité du Parti et des écrivains, mais cette prise de position fut vite discréditée et la politique culturelle se trouva bientôt dans une situation assez piètre: compromise vis-à-vis des écrivains et des artistes, elle avait également perdu la confiance de la direction politique. De nombreuses inconséquences s'ensuivirent, qui rendirent possible la diffusion des vues révisionnistes, et en général, des tendances bourgeoises et petites-bourgeoises.

Des écrivains connus pour leur attachement au socialisme — et c'est d'eux surtout que nous parlerons ici, parce qu'après la publication du programme gouvernemental de juin 1953, ils étaient devenus porte-parole de l'ensemble du monde artistique — furent la proie d'une crise très grave. Jusque-là, ils avaient soutenu sans réserve la politique du gouvernement, mais lorsque certaines fautes ne devinrent que trop évidentes, ils se sentirent trompés, déçus. Certains se mirent à critiquer les contradictions sociales et les fautes commises au cours de l'édification du socialisme, en rejetant en premier lieu la responsabilité sur la direction politique. Cette attitude critique valut de bons résultats sur le plan artistique, surtout dans le domaine de la satire, de la comédie, du reportage et de la sociographie. Une atmosphère plus libre permit aux écrivains qui, jusqu'en 1953, avaient gardé le silence, ou y avaient été contraints, comme Áron Tamási, László Németh ou Lőrinc Szabó, de publier leurs œuvres. Les transformations survenues dans la littérature eurent aussi des répercussions sur les autres branches des arts, en particulier sur le cinéma ou quelques œuvres remarquables virent le jour. Tout cela contenait en puissance la possibilité d'une évolution saine, mais une mauvaise direction politique mit de plus en plus les socialistes sur la défensive, et sema le trouble même parmi ceux qui étaient animés des meilleures intentions.

Tandis que le révisionnisme gagnait du terrain, les vieilles idées bourgeoises et petites-bourgeoises s'implantaient à nouveau parmi les écrivains, et surtout le nationalisme qui insistait dans une mesure telle sur l'importance de prétendues caractéristiques nationales, que le socialisme se vit graduellement relégué au second plan, et que l'on n'entendit plus parler que des « caractéristiques nationales ». Certains éléments de l'idéologie « populiste » ressuscitèrent aussi. Le slogan de la culture nationale homogène se fit entendre de plus en plus souvent, réussissant à effacer la distinction entre la culture progressiste et la culture réactionnaire. Des attaques furent lancées contre le réalisme socialiste, que les révisionnistes identifiaient au schématisme et rejetaient pour cette raison dans sa totalité. On répandit des conceptions bourgeoises sur la liberté de l'art tout en attaquant le principe de l'engagement, et de la direction de la culture par le parti.[18]

C'est ainsi qu'une partie des écrivains avait contribué à la préparation idéologique de la contre-révolution de 1956.

[18] Sur le rôle des écrivains à cette époque, voir: *A felszabadulás utáni magyar irodalom néhány kérdéséről. Tézisek* (Quelques problèmes de la littérature hongroise d'après la libération. Thèses; février 1959) dans le volume intitulé *A MSzMP határozatai és dokumentumai* (Résolutions et documents du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois) p. 294 et suiv.

2

Dans la liquidation du confusionnisme causé par la contre-révolution, le rôle décisif, sur le plan culturel également, revient à l'activité générale, politique et économique, du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, cependant que la politique culturelle favorisait également le processus d'assainissement.[19]

Après 1956, le Parti déclencha une contre-attaque pour empêcher la pénétration de la contre-révolution dans la vie culturelle, et c'est lors de la conférence de 1957 que fut lancé le mot d'ordre: « Renforcer les positions du Parti dans la vie scientifique et culturelle également, intensifier la lutte pour la pureté des enseignements marxistes-léninistes sont le devoir de tous les membres du Parti. »[20]

En 1958, le Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois publia sa résolution sur les principes directeurs de la politique culturelle. Cette résolution appréciait les grandes réussites culturelles de la période d'après la Libération, mais se penchait aussi sur les fautes, et définissait les tâches futures. En se basant sur les succès de la période antérieure, elle attira l'attention avant tout sur l'importance de l'éducation idéologique, sur la propagation accrue de l'idéologie marxiste et la lutte contre les conceptions bourgeoises et petites-bourgeoises. Dans le domaine des arts, la résolution se déclarait pour le réalisme socialiste, mais se montrait tolérante à l'égard des autres tendances réalistes. Elle rejetait nettement les manifestations décadentes et les tendances littéraires et artistiques formalistes, bourgeoises, petites-bourgeoises. La liberté de création — qui avait donné lieu à tant de discussions — était ainsi interprétée: « Outre le soutien moral et matériel nécessaire à l'évolution des arts, nous garantissons aussi une très grande liberté aux artistes qui se mettent au service du peuple: dans le choix du sujet, la manière de le traiter, les tendances et les expérimentations formelles. Que les artistes représentent toute la beauté, toute la grandeur qui s'offrent si fortement à nous dans la vie de tous les jours de notre peuple travailleur, mais qu'ils montrent aussi les difficultés de notre existence, les contradictions au sein du peuple aussi bien que les antagonismes irréconciliables entre notre peuple et ses ennemis. Voilà ce que nous entendons par liberté de création, et c'est pour cette raison que nous rejetons l'interprétation bourgeoise de la liberté de l'art qui, sous prétexte d'expérimentations formelles, aspire à faire vivre des tendances réactionnaires, et qui, en mettant l'étiquette de 'discussion hardie des problèmes' sur sa marchandise, voudrait introduire en fraude dans notre vie des conceptions ennemies. L'art authentique ne peut avoir des buts qui soient en contradiction avec les aspirations, les efforts, les intérêts du peuple, et ceux qui se dressent contre ces principes aboutissent à une impasse non seulement politique, mais aussi artistique. » Ces principes directeurs conviaient les écrivains et les artistes à étudier à fond la réalité sociale

[19] Sur la politique culturelle de cette période: Gyula Kállai: *Szocializmus és kultura* (Socialisme et culture), Budapest, 1962; István Szirmai: *A kommunista eszmék győzelméért* (Pour la victoire des idéaux communistes), Budapest, 1963.

[20] Résolution des 27–29 juin 1957 de la conférence du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, dans le volume intitulé *A MSzMP határozatai és dokumentumai* (Résolutions et documents du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois), p. 77.

et à resserrer leurs rapports directs avec la vie. La résolution définissait également la ligne de conduite du parti et de l'État, en se désolidarisant des déviations révisionnistes et dogmatiques. Elle indiquait, comme méthode principale de direction, l'action idéologique, ce qui signifiait que le parti «soumet d'abord à une analyse marxiste-léniniste la situation donnée, tient compte des possibilités et des exigences réelles puis — en accord avec les tâches générales de l'édification socialiste — définit la ligne principale de l'évolution culturelle, prend position dans les principales questions idéologiques et de principes relatives à l'évolution, organise la participation active des masses travailleuses à la révolution culturelle, dirige et contrôle le travail des organes d'État compétents. Les organes d'État veillent à la réalisation pratique des principes, garantissent les conditions d'organisation matérielles, et leur devoir est en outre de tempérer les excès administratifs, de déjouer les tentatives ennemies visant à introduire des œuvres destructives, hostiles, ou de qualité inférieure.»[21]

C'est sur la base de ces directives que, jusqu'au VIII[e] Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, s'est exercée la lutte dont le but était d'éclaircir les problèmes idéologiques, en littérature surtout. Le Groupe de Travail Théorique Culturel fonctionnant sous les auspices du Comité Central ouvrit — avant la publication des directives — le débat sur l'idéologie des écrivains «populistes» dont les éléments triforcistes et nationalistes avaient joué un rôle dans la préparation idéologique de la contre-révolution. La discussion ne se déroula pas à l'intérieur d'un cercle restreint de gens de métier, mais devant l'ensemble de l'opinion publique et afin de l'informer. Une partie des écrivains «populistes» maintinrent, même après le débat public, certaines de leurs opinions — surtout leurs vues nationalistes, la transformation socialiste du village ayant relégué à l'arrière-plan les éléments mystiques de leur conception de la paysannerie.

Au début de 1959 parurent les thèses relatives aux problèmes de notre littérature après la libération, et qui étaient, elles aussi, destinées à combattre les vestiges idéologiques de la contre-révolution. Ces thèses analysaient l'évolution de la littérature et soumettaient en même temps la politique littéraire à une critique serrée. C'est à ce propos qu'on mit l'accent sur les fautes révisionnistes et dogmatiques pour en tirer les leçons qui s'imposaient.[22]

Vers 1959, la consolidation politique dans la vie littéraire et artistique était un fait accompli. La nouvelle conception de l'édification du socialisme et sa mise en pratique ont contribué dans une large mesure à faire aboutir ce processus. Cette consolidation s'est traduite dans le fait que tous les écrivains et tous les artistes eurent la possibilité de participer à la vie culturelle. Les écrivains qui, avant 1956,

[21] *Az MSzMP művelődéspolitikájának irányelvei* (Principes directeurs de la politique culturelle du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois), 25 juillet 1958. Publié dans le volume: *Az MSzMP határozatai és dokumentumai* (Résolutions et documents du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois), p. 231 et suiv.

[22] *Az MSzMP Központi Bizottsága Kulturális Elméleti Munkaközösségének állásfoglalása a «népi» írókról* (La Prise de position du Groupe de Travail Théorique Culturel du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois au sujet des écrivains «populistes»), juin 1958. *A felszabadulás utáni magyar irodalom néhány kérdéséről* (Quelques problèmes de la littérature hongroise d'après la Libération), février 1959. Parus dans le volume: *Az MSzMP határozatai és dokumentumai* (Résolutions et documents du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois).

avaient dû se retirer de la vie culturelle par leur propre faute, ou qui en avaient été évincés, comme ceux qui avaient été condamnés après 1956 pour leurs agissements politiques commencèrent à publier leurs œuvres. A côté des représentants de l'ancienne génération, apparurent des jeunes qui, pour la plupart, se mirent à travailler sous le signe d'un socialisme qui avait retrouvé sa force. Les associations artistiques, dissoutes après la contre-révolution, reprirent, elles aussi, leur activité, ce qui était un autre signe rassurant de la consolidation.

Cependant, l'accord qui s'était fait sur les principales questions politiques, ne signifiait nullement que les artistes et les écrivains aient eu des vues identiques dans les questions idéologiques; et même, au cours des années suivantes, les phénomènes non-marxistes se manifestèrent plus clairement que jamais dans un climat politique plus libre.

En 1962, le VIII[e] congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois constate que «l'offensive idéologique du marxisme est une nécessité et un postulat de toute notre activité socialiste d'édification». Les résolutions affirment que «nous aidons et soutenons par tous les moyens la littérature et l'art réaliste socialiste inspirés par l'idéologie marxiste, mais nous laissons aussi le champ libre à toute autre activité artistique de bonne volonté et qui ne nous est pas hostile». Cette liberté assurée à une activité artistique non hostile, mais non marxiste, n'impliquait nullement un abandon de la discussion. Les résolutions proclament, en effet, qu'il faut lutter également contre le schématisme et la décadence, le formalisme et le modernisme, tout en soulignant que c'est, en premier lieu, par des moyens idéologiques qu'il faut convaincre de la vérité marxiste ceux qui se laissent influencer par l'idéologie bourgeoise.

C'est à ce congrès encore que le postulat du réalisme socialiste reçut une formulation nouvelle et originale: «Pour notre parti et pour notre peuple, ce qui importe dans la création artistique, ce sont les idées, le message, le fond socialiste . . . quant à la forme, le Parti ne pense pas que les débats sur le style doivent être résolus par voie de décrets ou par décisions administratives. Nous avons définitivement mis fin, et depuis longtemps, à la pratique qui voulait enfermer l'activité artistique d'une manière subjective, dans des cadres étroits. Mais l'art ne saurait s'opposer au processus et aux lois de l'évolution sociale. L'art doit savoir que le socialisme est l'idéal des masses, et ceux qui s'adressent aux masses, doivent trouver le chemin des pensées et des sentiments des millions de travailleurs.»[23]

Il devenait de plus en plus important d'éclaircir la question du réalisme socialiste, en vue de donner une orientation à la critique marxiste et à l'opinion publique. Les critiques marxistes ont pris position d'une façon à peu près unanime à l'égard des phénomènes bourgeois et petits-bourgeois. Ils se sont élevés contre l'existentialisme et d'autres mouvements philosophiques et artistiques bourgeois. Par contre, malgré la publication des thèses relatives aux lacunes de la critique littéraire l'unité idéo-

[23] Procès-verbal du VIII[e] congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois. Budapest, 1963. pp. 463–464 et 57.

logique des critiques n'a pu être réalisée quant à la conception du réalisme socialiste.[24] Le débat international qui s'est engagé sur ce problème a également eu des répercussions en Hongrie, rendant plus complexe encore la lutte idéologique. Le Groupe de Travail Culturel Théorique fonctionnant auprès du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, en 1965, a publié une étude polémique sur le réalisme socialiste où est exposé l'état actuel des débats qui se déroulent dans les milieux marxistes, et où est précisé le point de vue selon lequel le réalisme socialiste est un idéal esthétique moderne, caractéristique de l'art de notre temps.[25] Cette conception nouvelle du réalisme socialiste fait partie des Principes Idéologiques du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois; ces Principes analysent les problèmes de la littérature et des arts sous l'angle de la situation idéologique considérée dans son ensemble: « La caractéristique de la littérature et des arts socialistes — déclarent les Principes — consiste à saisir la réalité dans ses tendances essentielles et à la refléter comme telle. Ils présentent l'homme social et expriment des rapports et des conflits réels. La société attend des écrivains et des artistes qu'ils adoptent une position franche à propos des questions sociales fondamentales: qu'ils optent pour le socialisme dans sa lutte contre le capitalisme; pour les peuples qui luttent pour leur indépendance contre le système colonialiste; pour les forces de la paix dans le combat qui se déroule à l'échelle mondiale entre ces forces et celles de la guerre. Ce sont là les exigences fondamentales de l'engagement. Pour bien comprendre et exprimer les rapports sociaux, une profonde conviction idéologique est indispensable, qui, de nos jours, équivaut à l'assimilation de l'idéologie du mouvement ouvrier révolutionnaire, du marxisme-léninisme. » Les Principes donnent une interprétation large du réalisme socialiste et mettent l'accent sur le fait que sa caractéristique principale touche au contenu. C'est à ce propos que mention est faite aussi de la direction idéologique du parti: «Les prises de position du parti dans les questions sociales, politiques, économiques et culturelles montrent également aux écrivains et aux artistes la direction à suivre. Le parti contribue au développement de la littérature et de l'art réaliste socialiste en informant régulièrement les écrivains et les artistes, et en demandant leur participation à l'édification du socialisme. Le parti n'entend pas s'immiscer dans les questions d'atelier de l'activité créatrice littéraire et artistique: il garantit, et continuera à garantir dans l'avenir, la liberté d'expérimentation.»[26]

Les Principes Idéologiques ne mettent aucun point final au débat sur le réalisme socialiste, les discussions continuent dans les milieux professionnels, contribuant à tirer au clair maints problèmes fondamentaux de l'esthétique marxiste.[27]

[24] *Irodalomkritikánk néhány fogyatékosságáról. Tézisek.* (Sur certaines lacunes de notre critique littéraire. Thèses; février 1961). Parues dans le volume: *Az MSzMP határozatai és dokumentumai* (Résolutions et documents du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois).

[25] *A szocialista realizmusról* (Sur le réalisme socialiste). «Társadalmi Szemle» 1965. N° 2.

[26] *Az MSzMP Központi Bizottságának Irányelvei időszerű ideológiai feladatokról* (Principes directeurs du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois sur les tâches idéologiques actuelles); Budapest, 1965, pp. 37–38.

[27] Cf. Débat sur le réalisme socialiste, dans la revue «Társadalmi Szemle», 1965, et dans d'autres revues. Cf. encore: Béla Köpeczi: *Megjegyzések a szocialista realizmusról folyó vitához* (Remarques sur le débat sur le réaliste socialisme), «Társadalmi Szemle», N° 1, 1966.

Les écrivains communistes et les sympathisants ont eu de grands mérites dans la consolidation de la vie littéraire et le triomphe des tendances socialistes, en augmentant le prestige de la littérature socialiste par leur rôle dans la vie publique, et aussi par une activité littéraire grandissante. Leur plus grand mérite est peut-être d'avoir introduit dans des œuvres fort intéressantes les problèmes essentiels de notre vie, ceux extrêmement compliqués qu'avait engendrés le culte de la personnalité, mais aussi la contre-révolution, la transformation socialiste de la vie agricole, l'élaboration d'une morale nouvelle et d'une façon de vivre différente, ainsi que les contradictions qui en découlent. Parmi les œuvres en prose de ces dernières années, il faut mentionner: László Bóka: *Alázatosan jelentem* (A vos ordres, mon lieutenant), Tibor Cseres: *Hideg napok* (Jours froids), József Darvas: *Részeg eső* (Pluie ivre), László Erdős: *Élt közöttünk egy ember* (Un homme vivait parmi nous), Gyula Fekete: *Az orvos halála* (la Mort du médecin), Endre Fejes: *Rozsdatemető* (le Cimetière de rouille), Lajos Galambos: *Isten őszi csillaga* (Divine étoile d'automne), Gábor Goda: *Poldini úr* (Monsieur Poldini), József Lengyel: *Elévült tartozás* (Dette périmée), Lajos Mesterházi: *Pár lépés a határ* (A deux pas de la frontière), Ferenc Sánta: *Húsz óra* (Vingt heures), Imre Takács: *Csillagok árulása* (Trahison des étoiles). La poésie de József Fodor s'est renouvelée, celle de Gábor Garai, István Simon, Mihály Váczi a pris de l'ampleur et, à leur côté, toute une génération de jeunes a fait ses premiers pas. Quant à l'art dramatique, les pièces à message social de József Darvas, d'Imre Dobozy, de Miklós Hubay, de Lajos Mesterházi méritent de retenir l'attention. Les œuvres des écrivains non-marxistes ont leurs contradictions: ou bien ils prennent parti pour le socialisme (Gyula Illyés: *Ebéd a kastélyban* (Déjeuner au château), Áron Tamási: *Szirom és Boly* (histoire de la constitution d'une coopérative agricole), Péter Veres: *Számadás* (Comptes rendus), László Németh: *Utazás* (Voyage), ailleurs, ils traitent des sujets humanistes intemporels et, à ce propos, reviennent à leurs vues anciennes.

Ce sont surtout les conceptions idéologiques et artistiques bourgeoises et petites-bourgeoises profondément enracinées chez certains écrivains, qui retardent l'évolution. Le nationalisme et son compagnon, le cosmopolitisme, sont virulents, le négativisme et l'apolitisme se manifestent, mais c'est avant tout une espèce de pessimisme teinté d'existentialisme qui sévit. Les différentes modes influencent aussi les jeunes qui, en quête de modernité, s'éloignent souvent des vrais problèmes de la société et de l'Homme. En dépit de ces hésitations, le courant principal de notre littérature reste représenté par des œuvres d'esprit socialiste, centrées sur la destinée de la collectivité et de l'individu.[28]

*

A considérer les conditions d'avant 1956, l'édition a assuré aux écrivains de

[28] Sur la littérature: l'ouvrage déjà cité de Dezső Tóth; István Kiss: *Irodalmunk helyzetéről* (Sur la situation de notre littérature), voir «Pártélet», 1964, N° 6; sur les phénomènes nouveaux, Gábor Mihályi: *Szocialista új hullám a mai magyar prózában* («Nouvelle Vague» socialiste dans la prose hongroise d'aujourd'hui), «Kortárs», 1964, N° 7; György Somlyó: *A költészet évadai* (Saisons de la poésie), «Kortárs», 1964, N° 7.

plus grandes possibilités de publication de leurs livres. Par rapport à la totalité des livres édités, le pourcentage des œuvres littéraires s'est accru: au début des années 50, il en paraissait 400 par an, tirées à 3—3,5 millions d'exemplaires; sur ce nombre, 200 étaient l'œuvre d'auteurs hongrois vivants, publiées en 1,3 million d'exemplaires environ. En 1964, 747 œuvres littéraires (livres et brochures) ont été éditées en 12 123 235 exemplaires, 400 de ces œuvres étaient dues à des auteurs hongrois vivants, et éditées en 5 984 683 exemplaires. (Une remarque: les chiffres ci-dessus ne comprennent pas la littérature pour la jeunesse et pour les enfants: En 1964, on a publié 161 auteurs hongrois vivants en 3 425 880 exemplaires, ce qui dépasse de loin les chiffres du début des années 50.) Les œuvres éditées portent aussi le témoignage du fait que nous avons liquidé dans l'édition les survivances de la politique dogmatique, et que nous publions toute œuvre hongroise d'une certaine valeur, même si elle est discutable du point de vue idéologique ou artistique. Aujourd'hui, nous nous trouvons plutôt en face d'un autre problème, celui du niveau insuffisant des exigences critiques.

Notre édition a fait siens les nouveaux objectifs de la politique culturelle, lorsqu'elle publie les anciens auteurs hongrois et des auteurs étrangers. Une conception plus juste des traditions littéraires fait éditer sur une plus grande échelle les classiques hongrois du XIX^{e} siècle (Jókai, Arany) et aussi les œuvres des auteurs du XX^{e} siècle (Attila József, Miklós Radnóti, Babits, Kosztolányi, Krúdy et autres). Des éditions à fort tirage ont paru et ont familiarisé les larges couches de la population avec l'ancienne littérature.

Sur l'ensemble des œuvres littéraires étrangères traduites entre 1945 et 1955, 45 % étaient russes et soviétiques, 10 % françaises, 8,5 % américaines, 9 % anglaises et 5 % allemandes. Ces dernières années, les œuvres russes et soviétiques représentent 25 % de l'ensemble, les œuvres françaises 14 %, allemandes 9 %, anglaises 7 % et américaines, 5 %. Ces proportions montrent que les grandes œuvres des littératures occidentales sont plus largement diffusées que par le passé. Mais les chiffres prouvent indirectement que nous avons non seulement traduit les œuvres littéraires des grands pays, mais aussi celles de pays dont l'aire linguistique est moins étendue, ce qui contribue à l'élargissement de l'horizon littéraire du lecteur. Nous avons publié en outre des œuvres qui reflètent une manière de voir à maints égards étrangère à la nôtre, mais auxquelles l'esprit humaniste et la qualité artistique donnent une valeur indéniable. Ainsi, nous avons fait paraître des œuvres de Kafka, Joyce, Hemingway, Faulkner, C.P.Snow, Osborne, Sartre, Camus, Böll, Moravia. En même temps, les éditeurs veillaient à puiser largement dans la production de la nouvelle littérature socialiste étrangère ou parmi des œuvres (B. Brecht, Aragon) que la politique dogmatique avait rejetées. Les lecteurs ont accueilli avec satisfaction ces changements qui assurent l'élargissement de leur horizon intellectuel et littéraire.[29]

[29] *Húsz év magyar könyvkiadása*, 1945–1964 (Vingt années de l'édition hongroise). Publié sous la direction de János Bak. Budapest, 1965. Sur la lecture, voir István Bölcs: *Az olvasóközönség irodalomszemléletéről* (La conception littéraire des lecteurs). «Társadalmi Szemle», 1964. N° 6.

Dans le domaine du théâtre, les principes présidant au choix du répertoire ont aussi subi d'heureux changements. Les pièces de théâtre hongroises ont enregistré des succès considérables et ont attiré au cours de ces trois dernières années 700 000 à 800 000 spectateurs par an. Plusieurs auteurs hongrois ont porté sur la scène les conflits violents de la période contre-révolutionnaire, d'autres se sont tournés vers les problèmes moraux de notre vie actuelle. Cependant, certaines pièces à thèse ressuscitent d'anciens sujets et des conceptions bourgeoises. Le répertoire étranger de nos théâtres s'élargit. On présente annuellement quelque 30 pièces étrangères, parmi lesquelles figurent des œuvres de B. Brecht, A. Miller, T. Williams, M. Frisch et Dürrenmatt. Les principes présidant à l'établissement du programme sont encore, dans de nombreux théâtres, accidentels, il n'y a que quelques salles qui aient adopté un profil net.[30] Ces problèmes de fond qui sont aussi en partie de nature administrative, prennent d'autant plus d'importance que, depuis quelques années, la place du théâtre dans la vie culturelle s'est considérablement modifiée.[31] Le nombre des spectateurs a atteint son maximum avec 6 771 501 entrées; ce chiffre décroît depuis et ne s'est élevé en 1964 qu'à 6 100 000.

En 1964, on comptait 4461 salles de cinéma, deux fois plus qu'au début des années 50. Le nombre des spectateurs a atteint son maximum en 1960, avec plus de 140 millions d'entrées; depuis — en raison de l'attrait de la télévision — on constate une baisse sensible qui fait qu'on n'a dénombré en 1964 que 111 millions de spectateurs. Cette régression s'est produite malgré une notable amélioration dans le choix des films projetés. Il est significatif à cet égard qu'en 1951, on n'a présenté que 74 films (dont 9 originaires des pays capitalistes), et, en 1964, 178 (dont 118 avaient été tournés dans des pays socialistes et 60 dans d'autres pays).

La production des films en Hongrie s'est considérablement développée tant du point de vue quantitatif que qualitatif: en 1951, on a tourné 8 longs métrages contre 20 en 1964. Des années durant, notre art cinématographique a traversé une longue crise, mais depuis quelque temps, on constate un certain essor, avec des films qui traitent de l'histoire du passé récent et des problèmes éthiques de notre vie actuelle. Il suffit de citer ici quelques titres comme «Dialogue», «Remous», «Hommes forts», et surtout «Vingt heures», film qui a obtenu en 1965 le grand prix du Festival International de Moscou. Les producteurs de courts métrages ont fait, eux aussi, un travail d'une grande qualité; ils ont, en effet, tourné de 250 à 270 films documentaires, d'actualité ou autres, par an. Certains courts métrages hongrois portant sur des questions techniques ou d'hygiène, des dessins animés, de même que, tout récemment, des films pour la télévision, ont remporté de grands succès sur le plan national ou international.[32]

[30] Pál Pándi: *Közös gondunk — az új magyar dráma* (Notre souci commun — le nouveau théâtre hongrois). «Élet és Irodalom», 1964, N° du 11 juillet; Béla Osváth: *Merre tart a magyar színjátszás?* (Où va l'art dramatique hongrois?). «Valóság», 1964, N° 3; Péter Rényi: *Gondolatok a kommunista hősről* (Réflexions sur le héros communiste). «Új Írás», 1964, N° 4.

[31] Sur l'organisation du théâtre: László Nyáry: *Színházi útmutató* (Guide du théâtre), Budapest, 1964.

[32] Péter Rényi: *Társadalom és egyén mai tárgyú filmdrámáinkban* (La société et l'individu dans les films hongrois à sujet contemporain), «Társadalmi Szemle», 1961, N^{os} 8 et 9.

(Le court métrage «l'Ouverture» a obtenu le grand prix au festival de Cannes de 1965.)

En ce qui concerne les beaux-arts, nous nous sommes débarrassés des schémas rigides et des exemples considérés comme valables à l'exclusion de tous les autres. Le succès d'une longue série d'expositions: peintres de Nagybánya; Aba-Novák, Csontváry; groupe des Artistes Socialistes; Dési-Huber, Derkovits, montre que l'horizon s'est élargi et que les antécédents socialistes ont accédé à la place qui leur est due. L'intérêt à l'égard des beaux-arts a sensiblement augmenté, comme en témoignent les 519 expositions organisées en 1964 par la Galerie d'Art (dont 149 à Budapest et le reste en province) et qui ont eu environ 800 000 visiteurs. Parmi les artistes ayant exposé, il y en a beaucoup de jeunes, soutenus dans leur travail par le Studio des Jeunes Artistes.

L'évolution des beaux-arts est remarquable surtout dans le domaine de la sculpture (Pál Pátzay, József Somogyi), des arts graphique (János Kass, Béla Kondor, Károly Raszler, Ádám Würtz) et décoratif (Lívia Gorka, Margit Kovács, etc.). Il semble, par contre, que la peinture, en raison du manque de commandes — mais aussi parce que l'incertitude artistique est plus marquée dans ce domaine — se heurte à certaines difficultés. La majorité des artistes hongrois veulent continuer les traditions réalistes, mais plusieurs essayent de mettre à profit les résultats des différents courants modernistes. Le X[e] Salon Hongrois des Beaux-Arts organisé en 1965 en porte amplement la preuve.[33]

L'enseignement musical s'est développé après 1956 dans les écoles générales, et les expériences des 200 écoles générales de musique ont éveillé la curiosité des milieux internationaux. Au cours de l'année scolaire 1964–1965, près de 40 000 personnes se sont inscrites aux écoles de musique de l'État et 17 000 aux cours des groupes de travail d'enseignement musical et des maisons de la culture. (En outre, plus de 30 000 amateurs prennent des leçons privées.) En 1964, plus de 1 300 000 personnes ont assisté à des concerts de musique légère ou classique. La fabrication de disques hongrois connaît un grand essor au cours de ces dernières années et, en 1964, nous avons mis sur le marché 1,8 million de disques parmi lesquels 278 000 enregistrements de grande musique.

La vie musicale a enfin donné à Bartók la place qui lui revient, et le public hongrois a fait la connaissance des œuvres des grands compositeurs de XX[e] siècle, parmi lesquels citons les noms de Stravinsky, Chostakovitch, Hindemith, Alban Berg, Britten, Orff. Il y a là un changement que reflètent aussi les dernières œuvres de nos compositeurs. Mentionnons ici les plus grands succès de la musique hongroise de ces derniers temps: les opéras «C'est la guerre», d'Emil Petrovics, et «Vérnász» (Noces de sang), de Sándor Szokolay.

Dans le domaine de la musique légère, c'est la musique de danse occidentale qui

[33] Zoltán Novák: *Az elmúlt évek képzőművészeti vitáiról*, (Controverses artistiques de ces dernières années), «Filozófiai Szemle», 1963, N° 4. József Szigeti: *Egységes művészetszemlélet, de milyen alapon?* (Conception artistique unique, mais sur quelle base?), «Új Írás», 1964, N° 2. Géza Perneczky: *A képzőművészeti kultúra helyzete társadalmunkban* (La Situation de la culture artistique dans notre société), «Társadalmi Szemle», 1964, N° 5.

domine, ainsi que ses variantes hongroises. Les opérettes anciennes et modernes continuent à attirer un large public.[34]

En ce qui concerne la chorégraphie, la danse populaire stylisée est de plus en plus reléguée au second plan pour faire place au ballet moderne. A cet égard, mentionnons les tentatives du ballet de Pécs. Le corps de ballet de l'Opéra de Budapest continue les traditions du ballet classique et remporte maints succès internationaux.

*

Cet exposé sommaire nous semble apporter la preuve que, malgré tous les revers et les difficultés, la littérature et les arts ont considérablement évolué en Hongrie au cours de ces vingt dernières années. Le socialisme n'a ni appauvri ni affadi la littérature et les arts, bien au contraire, il les a enrichis en renforçant écrivains et artistes dans la conviction qu'ils ont une fonction sociale et une responsabilité à l'égard de la collectivité, renouvelant ainsi leur inspiration. Il s'est avéré, d'autre part, que l'État socialiste, en tant que mécène, exerce une influence bénéfique qui ne se limite pas au plan matériel, puisqu'il est à même de mobiliser un large public dont la curiosité à l'endroit des nouveautés artistiques et littéraires ne se dément pas. En provoquant une incertitude politique et idéologique, puis morale, les fautes commises par la politique avaient entravé l'éclosion de la littérature et des arts socialistes. Cependant, les erreurs une fois corrigées, une heureuse évolution se dessine, gage de l'épanouissement des lettres et des arts modernes, basés sur la réalité et les idéaux socialistes.

[34] Sur la culture musicale: Iván Vitányi: *Magyarország zenei térképe* (Atlas musical de la Hongrie). «Valóság», 1964, N° 2.

IMRE SZABÓ

L'évolution du système juridique socialiste

Le système juridique de la démocratie populaire hongroise, construit sur les ruines de l'ancien système, est une des formes du droit socialiste. Il a été élaboré et mis en vigueur en relativement peu de temps. En quelques années, il fallut poser les fondements d'un système de caractère socialiste dont les formes soient aussi neuves, il fallait créer et fixer juridiquement l'organisation de l'État d'un nouveau type, le nouvel ordre de son administration et de sa justice, le système normatif de l'exécution des tâches découlant de la direction étatique de l'économie nationale et de la planification; il fallait établir une nouvelle hiérarchie des rapports sociaux et des biens protégés par le droit démocratique et en même temps il fallait mener la lutte pour qu'une nouvelle attitude, positive, se forme en face du droit démocratique populaire au sein d'une majorité prépondérante de la société. L'évolution ultérieure a ajouté à tout cela de nouveaux problèmes. Les tâches que nous venons d'énumérer pourront peut-être faire sentir les difficultés du processus juridique et l'importance de ce changement radical.

IMRE SZABÓ, juriste, professeur de droit à l'Université Loránd Eötvös de Budapest, académicien et directeur de l'Institut des Sciences Politiques et Juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie

1

Pour comprendre le système juridique en vigueur au moment de la libération, il faut retourner, au moins brièvement, aux années 1848–1849 et à la période qui les suivit. L'échec politique de la révolution bourgeoise a, pour de longues années, anéanti les espoirs qu'avaient les penseurs de l'époque des réformes (première moitié du XIX^{e} siècle) de pouvoir créer un système juridique moderne. Par suite des antagonismes entre les intérêts des classes dominantes, l'idée d'un code civil réglant les problèmes des biens fut presque entièrement écartée, la possibilité d'un code pénal moderne fut également remise à un avenir relativement éloigné,

bien que, dans ce domaine, les travaux aient été assez avancés dès avant 1848. Le besoin de fixer la constitution bourgeoise par un document législatif ne s'était même pas fait sentir.

La période de presque trente ans qui commence par le compromis signé avec l'Autriche en 1867 a vu se dessiner les contours d'un système juridique plus ou moins libéral, mais les solutions présentées, les lois promulguées à cette époque étaient timides et grevées de problèmes qui, dans les pays plus développés, avaient déjà surgi lors de l'application des systèmes juridiques créés antérieurement. D'autre part, malgré un travail de codification considérable, de vastes domaines sont restés sans lois susceptibles de régler sans ambiguïté les rapports de la société. De ce dernier point de vue, ce sont surtout le droit privé et le droit constitutionnel qui caractérisaient la situation.

Nous avons déjà indiqué que le code civil ne fut même pas commencé malgré les lois de 1848 qui avaient *expressis verbis* fixé cette tâche. Ce n'est que cent ans après, en 1959, que le système juridique de la démocratie populaire la réalisa en promulguant le premier code civil hongrois. L'antagonisme des intérêts des classes dominantes avait rendu impossible l'accomplissement de ces promesses. Dans les domaines du droit personnel et du droit successoral, la classe des propriétaires refusait de renoncer à certains privilèges de caractère féodal. C'est un anachronisme historique que ce soit la démocratie populaire en Hongrie qui ait dû, par une des premières mesures juridiques adoptées, liquider ces privilèges. Le capital, plus exactement le grand capital, exigeait des solutions plus modernes pour réglementer la circulation des biens, mais celles-ci ne répondaient pas aux intérêts des propriétaires fonciers. En ce qui concerne la politique du travail, l'oppression cruelle des travailleurs agricoles ne permettait que difficilement aux tendances leur assurant au moins un minimum de droits de se frayer un chemin. Les contradictions dans les conditions sociales s'expriment également dans le fait que, la dernière décennie du siècle dernier vit adopter à la fois une loi matrimoniale, satisfaisant plus ou moins aux besoins modernes, ainsi que la loi déjà citée sur les ouvriers agricoles, garantissant des privilèges seigneuriaux aux propriétaires fonciers. A la dernière étape de l'évolution capitaliste, ce manque de réglementation dans le droit des biens et de la personne, et une réglementation contradictoire, différente selon les cas, devenait encore plus frappant. Le dernier projet de loi relatif au droit privé, en 1928, ne reçut pas force de loi justement pour les raisons citées plus haut.

La situation était analogue en ce qui concerne le droit constitutionnel. La constitution millénaire de la Hongrie, cette institution « historique » et « souple » a fait coulé beaucoup d'encre. Cela signifiait pourtant que la Hongrie n'avait jamais eu de charte fixée, c.-à-d. de constitution établissant sans équivoque la structure de l'État et les droits des citoyens. Même après le compromis avec l'Autriche, il n'a pas été procédé à la définition constitutionnelle des fondements du système bourgeois. Par conséquent, les lois constitutionnelles n'ont fixé ni les règles de garantie du par-

lementarisme, ni les droits et devoirs des citoyens; dans beaucoup de domaines, les droits des citoyens n'étaient même pas fixés par des lois particulières. Il est caractéristique, par exemple, que jusqu'à la libération le droit d'association ait été régi (pour autant que l'on puisse parler de réglementation à propos d'une série de limitations) par des ordonnances du Ministère de l'Intérieur, dépourvues de tout principe constitutionnel. Le caractère antidémocratique du système électoral sautait aux yeux.

Dans le cas du droit privé et du droit consitutionnel, ce n'est pas seulement le manque de codification, c.-à-d. l'absence de code et de constitution, qui était caractéristique, mais aussi le fait qu'en plusieurs domaines, il n'y avait pas trace de droit écrit et que les règles de conduite étaient fixées pour la plupart par une jurisprudence relevant du droit coutumier. La théorie sur l'originalité du système juridique hongrois qui, en fait, ne faisait qu'en camoufler les imperfections, était issue du caractère mixte des sources du droit, de l'amas que formaient le Tripartitum de Werbőczy, datant de 1514 et resté en vigueur en vertu du droit coutumier, la jurisprudence non écrite des juges, née du droit coutumier, et quelques lois partielles. Faute de droit écrit et, dans certains domaines, de codification ou de constitution qui fît autorité (sans parler des autres raisons) ne pouvait pas naître cette exigence de légalité — on en ignorait en Hongrie jusqu'au mot d'ordre.

Le droit écrit, élaboré entre le Compromis avec l'Autriche (1867) et la fin du siècle contenait plus de promesses que de réalisations. Le processus de codification entrepris, fréquemment interrompu, et qui n'avançait que difficilement, aboutit en 1878 au code pénal, puis, à la fin de cette période (1896), au code de procédure criminelle. Les deux codes, mais surtout le dernier, constituaient très nettement un pas en arrière par rapport aux projets de 1843. Les lois sur le libre exercice de l'industrie furent élaborées dans les années 1870–1880, de même que les règles juridiques relatives à l'administration et aux autonomies locales. Les revendications libérales s'y font valoir avec beaucoup de modération. A la place d'une loi détaillant les principes démocratiques de la justice, la loi de 1869 sur les tribunaux contenait certaines réglementations partielles concernant l'activité du juge. La promulgation de ces lois et de quelques autres de certaine importance avait épuisé toutes les ressources du régime dans le domaine de la codification.

Évidemment, cette analyse est par trop sommaire, mais dans ce contexte, elle ne peut être autre. En généralisant de la même façon, on peut affirmer qu'après le début du siècle il y eut encore moins de progrès. Un code moderne dans son genre, réglant la procédure dans les procès civils fut achevé (1911), on ajouta des lois complémentaires à certains codes anciens, mais tout cela ne changea pas le caractère disparate du système juridique ni du point de vue du contenu, ni de celui de la forme. Les larges pouvoirs consentis au gouvernement pour la législation de guerre, et qui sont restés en vigueur jusqu'à la seconde guerre mondiale, ne servaient ni la construction d'un système juridique ni la réa-

lisation de réformes dans l'esprit de la démocratie bourgeoise, au contraire, ils permettaient l'introduction de nombreuses institutions juridiques réactionnaires.

Sous le régime Horthy, au droit hongrois déjà suffisamment antidémocratique sont venus s'ajouter des éléments encore plus réactionnaires et même carrément fascistes. De la fameuse loi III de 1921 sur la protection plus efficace de l'ordre public, jusqu'à la loi introduisant la discrimination raciale, on était en présence d'un ensemble auquel s'ajoutait une jurisprudence appropriée particulièrement arbitraire dans l'administration. La situation était à peine différente en ce qui concerne la jurisprudence des tribunaux qui, en droit pénal et civil, était caractérisée par les mêmes préjugés de classe et par la même incertitude juridique que l'ensemble de la vie publique. La stérilité en matière juridique se manifeste aussi dans le fait que cette époque fut incapable de créer, dans quelque domaine que ce soit, des synthèses durables ou d'apporter des solutions juridiques de nouveau style.

2

Après la libération, il était impossible en Hongrie de commencer par mettre à l'ordre du jour la liquidation ou l'élimination de l'ensemble du système juridique réactionnaire du passé, les conditions politico-sociales nécessaires étant absentes. La libération ne pouvait marquer que les débuts de la démocratisation en ce domaine. Les succès de la démocratie nous conduisirent pas à pas vers le moment où il fut enfin possible de se fixer comme but la création d'un droit de type nouveau. Dès 1945, il apparaît clairement que la lutte menée par la classe ouvrière pour la transformation démocratique et, ensuite, socialiste du pays, devait prendre dans une large mesure la forme d'une lutte pour certaines lois et certaines institutions juridiques.

Au début de la période qui va de la libération à l'adoption de la Constitution (1949), période initiale du développement démocratique populaire, la solution des tâches juridiques difficiles et complexes devint inéluctable. Le système juridique d'avant la libération est resté, en principe, en vigueur, par conséquent le nouveau système juridique et constitutionnel devait être créé en tenant compte partiellement du droit existant, en le modifiant peu à peu, en l'abrogeant graduellement et en introduisant de nouvelles lois de caractère souvent provisoire. En d'autres termes, le nouveau pouvoir n'a pas liquidé l'ensemble de l'ancien système mais, en général, s'en est servi, c.à-d., à mesure des besoins et des possibilités, il l'a transformé immédiatement, ou par la suite, remplaçait peu à peu les anciennes lois par de nouvelles.

Même une évolution aussi graduelle a posé, immédiatement après la libération, des tâches à la fois gouvernementales et juridiques dont on ne pouvait remettre à plus tard la solution ou au moins le début de solution. Ces tâches peuvent être groupées de la façon suivante:

a) Il fallait transformer, sans tarder, les organes centraux de la représentation populaire, organiser une nouvelle Assemblée

Nationale, régler la question du chef de l'État. Dans ces domaines, l'ancien droit ne pouvait guère trouver d'application. Une nouvelle Assemblée Nationale provisoire fut donc réunie et, une Assemblée Nationale fut élue après l'adoption d'un nouveau système électoral démocratique. On réglementa les attributions du chef de l'État. C'est la loi I de l'an 1946 sur la forme de l'État qui, en instaurant la République, régla ces questions, sans prétendre encore à être définitive.

b) L'abrogation des lois expressément fascistes ne souffrait pas de retard; l'armistice y obligeait d'ailleurs le nouvel État. Cela fut fait en peu de temps après la libération.

c) Immédiatement après la libération, a commencé la démocratisation des organes locaux de l'État, des services administratifs autonomes et de la police démocratique. Le premier décret relatif à l'épuration de l'administration centrale de ses éléments réactionnaires, fut édicté puis suivi de décrets analogues concernant les autres branches de la vie nationale. La construction, sur des bases socialistes, de l'ordre définitif de l'État (des institutions) ne pouvait évidemment commencer que plus tard et se réalisa enfin en conformité avec les principes fixés dans la constitution.

d) Le Gouvernement Provisoire promulgua au début de 1945 la première loi sur les criminels de guerre et les crimes contre le peuple, afin d'établir les responsabilités pour les crimes du passé, mais elle dut être plusieurs fois modifiée par la suite. Pour ce faire, des tribunaux du peuple furent institués, composés de représentants des partis démocratiques. Ils étaient indépendants des tribunaux dits normaux. Par la suite, les procès intentés sur la base de la loi VII de 1946 relative à la protection de l'ordre démocratique et de la république relevèrent également de leur compétence.

e) Une des premières tâches de l'État démocratique populaire fut d'éliminer les survivances d'origine féodale dans certains domaines du droit et d'incorporer dans le système juridique certaines conquêtes de la démocratie bourgeoise. Sous ce rapport, il ne s'agissait pas seulement de supprimer le tribunal de la cour royale devenu archaïque, ainsi que les rangs et titres mais aussi d'abroger les règles dérivant de discriminations entre ordres sociaux, encore en vigueur dans le droit matrimonial et successoral. Il fallait encore liquider, dans les rapports du travail, les règles juridiques de caractère féodal violant la liberté personnelle, l'égalité en droit et la dignité humaine des travailleurs, etc. En outre, de nouvelles lois furent adoptées pour moderniser le droit pénal, garantir les droits des enfants nés hors mariage, etc.

f) Enfin, un élément entièrement nouveau apparut dès le début et prit une place de plus en plus importante: des lois furent promulguées qui indiquaient plus ou moins clairement la voie socialiste de l'évolution. Telles furent: le décret sur les comités d'entreprise qui assurait la participation des ouvriers à la gestion de l'entreprise, les lois des années 1945–1946 sur la prise dans la gestion de l'État et ensuite sur la nationalisation des houillères et des sources énergétiques, sur le contrôle des éntreprises industrielles et commerciales,

sur la gestion étatique de certaines entreprises de l'industrie lourde.

C'est ce dernier élément qui marque de plus en plus nettement l'évolution. Le nombre des lois exprimant les changements économiques fondamentaux, base de la transformation, allait croissant: telles la loi de 1947 sur le plan triennal, sur l'expropriation par l'État des actions des établissements financiers; en 1948, la loi sur la nationalisation des entreprises industrielles employant plus de 100 travailleurs. Parallèlement, l'élément socialiste fait son apparition dans l'agriculture, le mouvement coopératif commence à percer et, au début de 1948, est édicté le décret sur les groupes coopératifs de production. Du point de vue de la vie culturelle, la nationalisation des écoles est d'une importance capitale (1948), ainsi que les décrets soumettant l'édition à la direction de l'État, le sport et l'éducation physique à sa réglementation, etc.

Ces actes juridiques dont nous n'avons cité que les plus caractéristiques exprimaient le changement survenu dans le pouvoir de la classe ouvrière dans tous les domaines essentiels de la vie publique. En même temps, ils marquaient le passage à une nouvelle étape, plus élevée, de l'évolution où la tâche suivante pouvait déjà être l'édification du socialisme. La première étape dans l'évolution de la démocratie populaire, la transition révolutionnaire du capitalisme aux débuts de la construction socialiste était close. La nouvelle étape s'ouvrit par la proclamation de la nouvelle constitution de la République Populaire Hongroise, le 20 août 1949.

La Constitution fixe le caractère neuf, socialiste du pouvoir d'État de la démocratie populaire, définit les fondements économiques de l'État et son système politique, trace les lignes principales de la structure des organes du pouvoir et de l'administration ainsi que des tribunaux et des ministères publics et formule les principes de leur fonctionnement, donne force de loi aux droits et obligations des citoyens.

3

La promulgation de la Constitution permit de commencer, sur la base de ses dispositions et principes, la construction du nouveau système juridique de la démocratie populaire hongroise, socialiste dans ses buts et dans son contenu de classe. L'adoption de lois de type nouveau et même la codification pouvaient être mises à l'ordre du jour. La nouvelle constitution elle-même poussait à la création de nouvelles lois puisqu'elle confiait le droit et le devoir de régler les rapports sociaux fondamentaux à l'Assemblée Nationale, organe suprême de l'État, incarnation de la souveraineté du peuple, et au Conseil de la Présidence qui en est le corps permanent. Mais il était aussi urgent de doter le pays d'un droit démocratique populaire systématisé parce que la situation dans ce domaine était chaotique; les lois d'avant la libération étaient mélangées avec celles d'après 1945 et, par conséquent, ne pouvaient pas avoir un caractère unique. Enfin, et c'est ce qui était le côté décisif, les rapports économiques, politiques et sociaux en voie d'affermissement et les nouvelles

tâches exigeaient un droit au contenu nouveau. Il est clair que cela ne pouvait se faire d'un seul coup, mais le fait que les origines de la législation en vigueur étaient tellement disparates et ses formes tellement variées, rendait urgente la nécessité du travail législatif et de codification.

La première étape de ce travail de codification, c.-à-d., de l'adoption de lois générales et fondamentales, s'étend de 1949 à 1952. Partant de la Constitution, la première tâche fut d'établir constitutionnellement la structure définie des institutions publiques, et tout d'abord, de créer les organes locaux du pouvoir et de l'administration. C'est dans ce but que fut promulguée la loi sur les conseils locaux (1950). Du point de vue de l'affermissement des nouveaux rapports économiques, il fallut régler d'urgence la situation juridique des entreprises d'État, les relations contractuelles mutuelles, et définir les modes de règlement des différends juridiques surgis (1950–1951). Cette période vit naître encore la partie générale du code pénal (1950) remplaçant la partie correspondante du code de 1878, le Code du Travail (1951), la loi sur le droit de famille (1952), et, enfin, la loi sur les procédures civile et criminelle (1951 et 1952) — pour ne mentionner que les plus importants.

Comme le montre déjà cette énumération sommaire, la marche des travaux juridiques était obligatoirement déterminée par les besoins de la société, et le règlement fondamentalement nouveau de certains problèmes était inévitable. Cependant, leur mode et rythme pouvaient différer de ceux appliqués dans les autres démocraties populaires et de plusieurs points de vue ils en différaient en effet. C'est pourquoi l'expérience hongroise dans ce domaine ne peut pas avoir de valeur générale. En même temps, ces débuts de l'évolution du droit hongrois confirment certains principes valables issus des travaux relatifs à la législation socialiste.

Dans les premières décennies du XIX^{e} siècle, il y avait eu en Allemagne une discussion afin de déterminer quel est pour la codification le moment le plus propice: le début d'une période d'évolution ou plutôt «l'âge de maturité»? Cette discussion portait, entre autres, sur le caractère de la codification et le rôle qu'elle joue dans la société. La question était la suivante: la codification doit-elle résumer, tout simplement systématiser la juridiction créée par la pratique, ou bien doit-elle être tournée vers l'avenir et donner des directives juridiques indiquant le sens de son évolution? Cette discussion ne peut guère avoir de sens dans les conditions socialistes. Le droit socialiste, quelques soient les différentes formes selon lesquelles il se manifeste, regarde en avant et, tout en exprimant les conditions déjà existantes, cherche en même temps à les développer, c.-à-d. demande aux citoyens de se comporter de façon telle qu'ils servent l'édification de l'avenir. Il n'y a donc pas de doute que dans le cadre d'un régime socialiste il faille codifier en pensant à l'avenir et non seulement là où existe déjà une certaine pratique dans l'application du droit. L'expérience hongroise et celle d'autres pays socialistes en sont la preuve. Chaque constitution socialiste adoptée après la victoire de la révolution exprime, directement ou indirectement, en fixant

certains principes fondamentaux, la nécessité de créer un nouveau droit et, de même, les constitutions ultérieures, adoptées lors du passage à une étape plus avancée de l'évolution, réclament une nouvelle codification. Ainsi, p.ex., en Union Soviétique, après la première codification qui suivit la promulgation de la première constitution et après des travaux de modification, une fois achevée l'édification du socialisme, la nécessité de rénover le droit soviétique s'est immédiatement imposée, ce qui était, d'ailleurs, inclus dans la Constitution de 1936. Ce travail fut entrepris mais, interrompu par la deuxième guerre mondiale, n'a pu être achevé que ces dernières années. En Tchécoslovaquie, la première codification fut presque entièrement élaborée en 1950; or, de nos jours, justement par suite de l'adoption de la nouvelle constitution, nous sommes déjà de nouveau en présence d'une deuxième période de codification, rendue possible par la nouvelle étape de l'évolution, par l'approche de l'édification complète du socialisme.

Par conséquent, pour porter un jugement concernant une nouvelle législation dans les pays socialistes, il faut partir des modifications, par rapport aux types précédents, du rôle et de la fonction du droit, c.-à-d. du fait que le droit socialiste est aussi un moyen essentiel, employé pour accomplir les tâches sociales devenues objectivement actuelles. En bref, nous pourrions dire que les forces directrices de la société en train d'édifier le socialisme ou le communisme, attendent avec une certaine impatience que l'évolution des rapports sociaux permette et, de plus, rende actuelle la création du droit socialiste dans des formes qui se renouvellent sans cesse.

Il va sans dire que le nouveau droit ne peut pas garantir en soi une légalité socialiste de type nouveau si la législation n'est pas accompagnée d'une politique adéquate d'application. La quantité et la qualité des actes législatifs laissent voir dans une certaine mesure quelle est la position adoptée vis-à-vis de la légalité socialiste. Entre 1949 et 1953, la politique d'application des lois laissait prévaloir en Hongrie, d'une manière regrettable, la tendance caractéristique de l'époque du culte de la personnalité, qui laissait une grande place à l'arbitraire dans la justice et, notamment, dans la justice pénale. Cette tendance a conduit à des procès dépourvus de fondaments objectifs, dits procès de « conception » et à des arrêtés injustes, ce qui n'a pas manqué de porter préjudice à la démocratie populaire et, en général, d'ébranler la confiance dans l'idée de la légalité socialiste. Les déformations prévalant dans les procès politiques influençaient aussi d'autres domaines de la jurisprudence, ainsi, par exemple, le travail des tribunaux et des organes de l'administration. En ce qui concerne ces derniers, ces déformations ont assuré un grand rôle aux mesures administratives pour la solution de tâches politiques, économiques et culturelles. Les difficultés dues au caractère transitoire de cette étape historique ne peuvent pas servir de justification, car une des conditions de l'édification du socialisme reste toujours l'observation rigoureuse de la légalité socialiste qui peut faire naître et affermir la confiance des larges masses en l'État socialiste et en sa politique.

4

Au cours de l'évolution juridique hongroise des années 1953–1956, la première tâche politico-juridique fut d'affermir et de rétablir la juste pratique de la légalité socialiste et de créer les institutions propres à la garantir et à la protéger. Il fallut donc mettre en vigueur les dispositions de la Constitution portant sur la nouvelle organisation des ministères publics et des tribunaux. En ce qui concerne les ministères publics, leur nouvelle structure était fixée dès 1953. L'ordonnance ayant force de loi qui l'institua, avait pris pour principe la création d'une organisation de ministères publics n'entrant pas dans les cadres du Ministère de la Justice, dépendant non du gouvernement mais de l'Assemblée Nationale (le procureur général est élu par l'Assemblée Nationale), ce qui lie la protection de la légalité à l'activité de l'Assemblée (le procureur général étant tenu de rendre compte de son activité devant l'Assemblée). Les attributions des ministères publics furent transformées et élargies. Dans l'intérêt de la protection de la légalité, ils doivent se prononcer, outre les affaires pénales, sur les différends civils et aussi auprès des organes de l'administration. La nouveauté de leur fonction est donc qu'ils contrôlent l'observation de la légalité. Dans ces cadres, ils doivent établir si les procédures appliquées par les autorités, établissements et entreprises sont conformes aux lois.

La loi sur les tribunaux, promulguée en 1954, crée en conformité avec la Constitution, le système unifié des tribunaux, détermine leurs tâches générales et les principes démocratiques de leur fonctionnement, fixe les garanties fondamentales de la procédure judiciaire, réglemente le rôle de la Cour Suprême qui donne des directives de principe pour l'ensemble de la justice, établit quels sont les organes compétents pour élire les juges professionnels et les jurés. (Il est à noter que la disposition de la Constitution, relative à l'élection des juges professionnels, n'est pas encore entrée en vigueur, à l'exception du président de la Cour Suprême qui est élu par l'Assemblée Nationale.)

Il devint nécessaire de promulguer un autre grand groupe de lois pendant cette période, les conditions sociales permettant de développer les lois adoptées pendant la première période, de corriger les défauts que l'application avait fait apparaître et d'élargir les droits et garanties démocratiques. La modification du Code du Travail (1953) entre dans ce cadre. Le complétement et la modification des procédures civile et criminelle ont été menés à bien en 1954. Une nouvelle loi règle l'élection des membres des conseils et rend le système électoral plus démocratique. L'Assemblée a également adopté une nouvelle loi sur les conseils (1954), qui apporte un changement essentiel. Auparavant, la direction suprême des conseils relevait du Conseil des Ministres. Cela s'expliquait, d'une part, par le stade primitif de l'évolution de ce système, d'autre part, par le fait que l'on en avait sous-estimé les principes. La nouvelle loi subordonne les conseils en dernière instance à l'Assemblée Nationale et au Présidium de la République Populaire. Elle permet, en outre, la participation des masses aux activités des conseils,

exprime clairement le rôle directeur des organes locaux de l'État dans la direction de l'administration, donne à ceux-ci la possibilité de prendre des initiatives pour le règlement des affaires locales. De nouvelles règles juridiques ont paru à propos des formes de contrat liant les entreprises d'État, les tâches à résoudre et des procédures à observer par les comités d'arbitrage appelés à régler les différends entre entreprises.

En ce qui concerne la tâche fondamentale, générale, c'est-à-dire le remplacement de l'ancien droit par un droit absolument nouveau, des résultats partiels ont été obtenus pendant cette période, certes, mais on doit néanmoins constater que seuls les premiers pas ont été faits pour résoudre l'ensemble du problème, et ce, par la délégation de commissions gouvernementales appelées à codifier le droit civil et le droit pénal. Le renouveau du droit administratif se fit encore attendre; en effet, si l'on édicta un grand nombre d'ordonnances, elles étaient provisoires à plusieurs points de vue.

Dans cette période de l'évolution juridique, surtout en 1956, une partie des juristes s'est demandée si, en créant les nouvelles institutions de l'État et de la juridiction, on avait dûment tenu compte des conditions spécifiques hongroises et si l'on n'avait pas suivi mécaniquement, surtout entre 1949 et 1953, l'exemple du droit soviétique? Ce problème a une importance théorique générale et en même temps une importance pratique pour le développement des démocraties populaires et, en particulier, pour celui de leur juridiction. Sans entrer dans les détails, il faut mentionner les aspects essentiels de cette question.

Au moment de l'instauration des démocraties populaires, plus précisément, au moment de leur engagement sur la voie du socialisme, il est historiquement vrai que l'Union Soviétique était l'unique État socialiste évolué et son droit, l'unique droit socialiste entièrement constitué. Ce système juridique exprimait, par conséquent, dans ses institutions et dans ses règles, ce qui était nécessairement commun à tout droit socialiste et aussi ce qui était spécifique de l'évolution soviétique, donc, ce qui était national. Quand les démocraties populaires abordèrent la création de nouveaux systèmes juridiques, tout naturellement elles tinrent compte de l'exemple de l'évolution juridique en Union Soviétique et cherchèrent à tirer les enseignements des expériences acquises par l'URSS au cours de la création du système juridique socialiste. En utilisant ces expériences, l'on omit sans doute parfois d'analyser soigneusement le droit soviétique et de distinguer les traits généraux des caractéristiques nationales. Il est arrivé que l'on a considéré comme socialiste ce qui n'était que national, et qu'on l'a inclus dans le nouveau système hongrois. Lors des premières années de l'édification du socialisme, et étant donné l'insuffisance des connaissances, les conditions théoriques et pratiques qui auraient permis de discerner et d'établir cette distinction étaient insuffisantes, mais ceci est un autre problème.

En ce qui concerne les conditions spécifiques de la Hongrie, le passé historique joue sans aucun doute un certain rôle, cependant ce n'est qu'un des facteurs et pas

même un facteur décisif, les conditions vraiment spécifiques étant tout d'abord celles d'aujourd'hui. Ceux qui, en 1956, insistaient sur la nécessité de tenir compte des conditions nationales, remisaient au second plan les lois générales de l'évolution juridique socialiste et les traits généraux du droit socialiste. De surcroît, le mot d'ordre d'un droit «national» s'inspirant du passé historique devint chez eux un mot d'ordre de l'attaque ouverte contre la juridiction démocratique-populaire. Pour remplacer les nouvelles institutions juridiques, ils voulaient, en effet, instaurer, en fait rétablir, des institutions qui, dépassées par l'évolution, appartenaient à un système antidémocratique révolu. Ainsi, visant des institutions qui répondaient aux principes généraux du droit socialiste et aux aspirations vers une démocratie socialiste, ces revendications juridiques exprimaient des tendances politiques.

A propos de ces discussions et problèmes, il faut noter que la ligne principale de l'évolution du droit socialiste est caractérisée par la réalisation, dans les conditions concrètes de chaque pays socialiste, des lois générales et communes à l'évolution. Les systèmes juridiques de ces pays qui évoluent dans le même sens et les relations étroites qui se sont établies entre eux agissent nécessairement dans le sens d'une convergence des traits essentiels des institutions juridiques. Les traits généraux s'adaptent, au cours de l'édification, aux conditions spécifiques des pays, mais celles-ci contribuent justement à donner une expression concrète à ce qui est général. C'est ce qui caractérise, tout particulièrement de nos jours, l'évolution du droit des pays socialistes. Tandis que les institutions fondamentales du droit socialiste sont toutes créées de façon nécessaire et avec un contenu identique, elles comportent, dans les différents pays socialistes, des traits spécifiques et souvent tout à fait neufs. La convergence et l'identité des principes sont accompagnés d'une grande variété de formes d'expression qui peut quelquefois induire en erreur. Dans cette dialectique des facteurs lors de l'évolution du droit socialiste, le droit soviétique, droit de la société socialiste édifiant le communisme, joue toujours un rôle de premier plan: il fournit des enseignements et des exemples, surtout en ce qui concerne la ligne principale de l'évolution, aux pays socialistes dont le système juridique n'a pas encore atteint son plein développement. Ceux-ci, par contre, enrichissent le contenu du droit socialiste de leurs propres expériences des principes, ainsi que des différentes solutions propres à leurs conditions spécifiques mais dont on peut également tirer des enseignements généraux.

5

Le développement du droit démocratique populaire commença en Hongrie en 1957. Cette étape, qui s'achève par la construction des fondements du socialisme, peut être caractérisée du point de vue juridique comme l'étape où s'accomplit, pour l'essentiel, la création d'un droit démocratique populaire de forme nouvelle. Après l'écrasement de la contre-révolution, la liquidation complète de ses séquelles, puis, par la suite, le besoin d'une consolida-

tion politique et économique exigèrent un certain nombre de mesures juridiques qui, malgré leur caractère provisoire, répondaient aux principes et aux institutions du droit démocratique populaire en vigueur et furent prises sur leur base. En même temps, et parallèlement, se poursuivit l'édification du droit démocratique populaire, l'épanouissement de la démocratie socialiste, la création de ses garanties juridiques et leur élargissement.

En droit administratif il devint inéluctable d'établir une législation systématique et une réglementation durable. Dans certaines branches de l'administration, des réglementations partielles et les ordonnances nécessaires avaient vu le jour. Cependant, dans nombre d'autres branches, la rupture définitive avec le passé et la création institutionnelle du système des garanties demandèrent une nouvelle réglementation législative et, sous certains aspects, une réglementation par codification. La loi sur les règles générales des procédures administratives, promulguée en 1957, fut un pas de grande importance, et du point de vue de la société et de celui du droit. Elle règle et systématise, selon des principes fondamentaux nouveaux, la procédure à suivre par les organes de l'administration et l'entoure de garanties nécessaires en fixant les droits que les citoyens peuvent faire valoir au cours de ces procédures. Lors des années 1957–1962, dans un grand nombre de domaines, différents problèmes concernant les administrations spécialisées furent réglés par des lois. Dès 1957, l'Assemblée Nationale adopta la loi sur le contrôle populaire qui, en unissant le contrôle par la société et celui par l'État, créa une organisation apte à surveiller la défense de l'ordre public, la lutte contre le gaspillage des biens publics, l'observation et l'exécution des lois. L'année suivante vit la promulgation de la loi sur la retraite des travailleurs dans le cadre de la Sécurité Sociale, réglant d'une manière générale la question des retraites. C'est pendant ces années que la défense nationale fut dotée d'un règlement général; que vit le jour la loi sur l'éducation nationale (1961) dont l'exécution fut assurée par plusieurs lois relatives aux différents degrés de l'enseignement. Parmi les lois concernant les différents secteurs de la vie économique, nous citerons les lois et ordonnances sur les mines, les forêts et les chasses, l'accroissement de l'énergie électrique, les routes, le bâtiment, les eaux, etc. Cette énumération n'est certainement pas complète, loin de là, mais elle montre que le règlement juridique nouveau et systématique, nécessaire en différents domaines de l'administration, a été pour la plupart accompli.

Les fondements d'un règlement durable dans d'autres branches du droit ont également été posés à la même époque. En 1959, furent fixées les règles juridiques toujours valables, relatives aux coopératives et groupes coopératifs de production agricole. Par là furent définis avec plus de précision les fondements juridiques d'une nouvelle discipline, le droit des coopératives agricoles, sans qu'on puisse parler dès maintenant d'une codification exhaustive. Par contre, dans la codification sont à signaler deux événements d'importance capitale; le code civil (1959) et le code pénal (1961).

Nous avons déjà indirectement parlé de

l'importance du code civil en indiquant les causes qui, dans le régime précédent, l'avaient empêché de naître. L'importance pour tout le système juridique de cette codification civile, retardée pour des raisons historiques et élaborée dans de nouvelles conditions, tient non seulement à la nouveauté de son contenu, mais aussi au fait qu'elle a éliminé le droit coutumier du système juridique hongrois. Bien que, avant la libération, il y ait eu des lois partielles concernant certaines branches du droit civil, et qu'après la libération on ait aussi édicté des lois semblables, avant ce code, les règles de conduite étaient requises en plusieurs domaines par la pratique judiciaire et par les jugements du tribunal suprême, ce qui ne facilitait ni la connaissance du droit en vigueur ni le respect de la légalité. Par conséquent, le code civil a posé les bases de l'ensemble du système juridique de la démocratie populaire hongroise sous forme du droit écrit, promulgué par les organes auxquels la constitution donne le pouvoir législatif.

Le nouveau code pénal comprend, avec certaines modifications insignifiantes, la loi de 1950 sur les règles générales du droit pénal et les lois partielles édictées après la libération. En même temps, il remplace les lois pénales restées encore en vigueur, et remontant à l'ancien code pénal de 1878. Aussi son importance structurale réside-t-elle dans son caractère synthétique. Il est néanmoins évident que c'est surtout son importance du point de vue de la société qui prime. En effet, il définit les comportements menaçant l'ordre public, social et économique de la République Populaire ou la personne et les droits des citoyens, comportements qui sont sévèrement réprimés. Par suite de l'édification de ce code, et pour atteindre les buts indiqués ci-dessus, il fallut transformer également le code de procédure criminelle paru en 1962 sous la forme d'une ordonnance ayant force de loi.

Ces actes législatifs ont, pour l'essentiel, achevé de poser les fondements solides d'un système juridique démocratique populaire, nouveau tant par son contenu que par sa forme et ont créé le système définitif des organes de l'État chargés de l'appliquer. Ce qui, de l'ancien droit, reste encore en vigueur dans certains domaines de l'administration, surtout en ce qui concerne les infractions aux règles (contraventions), ne forme qu'une partie infime du droit et son élimination complète sera certainement possible dans un bref délai.

Ce droit démocratique populaire est caractérisé par sa systématisation et sa structure logique. Ceci découle de son caractère socialiste, de son contenu de classe clairement défini et aussi du délai relativement bref dans lequel il a été mis au point. Conformément aux rapports sociaux qu'il réglemente et au mode de cette réglementation, il se divise en branches dont certaines portent des dénominations identiques à celles des branches juridiques classiques. Mais celles-ci, aussi bien que les nouvelles branches, inconnues dans le système juridique précédent, sont caractérisées par un nouveau contenu social, le contenu de classe qui se manifeste dans les règles de comportement social. Ces branches, qui correspondent à la division en vigueur dans les systèmes juridiques des autres pays socialistes, sont les suivantes:

droit d'État fondé sur la constitution, droit administratif réglant l'activité des organes de l'État, droit financier qui est séparé de ce dernier, droit civil dont l'objet a déjà été décrit, droit du travail, droit de la famille, droit des coopératives agricoles de production, droit rural réglant les conditions de propriété et d'exploitation des terres (régime du sol), droit pénal, droit de procédure criminelle réglant les procédés des tribunaux, et droit public international sur la base des traités et conventions bi- et multilatéraux conclus par l'État hongrois. Comme nous l'avons dit au cours de la caractérisation de la marche des travaux législatifs, ces branches du droit sont caractérisées, dans la plupart des cas, par une loi fondamentale (loi-cadre) et par un code. Nous avons cité les exceptions où la situation est différente, du moins pour le moment. C'est pourquoi nous pouvons dire que le droit démocratique populaire hongrois est pour l'essentiel un droit codifié, toutefois, il est évident qu'une loi-cadre ou un code n'épuisent pas la matière juridique de ces différentes branches du droit.

Quinze ans pour créer un nouveau droit démocratique populaire c'est du point de vue historique une période brève, néanmoins, vu l'accélération du développement socialiste de la société, même pendant une période relativement brève une partie des lois peuvent vieillir. Ce facteur est pris en considération par la législation socialiste qui contient des lois dans lesquelles l'élément «évolution» est prévu. C'était le cas, par exemple, pour le code civil et le nouveau code pénal dont les attendus font une référence directe au fait qu'ils tiennent compte des conditions de l'étape suivante de l'évolution socialiste. Malgré ce fait, il est clair qu'une partie des lois, surtout celles de la période 1949–1953, devront subir des modifications, vu l'évolution des conditions de la société car, sous plusieurs aspects, elles n'expriment plus les conditions réelles et ne tiennent pas compte de certains éléments essentiels de notre développement. Ainsi apparaîtra l'actualité d'une nouvelle constitution exprimant que les fondements du socialisme sont posés. Des modifications deviendront nécessaires dans la législation familiale, celle du travail, et dans l'organisation de la justice. En outre, des rapports de nouveau type naîtront dans différents domaines de la vie de la société qui demanderont, dans leur ensemble, de nouvelles réglementations et de nouvelles institutions. Ainsi, par exemple, dans l'administration s'épanouiront différents éléments de l'autonomie (auto-administration) de la société, de nouveaux organes seront créés pour l'application du droit, des relations économiques de nouveau type s'établiront entre pays socialistes, etc.

En conclusion, la tâche des années à venir est double: là où les conditions de la société le permettent, il faut de nouveau réglementer certains rapports déjà réglés précédemment; dans d'autres domaines, de nouveaux rapports devront entrer dans la réglementation. Le mode de réalisation de cette tâche sera en partie effectué par la modification et le développement du nouveau système juridique. Cependant, dans l'évolution du droit socialiste, ces modifications, au moins celles qui concernent les codes, sont faites par l'adoption de codes nouveaux qui conservent les principes et

les règles ayant fait leur preuve dans la pratique et qui formulent à nouveau les règles modifiées, ou d'autres complètement neuves. Par conséquent, les systèmes juridiques socialistes connaissent toujours de nouvelles périodes de codification qui correspondent *grosso modo* aux étapes principales de l'évolution de la société socialiste. Il en découle qu'au cours de l'édification définitive du socialisme, et à la fin de cette étape, le droit démocratique populaire lui-même connaîtra une évolution et exprimera, conformément aux succès de l'édification, l'arrivée de notre société à un degré plus haut. Dans ce contexte, il formulera des exigences plus élevées quant au comportement des citoyens, d'une part, d'autre part, parallèlement à l'élargissement de la démocratie socialiste, il élargira les droits des citoyens.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Dans la présente étude, ont été utilisées les œuvres suivantes de la littérature juridique, parues récemment en Hongrie:

Eörsi, Gyula: A magyar jog fejlődésének elvi kérdései népi demokráciánk első tíz évében (Principes de l'évolution du droit hongrois dans les dix premières années de notre démocratie populaire). Annuaire de l'Université Loránd Eötvös, 1955 (pp. 501–523); ibid.: Intervention de Tibor Király sur l'évolution du droit pénal (pp. 528–536), et Károly Mártonffy: A szocialista magyar államigazgatás és államigazgatási jog tíz éve (Dix ans d'administration et de droit administratif socialistes en Hongrie) (pp. 551–567).

Une analyse générale est contenue dans l'étude de Miklós Világhy: Az új szakasz és a törvényalkotás elvi kérdései (la Nouvelle Étape et les questions de principe de la législation) dans le Bulletin de la section des sciences sociales et historiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1954, t.V. N° 1–4 (pp. 215–267).

Sur la constitution, voir: Beér, János — Kovács, István: A Magyar Népköztársaság Alkotmánya (Constitution de la République Populaire Hongroise), Budapest, 1959, introduction (pp. 5–26) et Kovács, István: The Development of the Hungarian Constitution, «Acta Juridica» Tomus IV. Fasc. 1–2. 1962; sur les conseils, voir Beér, János: A helyi tanácsok kialakulása és fejlődése Magyarországon (1945–1960) (Naissance et évolution des conseils locaux en Hongrie, 1945–1960, Budapest, 1962; sur l'évolution du droit civil, voir Mádl, Ferenc: Magyarország első polgári törvénykönyve — az 1959 évi IV. törvény — a polgári jogi kodifikáció történetének tükrében (le Premier Code civil en Hongrie — la loi IV de l'an 1959 — dans l'histoire de la codification du droit civil) dans: Bulletin de la section des sciences sociales et historiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1960, t.X. N° 1–2, (pp. 3–88); sur le droit du travail, voir Farkas, József: Munkajogunk fejlődése a felszabadulástól a Munka Törvénykönyvéig (l'Évolution du droit du travail

en Hongrie depuis la libération jusqu'au Code du Travail), Budapest, 1952; sur l'évolution du droit pénal, voir Barna, Péter: A magyar büntetőtörvényhozás fejlődésének vázlata a felszabadulástól (Esquisse de l'évolution de la législation pénale en Hongrie depuis la libération), Budapest, 1956; sur l'organisation de la législation, voir Névai, László: A magyar bírósági szervezet fejlődése a felszabadulás óta (Évolution des tribunaux en Hongrie depuis la libération) «Jogtudományi Közlöny», 1960, (pp. 210–223); ibid.: A magyar népi demokrácia ügyészségi szervezetének fejlődése (Évolution des ministères publics dans la démocratie populaire hongroise), «Állam és Igazgatás» 1960, (pp. 415–430).

Certaines caractéristiques plus ou moins détaillées de l'évolution, depuis la libération, des différentes branches du droit se trouvent dans les manuels des Facultés de droit. Nous n'en donnons pas l'énumération ici.

Enfin, l'auteur se réfère à ses propres études parues en langues étrangères sur les questions données: Ob ossobennostiakh razvitia prava Vengerskoï Narodnoï Respubliki, dans: N° 8 de l'année 1957 de la revue «Sovietskoe gossoudarstvo i pravo»; l'Évolution du droit de la démocratie populaire hongroise, «Acta Juridica», Tomus III. Fasc. 1–2 (1961); les Problèmes de la codification à la lumière des expériences acquises dans les conditions actuelles, Studies in Jurisprudence for the Sixth International Congress of Comparative Law, Budapest, 1962 (pp. 5–41).

REVUE INTERNATIONALE

FERENC PAÁL

La politique extérieure hongroise en 1965

1

Ceux qui participaient à la 20e Assemblée Générale de l'ONU, les délégués aussi bien que les journalistes, ont pu remarquer un regain d'activité de la Hongrie dans la politique internationale. L'Assemblée Générale est une tribune qui se prête particulièrement bien à cette observation. Non seulement parce que les faits et les problèmes caractéristiques d'un moment donné dans la situation internationale s'y expriment d'une façon concentrée, mais aussi parce que c'est précisément à l'Assemblée Générale de l'Organisation mondiale que la République populaire hongroise fit l'objet, il y a quelques années, d'une véritable campagne de discrimination, produit significatif de la guerre froide. C'est au cours de la 20e Assemblée que le changement de la position de la Hongrie dans la conjoncture internationale se manifesta le plus nettement.

Il est rare que la presse mondiale consacre autant de place aux interventions de représentants de petits États comme elle l'a fait dernièrement pour celle de M. János Péter, ministre hongrois des Affaires étrangères. Plusieurs journaux occidentaux l'ont considérée comme la plus importante qui ait eu lieu au cours du débat de politique internationale.

Quand, dans la crise du Vietnam qui empêche d'avancer dans d'autres domaines également, le ministre hongrois cherche à prendre part à la recherche de solutions possibles, il part de la politique de paix commune aux pays socialistes, mais en même temps se guide sur des expériences spécifiquement hongroises.

«Pendant de longs siècles — dit M. János Péter au cours de la discussion politique générale de l'Assemblée — l'Europe centrale et le bassin danubien ont été parmi les scènes principales des conflits internationaux. C'est pourquoi la Hongrie est tout spécialement intéressée dans la solution négociée des litiges internationaux et l'application conséquente des principes de la coexistence pacifique.»

2

Pendant des siècles, la politique extérieure hongroise resta marquée par la rivalité de différentes puissances. Au point de choc de forces opposées, les classes diri-

geantes hongroises cherchaient à se maintenir à la surface et à garder le vent en poupe, avec une souplesse de caméléon. Si l'on excepte les tentatives héroïques, mais presque toutes condamnées à l'échec, des combats pour l'indépendance nationale qui avaient comme but de renforcer la position du pays, pendant les XVIII[e] et XIX[e] siècles, tout en modifiant l'orientation extérieure, il est difficile de trouver, avant la récente période, la moindre trace d'une politique extérieure hongroise indépendante.

Les classes dirigeantes ont, elles aussi, parfois senti le besoin d'une pareille politique, surtout lorsque les ambitions allemandes ou turques à l'hégémonie subissaient de lourds échecs ou de graves coups, mais cela ne devait presque jamais aller au-delà d'une défense d'intérêts de classe très limités.

Évidemment, ce n'est pas parler d'une spécialité hongroise que de dire que les intérêts de classe se reflètent dans la politique extérieure. Mais, hélas, c'était déjà une spécialité hongroise des classes dirigeantes que de courir après des rêves de grande puissance, dans l'ignorance voulue des réalités de la situation internationale, après des rêves ne répondant ni aux rapports réels des forces ni aux intérêts du pays. Cette voie aboutissait inévitablement à des catastrophes.

Après la deuxième guerre mondiale, un nouveau chapitre s'est ouvert dans l'histoire de la politique extérieure hongroise. La possibilité était née de mener une politique étrangère conforme à l'évolution des rapports de force internationaux vers plus de démocratie. Quant à sa situation intérieure, par suite des transformations révolutionnaires radicales, la Hongrie se voyait indissolublement liée aux pays socialistes.

Des relations d'un style absolument neuf, différant profondément des alliances et blocs qui réunissent divers pays capitalistes dans des buts de domination, se sont établies entre les pays socialistes. La cohésion entre ces pays est due à la communauté de buts pour l'édification du socialisme et pour la défense de la paix, aussi a-t-on créé différentes formes de l'assistance mutuelle. L'appartenance au système mondial socialiste détermine la politique extérieure hongroise depuis la fin de la deuxième guerre mondiale.

C'est sur cette base que la Hongrie peut se permettre, autant qu'il est possible à un si petit pays, d'essayer de participer aux événements internationaux, en y jouant un rôle indépendant. Sous ce rapport, les abondantes expériences du passé hongrois peuvent nous guider. Nous avons appris à faire la distinction entre la politique extérieure solidement fondée et de caractère vraiment national et les improvisations occasionnelles dont il faut presque toujours chercher les ressorts dans les intérêts des ex-classes dirigeantes.

Il fallait tirer des conclusions des enseignements du passé, d'autant plus que, dans la nouvelle situation après 1945, la Hongrie devait faire valoir ses vrais intérêts par d'autres voies que celles suivies dans le passé. La Hongrie n'était pas un facteur inconnu dans l'histoire de l'Europe et, aux yeux de certains pays étrangers, elle pouvait peut-être même être considérée comme une des forces motrices de la politique centre-européenne. En fait, les intérêts nationaux de la Hongrie ont toujours joué un rôle de second plan au sein de l'Empire des Habsbourg dont elle faisait partie pendant des siècles jusqu'à la chute de la Monarchie, en 1918. C'était le même cas aux temps où un représentant de l'aristocratie hongroise se trouvait à la tête de la diplomatie de la monarchie «dualiste», comme au moment du congrès de Berlin en 1878, où l'Autriche–Hongrie était représentée par Gyula Andrássy.

Après 1945, dans le contexte de l'après-guerre, il nous fallut assumer tout le lourd héritage de cette politique et aussi toute la masse de faillite léguée par le régime de Horthy. La démocratie populaire avait à sauver le pays des ruines de la guerre et de l'alliance avec le fascisme, non seulement dans le sens de le réinvestir de sa vitalité, d'affranchir et de rendre actives les énergies précieuses du peuple, mais il lui fallut aussi combattre et surmonter la méfiance née dans l'opinion internationale en raison du rôle joué par le régime de Horthy aux côtés d'Hitler.

3

Après la deuxième guerre mondiale, en montant sur la scène de l'histoire, la République Populaire Hongroise dut faire face, dans le domaine de la politique extérieure, à trois sortes de questions. Partant de données et de principes nouveaux, elle devait régulariser ses relations avec les pays voisins, fort détériorées sous le régime de Horthy, ce qui figura au nombre des motifs du déclenchement de la guerre mondiale et de l'avance d'Hitler dans l'Europe du Sud–Est. Elle devait régulariser ses rapports avec les grandes puissances, détériorés également par suite de son engagement aux côtés de l'Allemagne hitlérienne. Enfin, mais non en dernier lieu, elle devait s'efforcer de jouer un rôle dans la politique générale en faveur de la paix et de la démocratie, s'étant bien rendu compte que l'intérêt vital du peuple hongrois, la première condition de la réalisation de ses buts étaient le maintien de la paix, le développement des relations positives entre les nations.

De ces trois groupes de questions bien volumineux, c'est la régularisation des relations avec les grandes puissances qui, par la force des choses, a occupé le premier plan.

L'Union Soviétique était la grande puissance qui avait non seulement pris part avec son armée à la libération de la Hongrie, mais était venue en aide de multiples manières dans la période suivante. Elle joua un rôle décisif pour que la Hongrie puisse prendre la place qui lui revenait dans la communauté des nations, et parvienne à avoir une autorité à des instances internationales comme l'ONU. Des facteurs géographiques et historiques agissent également dans les relations étroites établies entre la Hongrie et l'URSS et dans le fait que l'amitié inébranlable avec l'URSS est devenue le principe fondamental de la politique extérieure de la Hongrie. C'est la base de sa politique extérieure actuelle.

Les relations avec les puissances occidentales connaissent des intempéries, mais ce n'est pas de la faute de la Hongrie. A l'Ouest, dans la presse et les déclarations officielles, on caractérise souvent les relations entre notre pays et les grandes puissances occidentales comme déterminées par les différends généraux entre les pays socialistes et capitalistes. Il y a une part de vérité dans cette opinion, car il est clair que, même si nous voulions, nous ne pourrions pas nous soustraire à l'influence des lois générales venues de circonstances spéciales créées par la coexistence de deux systèmes mondiaux. Cependant, c'est de son propre gré que la Hongrie se trouve du côté du monde progressiste et démocratique, c'est de sa propre volonté qu'elle suit la voie où l'opinion publique hongroise peut se trouver en harmonie avec les idées progressistes du monde. Mais ce n'est qu'une des faces de la médaille. Ces relations se trouvent être fort influencées par les tendances qu'ont les grandes puissances occidentales à créer des différends entre les démocraties populaires. La Hongrie était une des cibles de ces visées et, au cours de la période de la guerre froide, elle dut subir

sans cesse les conséquences de la théorie dite de «roll-back».

L'atmosphère s'est quelque peu détendue quand, avec des objectifs moins agressifs, la politique extérieure américaine a commencé à appliquer des méthodes plus souples pendant la période des manœuvres dites « de relâche ». En dépit de tout cela, la République Populaire Hongroise cherche aujourd'hui comme hier, à améliorer ses relations avec les USA. Une des conditions de cette amélioration est certainement l'amélioration de l'atmosphère générale que les mesures agressives des années dernières n'ont fait qu'aggraver. La plus lourde des conséquences fut l'agression au Vietnam. Le peuple et le gouvernement de la République Populaire Hongroise condamnent cette intervention armée et, en même temps, ils s'efforcent à contribuer à la solution de ce grave problème. C'est dans ce but que le ministre hongrois des affaires étrangères a cherché les voies conduisant à une solution et, à l'occasion de la 20e Assemblée Générale de l'ONU, a eu dans ce sens des entretiens avec M. Rusk, secrétaire au département d'État. La solution du problème vietnamien pourra améliorer l'atmosphère générale, ce qui permettrait de développer les relations de la Hongrie avec les puissances occidentales sur des bases meilleures.

Quant aux relations avec la Grande-Bretagne et la France, il n'en va pas tout à fait ainsi. A l'occasion de sa visite à Londres, en 1965, M. Péter a cherché à créer une atmosphère plus saine des relations hungaro–britanniques et ce n'est pas la Hongrie qui est responsable du peu de résultats obtenus dans ce domaine. La civilisation britannique a toujours eu beaucoup de connaisseurs et de partisans en Hongrie, et les échanges commerciaux entre les deux pays se développent aussi d'une manière satisfaisante. Le trop grand engagement de la Grande-Bretagne dans la politique agressive des États-Unis est pour elle l'obstacle principal à l'établissement d'amitiés plus profondes non seulement avec la Hongrie, mais aussi avec les autres pays progressistes du monde.

Il faut faire une place à part aux relations avec la France, qui évoluent dans un sens positif. La part décisive en revient aux efforts de la France pour poursuivre une politique indépendante et profondément nationale qui puisse contribuer à la solution de plusieurs problèmes litigieux. Pour s'être désolidarisée de la ligne américaine et pour avoir contribué à la solution de toute question menaçant la paix, la France s'est acquis une grande sympathie dans le monde entier. L'opinion publique hongroise éprouve beaucoup de sympathie pour la France qui a toujours eu une influence bénéfique sur la culture et l'évolution des idées démocratiques en Hongrie. Le ministre hongrois des affaires étrangères, lors de sa visite au général de Gaulle en 1965, a souligné que la Hongrie s'intéressait vivement à la théorie gaulliste de «l'Europe des patries» qui, pour nous aussi, évoque des souvenirs historiques. Nos relations avec la France peuvent être importantes du point de vue qu'elles démontrent la possibilité qu'ont les pays de systèmes sociaux et économiques différents de coopérer sur la base du principe de la coexistence pacifique. Cette coopération peut s'avérer efficace indépendamment de l'évolution des tendances générales dans le monde.

4

Après la deuxième guerre mondiale, des relations d'un type nouveau se sont établies entre la Hongrie et les pays voisins. Un des traits principaux de la politique extérieure de la République Populaire Hongroise est ce que l'on pourrait appeler

« politique de bon voisinage » qui fait le plus nettement ressortir les possibilités ouvertes dans la période actuelle non seulement pour la Hongrie, mais aussi pour les autres nations du bassin danubien. Dans le passé, une des contradictions qui se faisait le plus gravement ressentir dans la situation de la Hongrie, était les divergences entre les intérêts des peuples voisins. La politique d'oppression nationale avant, et l'irrédentisme après la première guerre mondiale, la politique de la Petite Entente visant à isoler la Hongrie, ont conduit finalement à une situation permettant à Hitler d'assujettir l'un après l'autre les peuples de la vallée du Danube.

Un tournant décisif est survenu quand en Hongrie et dans la majorité des pays voisins les principes du socialisme ont réussi à prendre le dessus. Les pays voisins ont non seulement des fondements communs dans les principes de l'édification du socialisme, mais ils ont pu créer les formes actives de coopération économique. Une coopération s'est établie entre les pays membres du Conseil d'Entraide Économique dans le cadre duquel sont élaborés et réalisés des plans communs d'échanges et de développement industriel. Ces relations constituent un nouvel élément de grande importance de la coopération des peuples danubiens.

Nous sommes arrivés à une position sans équivoque dans toute question liée au maintien de la paix. La politique de paix, ferme et conséquente, a créé, dans la situation donnée, des circonstances favorables à la coopération entre les peuples de la vallée du Danube.

C'est sur cette base que plusieurs pays, dont la Hongrie, ont pu sortir de l'encerclement de blocs hostiles et donner un plus grand relief à leurs propres intérêts nationaux dans les relations internationales. Sous ce rapport, les expériences du passé ont joué également un certain rôle. Tant que le facteur dominant dans cette région était la politique de l'Empire des Habsbourg ou du Reich, les peuples danubiens ne pouvaient se retrouver. Dans cette situation, un rôle fatal incombait aux classes dirigeantes hongroises engagées aux côtés des ambitions de l'empire allemand. Pour Vienne et Berlin, la Hongrie fut toujours un tremplin pour les visées allemandes vers l'Est, tandis que les peuples de cette région regardaient la Hongrie comme un bastion avancé des aspirations allemandes. Dans ces circonstances l'atmosphère d'amitié était impossible dans la vallée du Danube où, pourtant, vivent des pays qui ont les mêmes intérêts et sont liés par de nombreux souvenirs historiques.

La situation actuelle dans laquelle des rapports solides s'établissent entre ces peuples signifie en même temps la justification pour la Hongrie de ses bonnes traditions historiques. La nouvelle situation qui, évidemment, n'est pas sans nuages sous tous les rapports, justifie la conception de Lajos Kossuth sur la possibilité de coopération entre les peuples danubiens et sur l'utilité de cette coopération, à l'encontre des théories philosophiques de l'histoire par lesquelles, dans la seconde moitié du siècle dernier et, dans certains milieux même aujourd'hui, on a voulu justifier l'existence de la monarchie des Habsbourg. L'indépendance nationale a de fortes racines démocratiques et populaires et elle ne doit pas faire naître de constantes rivalités entre les pays danubiens, mais au contraire, une compréhension mutuelle et une coopération fructueuse.

Il faut parler à part des relations avec l'Autriche, car là, il ne s'agit pas de principes communs, mais de certains intérêts communs qui ont un heureux effet sur la coopération entre les deux pays. La situation est devenue favorable à ces relations quand, après la signature du traité d'État, l'Autriche s'était engagée à la neutralité. Tout témoigne

de son renoncement définitif au rôle qu'elle avait joué dans la guerre froide, adopté contre son gré après la deuxième guerre mondiale, contrainte par les rapports de force du moment. La visite à Budapest du ministre autrichien des affaires étrangères et celle de son homologue hongrois à Vienne ont marqué une étape décisive dans l'évolution de ces relations. Six mois à peine ont séparé ces deux événements. Le ministre autrichien est venu en Hongrie en 1964 et le ministre hongrois lui a rendu sa visite au printemps de 1965. Des accords importants pour les deux pays ont été mis au point, mais au delà de ce fait, la signification de ces visites était de prouver devant le monde le réalisme de la théorie de la coexistance pacifique. La presse mondiale a souligné à la quasi-unanimité que la rencontre des ministres des deux pays voisins constituait un succès de cette politique dont l'affermissement seul avait permis ces rencontres. Il n'y a pas de doute que le développement des bonnes relations hungaro-autrichiennes contribue à la cause de la paix mondiale et à la coopération en Europe Centrale.

5

La Hongrie considère comme une nécessité d'importance l'affermissement des relations avec ses voisins. Elle apprécie également le fait que la presse mondiale considère son rôle comme un des facteurs importants de la consolidation en Europe centrale. Ces derniers temps, de nombreux commentaires de presse ont paru et de nombreuses déclarations ont été faites sur le rôle important de la Hongrie dans la vallée du Danube et dans la politique internationale en général. L'affermissement de la situation politique de la République Populaire Hongroise se manifeste dans le fait qu'elle entretient des rapports diplomatiques avec 66 pays et participe aux travaux de 450 organisations internationales. Elle a surtout un rôle tout particulier au sein de l'ONU, non seulement à cause de l'importance de cette organisation, mais aussi parce que c'est sur ses tribunes que la diplomatie hongroise a dû mener un des combats les plus durs qu'elle ait jamais connus. Nous enregistrons plusieurs signes de l'estime portée à notre pays dans l'ONU, dont un est le fait qu'une des commissions les plus importantes, la 1ère Commission politique a élu comme président Károly Csatorday, délégué permanent de la République Populaire Hongroise à l'ONU.

Le renforcement de l'autorité de la politique hongroise se manifeste aussi dans les relations étroites et amicales avec toute une série de pays en voie de développement,* éloignés certes de la Hongrie, mais ayant des vues analogues dans la lutte menée pour la paix et l'indépendance nationale et ayant même des intérêts rapprochés.

La reprise d'activité de la politique extérieure hongroise eut lieu en une période où une large différenciation des positions et des actions internationales peut être observée. Par rapport aux deux grandes lignes principales de la période de guerre froide, les événements internationaux suivent aujourd'hui plusieurs voies différentes. L'époque du monolithisme est révolue et même si les deux ou trois grands blocs formés à cette époque se maintiennent encore, plusieurs voies se sont ouvertes pour la rencontre des différentes nations qui peuvent les suivre ensemble au moins pendant une longue étape.

Les dirigeants de la politique extérieure hongroise ont reconnu en temps utile les possibilités qui s'ouvrent dans cette situation pour une nation petite mais active et civilisée et qui s'efforce de s'assurer les conditions d'un avenir heureux.

* Voir sous ce rapport l'article d'Egon Kemenes (p. 110) et de Péter Veress (p. 116)

BÉLA CSIKÓS-NAGY

*Le bassin du Danube vu de Hongrie**

La Hongrie, avec ses 10 millions d'habitants, a une production que l'on peut évaluer à environ 4,5 milliards de dollars. La production annuelle par tête d'habitant est de l'ordre de 450 $, ce qui la place au rang des pays moyennement industrialisés. Cette situation est le résultat du développement qui s'est affirmé au cours des dernières décennies. Le revenu national du pays a triplé entre 1938 et 1964.

L'économie hongroise a connu un développement inégal. L'industrie, qui ne représentait en 1938 que 37 % du revenu national, en fournit la majeure partie en 1963 avec une participation de 63 %. Au cours de cette même période, l'industrie du bâtiment a également connu un accroissement considérable. Sa part dans le revenu national est passée de 2 à 11 %. Par contre, le taux de l'agriculture a connu un net déclin dans la structure de notre économie: sa part dans le revenu national s'est abaissée entre 1938 et 1963 de 53 % à 19 %.

Le changement des proportions prises par l'industrie et l'agriculture dans l'économie nationale hongroise est frappant. C'est le résultat d'un développement grâce auquel la production industrielle est 5 fois et demie plus grande qu'avant-guerre, tandis que l'agriculture n'enregistre qu'un accroissement de 60 à 70 %. Ces chiffres témoignent des succès d'une gigantesque industrialisation. Ils montrent en même temps le point faible de notre politique économique. L'agriculture hongroise a pris du retard non seulement sur le rythme général du développement dans le pays, mais aussi sur l'évolution que l'on devrait normalement prévoir pour l'agriculture et que celle-ci connaît dans plusieurs pays occidentaux. Cela ne veut pas dire que la Hongrie ait renoncé à l'expansion agricole. Le retard est survenu tout d'abord parce que les buts fixés n'ont pas été réalisés dans ce domaine. La raison en est sans doute le manque de coordination, (ceci est valable surtout pour les premières années de la planification), entre les plans de développement et l'équipement technique et matériel des exploitations. Au cours des ces dernières années, beaucoup d'efforts ont été déployés pour éliminer peu à peu cette faille de la politique économique.

Malgré certaines disproportions dans la structure économique du pays, au fond, en Hongrie aussi on peut observer les transformations structurales de la société qui caractérisent l'évolution générale consécutive à l'industrialisation et à la production plus variée. Avant la guerre encore, 50 % de la population active étaient employés par l'agriculture. Aujourd'hui, le chiffre des travailleurs agricoles ne représente que 1/3 de la population laborieuse. En 1930, 30 % seulement de la population habitait les villes, aujourd'hui, cette proportion est passée à 42 %. Ajoutons à cela que si, dans les années 1930, le salaire des travailleurs de l'agriculture ne représentait que 50 à 55 % du

* Texte de la conférence prononcée à la session du *Donaueuropäisches Institut*, tenue à Gratz du 31 mai au 2 juin 1965.

salaire industriel, en 1963, il atteint 78–83 % et que, d'après les calculs prospectifs, la parité des revenus agricoles et industriels sera réalisée au début des années 1970.

La Hongrie n'aurait pas pu atteindre ces résultats sans une division internationale du travail dans le domaine économique. L'échange commercial par tête d'habitant dépasse 200 $ par an. Par là, la Hongrie prend place parmi les pays dont l'économie est de caractère nettement *ouvert*, qui organisent et développent la production sous l'égide d'une forte division internationale du travail.

Les changements de structure survenus dans l'économie nationale se reflètent tout naturellement aussi dans la structure des échanges. Dans les exportations hongroises, les produits alimentaires représentaient 57 % en 1938 et les matières premières, 24 %. Les machines et les produits industriels de consommation ne fournissaient que 19 % du total des exportations. Les produits transformés dans l'industrie provenaient pour 50 % de l'importation. Avec les devises que lui rapportaient ses exportations, notre pays achetait, surtout dès 1938, des matières premières qui représentaient 73 % de l'ensemble des importations.

Au cours des deux dernières décennies, des efforts considérables ont été faits pour développer les centres de production d'énergie et de matière première dans le pays. L'industrialisation s'est poursuivie dans ce sens, surtout dans les années cinquante. Mais la Hongrie est connue comme l'un des pays les plus pauvres en ressources énergétiques et, à quelques exceptions près, en matières premières industrielles. Donc, pour des raisons objectives, l'industrialisation ne pouvait être réalisée que par l'augmentation systématique de l'importation des bases énergétiques et des matières industrielles brutes. Il est, par conséquent, tout à fait naturel que, comme avant la guerre, l'importation des matières premières occupe la première place dans les importations, bien que sa part soit descendue de 73 % d'avant la guerre à 55 % actuellement.

Cependant, l'importation des matières premières ne peut plus être contrebalancée dans la même proportion qu'avant la guerre par l'exportation des produits alimentaires. Nous en avons déjà donné une raison: le développement de l'agriculture a pris un grand retard sur le rythme général de l'expansion. En outre, grâce à l'augmentation du niveau de vie, une part toujours croissante des produits agricoles va à la consommation intérieure et est ainsi soustraite à l'exportation. Il suffirait de citer la consommation annuelle de viande par tête d'habitant, environ 50 kg par an, tandis qu'avant la guerre elle n'était que de l'ordre de 31 à 33 kg. Pendant la même période, la consommation du sucre par tête d'habitant est montée de 10 à 11 kg à 30 kg annuels.

Dans ces conditions, il est absolument clair que même un développement plus prévoyant de l'agriculture n'aurait pas eu comme résultat le maintien de la structure traditionnelle des exportations hongroises. Les changements de structure dans la société et dans l'économie survenus au cours des deux dernières décennies devaient nécessairement se refléter dans des modifications de structure des échanges commerciaux.

Un signe du changement considérable dans la structure des échanges est le fait que la réduction de la part prise par les produits alimentaires dans les exportations de 57 % à 23 % s'est accompagnée d'une augmentation de 20 % à 54 % de la part des machines et des articles de consommation industriels.

Ces quelques références à la structure de l'économie hongroise suffisent peut-être à montrer que notre pays s'en tient au principe de la coopération internationale et qu'il n'est pas dans ses intentions de suivre une

politique d'autarcie. De même, nous sommes contre l'autarcie dans la division internationale du travail. Cela veut dire que nous sommes contre toute autarcie, soit

dans un système fermé de la coopération économique entre pays groupés sur une base politique, soit

dans la formation de blocs économiques répondant à des sphères d'attraction géographiques.

Nous estimons que toute tendance à l'autarcie signifie une renonciation injustifiée à des possibilités, réalisables uniquement par voie de la division internationale du travail, prise dans son sens le plus large.

De même, nous ne croyons pas à une économie mondiale libre, c'est-à-dire à une hypothèse suivant laquelle tout pays pourrait participer à conditions égales et avec les mêmes chances à un commerce international libéralisé. Selon nous, les problèmes de la coopération économique mondiale doivent être envisagés dans leur complexité. Les tendances les plus diverses y coexistent et y font sentir leur influence. Ceux qui veulent faire leur preuve dans le système compliqué des relations économiques entre différents pays doivent tenir compte de ces tendances.

L'une d'elles est, sans aucun doute, la désintégration du système économique mondial suivie des tendances intégrationnistes qui se font valoir dans les relations des pays capitalistes comme dans celles des pays socialistes. Comme on sait, la Hongrie fait partie, dans le cadre du système socialiste mondial de l'économie, du Conseil d'Entraide Économique (Comecon) au sein duquel se réalise la collaboration économique de huit pays socialistes. Par conséquent, pour la Hongrie, le Comecon se présente comme une des réalités économiques à partir desquelles elle doit juger des problèmes de la coopération internationale dans l'économie.

Dans la pratique, cela se manifeste dans le fait que 70 % des échanges de la Hongrie se font avec les pays du Comecon et seulement 30 % avec d'autres pays. Mais ce qui est encore plus important du point de vue hongrois, c'est que les conditions économiques de l'industrialisation dans notre pays ont été créées essentiellement grâce à la collaboration économique systématiquement développée avec les pays du Comecon. Autrement dit, tandis que les pays non-membres du Comecon voudraient effectuer des échanges avec notre pays sur la base de conceptions identiques à celles d'avant-guerre, nos relations avec les pays du Comecon sont fondées sur les critères de l'industrialisation multilatérale. Cela saute aux yeux si nous examinons la structure des échanges d'après la nomenclature des articles exportés respectivement dans les pays du Comecon et dans les autres. De ce point de vue, deux courants inverses se font jour. Dans le cadre du Comecon, la Hongrie échange des machines contre des matières premières, avec les autres pays, des produits alimentaires contre des machines. Ce n'est évidemment que la tendance principale.

Il s'ensuit que le Comecon a une très grande importance pour notre pays. Toutefois, ce système de coopération ne peut suffire à résoudre tous les problèmes de l'économie hongroise. Chaque pays-membre du Comecon participe à cette division du travail en tenant strictement compte de ses intérêts nationaux. Ceux-ci changeant avec l'expansion économique, leur coordination régulière pose des problèmes en elle-même. En même temps, aucun des huit pays du Comecon, la Hongrie comprise, ne se limite aux possibilités qu'offrent ces seules relations si importantes qu'elles soient par suite de la richesse en matières premières de l'Union Soviétique et grâce à son économie développée et variée. La Hongrie ne néglige pas, au contraire, apprécie hautement, même en

ne tenant compte que des résultats actuels, les échanges hors du Comecon. Nous sommes d'avis que leur développement offre des avantages réciproques à tous les pays qui y participent.

On peut trouver naturel que notre pays soit avant tout intéressé dans la pleine utilisation des possibilités réelles qu'offre une coopération toujours plus étroite entre les peuples de la vallée du Danube. Toute notre histoire, notre situation géographique et les conditions naturelles de la coopération font du bassin danubien une réalité économique du point de vue hongrois. C'est pourquoi le Comecon représente pour nous une des formes de la coopération économique qui commencent à se dessiner dans le bassin danubien.

La coopération économique étroite entre les peuples danubiens est en Hongrie une aspiration séculaire, cependant, au cours de notre histoire, des différends politiques firent le plus souvent obstacle à sa réalisation. La transformation socialiste a créé des conditions favorables à cette coopération. On sait que cinq des huit pays danubiens sont membres adhérents du Comecon, et la Yougoslavie membre associé. Entre les deux guerres, la Hongrie n'entretenait avec ces pays que des relations économiques extrêmement lâches. Elles en paraissent d'autant plus étroites et variées aujourd'hui. Ce n'est pas un hasard si l'on voit, dans le cadre du Comecon, se renforcer les tendances qui devront contribuer, dans un système d'accords bilatéraux, à la coopération des pays danubiens voisins et, sur cette base, au développement de l'économie.

Donc, pour nous, le bassin danubien est une réalité économique en soi. Nous savons très bien que le cours du Danube ne s'arrête pas à nos frontières occidentales. Nous nous rendons compte des avantages que présentent les relations économiques avec tous les pays du bassin danubien, mais aussi des obligations que nous impose notre situation géographique.

Située dans la région centrale de l'Europe, et au centre du bassin danubien, la Hongrie est, depuis des millénaires, une plaque tournante des voies de communication routières, fluviales et, désormais, aériennes. Peu de pays dans le monde possèdent une situation géographique et des voies naturelles aussi favorables au transit d'une communication intense. Et nous nous rendons compte que, dans l'avenir, leur importance ne cessera de s'accroître. Pour le moment, le Danube ne relie que huit pays entre eux et, par la mer Noire, avec les autres continents. Mais la réalisation de la grande voie navigable transversale Danube-Mein-Rhin et Danube-Oder-Elbe ainsi que la grande voie circulaire de l'Europe de l'Est créera un réseau fluvial uni. On est en droit d'attendre de la Hongrie qu'elle assure à la navigation les meilleures conditions possibles sur son secteur.

Du point de vue de toute la navigation danubienne et de son développement, nous attribuons une très grande importance à la Commission du Danube fondée en 1948 à Belgrade. C'est pour la première fois à Belgrade que fut créée une organisation où coopèrent les seuls pays riverains. L'adhésion en 1959 de l'Autriche à cette organisation qui siège à Budapest, est un fait dont il faut se réjouir. La République Fédérale Allemande n'est pas membre de la Commission, mais participe néanmoins à ses travaux par l'entremise d'experts qui prennent part aux sessions et aux assemblées. Dans le cadre de la Commission, on est parvenu à régler de nombreux problèmes d'intérêt général touchant à la navigation en ne s'écartant jamais des principes de coopération et de respect réciproque des intérêts.

Dans ses plans à long terme, la Hongrie attribue une importance toute particulière

au développement de la navigation danubienne. Ces plans portent notamment sur des travaux de régularisation et de canalisation, qui assureront une profondeur de 2,5 et de 3,5 m sur tout le long du secteur hongrois du Danube. Ces gabarits ont été définis et recommandés par les experts des pays danubiens travaillant dans le cadre de la Commission du Danube. L'augmentation des profondeurs permettra l'utilisation de types de bateaux plus modernes à plus grand tirant d'eau et, en général, à plus grande capacité.

La navigation hongroise veut se préparer avec tout le soin requis à ne pas faillir aux tâches de l'avenir, et surtout à celles qui lui incomberont après la réalisation du réseau fluvial européen au système unifié. Pour cette raison, la modernisation de la flotte est un des problèmes fondamentaux des plans d'expansion. Une place importante revient ici au développement du Port franc national de Csepel. Nous l'estimons particulièrement important, car notre but est de faire du port de Budapest un centre important de la navigation marchande et du transport de passagers internationaux. Notre point de départ dans ces perspectives est la conviction que les ports modernes de l'avenir seront ceux qui non seulement seront à même de satisfaire aux exigences des opérations de chargement et de déchargement du transport fluvial, mais également de répondre aux demandes spéciales du transport ferroviaire et routier et, de plus, permettront, dans une certaine mesure, d'y relier aussi le transport aérien. Du point de vue de l'avenir des ports, il est extrêmement important d'assurer les meilleures conditions à l'exploitation et au trafic des territoires francs et des ports libres. En tenant compte de ces considérations, on a élaboré les plans à long terme pour la construction du port libre, qui vient d'être entreprise.

L'influence des cours d'eau sur l'habitat s'accroît aujourd'hui. L'expansion industrielle, les techniques nouvelles demandent de plus en plus d'eau. Cela explique pourquoi tant d'entreprises industrielles se sont implantées le long du Danube. Une grande partie de l'eau utilisée retourne, souillée, au cours d'eau. Dans beaucoup d'endroits du monde, les besoins de la population en eau potable et en eau de ménage sont couverts à l'aide de prises d'eau aux fleuves et rivières. Budapest abonde en sources d'eau potable d'excellente qualité, mais ses besoins actuels sont satisfaits pour 15% directement par le Danube, et cette proportion ne cessera d'augmenter. Par conséquent, dans l'avenir, la protection contre la pollution des eaux deviendra une question vitale, même pour des fleuves à aussi grand débit que le Danube. Aujourd'hui déjà, 1 ½ millions de m^3 d'eau souillée se déversent journellement dans le Danube sur son secteur hongrois. Les eaux résiduaires des industries pétrolières, alimentaires, chimiques et du papier sont particulièrement nocives.

La construction des barrages détériorera sans aucun doute la situation. Dans le courant ralenti l'auto-épuration sera réduite. La pollution des eaux par les matières radioactives vient s'ajouter à ces dangers. C'est pourquoi la protection contre la pollution des eaux est l'intérêt commun des peuples vivant dans le même bassin et, dans ce but, il est indispensable d'utiliser tous les moyens et toutes les formes de coopération.

Les problèmes du bassin danubien vont plus loin que les problèmes du seul Danube. Et la coopération dans le domaine du transport est une question plus large que la coopération au niveau de la navigation danubienne. En ce qui concerne le transit ferroviaire, il nous faut tenir compte d'une augmentation considérable des arrivages ou des départs de marchandises en provenance ou à destination de l'URSS. C'est pourquoi dans

la modernisation du réseau ferroviaire, la première place revient aux lignes qui ont un rôle à jouer dans les transports en transit. Nous comptons également sur l'intensification de la circulation routière. Nous désirons signer des accords internationaux surtout en vue de mieux exploiter les retours. Dans nos plans à long terme, la première place revient à la construction de la section hongroise de la ligne Vienne—Budapest—Belgrade.

Le système énergétique réuni des pays danubiens prend des formes de plus en plus réelles. Les conditions géologiques des pays danubiens dans le domaine de la production des sources énergétiques sont extrêmement variées. De ce point de vue, c'est la Hongrie qui se trouve dans la situation la plus défavorisée. Actuellement, la consommation d'énergie en Hongrie dépasse de 30 % la moyenne mondiale, et c'est le charbon qui a la prépondérance dans sa structure énergétique. Malheureusement, les ressources de charbon, qui forment la base de l'énergie, sont relativement pauvres en calories, leur extraction est faite en majeure partie au fond et dans des conditions peu favorables à la mécanisation complexe. Les analyses comparatives des données internationales montrent qu'en Hongrie, la productivité dans l'industrie charbonnière est 4 à 5 fois moindre que dans des pays plus favorisés. De l'analyse des relations entre prix de vente et prix de revient, il ressort qu'avec des prix de charbon aussi élevés la production industrielle est, elle aussi, plus chère de 10–50 % en moyenne, et dans les industries demandant beaucoup d'énergie, de 50–200 % par rapport aux pays qui peuvent exploiter leurs sources d'énergie dans des conditions favorables.

Dans les années cinquante, à défaut d'une coopération internationale satisfaisante, notre pays s'est vu contraint d'intensifier sa production de charbon qui devait accuser par la suite une augmentation annuelle de 8 à 10 %. L'efficacité économique de nos investissements a diminué en conséquence. Dans les années soixante, la situation s'est modifiée en notre faveur. Un rôle décisif est ici dévolu à un pipeline qui traverse cinq pays et par lequel l'Union Soviétique transporte déjà dans le bassin danubien 15 millions de tonnes de pétroles. Grâce à cela surtout, le rythme annuel d'accroissement de l'extraction charbonnière a pu être freiné, jusqu'à descendre de 2 à 3 % seulement et la structure énergétique du pays est en voie de transformation, la part du charbon s'étant vue réduite à 2/3.

La Hongrie met à profit toutes les possibilités de réaliser une coopération énergétique avec les pays danubiens. Un grand réseau électro-énergétique, étendu à sept pays, a été créé. Ce réseau est avantageux pour tous les pays participants, car il permet de réduire les réserves des centrales électriques. Les périodes de pointe n'étant pas les mêmes dans les différents pays, une meilleure utilisation des capacités est également devenue possible. Nous attribuons une importance particulière à un accord austro-hongrois qui, après l'accord austro-tchécoslovaque, permettra dès 1968 de développer encore davantage le système électro-énergétique. Pour l'énergie électrique, la Hongrie est astreinte à l'importation, mais elle est en revanche capable de fournir du courant aux heures nocturnes, et surtout au cours des mois d'hiver quand c'est avantageux pour l'Autriche, tandis que l'Autriche peut nous donner de ses excédents d'énergie électrique surtout pendant les mois aux grands débits d'eau.

Notre pays participe aussi à la construction du système hydro-énergétique danubien. L'énergie hydraulique, utilisable en théorie sur le Danube, est de 6000–7000 MW. Malheureusement, sur le secteur hongrois, la production économiquement utilisable n'est que

de 300–400 MW. L'ouvrage le plus important dans nos plans est le système hydro-énergétique commun hungaro-tchécoslovaque.

Le degré d'application du principe de la division du travail entre pays économiquement développés peut être jugé de plus en plus sur l'intensité et les modalités de la coopération industrielle, la production en grandes séries qui en résulte, les compléments de profil aux équipements complexes.

Il nous semble qu'une certaine méfiance et un grand nombre d'hypothèses fausses freinent la coopération industrielle entre la Hongrie et les pays non socialistes, surtout ceux de l'Europe occidentale.

Les économistes bourgeois de l'Ouest émettent souvent l'opinion que ce sont les pays de l'Est qui font obstacle à une coopération plus étroite entre l'Est et l'Ouest, par exemple avec leur politique autarcique des prix. Ils se réfèrent aux prix intérieurs très élevés des machines et d'autres articles industriels d'importation, en disant qu'au fond, le gouvernement protège par là la production intérieure. Ils ajoutent que, même si les prix pratiqués rendent déficitaire la production intérieure, cela n'a pas d'importance puisque l'État la subventionne et que, par conséquent, le prix moins élevé n'est pas plus avantageux pour le producteur capitaliste. Dans nos systèmes dirigés, le prix des produits identiques est identique et celui des produits apparentés est proportionnel. Les firmes capitalistes en tirent la conclusion que même si c'est pour créer une concurrence aux autres firmes capitalistes, offrir des avantages à la Hongrie est dépourvu de sens.

Quelle est notre position dans ces questions? Nous partons du fait que, dans nos exportations, ce n'est pas l'accumulation de l'or ou des devises qui nous guide. Nous cherchons à avoir des échanges avec les pays capitalistes dans les limites de nos possibilités de crédit. Les échanges Est–Ouest sont accompagnés de l'endettement de certains pays socialistes, dont la Hongrie. Ces échanges sont donc limités uniquement par notre solvabilité et non par les prix élevés des produits d'importation. Une amélioration de notre solvabilité changerait évidemment notre politique des prix. Dans nos conditions, l'importation est de toutes façons réglée uniquement par les prescriptions du plan, et non par les prix.

La division du travail dans l'économie et la coopération industrielle créent des obligations aux deux côtés. En ce qui concerne l'industrialisation en Hongrie, nous avions plusieurs fois nous-mêmes constaté que, dans le passé, elle était poursuivie dans une direction par trop extensive. Ces dernières années, nous avons fait des efforts pour la diriger dans un sens plus intensif. Les indices qualitatifs (modernisme, solidité, etc.) ont de plus en plus tendance à passer au premier plan. En résultat de ces efforts, l'industrie hongroise a, dans plusieurs domaines, des produits qui peuvent servir de base réelle à la coopération avec des pays industriels plus développés que la Hongrie. Notre tâche est de persévérer dans cette voie. Mais les pays occidentaux qui veulent pratiquer des échanges avec nous doivent se rendre compte que l'adaptation de notre production aux standards techniques qui prévalent en Occident exigent de nous des sacrifices considérables. Il ne s'agit pas seulement de la longue préparation que demande l'organisation de nouveaux débouchés, on ne peut non plus sous-estimer l'importance des besoins en investissements qui y sont liés. Mais, pour que ces derniers soient absolument rentables, la stabilité dans la coopération doit être plus grande qu'elle ne l'est actuellement. Tout le système des quota et son mécanisme devra être coordonné avec ces exigences.

Je pense qu'il va sans dire que « le bassin du Danube vu de Hongrie » c'est aussi la question des relations austro-hongroises. Entre les deux guerres, la coopération de nos deux pays était bien plus étroite qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans les années 1933–1937 10 % des exportations autrichiennes en moyenne étaient destinées à la Hongrie et la part de l'Autriche dans les exportations hongroises représentait 20 %. Les échanges touristiques entre les deux pays atteignaient également un niveau élevé.

Après la guerre, la transformation de la Hongrie en pays socialiste a eu comme résultat provisoire un isolement presque total des deux pays l'un de l'autre jusqu'à la fin des années cinquante. La situation était telle que les échanges commerciaux avaient une importance insignifiante dans la vie économique des deux pays, tout comme les échanges touristiques en ce qui concerne les contacts entre nos deux peuples. En 1959 3 % seulement des exportations hongroises allaient vers l'Autriche; les exportations autrichiennes vers la Hongrie constituaient également 3% du total. Cette année-là 8481 touristes hongrois seulement ont visité l'Autriche et 13 307 autrichiens la Hongrie.

Depuis, la situation s'est améliorée. En 1959, un protocole d'échanges de trois ans a été signé, et renouvelé en 1962 pour cinq ans, à la suite de quoi les échanges suivent une tendance montante. Le tourisme connaît surtout un grand essor. En 1963, 55 348 touristes autrichiens ont visité notre pays et 12 684 Hongrois ont séjourné en Autriche sans compter ceux qui passaient par l'Autriche pour se rendre dans d'autres pays. Ces chiffres, surtout du côté hongrois n'ont cessé d'augmenter depuis.

Nous estimons qu'une coopération économique encore plus intense et fructueuse est possible avec l'Autriche. Elle est limitée, pour le moment, surtout par la solvabilité du côté hongrois. Mais qu'est-ce qui limite la solvabilité? Une des raisons en est, sans doute, que l'Autriche, comme plusieurs autres pays occidentaux, voudrait développer ses échanges avec la Hongrie dans le sens de la structure dite traditionnelle, d'avant la guerre. Dans ce sens, les échanges avec les pays occidentaux sont difficiles à élargir. Heureusement, nos partenaires occidentaux, l'Autriche y comprise, commencent à s'en rendre compte. Les visites réciproques de délégations ayant pour but la prospection du marché et l'étude des possibilités de la coopération industrielle font déjà apparaître une nouvelle tendance qui permet d'espérer l'intensification et la stabilisation de nos relations économiques.

En tout cas, dans le domaine de la coopération industrielle austro-hongroise, nous avons surmonté les difficultés du début. L'accord d'échanges signé pour cinq ans entre les deux pays a ouvert la voie aussi à une coopération industrielle prévoyant l'exportation commune, dans des tiers pays, de machines et d'équipements complexes. L'industrie hongroise est plus avancée dans la fabrication de turboagrégats de grande capacité tandis que l'industrie autrichienne l'est dans la production de chaudières à vapeur et des installations annexes. Cela a conduit à la réalisation d'un programme d'exportation en commun de thermocentrales. Ce fait peut servir d'exemple pour la coopération dans d'autres domaines de l'industrie. Les études effectuées jusqu'ici montrent qu'une coopération considérable est possible dans le domaine de la métallurgie, de l'industrie mécanique, des matières synthétiques et des produits pharmaceutiques. Outre la coopération dans les exportations vers des pays tiers, nous voyons de grandes possibilités dans l'achat mutuel de licences et dans l'échange de profils.

Il serait extrêmement difficile de prédire dans quelle mesure pourra se réaliser en fin

de compte la coopération économique entre pays au système social et économique différent et quelles formes elle pourra revêtir. Nous n'excluons *a priori* pas la possibilité que des accords internationaux, qui aujourd'hui ne règlent que la coopération de quelques pays socialistes, s'élargissent jusqu'à permettre la participation de pays non socialistes. Et nous attribuons une importance symbolique toute particulière à ce que les relations économiques entre la Hongrie et l'Autriche puissent servir d'exemple dans nos efforts communs pour faire de l'Europe centrale et du bassin danubien un facteur d'influence favorable sur la paix et la coopération internationale.

La Hongrie et les pays en voie de développement

EGON KEMENES

I. L'EXPÉRIENCE HONGROISE

La question se pose souvent de savoir, comment un petit pays comme la Hongrie pourrait aider les pays en voie de développement dans leur relèvement et contribuer par là à la solution d'un des problèmes les plus pressants de notre époque?

La Hongrie entretient, en effet, avec ces pays d'importants échanges de marchandises*, mais comme elle n'appartient pas aux pays riches (ou enrichis grâce à leurs colonies), l'aide en argent, marchandises ou autres biens matériels qu'elle est en mesure de fournir, ne couvre qu'une part minime des besoins les plus urgents de ces pays.

Les pays en voie de développement ont cependant bien d'autres besoins aussi que celui de l'argent ou des divers biens matériels. Le «know how» et les difficultés de la recherche scientifique entravent souvent bien davantage leur évolution que ne le fait l'absence des biens matériels. Il convient de savoir en effet, que les pays en voie de développement totalisent 71 % de l'ensemble de la population de la Terre, mais ils ne possèdent que 5 % de la capacité scientifique du monde.*

La capacité du personnel de formation scientifique ou celle des institutions qui s'occupent des problèmes de la recherche ou de l'application de ses résultats constituent des facteurs plus souples que le crédit en devises ou les denrées de consommation. C'est pourquoi la capacité de la Hongrie est relativement plus grande dans le domaine de la coopération technique ou scientifique que dans celui de l'aide financière; la valeur de l'expérience scientifique, technique ou économique que la Hongrie a su acquérir au cours des vingt dernières années n'est pourtant pas inférieure à celle d'une aide exclusivement matérielle; tout au contraire: calculée sur un délai plus long, elle peut même être plus précieuse.

* Voir l'article de Péter Veress, p. 116

* Voir, sur ce sujet, József Bognár: Priorities in Scientific Research and in the Application of Science to Economic Development. Lecture delivered at the Symposium of the World Federation of Scientific Workers. Budapest 1965.

Application de l'expérience économique

La cadence de l'évolution économique atteinte par la Hongrie au cours de ces deux dernières décennies, qui se caractérise par un accroissement de 8 % par an (contre 1,5 % de la moyenne des années précédentes) peut servir aux pays en voie de développement d'enseignement concret. L'étude du progrès économique des deux dernières années peut même être d'une grande utilité pratique sur le plan de la solution de ce genre de problèmes.

L'évolution qui est celle des vingt dernières années a été réalisée grâce aux avantages de l'économie planifiée.

Dans les pays en voie de développement, où l'intensification poussée de la cadence de l'évolution économique est non seulement une nécessité économique mais sociale et politique, l'étude de l'expérience tant positive que négative du système d'économie planifiée hongrois est sans doute pleine d'enseignements utiles.

Les grandes distances géographiques où la différence des conditions naturelles n'empêchent pas ces pays de profiter de l'expérience hongroise sur le plan de la planification ou sur celui de la politique économique. Il existe certains facteurs qui caractérisent aussi bien la vie économique hongroise que celle des pays en voie de développement, et qui rendent l'analyse comparative aussi possible qu'efficace.

Parmi ces traits communs il convient d'en signaler deux surtout parmi les plus importants:

Nombre de pays en voie de développement font partie — tout comme la Hongrie — de la catégorie des petits pays; dans plus d'un d'entre eux le nombre des habitants est même inférieur au nombre des habitants en Hongrie. D'autre part, indépendamment de leur situation géographique, et du seul point de vue de l'importance des phénomènes et des différents facteurs de l'économie, les petits pays constituent — du point de vue de certains aspects économiques de première importance — un groupe typologiquement homogène (ainsi par exemple sur le plan des dimensions réduites du marché intérieur).

L'autre trait commun découle du premier: dans la vie économique hongroise, le commerce extérieur possède une importance semblable à celle qu'il possède dans la plupart des pays en voie de développement. Du fait de l'étendue des relations avec le marché mondial, ainsi qu'à cause de l'importance extrême que possède le bilan des payements, maints problèmes économiques se présentent sous des aspects identiques en Hongrie et dans ces pays; de même que les solutions que les économistes et les dirigeants de l'économie des pays en voie de développement doivent envisager, sont souvent bien connues des économistes hongrois également.

C'est pourquoi, en dépit du fait que les pays en voie de développement ont atteint leur indépendance il y a quelques années seulement, il n'est pas étonnant que ces jeunes pays témoignent beaucoup d'intérêt au fonctionnement du système économique et aux expériences de l'évolution économique hongroise et qu'ils entendent en profiter. Le professeur József Bognár a poursuivi sur les lieux (Birmanie, Ghana, Inde, République Arabe Unie) une activité d'analyse et a organisé ces derniers temps des consultations concernant le plan, ainsi qu'une série de conférences sur l'évolution économique dans les pays en voie de développement et sur les résultats des expériences respectives de l'économie planifiée hongroise.

L'évolution des méthodes de la planification entraîne dans la Hongrie de nos jours des

recherches et des solutions dont l'étude et l'adoption peuvent être très utiles aux pays en voie de développement. Ainsi, on a créé, lors de l'élaboration du plan quinquennal hongrois pour les années 1966–1970, un modèle à secteurs multiples qui permet — à l'aide de calculs statistiques — de prévoir les variantes optima de l'évolution. Or, ces sortes de calculs présentent pour les pays en voie de développement un intérêt notable, car ils permettent de définir avec exactitude les mesures à prendre dans les diverses branches industrielles pour que les objectifs imposés par les décisions de la politique économique soient réalisés concrètement, dans les meilleures conditions possibles.

Les expériences et recherches hongroises effectuées suivant des méthodes mathématiques telles que le PERT ou le CPM, servant à la solution plus rationnelle et mieux organisée des grands investissements et autres tâches complexes de la coordination économique, méritent également de retenir l'attention des pays en voie de développement. Dans ces pays, ces problèmes — à propos d'un projet ou sur le plan de la stratégie de la croissance — présentent une importance extrême, car les carences éventuelles de la coordination ont, pour la plupart, un effet direct sur le bilan de payement.

Outre la définition de l'orientation de l'évolution et la création d'une structure économique saine, la tâche actuelle dans les pays en voie de développement consiste dans la création d'un système et d'institutions économiques. Parmi ces dernières, les coopératives revêtent une importance toute spéciale, car cette forme de production s'adapte avantageusement aux facteurs sociaux et économiques spécifiques des pays en voie de développement. Les coopératives sont tout particulièrement aptes à assurer sans heurts la transition qui mène de l'économie naturelle à l'économie monétaire et de l'exploitation tribale de la terre à l'agriculture moderne.

En Hongrie, le mouvement coopératif est très développé; 80 % des terres cultivées sont exploitées par les coopératives agricoles de production. En outre, plus d'un tiers du mouvement commercial de détail (et la totalité du commerce de détail dans les villages) est assuré par des coopératives de consommation, qui effectuent également l'achat des denrées agricoles. Outre leur activité de réparation et d'entretien, les coopératives artisanales jouent également un rôle important dans la production.

Les pays en voie de développement tiennent compte eux aussi de la force organisatrice et économique, que le mouvement coopératif incarne. Ce rôle organisateur des coopératives mobilisant la main-d'œuvre (qu'il s'agisse du défrichage des terres nouvelles ou du renouvellement des cultures existantes) possède une importance de premier ordre dans l'intensification de la production agricole, d'autant plus qu'au cours de la période de départ, l'agriculture ne peut pas entreprendre d'investissements nécessitant des capitaux importants.

Les expériences des quinze dernières années du mouvement coopératif hongrois sont résumées par Rezső Nyers, dans un ouvrage publié en langue anglaise* à l'intention des économistes et organisateurs des coopératives des pays en voie de développement. Tout récemment l'Union Nationale des Coopératives de Hongrie a organisé à Budapest plusieurs séries de conférences à l'intention des dirigeants des coopératives, venus des pays en voie de développement, africains et asiatiques. Ces conférences leur ont permis non seulement de se familiariser avec la vie des coopératives hongroises, mais leur ont également fourni l'occasion d'échanger et de

* The Cooperative Movement in Hungary. Pannonia Press, Budapest, 1963, 260 pp.

discuter leurs expériences respectives. Des spécialistes hongrois du mouvement coopératif contribuent sur les lieux mêmes, ainsi tout dernièrement au Mali et en Birmanie, au raffermissement des coopératives des pays en voie de développement, en partie à titre d'aide amicale, en partie sur l'invitation de l'International Labour Organization. En outre, une délégation des dirigeants de l'Union Nationale des Coopératives Hongroises s'est rendue récemment dans plusieurs pays africains, en vue d'intensifier les relations entre ces pays et la Hongrie.

Dans le domaine des sciences exactes, l'échange d'expériences, le fait de tenir compte des résultats des recherches de tel ou tel pays, est depuis longtemps réalisé sur un plan international. Aussi bien l'évolution vertigineuse des sciences exactes au cours des dernières décennies doit être attribuée — pour une part non négligeable — à la communication et à l'utilisation réciproque des expériences et des résultats des recherches. Dans le domaine des sciences sociales (et surtout dans celui de l'une de ses branches récentes qu'est l'économie politique expérimentale), l'établissement d'une documentation et l'utilisation systématique des résultats internationaux sont un phénomène relativement nouveau. Ils accompagnent le processus au cours duquel ces sciences revêtent un caractère de plus en plus exact; la détente de l'atmosphère internationale favorise également l'échange des informations et encourage l'intérêt porté aux procédés scientifiques.

Dans ce courant de plus en plus large et intense des échanges internationaux des expériences, les enseignements et les conquêtes de l'économie socialiste planifiée de Hongrie deviennent de plus en plus accessibles aux pays en voie de développement.

Coopération technique et scientifique

La Hongrie a d'ores et déjà contribué d'une manière efficace à la solution des problèmes importants des pays en voie de développement, grâce à l'activité de ses spécialistes et de ses chercheurs dans le cadre d'une coopération technique et scientifique.

Des techniciens hongrois travaillent dans les pays en question dans les secteurs les plus variés. Leur activité se rattache pour une bonne part au montage et à la mise en marche d'usines et d'installations livrées par l'industrie hongroise ou construites dans les pays en question. Parallèlement à cette activité, des personnes venues des pays en voie de développement reçoivent en Hongrie la formation professionnelle qui s'impose.

En outre, des géologues hongrois travaillent dans ces pays à la mise au jour des trésors naturels et à l'établissement des cartes géologiques. En Guinée, par exemple, les travaux de géologues hongrois ont contribué à une meilleure exploitation des gisements de bauxite. En Guyane Britannique — dans les cadres du programme d'entraide de l'ONU — un groupe de travail composé de géologues, ingénieurs et économistes hongrois a élaboré un programme permettant une meilleure utilisation de la bauxite que contient le sous-sol du pays.

Beaucoup de pays en voie de développement sont pauvres en eau, fait qui entrave le progrès de l'agriculture en général et celui de l'élevage en particulier. Dans les pays d'Asie et d'Afrique, un grand nombre de puits et d'abreuvoirs furent créés grâce à des recherches faites par des hydrologues hongrois. Ainsi, en Mongolie, entre 1966–1970, 225 puits seront construits avec la contribution de 34 spécialistes hongrois, qui dirigeront aussi bien les travaux de recherches

préliminaires que ceux de la réalisation technique.

Les recherches des hydrologues hongrois peuvent contribuer, en outre, à des solutions permettant une meilleure mise en valeur des réserves d'eau du pays. Ainsi les principes élaborés par l'hydrologue hongrois Ede Kertai dans l'exploitation des cours d'eau représentent une aide très efficace sur le plan de l'utilisation du débit d'eau des rivières.

L'élaboration des plans de développement de l'agriculture nécessite absolument une mise au point des conditions pédologiques. Dans ce domaine, les constatations faites par la délégation pédologique hongroise conduite par le professeur János Balog, qui a fait tout récemment un séjour au Congo, peuvent être profitables à tous les pays africains situés sous les tropiques. Une autre délégation hongroise, composée de spécialistes de l'agriculture a visité l'Algérie, prêtant son assistance à la solution des problèmes d'actualité non seulement par ses conseils, mais aussi par la distribution de graines et de semence.

La Hongrie peut et entend aider en outre les pays en voie de développement et notamment la formation des cadres de l'agriculture, par l'envoi de spécialistes de l'enseignement professionnel agricole.

Dans le domaine de la santé publique, l'aide se poursuit depuis bien des années déjà. En Algérie, au Maroc, au Ghana, au Soudan, etc., des médecins hongrois travaillent aussi bien sur le plan de la médecine pratique que sur celui de la recherche scientifique et de l'organisation de la santé publique.

Des économistes et des financiers hongrois travaillent dans toute une série de pays en voie de développement, dans telle ou telle branche de l'économie nationale, à la solution de certains problèmes, à la mise au point des services statistiques, etc.

Il convient de signaler encore les relations qui furent créées entre la Hongrie et les pays en voie de développement sur le plan de l'enseignement. Ainsi, parallèlement à l'élargissement des relations hongroises avec ces pays dans différents autres domaines, le nombre des étudiants qui bénéficient d'une bourse pour faire leurs études à l'une des universités hongroises, s'accroît également. Le nombre des étudiants d'Afrique, d'Asie et d'Amérique du Sud, qui reçoivent une formation universitaire en Hongrie, est actuellement de 400.

Des professeurs hongrois exercent, en outre, une activité d'enseignement dans les universités de plusieurs pays en voie de développement. Ainsi, le professeur Károly Borsányi, chargé par l'UNESCO, fait des cours d'histoire au Mali, à l'école supérieure de pédagogie de Bamako. En Irak, à la chaire de pétrochimie de l'université de Bagdad, enseigne Géza Szurovy, savant spécialiste hongrois de l'industrie pétrolière. A la chaire d'anatomie de l'université de Khartoum, le médecin et chercheur hongrois Balázs Zsolnai exerce une activité scientifique et pédagogique.

La coopération et l'entraide scientifique et technique entre la Hongrie et les pays en voie de développement se concrétisent le plus souvent par la conclusion d'accords bilatéraux.

Outre la forme de coopération bilatérale, les divers conseillers, techniciens et groupes d'experts contribuent à la solution des problèmes des pays en voie de développement, également dans les cadres du programme d'entraide technique entrepris par l'ONU et ses différents organes (ILO, UNESCO, etc.). La visite à Budapest, faite en 1964, par R.K.A. Gardiner, secrétaire général de la Commission Économique Africaine de l'ONU, revêt une grande importance du point de vue du développement des rela-

tions hongroises avec les organes économiques africains.

Pour clore ce bref résumé de la coopération scientifique et technique réalisée jusqu'à présent, il convient de souligner le fait que la Hongrie — comme certains autres petits pays développés — dispose de cadres scientifiques et pédagogiques capables de satisfaire aux besoins des pays en voie de développement.

Recherches effectuées en Hongrie au profit des pays en voie de développement

Des générations successives de savants hongrois, travaillant dans les domaines scientifiques les plus variés, étudient depuis longtemps déjà divers phénomènes et divers problèmes propres aux régions qu'on a l'habitude de nommer pays en voie de développement. La bibliographie rédigée sous le patronage de l'UNESCO par la Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie en 1963, réunissant les ouvrages des chercheurs hongrois parus au cours des dix dernières années, témoigne, dans ce domaine, d'une activité fort intense.* Les résultats de ces recherches intéressent souvent non seulement le monde scientifique international de la spécialité en question, mais aussi les organes compétents des pays en voie de développement. Parmi ces ouvrages, celui d'Endre Sík: «l'Histoire de l'Afrique Noire», paru en français en 2 volumes, a remporté un succès tout particulier; il fut très favorablement accueilli non seulement par le monde scientifique international, mais aussi adopté dans plusieurs pays africains en tant que manuel scolaire.

Les recherches linguistiques, folkloriques, historiques ou géographiques concernant les pays africains sont coordonnées par la Commission de Travail pour les problèmes africains de l'Académie des Sciences de Hongrie.

Outre les sujets de recherche «traditionnels», propres aux conditions spéciales de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Amérique latine, et depuis longtemps cultivés en Hongrie aussi, le problème commun des pays en voie de développement — celui du progrès économique — occupe de nos jours une place de plus en plus importante; ce n'est pas là un phénomène local limité, mais propre aux problèmes de notre époque sur le plan mondial même.

Consciente de l'importance de cette question, la Hongrie entend prendre part à sa solution dans toute la mesure de ses possibilités. C'est ce principe qui se manifeste également dans les travaux de l'Institut de Recherches Afro-Asiatiques de l'Académie des Sciences de Hongrie qui étudie les problèmes et les possibilités économiques des pays en voie de développement, ainsi que certains autres groupes de problèmes qui s'y rattachent.

Les travaux de recherche dont s'occupe l'Institut, embrassent l'étude des conditions du développement économique, celles de la planification économique et de ses méthodes, ainsi que des problèmes de politique économique, des problèmes commerciaux et des questions d'actualité de l'économie en général.* Les collaborateurs de l'Institut analysent la place qu'occupent les pays en voie de développement dans l'ensemble de l'économie mondiale ainsi que les possibilités de l'intensification des relations entre la Hongrie ou les autres pays socialistes d'une part et les pays en voie de développement de l'autre.

* Hungarian Publications on Asia and Africa, 1950–1962. Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest, 1963, 106 p.

* Voir la monographie écrite par le directeur de l'Institut, le professeur József Bognár: Economic Policy and Planning in the Developing Countries. Mac Gibbon and Kee Publishers. London.

Les recherches visent ou bien un groupe de sujets, ou bien l'ensemble des problèmes concernant tel ou tel pays. L'Institut entretient, dans ce but, des relations suivies avec les instituts correspondants de nombreux pays en voie de développement et coopère également avec les instituts analogues des pays socialistes et les établissements scientifiques similaires des pays capitalistes évolués. L'Institut de Recherches Afro-Asiatiques en Hongrie poursuit, en outre, une activité de conseiller scientifique, mettant à la disposition des différents organes et institutions des pays qui s'adressent à lui, sa documentation et les résultats de ses recherches. Les diverses publications de l'Institut, rédigées en plusieurs langues, contiennent les résultats les plus importants de ses travaux.

PÉTER VERESS

II. RELATIONS COMMERCIALES

En 1964, la Hongrie a réalisé avec les pays en voie de développement des échanges s'élevant à environ 182 millions de dollars. Dans ce chiffre, les exportations figurent avec 93 millions et les importations avec 89 millions de dollars environ. Ce volume équivaut à quelque 21 % des échanges effectués par la Hongrie avec les pays non socialistes.

Valeur des échanges avec les partenaires les plus importants (en mille $):

	Exportation	Importation
RAU	8,0	13,5
Argentine	1,8	13,4
Brésil	3,2	5,6
Cuba	8,3	0,76
Ghana	5,6	3,4
Inde	19,5	32,5
Indonésie	4,0	2,0
Irak	3,3	0,19
Iran	3,1	6,0
Liban	3,6	0,2
Maroc	2,6	2,2
Soudan	1,55	1,5
Syrie	3,8	2,5

Comparé à 1963, un accroissement brusque peut être constaté, surtout en ce qui concerne les importations de l'Inde et de l'Iran, mais celles du la RAU, de Ghana, du Nigéria et du Pakistan montrent également un accroissement important. Les importations en provenance des pays d'Afrique Orientale ont aussi évolué d'une manière favorable.

Sur le plan des exportations, il convient de signaler surtout l'Inde, l'Indonésie, le Ghana et les pays de l'Afrique Orientale.

*

Avant la deuxième guerre mondiale, les relations commerciales entre la Hongrie et les pays en voie de développement étaient assez restreintes, surtout en raison des conditions coloniales qui régnaient dans ces derniers et la situation semi-coloniale et dépendante dans laquelle se trouvait la Hongrie.

La période d'après-guerre du développement des relations commerciales entre la Hongrie et les pays en voie de développement a débuté vers 1949–1950. A la fin de 1964, à un moment où la Hongrie entretenait des échanges commerciaux avec 128 pays, 87 de ses partenaires appartenaient à la catégorie des pays en voie de développement. Entre 1950 et 1955, l'accroissement des exportations orientées vers les pays en voie de développement équivalait à une

moyenne annuelle de 20 %; entre 1958 et 1964 il se chiffrait à 15–16 % par an. L'importation hongroise est passée, pendant la même période, de 15, puis de 16 à 17 % par an. L'accroissement des importations a été tout particulièrement important entre 1960 et 1964 (quelque 20 % par an).

Ces chiffres encourageants reflètent suffisamment le développement de la production et aussi celui des besoins de l'économie populaire hongroise d'une part, et d'autre part l'effort que déploie la politique extérieure hongroise pour consolider ses relations avec les pays en voie de développement. Il ressort clairement par ailleurs que le rythme d'une évolution qui débute à un niveau peu élevé est en général très intense; il n'est donc pas sûr que ce même rythme puisse être maintenu au cours des années à venir, car ce genre d'évolution est déterminé par de nombreuses circonstances, dont il sera question plus loin.

Du point de vue géographique, ainsi que du point de vue du choix des marchandises, une certaine concentration peut être constatée, comme le montre d'ailleurs notre tableau.

Jusqu'à 1955, 60 % environ de l'exportation hongroise était destinée à l'Argentine, au Brésil, à l'Indonésie et à l'Egypte; en 1963, c'est la part de Cuba, de la RAU et de l'Inde qui se chiffrait à quelque 50 %.

Au cours de la période allant de 1960 à 1964, les produits de l'industrie lourde représentent 50 % de l'exportation totale. A l'intérieur de ce chiffre, les machines en série figurent pour 53,3 %, le matériel roulant des chemins de fer pour 20,6 %, et la construction navale pour 3,7 %.

Au cours des 5 ou 6 années qui suivront, on peut prévoir sur le plan de l'industrie lourde une augmentation proportionnelle notable des installations industrielles complètes.

L'importation hongroise comprend en partie les marchandises traditionnelles (coton brut, café, cacao, fruits exotiques), en partie des marchandises dont l'importation n'a commencé qu'au cours de ces dernières années (engrais protéinés, caoutchouc brut, peaux, oléagineux, produits manufacturés et semi-finis de l'industrie textile, chaussures et autres produits de consommation courante). Le commerce extérieur hongrois considère l'intensification des importations provenant de ces pays, de même que l'élargissement du choix des marchandises, comme une de ses tâches futures les plus importantes.

*

Pendant les quinze années qui viennent de s'écouler, la Hongrie a effectué la majeure partie de ses échanges avec les pays en voie de développement sur la base d'accords de compensation. Sans prétendre à ce que l'échange sur la base de compensations soit le seul moyen du développement du commerce entre les pays, tout permet de prévoir qu'il servira dans l'avenir aussi de base principale des échanges. Ainsi, à la fin de l'année 1964 la Hongrie était liée à 24 pays en voie de développement par différents accords commerciaux, dont une partie sur la base de payement de compensation, l'autre sur la base de payement en devises.

Des accords de payement en vigueur existent actuellement entre la Hongrie et certains États en voie de développement (dont Cuba, RAU, Guinée, Iran). Outre les accords énumérés, conclus entre les États mêmes, les différentes entreprises hongroises de commerce extérieur offrent des crédits à des maisons de commerce, aussi bien dans ces pays que dans de nombreux autres.

Les entreprises hongroises de commerce extérieur s'efforcent de satisfaire aux exigences des pays en voie de développement non seulement sur le plan des conditions de

payement, mais aussi sur celui de l'importance et des diverses formes de la coopération; ainsi la plupart des entreprises hongroises de l'industrie lourde ont créé dans les centres industriels et commerciaux les plus importants des services d'entretien et de réparation.

Des accords entre les entreprises des pays en voie de développement et les entreprises hongroises ont été conclus, en outre, en vue d'une coopération sur le plan de la production, d'après lesquels la partie hongroise livre à son partenaire étranger l'équipement industriel, le «know-how», ainsi que les techniciens nécessaires à la mise en marche de l'usine et fournit par la suite les pièces détachées pour le développement de la fabrication. La partie hongroise assure également la formation des cadres techniques et celle de la main-d'œuvre indispensable à la production. Ce genre d'activité des organes exportateurs hongrois se limite pour le moment encore à quelques pays seulement, et notamment à Cuba, à l'Inde, à la RAU et au Ghana.

Les besoins accrus qui découlent des conditions et des aspirations des pays en voie de développement nous pressent de trouver des méthodes de coopération qui permettent l'intensification des importations hongroises et, en premier lieu, celle des produits industriels finis et semi-finis. Dès avant la Conférence de Genève de 1964, les organes du commerce extérieur hongrois consacrèrent à cette question une attention sans cesse croissante.

Les efforts déployés en vue du développement des échanges sont cependant fonctions de nombreux facteurs et, avant tout, du fait que tant l'attitude présente que la capacité commerciale des pays en voie de développement découlent de leur passé colonial ou de l'influence néocolonialiste qui exerce son influence de nos jours encore. Les effets économiques et financiers de ces facteurs sont toujours faciles à constater. De nombreux pays en voie de développement n'ont pas encore été en mesure de créer — depuis que la politique impérialiste a pris fin et que les colonisateurs ont quitté leur territoire — une organisation commerciale adaptée à leurs besoins. Dans beaucoup de cas, les maisons d'exportation occidentales vendent telle ou telle marchandise à un prix plus avantageux que le pays producteur lui-même et elles accordent des facilités de payement que les organisations commerciales des pays en voie de développement ne peuvent accorder. Dans le domaine de certains produits — ainsi dans celui des métaux non ferreux par exemple — les procédés d'usinage exigent un niveau technique élevé que les pays capitalistes sont seuls à posséder, ce qui fait que certains types de produits ou d'une certaine qualité ne peuvent être achetés ailleurs. Ce sont ces facteurs qui font que, malgré l'accroissement rapide de l'importation hongroise au cours des dernières années, la Hongrie se procure des marchandises représentant une valeur assez considérable et provenant d'un des pays en voie de développement, dans des maisons d'exportation de l'Europe occidentale.

Une autre difficulté de l'importation réside dans le fait que, dès avant la deuxième guerre mondiale, les branches d'industrie les plus évoluées étaient en Hongrie les mêmes que celles qui furent créées au cours des dix dernières années dans nombre de pays en voie de développement (textiles, chaussures, etc.), de sorte que ses partenaires offrent à la Hongrie toute une gamme de marchandises dont elle produit des quantités suffisantes pour en exporter. Il en est de même pour certaines denrées agricoles (tabac, fruits) également produits en Hongrie et exporté en quantités considérables.

Notre programme de développement commercial rencontre d'autres difficultés encore; ainsi, il y a des pays en voie de dévelop-

pement qui, tout en exprimant le désir de nous voir acheter davantage de leurs produits et tout en demandant diverses facilités de payement, font partie de groupements économiques créés en commun avec des pays capitalistes évolués (ainsi, par ex., la Communauté Économique Européenne) à qui ils accordent des faveurs dont, en même temps, ils excluent la Hongrie. Les considérations politiques qu'a fait siennes le commerce extérieur hongrois, jugent d'une manière toute différente la participation des pays en voie de développement à des groupements cités plus haut et les associations que les mêmes pays créent entre eux pour leur propre prospérité. Comme ces associations profitent à des pays en voie de développement, la Hongrie témoigne à leur égard d'une compréhension beaucoup plus grande.

*

Il est presque impossible de nos jours d'aborder ces problèmes sans parler à un moment ou à un autre de la Conférence de Genève. C'est un fait connu qu'à cette occasion l'Union Soviétique, la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Hongrie ont déclaré qu'elles développeraient leurs échanges avec les pays en voie de développement, sous certaines conditions et dans des proportions définies.

La délégation hongroise à la Conférence a adhéré en outre à la proposition de la délégation polonaise, visant à la création — entre les pays en voie de développement et les pays développés — d'une coopération industrielle, dans les cadres de laquelle les pays plus développés prêteraient leur assistance à la création ou à l'élargissement d'une branche d'industrie quelconque dans un des pays en voie de développement, en acceptant en contrepartie de leurs produits ou de leur aide technique des marchandises diverses, dont — entre autres — celles produites par l'usine nouvellement créée.

En tenant compte des tendances naturelles de l'évolution — dont la Conférence de Genève fut l'une des étapes — nous nous efforçons de satisfaire, dans la mesure de nos modestes possibilités, aux exigences des pays en voie de développement et d'adopter des conditions de vente susceptibles de convenir à nos partenaires. Nous entendons, de même, développer les méthodes de coopération sur le plan de la production et de la livraison.

Lors de l'élaboration de notre plan d'économie populaire en général et de celui de l'exportation en particulier, nous entendons consacrer une grande attention aux possibilités qui s'ouvrent à nous dans les pays en voie de développement, de même qu'aux besoins qu'ils manifestent.

Les difficultés et les contradictions dont nous venons de parler font qu'un travail de recherches approfondies et multiples est encore nécessaire avant qu'une coordination plus complète puisse se réaliser entre les plans économiques des pays en voie de développement et ceux de la République Populaire Hongroise. On rencontre souvent, de la part des pays en voie de développement, l'opinion suivant laquelle l'importation ou l'exportation d'une denrée quelconque dépend uniquement — dans les pays socialistes — de la décision des gouvernements. Il est pourtant clair — et nos partenaires sont de plus en plus nombreux à l'admettre — que les plans de l'exportation ou de l'importation ne sauraient être étudiés d'une manière détachée de nos possibilités et de nos besoins économiques. Les relations économiques et commerciales entre les pays en voie de développement et les pays socialistes, dont la Hongrie, nécessitent des recherches et études multiples et approfondies, et l'évolution à venir doit être élaborée sur la base de possibilités économiques réelles.

BIBLIOGRAPHIE

Czeitler, Sándor: Ipari termékeink a világpiacon (Nos produits industriels sur le marché mondial). Budapest, 1965, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 112 p.

Hazánk külkereskedelme és gazdasági kapcsolataink a baráti országokkal (Le Commerce extérieur de notre pays et nos relations économiques avec les pays amis). Publié par Jenő Karácsony. Budapest, 1957, Zrínyi Kiadó (Éditions Zrínyi). 38 p.

Jogi problémák a nemzetközi kereskedelemben. Tanulmányok (Problèmes juridiques dans le commerce extérieur. Études). Budapest, 1957, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 258 p.

Karácsony, Jenő: Külkereskedelmünk helyzete és feladatai (La Situation et les tâches de notre commerce extérieur). Budapest, 1963, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 96 p., 8 hors-texte.

Nyerges, János: A kelet-nyugati kereskedelem időszerű kérdései (Les Problèmes actuels du commerce est-ouest). Budapest, 1962, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 166 p.

Vajda, Imre: Külkereskedelmünk a második hároméves terv időszakában, 1958–1960 (Notre commerce extérieur pendant la période du deuxième plan triennal, 1958–1960). Budapest, 1961, Kossuth Kiadó (Éditions Kossuth). 72 p.

Vajda, Imre: Magyarország és a világ kereskedelme. Tanulmányok (La Hongrie et le commerce mondial. Études). Budapest, 1965, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 260 p.

Vajda, Imre: Nemzetközi kereskedelem (Commerce international). Vol. I. Budapest, 1959, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 416 p., 2 cartes géogr.

Vajda, Imre: Szocialista külkereskedelem. A KGST és a szocialista nemzetközi munkamegosztás (Commerce extérieur socialiste. Le Comecon et la division internationale du travail). Budapest, 1963, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Éditions d'Économie Politique et de Droit). 414 p.

INDUSTRIE

GYÖRGY KORÁNYI

Le développement de l'industrie chimique

Pendant la période de l'entre-deux-guerres, la Hongrie ne possédait pas d'industrie chimique importante. A part quelques entreprises plus ou moins grandes, constituées avec des capitaux étrangers, beaucoup de petites fabriques, au niveau technique extrêmement bas, ne satisfaisaient qu'une fraction des besoins du pays en produits chimiques. Le fait que la formation de l'industrie pharmaceutique de la Hongrie remonte à cette époque et que, grâce à l'initiative de quelques excellents chimistes en pharmacie, un certain nombre de grandes entreprises se soient constituées et, ayant couvert une partie des besoins du pays, aient même exporté des produits pharmaceutiques, ne change pas beaucoup l'aspect du tableau esquissé ci-dessus.

Au cours des dernières années de la deuxième guerre mondiale, les dévastations ont réduit à 52 pour cent la capacité existante de notre industrie chimique.

En 1947, grâce à la reconstruction, la production de l'industrie chimique a non seulement rattrapé, mais a même quelque peu dépassé le niveau de la production de l'année 1938, dernière année de paix. Deux ans plus tard, en 1949, par suite des travaux de reconstruction et d'agrandissement, la production de l'industrie chimique hongroise dépassait de 74 pour cent celle de l'année 1938. Outre cette augmentation, de nouveaux produits pharmaceutiques ont été mis au point; on a commencé à fabriquer des colorants, des matières premières organiques, ainsi que du DDT.

Dans cette période, la nationalisation des usines de produits chimiques a rendu possible la formation d'une structure industrielle plus rationnelle et plus rentable. On a supprimé les petites fabriques aux installations démodées, dont les indices économiques étaient défavorables, et de grandes usines ont surgi. On put ainsi organiser la spécialisation dans la fabrication, ce qui constitue le plus grand avantage de l'exploitation à grande échelle. Ce processus se poursuivit de façon continue au cours des 20 dernières années. Il est à noter, pour caractériser la concentration de la production de l'industrie chimique, que le nombre moyen de travailleurs par usine de produits chimiques est passé de 64 en 1938 à 218 en 1963.

Au cours de ces 20 ans, le degré de la productivité a également augmenté. Tandis que, dans la période d'entre-deux-guerres, au cours des 17 ans qui séparent 1921 de 1937, par exemple, la productivité de l'industrie

chimique a presque doublé (1,96), pendant les 17 ans qui suivirent la deuxième guerre mondiale, de 1947 à 1964, la productivité a plus que triplé (3,4).

Par la création de nouvelles possibilités, le volume des produits chimiques a augmenté en 1964 de près de dix fois (9,8) par rapport à 1947, et la fabrication de nombreux nouveaux produits a été entreprise.

Voici le tableau comparatif concernant le développement de la production de l'industrie chimique hongroise:

	1938	1949	1955	1960	1964
ammoniaque 1000 t	8	16	22	82	132
engrais azotés 20,5 % N_2 1000t	27	53	63	278	436
engrais phosphatés 18 % P_2O_5 1000 t	55	91	163	270	548
acide sulfurique 100 % 1000 t	40	49	124	164	316
acide chlorhydrique 1000 t	7	10	19	20	39
soude caustique 1000 t	3,7	8,2	17,0	10	39
DDT t	—	35	371	842	1560
résine phénolique t	—	454	1870	2845	3350
PCV t	—	—	—	193	5830
pellicule photographique 1000 m^2	339	774	1933	2353	2407
acide salicylique t	55	64	107	246	300
morphine brute t	1,2	4,8	6,8	8,3	13
papavérine t	0,9	4,6	17,4	21,9	44,3
pneus 1000 pièces	—	40	178	250	326
benzol 90° t	—	233	372	453	5630
essence 1000 t	126	179	187	329	370
gas-oil 1000 t	30	105	351	731	959
huile combustible 1000 t	13	32	653	988	1643
alumine calcinée 1000 t	7	31	154	218	253
aluminium métallique 1000 t	1	14	37	50	57

L'accroissement de la capacité a été favorisée de deux façons: par l'extension des usines déjà existantes et par des nouveaux établissements. Au cours de ces derniers 20 ans, on a investi dans toutes les usines de produits chimiques existantes des sommes considérables pour l'extension de la capacité et la modernisation de la production.

Dans un article aussi court, on ne peut naturellement pas donner le détail du bilan de l'évolution pour chaque branche de l'industrie chimique, et nous ne vous proposons que quelques exemples.

Reconstruction, modernisation

Le programme de reconstruction et d'extension de la capacité a été caractérisé ces 20 dernières années par l'effort d'exploitation optimum de chaque usine; ce n'est que lorsqu'une augmentation plus poussée de la capacité des usines déjà existantes se fut avérée moins rentable que l'investissement de sommes importantes dans de nouveaux établissements, qu'on songea à fonder de nouvelles entreprises.

Par de telles considérations, l'usine d'engrais azoté déjà existante fut complétée par une usine d'argon pour utiliser les gaz détendus et une usine d'alcool gras pour exploiter d'une manière rentable l'hydrogène à haute pression disponible. L'usine d'acide sulfurique de Budapest a été complétée par une installation pour la production de superphosphate, et l'usine de viscose par une usine de fibres et soie de polyamide. Au cours de la même période, on a supprimé le procédé démodé de la fabrication de l'acide sulfurique par chambre de plomb et créé, en remplacement, une usine moderne d'acide sulfurique avec le procédé par contact. On a créé un type d'atelier de production destiné aux usines de produits pharmaceutiques. Ce hall peut être monté en différentes longueurs suivant les besoins et le développement des usines. Dans les usines de produits chimiques inorganiques, la production de nombreux produits modernes a commencé; par exemple, des phosphates et des borates.

On a accordé une attention particulière à la modernisation et à l'augmentation de la capacité des usines d'électrolyse aqueuse des chlorures alcalins. On a procédé au changement successif des types de cellules démodées et l'on a construit des séries de cellules d'un rendement toujours plus poussé, d'où une diminution de la consommation spécifique de courant pour l'électrolyse.

Recherches

Les instituts et laboratoires de recherche ont joué un rôle important dans la reconstruction et la modernisation des usines ainsi que dans l'augmentation de la productivité et le développement de nouveaux procédés.

Entre les deux guerres mondiales, il n'y avait en Hongrie de recherches industrielles que dans l'industrie pharmaceutique. Les laboratoires des usines de produits pharmaceutiques, en collaboration avec d'éminents médecins hongrois, sont parvenus a découvrir et à produire quelques nouveaux médicaments. Dans les autres branches de l'industrie chimique, il n'existait aucune recherche systématique. Bien que les universités eussent mis au point quelques procédés importants, aucune application pratique ne fut réalisée à cause du manque d'intérêt et de l'absence de moyens matériels.

Après la deuxième guerre mondiale, le développement de l'industrie chimique hongroise commença par la création d'une industrie socialiste. Dès 1948, on entreprit l'organisation de centres de recherche dans certaines branches industrielles: c'est à cette époque que fut constitué l'Institut Hongrois pour l'Expérimentation du pétrole et du gaz naturel, l'Institut Expérimental de la Haute Pression, l'Institut de Recherche de l'Industrie Chimique Lourde, l'Institut de Recherche de l'Industrie des Matières Organiques et Plastiques, et l'Institut de Recherche de l'Industrie des métaux, ce dernier ayant ouvert la voie au développement technique de l'industrie de l'alumine et de l'aluminium. C'est également à cette époque que les recherches pharmaceutiques furent dotées d'un cadre d'organisation et d'un laboratoire modernes, et que l'Institut de Recherche de l'Industrie Pharmaceutique a été créé.

Dans les branches, où le caractère de la production, le choix et la quantité des produits n'ont pas rendu possible la création d'un institut de recherche, des laboratoires bien équipés ont été constitués. Tels sont, par exemple, le Laboratoire de l'Industrie du Caoutchouc, le Laboratoire de l'Industrie des Vernis et des Peintures, ou le Laboratoire de Photo-chimie FORTE.

Certains instituts ont été emménagés dans des bâtiments modernes. Pour l'Institut de Recherche de l'Industrie Pharmaceutique, un siège a été construit dans la capitale, tandis que les instituts de recherche sur le pétrole et l'industrie chimique lourde ont été installés à Veszprém, non loin du lac Balaton, à 130 lieues de Budapest.

Ci-dessous, un tableau indiquant l'accroissement des instituts de recherche de l'industrie chimique hongroise:

	Effectif 1949 = 100	Frais de recherches 1949 = 100	Valeur des bâtiments 1954 = 100	Valeur des installations et équipements 1954 = 100	Total des biens immobiliers 1954 = 100
1950	300	565			
1955	460	1480	116	117	117
1960	747	3780	159	285	262
1964	920	4450	190	409	348

Les fruits correspondant aux travaux de recherche se manifestent sous l'aspect de l'accroissement de la productivité et de l'efficacité des activités en vue de la reconstruction et de l'extension de la capacité. Les installations démodées qui ne fonctionnaient que périodiquement ont été remplacées par des installations de haute capacité, fonctionnant sans interruption; la production, en Hongrie, de certains types de machines pour l'industrie chimique s'est développée, comme par exemple celles des supercentrifuges, des autoclaves, des colonnes de fermentation, des appareils à développer les films, etc. Le contrôle et la réparation des appareils sont devenus systématiques. Parallèlement à l'extension de l'emploi des instruments de précision, les procédés subjectifs de contrôle de fabrication ont été progressivement délaissés et remplacés par des procédés mécaniques, éléments contrôleurs-régulateurs, télétransmetteurs télécommandés et même par des systèmes automatiques.

Grâce à l'activité des chercheurs, la production de fibre chimique hongroise a démarré; et tandis qu'avant la deuxième guerre mondiale, on ne produisait que des matières plastiques thermosetting, on a commencé dernièrement en Hongrie la fabrication de certains produits thermoplastiques. Grâce aux découvertes des chercheurs hongrois, nous extrayons une grande quantité de gallium des résidus de la fabrication de l'alumine, et de l'oxyde germanique du goudron de lignite.

Le système de direction centralisé des usines de l'industrie chimique a rendu possible la constitution et l'organisation de services efficaces et unifiés, tant dans le domaine technique que dans le domaine économique. Citons comme exemple le service contre la corrosion dans l'industrie

chimique et celui du stockage de l'industrie chimique. Les ingénieurs du service contre la corrosion sont constamment à la disposition des entreprises pour parer aux dégâts des corrosions, comme pour prendre des mesures préventives. Le Laboratoire Central des Corrosifs coordonne les recherches qui se poursuivent dans les entreprises et rédige les instructions sur les mesures à prendre contre les corrosions. Le système le plus moderne de protection, le placage cathodique, est déjà répandu dans les usines. Le service du stockage de l'industrie chimique effectue non seulement le stockage et la distribution des matières premières, des produits semi-finis et d'autres produits nécessaires à l'industrie chimique, mais est en même temps un organe efficace rattaché à la direction centrale de l'économie nationale pour l'exploitation des produits chimiques. Selon les besoins, il est possible de créer d'autres organismes de distribution. Avec l'accroissement de l'industrie chimique, le problème qui provoque des difficultés partout où existe une industrie chimique, celui de la pollution des eaux, s'est également posé en Hongrie. Un laboratoire central lui est dévolu qui, en coopération avec le service d'hygiène et les organes du service des eaux, donne des conseils et indique les prescriptions légales aux bureaux de planification. Nos usines ont été dotées de stations d'épuration d'eau de grande capacité, ainsi a pu être maintenue la pureté de l'eau de nos plus grands fleuves, le Danube et la Tisza, bien que les plus grandes usines chimiques soient situées justement sur leurs rives.

Outre le développement quantitatif de la production, il est nécessaire de contrôler plus attentivement le processus interproductionnel, ainsi que d'examiner minutieusement la qualité des produits finis. Des laboratoires d'usines très bien équipés ont été constitués à cette fin, dans lesquels fonctionnent des installations vérificatrices modernes à grande capacité. La composition des gaz de synthèse dans la production de l'engrais azoté est analysée avec le spectrographe de masse, et on emploie des isotopes radioactifs pour déterminer la capacité productrice des cellules de superphosphate. Pour l'analyse des carburants et des graisses fonctionne une station expérimentale de moteurs. Pour le contrôle de la composition des gaz, l'emploi des gazchromatographes est largement répandu.

La reconstruction et la modernisation des usines sont encore loin d'être terminées, c'est une activité continue. On ne peut non plus affirmer que nos moyens actuels de production ressortissent à la plus moderne technologie, et que les machines et leur degré d'automation correspondent aux toutes dernières inventions. Des installations susceptibles de rendre les recherches et le contrôle davantage efficaces, manquent encore à nos laboratoires. Nous sommes conscients de ces insuffisances; nous avons besoin de centrifuges à grande capacité d'évacuation continue, de colonnes de distillation aux larges diamètres, de systèmes régulateurs automatiques, d'ordinateurs électroniques, spectographes à résonance magnétique, et d'installations construites en matières spéciales, pouvant résister à de hautes pressions. Le fait de voir ce qui nous manque, prouve que nous voyons en même temps la voie de l'évolution technique, celle à suivre pour la modernisation de nos usines.

*

Au cours de ces 20 dernières années, dans toutes les branches de l'économie nationale hongroise, une évolution considérable s'est produite, ce qui signifie que les exigences envers l'industrie chimique ont également évolué. Cette tendance s'est surtout mani-

festée dans le domaine de l'accroissement de la production agricole et de l'augmentation de son rendement. L'usage des engrais était très en retard et leur répartition par hectare extrêmement basse. Il en avait résulté un rendement très insuffisant de l'exploitation des terres cultivables. Les industries de la construction mécanique, de l'alimentation et du textile, ont également augmenté leurs exigences envers l'industrie chimique, de sorte que l'extension de sa capacité et même les constructions complémentaires se sont avérées insuffisantes pour couvrir tous les besoins. Il devenait absolument indispensable de créer de nouvelles usines de produits chimiques, car il n'était pas rationnel de compter, pour une longue durée, sur l'importation en grande quantité de matières chimiques fondamentales, telles que les engrais ou les acides inorganiques. Des raisons économiques ont fait naître des résolutions pour la construction de nouvelles usines afin de produire certains produits chimiques de première importance. La réalisation de ces résolutions ne signifie cependant pas une orientation vers l'autarcie. En effet, de nombreux produits chimiques existent et existeront encore longtemps, pour lesquels l'écart entre l'étendue restreinte du territoire national et les possibilités optima d'une production élargie ne disparaîtra pas de si tôt. Cependant, on ne peut imaginer une industrie chimique rentable sans la production des produits chimiques fondamentaux, et si les besoins annuels du pays sont d'un ordre de grandeur égal aux capacités rentables, il apparaît nécessaire de s'organiser pour assurer leur production.

L'établissement, en de nouveaux lieux, de nouvelles usines modernes a rencontré maintes difficultés dont la plus grande est la désignation du lieu de la construction.

En 1945, 10% de la population hongroise vivaient dans la capitale, et actuellement 20% sont installés à Budapest et dans sa banlieue. Pendant la période de l'entre-deux-guerres, l'industrie hongroise (l'industrie chimique incluse,) s'était concentrée à Budapest, étant donné que les investissements industriels étaient bien moins chers sur un territoire où fonctionnaient déjà de bons services publics qu'en province. Aux environs de 1950, il devenait cependant évident que l'accroissement de la concentration industrielle dans la capitale se heurtait à des obstacles considérables, comme, par exemple, les besoins de main-d'œuvre dont la satisfaction devenait insoluble, et comme l'augmentation considérable des services publics, qui aurait demandé d'énormes investissements à fonds perdus. Il s'agissait donc de créer une industrie chimique en province et de mettre fin à la concentration malsaine de l'industrie dans la capitale. Dans les années cinquante, en dehors de Budapest, il n'y avait que le département de Veszprém à avoir une concentration importante d'industries chimiques. Là fonctionnaient la seule usine d'engrais azoté du pays, une usine démodée d'engrais de superphosphate, une usine de vernis, une usine de synthèse organique et une usine d'alumine. La présence dans cette région d'un gisement de lignite d'extraction aisée justifiait la décision prise de renforcer et de développer ce centre, en y construisant une centrale électrique, dont on employa le courant pour la nouvelle fonderie d'aluminium créée dans son voisinage immédiat. Cette usine traite la matière fournie par l'usine d'alumine, qui est toute proche, par les procédés de fabrication les plus modernes et les plus rentables. Un laminoir important vient d'être mis en exploitation à quelques kilomètres de la fonderie d'aluminium, capable de transformer une grande quantité de métal de fonderie en produits semi-finis. C'est également dans cette région qu'une

nouvelle usine a été construite pour la fabrication des colorants organiques, des résines échangeuses d'ions, et de produits pharmaceutiques semi-finis.

Pour l'établissement de nouvelles usines d'engrais, on devait considérer, avant tout, que les usines d'engrais déjà existantes à Budapest ou à l'Ouest du Danube, étaient fort distantes de la Grande Plaine hongroise, la plus grande consommatrice d'engrais. Il apparaissait donc opportun d'y établir des usines d'engrais azoté et phosphaté, en s'appuyant sur le deuxième plus grand fleuve du pays, la Tisza, dans l'Est du pays. Et presque en même temps, aux environs de 1955–1960, commença la construction d'une usine moderne d'acide sulfurique près de la ville de Szolnok, sur les bords de la Tisza, et un peu plus loin au Nord-Est, sur les bords du Sajó, affluent de la Tisza, au débit abondant, d'une usine d'engrais azoté. L'usine d'acide sulfurique du Combinat Chimique de la Tisza n'a pas tardé à se mettre au travail, tandis que, tout près, la nouvelle usine moderne de superphosphate à exploitation continue a commencé à fonctionner peu après. L'usine d'engrais azoté, sur les bords du Sajó, a rendu possible l'augmentation continue de l'emploi de l'engrais azoté. Cette usine a été en réalité projetée pour employer comme source d'énergie le gaz manufacturé tiré de la lignite par un procédé classique. Cependant, aux environs des années 60, les géologues et les chercheurs hongrois ont découvert à à l'Est de la Tisza un important gisement de gaz naturel, lequel, mélangé au gaz naturel importé de Roumanie, a rendu possible la production de gaz de synthèse non plus à partir du lignite, mais avec du gaz naturel, ce qui eut pour effet la baisse considérable du prix de revient de l'engrais azoté. La découverte de gaz naturel a rendu possible un nouveau développement de l'industrie dans cette région. A côté des immenses usines de synthèse organique par électrolyse, construites sur les bords du Sajó, ces dernières années on a encore terminé la première étape de la construction d'une usine de PCV, assez importante, dont la capacité annuelle est de 6000 tonnes de polymère. Tout ceci forma la base sur laquelle se dessina le visage complexe du combinat des usines chimiques des bords de Sajó, et cela indique, sans équivoque, la voie à suivre pour de nouveaux établissements industriels dans cette partie du pays.

L'augmentation graduelle des besoins en engrais azoté a rendu nécessaire la création d'une nouvelle usine, c'est-à-dire d'un combinat d'engrais azoté, dont l'emplacement a été décidé dans le secteur supérieur de la Tisza, et parmi les sources d'énergie, le choix a été unanimement porté sur le gaz naturel. On l'a donc implanté sur les bords de la Tisza, près de la Centrale Électrique du Combinat Chimique de la Tisza, au point de rencontre des conduites de gaz naturel roumain et hongrois. Ses usines de résine synthétique et de vernis ont commencé leur production dès 1960, tandis qu'en 1964, c'est la très moderne usine automatisée d'engrais azoté qui a commencé à fonctionner avec une capacité annuelle de 72 000 tonnes d'azote. Cette usine a été construite de manière à rendre possible un développement ultérieur. Tout récemment, une usine d'urée s'est mise en production. Les projets sont prêts et une partie des machines est déjà arrivée pour une usine de cracking de l'essence et de décomposition des gaz, qui, dans un proche avenir, est prévue comme base de la formation du premier grand établissement hongrois de matières premières pétrochimiques.

Les plus grandes usines de l'industrie pharmaceutique se trouvent également à Budapest. Il était devenu nécessaire d'édifier

une nouvelle usine, pour laquelle le meilleur emplacement sembla se trouver à Debrecen, ville dans l'Est du pays. On y commença donc à construire l'usine BIOGAL, aux installations les plus modernes. Sa première unité produit déjà depuis quelques années une grande quantité d'antibiotiques d'une qualité excellente, par le procédé de fermentation, ainsi que des produits galéniques en quantité toujours plus grande. Les possibilités d'étendre les bâtiments et de les compléter par des sections pour la fabrication de produits chimiques et chimiques fins, ont été ménagées lors de sa construction.

Dans l'industrie pour le traitement du pétrole, il n'existait plus de moyen d'augmenter rentablement la capacité des raffineries existantes, ainsi a-t-on commencé la construction d'une raffinerie de grande capacité, à 30 km au Sud de Budapest, à l'embouchure hongroise du pipe-line international «Amitié». La majorité de sa production de mazout est utilisée par la nouvelle centrale électrique qui vient d'être construite dans son voisinage, par contre, les besoins de la raffinerie en énergie-vapeur seront assurés par cette même centrale électrique.

Les industries du pétrole et du gaz naturel occupent une place de plus en plus importante dans les besoins en énergie du pays. L'exploitation des gisements de gaz naturel découverts au cours de ces dernières années s'est avérée très rentable. En 1945, le pays ne possédait aucune conduite de gaz naturel. La seule conduite reliant les réserves du Sud-Ouest à la capitale sur une longueur de 230 km livrait tantôt du pétrole, tantôt du gaz naturel. Actuellement, nous possédons un réseau considérable de conduite de gaz. Le gaz de la cokerie des Établissements Métallurgiques Danubiens est dirigé vers Budapest par une conduite de 70 km, la conduite de gaz en provenance de la République Populaire Socialiste de Roumanie a déjà atteint les usines de produits chimiques et métallurgiques du Nord de la Hongrie, et la conduite reliant Budapest aux champs de gaz de l'Est de la Hongrie est également en service. Cette dernière donne déjà du gaz à la capitale. Dans le centre des gisements de gaz de l'Est de la Hongrie, une usine de dégazolinage fonctionne à grande capacité; sa production de propane-butane dépasse à elle seule la totalité de la production LPG de toutes les raffineries existantes.

La production hongroise de matériel roulant a également exigé l'augmentation de la capacité de la production de pneus. Les usines de caoutchouc qui se trouvaient dans la capitale n'étaient pas susceptibles d'être agrandies. On a donc établi une nouvelle usine de caoutchouc à proximité de la ville de Szeged, dans le Sud de la Hongrie, qui fabriquera en premier lieu des bandages pneumatiques et de tuyauterie, enlevant cette tâche aux usines de pneus. En plus, des usines régionales ont été construites pour la régénération des pneus usés, et grâce à une invention hongroise très ingénieuse, pour la régénération des tissus.

Le choix d'emplacements appropriés et la détermination du processus de production des usines nouvellement construites ont eu un effet fructueux sur l'augmentation de la capacité de production de l'industrie hongroise et sur l'amélioration des structures de production. En effet, dans les nouvelles usines, tous les efforts ont été portés sur l'adoption des procédés les plus modernes. Le rendement des installations des redresseurs de courant et des cellules des nouvelles usines d'électrolyse est bien meilleur que celui des anciennes usines, et le nombre d'ampères de la charge a pu être augmenté. Dans les usines d'engrais azoté, des compresseurs géants modernes ont été mis en marche et, pour la production de gaz de synthèse,

les installations de crackage du gaz naturel fonctionnent avec un bon rendement. On pourrait énumérer encore maints exemples pour illustrer la modernisation, mais l'essentiel est que les dimensions des installations de production dans les nouvelles usines ont toujours correspondu lors de leur mise en place aux normes optima mondiales, et les indices de production, de consommation d'énergie et de matériaux, ne sont également pas plus mauvais que partout dans le monde pour les usines construites en même temps.

La conséquente politique de la décentralisation de l'industrie chimique a également eu un effet avantageux. Une seule nouvelle usine a été construite à Budapest même, pour remplacer l'usine d'oxygène ancienne et démodée qui avait dû être arrêtée, car la très importante industrie des machines de la capitale exigeait la fabrication de l'oxygène sur place. Toutes les autres nouvelles usines de produits chimiques ont été construites en province et de nouveaux centres de l'industrie chimique ont surgi dans le Nord-Est et l'Est de la Hongrie, et les centres régionaux transdanubiens ont été aussi renforcés.

Direction technico-économique

La reconstruction et le développement de l'industrie chimique hongroise durant les 20 dernières années ont été préparés et soutenus par un travail d'organisation et des mesures économiques et techniques. Les soins attentifs et la circonspection des organes gouvernementaux dans la direction des usines nationalisées ont beaucoup contribué aux succès obtenus. Lors de la mise en marche des travaux de développement, il était évident que l'accomplissement des tâches n'était pas possible sans qu'on disposât de bureaux d'études et de projets, d'ateliers de construction et de montage qualifiés et spécialisés, et sans un nombre suffisant de spécialistes. Sans entrer dans les détails de l'évolution au cours des 20 années écoulées, le bref aperçu que nous avons donné sur la situation actuelle suffit à montrer l'immensité du chemin parcouru et le nombre des difficultés surmontées. Les bureaux d'études sont actuellement en mesure de répondre aux besoins de l'industrie chimique en dépit du manque de spécialistes de la construction.

En Hongrie, trois bureaux d'études disposant d'excellents spécialistes, sont actuellement à la disposition de l'industrie chimique pour effectuer les travaux techniques. Le Bureau d'Études et de Planification de l'Industrie Chimique emploie plus de 1000 personnes. Cet office élabore des programmes d'investissements, des plans de rationalisation et des plans techniques, assure l'adaptation des projets importés aux conditions du pays, et contrôle la réalisation conforme des plans. L'élaboration des études sur place, la promotion des procédés modernes de planification, par exemple dans la mise en fabrication des prototypes ou dans l'application planifiée des ordinateurs électroniques, font partie de l'activité de caractère économique de l'Institut. C'est encore cet Institut qui réunit en Hongrie les programmes de calculs dont on dispose.

Une activité semblable se poursuit au Bureau d'Études et de Planification de l'Industrie du pétrole et du gaz, ainsi qu'au Bureau d'Études et de Planification de l'Industrie de l'aluminium. Au département spécial de l'automation de chacun de ces bureaux, l'examen des installations du système technique des usines se poursuit dans le but de leur automatisation. Les travaux de reconstruction des usines qui ne sont pas en rapport avec la construction de bâtiments, et l'installation de certaines parties d'usines, sont effectués par les

entreprises spécialisées dans le monrage de l'industrie chimique; ces entreprises ont contribué au développement par leurs groupes de monteurs de machine, de conduite de tuyaux et d'appareils automatiques.

On a eu soin de ce que des spécialistes en nombre suffisant soient toujours à disposition pour cette relance de grande envergure. Dans la période de l'entre-deux-guerres, les ingénieurs en chimie étaient formés à l'Université Polytechnique de Budapest en nombre assez limité. Afin d'augmenter le nombre des ingénieurs en chimie, en 1949 une Université de Chimie Technique fut constituée à Veszprém, qui a formé depuis des centaines d'ingénieurs. En plus, l'Université Polytechnique de Budapest a commencé la formation d'ingénieurs mécaniciens pour l'industrie chimique, ce qui a permis de remédier au manque d'ingénieurs qui s'est fait sentir dans la planification, dans la construction d'usines et dans la production. La formation des ingénieurs hongrois est excellente; les jeunes ingénieurs se distinguent par des améliorations de la production, comme le prouve la croissance, chaque année, du nombre des procédés de rationalisation et des licences.

*

L'industrie chimique hongroise a reçu une aide précieuse des pays voisins, en premier lieu de l'Union Soviétique: les plus importantes installations de nos usines d'engrais azoté, de raffinerie de pétrole et d'autres encore, pour ne citer que quelques exemples, nous ont été fournies par les fabriques de machines pour l'industrie chimique de l'URSS, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne.

L'industrie chimique hongroise entretient d'étroites relations commerciales avec les plus importantes entreprises de la branche dans les pays de l'Europe occidentale, et les offices de commerce extérieur hongrois se présentent comme acheteurs et vendeurs importants sur les marchés européens et extra-européens. Les chimistes et ingénieurs hongrois, par l'intermédiaire des offices spécialisés du commerce extérieur, sont en contact avec les plus grandes entreprises de l'Europe occidentale, mais des contacts directs ont été également établis. Ainsi, des spécialistes de firmes anglaises, françaises, italiennes, allemandes et belges travaillent actuellement en Hongrie, comme les années précédentes aussi, sur les investissements des entreprises de l'industrie chimique, et toute une série d'installations fonctionne déjà pour la réalisation des procédés de fabrication les plus modernes.

D'étroites relations existent également dans le domaine de la vie scientifique technique. Les chimistes et ingénieurs hongrois participent à de nombreux congrès et symposiums dans les pays occidentaux. Ils participent aux sessions et expositions de l'IUPAC et de l'ACHEMA, de même que les spécialistes et savants des pays occidentaux participent aux manifestations organisées en Hongrie par l'Association des Chimistes Hongrois. Le développement de telles relations personnelles s'est avéré très fructueux au cours de ces dernières décennies. Une nouvelle orientation se dessine dans nos relations avec les pays occidentaux. Outre les affaires purement commerciales ou de construction, l'industrie chimique hongroise a entrepris avec certains pays des négociations pour une coopération de nature différente. Des initiatives très intéressantes commencent à prendre forme dans le domaine de la coopération française, belge et autrichienne avec l'industrie chimique hongroise. Cette coopération vise en premier lieu le domaine de la production, le partage des spécialisations d'ordre chimique et le déve-

loppement technique. L'échange des licences, ainsi que l'échange des résultats des recherches et du développement, le partage de la fabrication des produits sont à l'ordre du jour de ces négociations, et il est à espérer que l'industrie chimique hongroise, avec de telles possibilités de coopération, au cours de sa nouvelle période de développement, pourra recevoir et donner une aide considérable.

C'est également au cours de ces dernières années que s'est développée la pratique des voyages d'études que des boursiers hongrois effectuent dans les pays occidentaux pour des séjours de longue durée, au cours desquels ils acquièrent de nouvelles connaissances. A leur retour, surtout de France et d'Italie, les boursiers ont montré, par leur travail, les excellents résultats de ce système.

Les dirigeants de l'industrie chimique hongroise sont conscients que des efforts vers l'autarcie seraient déplacés pour le développement d'une branche industrielle moderne. La reconnaissance de ce fait et les enseignements que l'on en a tirés ont abouti à ce que nos relations internationales et, dans une grande mesure celles avec les pays occidentaux, se développent d'une manière saine, et prennent une bonne orientation.

LITTÉRATURE

MIKLÓS BÉLÁDI

László Németh

László Németh est, indéniablement, une des personnalités les plus imposantes de la littérature hongroise contemporaine; et cela non pour la seule valeur de certaines de ses œuvres — romans et pièces de théâtre —, mais à cause, surtout, de l'horizon intellectuel de l'ensemble de ses activités, cette inlassable recherche d'idées et de voies nouvelles, fécondantes. La passion et le devoir s'affrontent en lui et dans son œuvre; c'est la passion qui l'écarte, le coupe du monde extérieur, sa sensibilité, ses penchants traumatiques l'entourent des murs protecteurs, mais glacials de la solitude; et c'est le devoir qui le pousse à dresser inlassablement des projets de réformes, des programmes sociaux et pédagogiques. Cette individualité portée à l'ascétisme se débat continuellement dans des soucis d'amélioration de la société, de la nation. Et pas seulement dans ses essais. La structure intellectuelle de ses romans et de ses œuvres dramatiques procède, elle aussi, de cet antagonisme fondamental. La grande fièvre créatrice des années 30 trouve son explication dans l'espoir nourri à l'époque de parvenir à la réconciliation des dispositions naturelles et du sentiment du devoir. La «troisième voie» — pierre de touche de la pensée de László Németh — est d'abord, certes, un programme politique et social, mais exprime aussi bien la parfaite solitude en commun propre à un esprit ardent et délicat à la fois: c'est là l'île des élus, la réalisation d'une rigueur ascétique, d'une auto-éducation, d'une superbe harmonie qui n'a d'existence que dans les rêves. László Németh s'est livré à une recherche constante d'une solution aux contradictions majeures de l'existence.

Aux débuts de sa carrière littéraire, dans les années 20, il dut déjà constater une faille irréductible entre l'individu et la société; il croyait cependant le facteur social possible d'amélioration, tout en ressentant d'autant plus d'angoisse à cause de la malléabilité de la nature humaine. Ses projets sociaux en appellaient pourtant à la bonté de l'homme, aux énergies latentes et inexploitées de l'histoire. Son «socialisme qualitatif» sollicite également de la bonté humaine cachée, une force capable de renverser le courant de l'histoire. Il plaçait alors ses espoirs dans la révolution spirituelle du «potentiel des meilleurs» pour transformer la société. La «bonne cause» a été, de tout temps, son idée maîtresse. Après la libération de la Hongrie, il en vint à renier et à modifier l'essentiel des thèses de son système philosophique, et

se résolut à l'acceptation positive de la société socialiste. Il est resté jusqu'à nos jours un révolutionnaire idéaliste, moral, considérant l'histoire et l'existence sous un angle strictement éthique. Sa philosophie se fonde sur l'idée d'une déviation morale de l'ordre universel: seul l'exemple éthique peut guérir le «mal profond de la vie»; la vie ne peut être conquise que par celui qui s'aide du stimulant continu de l'effort moral, s'améliore et s'ennoblit jusqu'à devenir exemplaire. «J'ai toujours été l'homme de l'exode. Tout ce que j'ai su organiser, c'est la sécession des justes» — cette analyse qu'il a donnée de lui-même éclaire toute sa sphère philosophique. Il l'a déclaré, écrit sous des formes variées: l'existence, c'est un essai de réalisation des idéaux. Pourvu d'une vaste érudition, Németh a poursuivi «l'idéal de la belle vie» et a consacré la majeure partie de son énergie intellectuelle à établir les projets d'une copie terrestre de «l'Éden caché, entretenu dans l'âme». Mais la recherche permanente de la vérité, la disponibilité constante à la nouveauté l'ont obligé aussi à réfuter ses propres utopies. La plupart de ses ouvrages peignent un drame ou un drame caché, il fait de ses héros — porte-parole de ses idées — des héros déchus, des victimes. Ce sont ses expériences des années d'après la libération qui ont amorcé, dans ses romans, ses pièces de théâtre et ses essais, le dénouement et aussi la synthèse nouvelle de cette double tendance: le combat intime que se livrent le besoin de créer et celui de détruire les utopies. Il en est arrivé à renier ses anciennes convictions, selon lesquelles la vie ne peut être embellie que par l'exemple éthique, par une auto-purification morale. Ses œuvres récentes expriment la nécessité d'une action commune de la «bonne cause» dans les cœurs — les nobles intentions au profit de la communauté — et de la société.

*

L'œuvre de László Németh est une vaste tentative pour créer, par la fusion d'une somme exceptionnelle de connaissances, une synthèse entre le caractère national hongrois et la pensée européenne, d'amalgamer dans ses essais, ses romans et ses œuvres dramatiques les particularités nationales et même provinciales hongroises avec celles, anciennes et modernes, de l'Europe. C'est le fil conducteur de ses essais historiques *Magyarság és Európa* (Les Hongrois et l'Europe), 1935. C'est aussi cela qui conditionne son orientation littéraire. Versé dans la littérature grecque, Sophocle constituera une de ses plus grandes aventures spirituelles; mais il a aussi consacré à Proust une belle étude. Il tient la tradition en haute estime, tout en suivant pas à pas les péripéties de la pensée moderne. Ce n'est qu'avec les variantes de l'avant-garde qu'il ne pourra jamais se familiariser. Il s'intéresse aux conquêtes de la science, s'occupe de linguistique et de philosophie, de poétique et de psychologie. Animé d'ambitions encyclopédiques, il veut, dans le chaos de l'époque, s'orienter et orienter les autres. Son œuvre compte près de cent volumes; lisant une dizaine de langues, il s'est attelé, à l'âge de cinquante ans, au difficile métier de traducteur, avec un succès tel qu'il compte désormais parmi les meilleurs traducteurs hongrois.

Ses idées maîtresses le rattachent à la philosophie de la crise européenne: Spengler et Ortega y Gasset; ses tentatives d'approches du socialisme l'orientent vers Henri de Man et Ferdinand Fried; son idéal d'auto-éducation morale, de religion «silencieuse» présente des affinités avec ceux de Tolstoï, de Péguy et de Gandhi. Sa vision du monde a cependant été surtout influencée par la littérature hongroise classique, avec toutes les intuitions qu'il a puisées chez Dániel Berzsenyi, Zsigmond Kemény et Endre Ady. Ses romans se rattachent à une tendance gé-

nérale de la prose européenne dont les représentants les plus caractéristiques sont Tolstoï et Proust, et plus particulièrement au néo-naturalisme.

László Németh est né à Nagybánya (aujourd'hui Baia-Mare, en Roumanie), le 18 avril 1901. Son père, József Németh, l'idéal révéré de son enfance et de sa jeunesse, était professeur de géographie et d'histoire, homme de grande érudition, un pédagogue éminent, l'incarnation même de la «tolérance pédagogique», point seulement versé dans sa spécialité. L'enfant vécut longtemps dans la famille paysanne de son père à Szilasbalhás, en Transdanubie. Cette dynastie de riches cultivateurs habitait, au milieu d'un village, une vaste maison, qui avait été jadis le centre d'un domaine nobiliaire. L'adolescent en vacances à Szilasbalhás fut témoin de la splendeur et de la décadence de cette grande famille. Ces séjours lui furent une leçon pour la vie — on en retrouve la trace dans les personnages et les lieux de ses romans et de ses pièces. «L'éclosion de ma pensée doit autant à la beauté et à l'harmonie de cette vie de famille qu'à la richesse d'esprit de mon grand-père, dont le souvenir remonte à ma première enfance . . . Chacun de nous possède son anthropologie à soi (ou, s'il l'on veut, sa sociologie à soi) pour qui les membres de sa famille constituent les premiers types exemplaires . . . J'estime avoir eu beaucoup de chance dans ce sens, ayant été pourvu d'une famille si belle et si ramifiée» — écrit-il dans son autobiographie *Magam helyett* (En lieu de moi-même). Cette anthropologie personnelle lui a permis de connaître sous tous ses aspects la bourgeoisie rurale, les hobereaux de la Puszta, les intellectuels d'origine paysanne, toute cette faune particulière de la province hongroise qu'il fera revivre dans les pages de *Emberi Színjáték* (la Comédie humaine), de *Gyász* (Deuil), dans «l'encyclopédie hongroise» du monde villageois de *Utolsó kísérlet* (Dernière tentative), dans la carapace réaliste de ses romans à thèse.

Le critique littéraire

Jeune médecin, qui se préparait à s'évader d'un avenir bourgeois établi par son mariage, Németh fut consacré écrivain à la suite d'un concours de nouvelles organisé par la revue « Nyugat » (Occident) dont le numéro de décembre 1925 publia le récit d'un jeune auteur inconnu, lauréat du premier prix de ce concours. Le jury avait voulu honorer dans cette histoire paysanne intitulée *Horváthné meghal* (la Femme Horváth se meurt) le réalisme, l'économie des moyens, la richesse du style et de la langue. Pourtant, dans les années suivantes, László Németh ne publia que quelques nouvelles, et encore sous un pseudonyme. Cet écrivain au visage fin, qui paraissait plus jeune que son âge, s'avérait entretemps un excellent critique. Il s'était mis à la tâche avec le sentiment bien établi de sa valeur, ce que ne firent que confirmer la culture exceptionnelle et la grande sensibilité intellectuelle qu'il manifesta. Il ne se perdait pas dans les détails; s'il écrivait des comptes rendus sur des livres, c'était pour avoir l'occasion de formuler ses propres conceptions sur la littérature. Refusant la critique «d'inventaire», explicative, il prônait la critique créatrice. La mission du critique, écrivait-il, est de suggérer ses tâches à la littérature, de lui faire prendre conscience de son véritable avenir. Il voyait non seulement les œuvres parues, mais aussi celles manquantes, les promesses non-réalisées de la littérature contemporaine, les grandes tâches promises au «génie». Le but principal qu'il se proposait était de rendre conscient l'écrivain des années 20 du rôle qu'il avait à jouer dans la

transformation de la vie hongroise, s'il voulait seulement se plier aux impératifs de l'époque. Entre 1926 et 1930, presque tous ses écrits sont imprégnés de la conviction que la littérature aborde un tournant qui sera décisif pour son avenir.

Dès cette période, il tenta de définir le caractère et la mission de la littérature hongroise, d'en donner une interprétation nouvelle. Il est alors le jeune critique hongrois le plus prolifique; il publie des séries d'articles passant systématiquement en revue la littérature contemporaine hongroise et européenne; il fait un retour aux sources en analysant le XVI^e^ siècle, et la poésie de Csokonai et de Petőfi, évalue l'acquis de la grande génération de «Nyugat». Son programme s'adresse aussi bien à la société qu'à la littérature. Par littérature, il entend toujours vie aussi; car, selon lui, les deux ne peuvent être jugées qu'ensemble: «La valeur esthétique de l'œuvre de l'écrivain est indissociable de la portée sociale de son message» — déclare-t-il au début d'un essai sur Endre Ady daté de 1928.

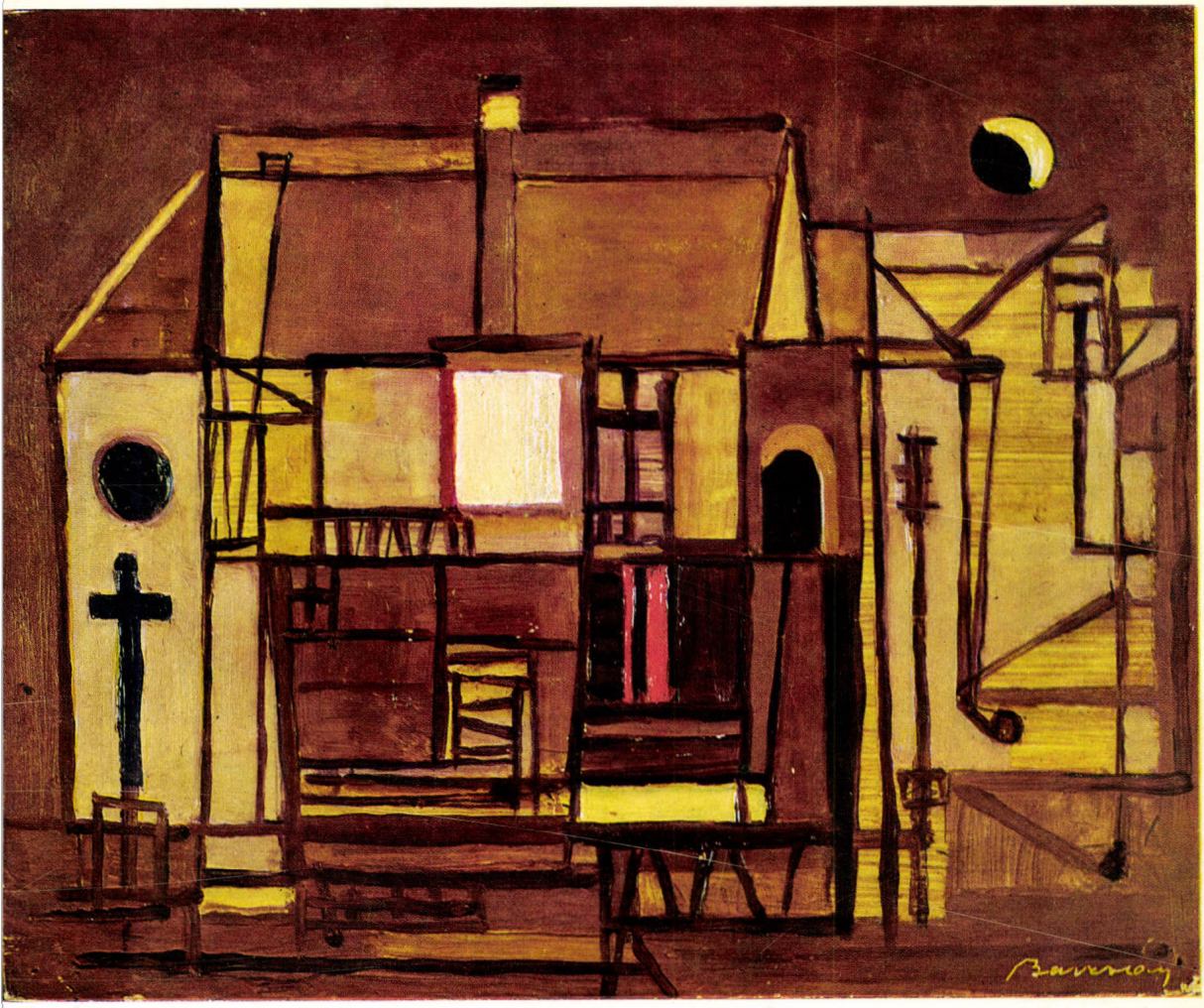
Sa conception littéraire est, dans ces années, ouvertement, et de son propre aveu, d'inspiration nationaliste. Il recherche en littérature les caractéristiques raciales, il considère les chefs-d'œuvre comme l'accomplissement du génie de la race: les phénomènes littéraires primaires sont «le grand épanouissement du contenu racial». Il ne vise pas à une définition exacte de la notion de race, par contre il a grand souci d'éviter «les divagations du romantisme biologique». Loin de lui l'idée de communauté physiologique, lorsqu'il parle de race! Il veut voir en celle-ci comme le résultat d'une synthèse, de l'amalgame «du destin, de la langue et de la culture», sur quoi «les chimistes du sang . . . les fanatiques des sérosités» n'ont rien à dire. Dans le vocabulaire du jeune critique, race est plus d'une fois synonyme de nation ou de peuple, le terme englobe aussi le caractère populaire de la littérature; celui-ci est même tenu pour le domaine d'élection où se manifeste le génie de la race, les régimes politiques et sociaux n'ayant là qu'une importance secondaire. László Németh en brosse alors une image lyrique, sentimentale, d'une envolée romantique englobant le passé opprimé et un riche avenir: parlant de race, il redéfinit pratiquement la littérature.

Dans ses critiques, il désire dégager l'épanouissement et les métamorphoses du caractère populaire soumis à une interprétation éthique. Le pessimisme est, dès lors, un corollaire de ses écrits: il veut voir dans l'inspiration fatalement tragique de la littérature hongroise comme une caractéristique raciale. Ces années sont pourtant empreintes d'une attente, d'un grand espoir. Les ouvrages de la nouvelle génération d'écrivains promettent l'avènement d'une monumentale littérature consciente de son rôle éthique, rigoureusement disciplinée, qui se trouve à l'avant-garde des masses et répond, justement de la sorte, aux véritables intérêts de la société. En formulant ses nouveaux principes, László Németh menait le débat sur deux fronts. Il considérait la critique impressionniste comme anachronique, dépassée, car l'expression des divers degrés d'approbation ne peut conduire à la pénétration du sens profond des valeurs. Quant à la formulation du principe d'«autonomie», elle représente une revendication des droits de la littérature en face de l'époque, l'exigence de la protection de la création intellectuelle. Dégager de nouvelles lois: c'est cela que László Németh se fixait pour mission; sa thèse principale était: la littérature contemporaine réclame de nouvelles normes esthétiques et critiques. Propres à exprimer les exigences d'époque, elles seront fondées pour ce qui est du passé aussi; à plus forte raison, quand

la société et la littérature contemporaines sont l'une et l'autre soumises à des crises et hésitent sur la voie à prendre dans le chaos des aspirations. Dans ses essais, László Németh a voulu définir ces normes et ces lois nouvelles. Il y parvint avec d'autant plus de succès, qu'il déduisait ses critères de valeur d'une analyse subtile des œuvres et de références constantes aux règles individuelles de la personnalité créatrice. La grande nouveauté de sa méthode critique s'explique aussi par le fait qu'il ajoutait aux pratiques établies une intuition personnelle exceptionnelle.

Ni à cette époque, ni plus tard, il n'a cependant érigé de système philosophique-esthétique cohérent. Son ambition n'était d'ailleurs pas de progresser pas à pas et d'édifier ainsi un système d'idées d'une clarté parfaite. Comme il le note: il voudrait aider «l'orientation», c'est pour cela qu'il «interroge» les domaines les plus divers de l'art, de la science, de l'histoire, pour inquiéter ses contemporains, ce qui le mènera lui-même à des découvertes toujours nouvelles dans sa quête da la vérité. Dans l'article inaugural de la revue dont il était à la fois le directeur et l'unique rédacteur «Tanu» (Témoin), il a motivé le bien-fondé du caractère improvisé de ces activités intellectuelles mettant à profit un fonds énorme de connaissances: «Les essais de ma revue seront des plus variés; de domaines familiers je passerai souvent à d'autres qui sont encore pour moi des territoires vierges. Les spécialistes ne seront peut-être pas toujours pleinement satisfaits de mes incursions. Mais tout le monde a le droit d'expérimenter et ma vérité n'est pas dans les sciences spécialisées, elles est en moi-même.» Les caractéristiques de sa méthode et de ses notions sont conditionnées non par le désir de créer un système, mais par celui de fournir des informations étendues autant que possible, de tirer des «enseignements humains» de tout ce qu'assimile son esprit actif, friand d'expérimentations. Au cours de sa carrière, ses principes, ses conceptions, ses idées sur la littérature et l'histoire subiront des modifications, prendront une signification nouvelle selon ce que sera la situation historique et individuelle; ses concepts les plus fréquents sous sa plume changeront de sens, s'élargiront ou se rétréciront, suivront le mouvement et la mutation qui marquent le cheminement de la pensée de László Németh, pensée spécifiquement unique, faite de contradictions et pleine de contradictions.

Ses essais inclus dans les deux volumes de *Készülődés* (Préparatifs), de même que ceux qui leur firent suite et que toutes ses conceptions, s'affinent dans le creuset de son drame intérieur; idée et méthode, notion et style passent par un filtre éthique très personnel et deviennent «expériences humaines», «efforts moraux». Les principes les plus fermes de son code littéraire sont également de caractère éthique et la chaleur de l'inspiration individuelle, le processus dynamique de la chasse à la vérité modifient constamment leur signification. Il voit aussi dans la critique effort intellectuel et œuvre d'art; elle est appelée à juger de l'ouvrage selon les lois propres à celui-ci, c'est-à-dire à le confronter avec lui-même, à opposer «l'effort éthique» dont il est l'incarnation à «l'effort intellectuel» qu'est la critique. Cette conception de la critique rend sensible les nouveautés de son style aussi. Ce qu'il découvre avec étonnement à propos du style de Freud dans un essai publié en 1929 *Freud és a pszichoanalízis* (Freud et la psychanalyse), c'est l'image reflétée de son propre style, de son travail créateur dans le domaine de la langue. Dans les œuvres de Freud, ce n'est pas la psychanalyse qu'il vante, mais la méthode, les nouvelles possibilités de méthode et de style. Freud montre l'exemple quant à la



Jenő Barcsay: Maison de Szentendre

Miklós Borsos: Le poète Lőrinc Szabó ▶

Béla Kondor: Le songe du marin

◀ *Tamás Vigh:* La science

manière de se libérer de l'esclavage de la langue, de l'empire des «catégories de la nécessité». Un style qui ne cerne pas son sujet à l'aide de notions établies, de catégories préconçues, mais à la manière des «processus spirituels dynamiques», en mettant en mouvement les divers mécanismes de l'esprit de la pensée, ce qui en fait une méthode de connaissance de l'essentiel — voilà la base du style plein de métaphores des essais de László Németh. Il permet de saisir la plupart des notions fondamentales de sa conception littéraire aussi par des métaphores et des enchaînements métaphoriques, des analogies successives. Mais on peut dire, pour caractériser l'ensemble de la méthode de László Németh, c'est le style qui, chez lui, en tient lieu. A propos d'Ortega y Gasset, il note: «Une bonne partie de nos vérités scientifiques n'est que métaphore. Est-ce un mal? Loin de là. Seulement, il faut que nous sachions que la métaphore est une métaphore.» Les notions de race et de constitution raciale, de peuple et de caractère ethnique, de destin et de goût d'époque véhiculent conjointement, elles aussi, de nouveaux sens et de nouvelles idées, tout en ne se proposant pas uniquement de toucher la raison, mais encore de nourrir le sentiment, afin d'exprimer de cette manière aussi qu'elles nous initient autant à un cours d'idées abstraites qu'à de brûlants circuits du cœur et du sentiment, qu'elles nous branchent directement sur la vie personnelle de l'auteur. Dans les essais de László Németh, «l'élément lyrique» puise à sa personnalité même. Il a des principes et des pensées cristallisées, cependant ses concepts et ses opinions gagnent toujours un rayonnement, un sens nouveau, parce qu'il incorpore à son univers de notions une langue presque obscure, nébuleuse de sensations et de sentiments, d'associations imprévisibles, de métaphores ambiguës, de suggestions.

L'orientation sous forme d'essai commence à se réaliser déjà dans les années des «préparatifs». C'est cette période que clôt son premier roman, *Emberi színjáték* (la Comédie humaine), cette première tentative de bilan sous le signe de l'alliance du romancier et de l'essayiste. Plus tard, les romans et les œuvres dramatiques porteront un jugement sur l'image du monde si chère à l'essayiste, compléteront, critiqueront et informeront l'ébauche de «vie édénique» brossée dans ses études, confronteront la réalité et l'utopie. Ce premier roman ne se hasarde pas encore à assumer cette gageure; il tente de justifier le chemin parcouru et transpose les idées des essais dans le sort de Zoltán Boda. Il s'agit là de la justification de l'idéal de ces années consacrées à la personnalité purifiée, au «nouvel évangile», et aussi d'une anticipation de quelques idées reprises des projets utopiques de «Témoin».

La Comédie humaine

László Németh commença à écrire ce roman après son voyage à Paris, au cours de l'été 1928, et la revue «Napkelet» (Orient) le publia, l'année suivante. C'est une œuvre de longue haleine, excessive et inégale, portant toutes les traces d'une inspiration éruptive de la jeunesse qui veut tout embrasser à la fois. L'auteur de ce roman ne sait pas encore user des armes qu'il maniera avec dextérité dans «Deuil» et «la Dernière Tentative»: unité de la description et de la matière philosophique, actions internes et externes, métamorphoses de la conscience du héros. C'est une œuvre moins affinée, mais plus ardente, plus impétueuse que celles à venir, un miroir fidèle de la prise de conscience d'un jeune écrivain qui aspire à la Connaissance. Le livre est d'un tissu serré, parfois presque inextricable; la plupart du temps cepen-

dant, le rationnel reprend le dessus et les couleurs de la vie y brillent de tous leurs feux. Ce roman a été la confession d'une idéologie encore non décantée. «La Comédie humaine» se veut roman didactique sur le chaos des idées, et destiné à l'exorciser et le détruire.

Son personnage principal est Zoltán Boda, le héros éternel de László Németh: un penseur qui vit son drame individuel dans l'affrontement des pensées, des conceptions. Ses exigences envers lui-même font de ce penseur un être exceptionnel, qui ne se conforme pas à l'ordre établi, aux lois sociales, au simulacre d'un monde bien organisé, à la vie quotidienne de «ceux qui sont à l'intérieur de l'existence». Zoltán Boda est également un homme exceptionnel; de plus, c'est un original, un esprit chimérique. Le destin fera de lui un «guérisseur», un prêtre sans Église; il initiera son entourage au sens de la vie au cours d'un «sermon sur la montagne». La figure de Zoltán Boda préfigure déjà la «religion sans voix» des années de «Témoin», cette conception qui attend de la force autoformatrice du «salut» individuel une guérison du mal de vivre.

Les romans et les œuvres dramatiques de László Németh peignent des originaux tout en prenant des distances à leur égard: le signe distinct de la satire ou de l'ironie ne laisse pas d'équivoque quant à la dangereuse déformation qu'est leur aliénation. Dans la Comédie humaine, il en va encore autrement; l'originalité du protagoniste cache la sympathie de l'auteur, son détachement du monde exprime tout un programme, de son destin se dégage une philosophie. Bien que Zoltán Boda échoue à la fin de ce roman, cette chute n'est pas une critique, donc n'est pas une «chute» effective, mais une apothéose, puisque l'échec est causé par le milieu hostile. La révolte solitaire, l'«apostolat» de Boda reçoivent l'adhésion entière de l'écrivain, le «sermon sur la montagne» final est une justification du sort de Boda. Le roman souligne l'opposition de l'auteur à la révolution et à la contre-révolution, le caractère fragmentaire de toute solution réalisée à l'échelle de la société. Il oppose la réforme sociale à la réforme de l'âme; il idéalise la vie exceptionnelle et l'auto-purification du petit nombre, l'enseignement de la religion sans Église; il justifie l'aliénation de Zoltán Boda, sa conscience d'élu, sa théorie du génie et son «évangile»: à partir de ses déformations et convulsions, Németh a créé un nouveau mythe de l'homme intégral. Si Zoltán Boda périt, vaincu par son entourage hostile, l'auteur de «la Comédie humaine» n'en est pas pour autant convaincu de la fausseté de ses idées et cela même s'il ne peut croire lui-même vraiment à l'existence de cette personnalité exceptionnelle. La voie digne de l'homme est d'apercevoir l'imperfection, la «mutilation» de la vie, le défaut éthique. Celui qui sonde la vie doit prendre conscience que ce vice de l'existence ne peut être guéri que dans l'individu. «Chaque homme doit débrouiller lui-même sa vie» — dit Zoltán Boda; c'est une illusion et une duperie de croire que l'individu puisse être amélioré par la société.

Cette première période du prosateur voit encore la naissance d'un roman et d'une tragédie; dans «Deuil» on retrouve le monde des paysans riches de «la Femme Horváth se meurt», comme dans la première pièce de László Németh: *Bodnárné* (la Femme Bodnár; 1931). Plus tard, ces souvenirs des années de Szilasbalhás ne reviendront plus qu'épisodiquement dans ses œuvres.

Le roman de la conscience individuelle

Deuil est une œuvre concise d'un seule tenant. Selon le «plan de croissance» de l'écrivain, elle appartient au même cycle

que «la Comédie humaine» et *Iszony* (Une possédée). Le mari de Zsófi Kurátor est tué par accident au cours d'une partie de chasse: la jeune veuve, prisonnière de son orgueil et des sévères coutumes de la paysannerie aisée, se fige, se fossilise dans son deuil, étouffe ses sains instincts, se détache du monde et se fait une vertu de sa folle fierté. «C'était une créature bizarre, qui avait quitté la vie, et que ceux qui continuaient à y patauger surveillaient avec une particulière vigilance.» Sa superbe la plonge dans une solitude protestatoire; la vertu qui n'est d'abord qu'un masque se pétrifie littéralement en elle. Le deuil orgueilleux, porté d'abord par obstination, devient le sens même de sa vie. Zsófi Kurátor s'enferme dans cette morgue et coule ses jours selon le cérémonial d'une étrange «vie de rêve», dans laquelle la vertu se retourne contre elle-même. Zsófi devient toujours plus hostile au monde et la souffrance librement assumée la déforme. Le sentiment d'être étrangère à la vie a été transplanté en elle directement de «la Comédie humaine»; mais ce qui, là, semblait le milieu naturel d'une âme portée sur l'apostolat fait, ici, d'une personne saine un être monstrueux. Zsófi serait une héroïne pure, attrayante — l'auteur dira d'elle, plus tard, qu'elle est un torse de «déesse archaïque» — mais le sentiment de la respectabilité poussé à outrance l'exclut de la société du village et en fait une originale, un cas pathologique. Zsófi supporte son destin avec la majesté d'une reine paysanne, tandis que son comportement fier cache la démence: la vertu devenue obsession détruit en elle les sentiments naturels, les instincts qui cherchent à vivre. Cet idéal de beauté est morne, austère et rebutant; la solitude glacée, l'héroïsme ascétique s'opposant à la vie sont pourtant proches de l'écrivain. Le deuil orgueilleux n'est autre que l'héroïsme du renoncement, un «exode» de la vie, de l'ordre social. Et, comme dans tant de ces romans, ici aussi c'est le sens moral souffrant d'une sensibilité exagérée qui est à la source de l'œuvre. La dignité de Zsófi Kurátor cache les tumultes de l'âme et son héroïsme consiste précisément à savoir, à pouvoir se vaincre.

«Deuil» a donné naissance à un nouveau genre de roman dans la prose hongroise. Ses formes nettes et d'une rude simplicité, sa structure impeccable ne rappellent en rien les inégalités de «la Comédie humaine». «Deuil» est une nouvelle variante du roman psychologique: fusion de la peinture sociale réaliste et d'une profonde analyse des mouvements de l'âme, qui trouvera sa forme classique dans «Une possédée» et dans «Eszter Égető». Au centre de ces romans nous trouvons le développement analytique détaillé de l'univers d'une conscience et de ses sentiments, tandis qu'autour d'elle se dégage graduellement l'image quotidienne du monde. László Németh ne s'attarde nulle part aux descriptions, il ne caractérise pas spécialement les objets, les lieux. Il arrive pourtant à ce résultat remarquable que la peinture intérieure de son héroïne attire à elle des morceaux toujours plus vastes du monde extérieur. Ces morceaux, ces couches — selon l'auteur: ces «zones» — sont discernables dans «Deuil» aussi. La «psychologie» de Zsófi Kurátor est un reflet de la famille Kurátor, de la vie de la riche dynastie paysanne, du réseau inéluctable et terrifiant des coutumes, du goût, des lois du village, ainsi que des événements qui amorcent la désagrégation de cette société close. «Deuil» est bien un roman psychologique, mais son auteur n'a pas assumé les tâches de l'analyse longue, minutieuse d'une âme; il a trouvé un nouveau point de départ pour le roman hongrois.

L'utopie de la «révolution de la qualité»

Dans les œuvres de László Németh, nous voyons se renouveler sans cesse, et avec un sens modifié, la confiance dans la valeur de catharsis des exemples éthiques. C'est «l'homme exemplaire» qu'il place au centre de ses conceptions — sa revue «Témoin», cette vaste tentative de la création d'un système idéologique, l'avait aussi dans son axe —, puis il tente de confronter et de mettre en harmonie la transformation de la vie par le bon exemple avec les forces sociales effectives. Ses projets, ses esquisses de réforme pédagogique sont également nés de cette passion d'éducateur; un agent permanent de son œuvre est l'«Éros pédagogique». Il doit cependant subir des échecs, des déceptions pour que l'homme-idée détourné du monde et cherchant des principes absolus se réconcilie avec l'homme des expériences, avide de vie, se mouvant dans le monde comme dans son élément naturel. L'explorateur des systèmes d'idées, le lecteur assidu, passionné pour les langues, récoltant toujours plus de connaissances neuves dans le but de réaliser une encyclopédie moderne, voudrait définir le principe absolu de l'existence; par contre, l'«organisateur des forces intellectuelles» se sent la vocation continue de créer des ateliers de l'esprit, de définir «le point cardinal spirituel», de poursuivre des activités pédagogiques. Le désir d'améliorer la société et l'exigence du perfectionnement moral suivront souvent des chemins séparés, alors que la mission majeure de «Témoin» serait justement de réaliser, par la synthèse de la science et de l'art, la grande unité «du salut individuel, de la mission nationale et de l'histoire humaine». Le résultat de cette lutte spirituelle a été l'utopie de la «qualité», cette chimère poétique riche en couleurs mais tissée de nombre de détails pertinents et valables. En fin de compte, c'est à l'écrivain que reviendra la tâche de parler du monde merveilleux des projets utopiques dans le langage de la vie réelle et de démontrer les nobles intentions des rêves, mais aussi l'impossibilité de les mettre en pratique. Parmi les contradictions de l'œuvre de László Németh, nous pouvons relever la présence latente jamais démentie d'un sentiment de l'univers, du beau rêve se manifestant à l'antipode de la «vie triviale», de la mythologie des idées recouvrant la réalité. Pendant un certain temps, les utopies des cahiers de «Témoin» prolongent la rêverie de Zoltán Boda tourné vers son monde intérieur.

La revue «Témoin» parut pendant plus de quatre ans, à partir de 1932. László Németh la rédigeait seul, et en assumait pour une bonne part les frais d'édition. Il avait quitté «Occident», pour mener à bien sur son «île» une synthèse de l'époque dont sa revue voulut être le creuset et le moule. La «nouvelle encyclopédie» était une tentative d'«humaniser» les matières accessibles, synoptiques du savoir humain, en rattachant directement chaque spécialité de la science aux intérêts de l'homme. Les essais de «Témoin» considèrent la masse des connaissances scientifiques et artistiques comme *a priori* données dans l'homme et pouvant être, en conséquence, suscitées, provoquées. Dans l'«humanisation» de la science, Németh continue à penser à la «philosophie de l'existence», en plaçant au centre de toute pensée la personnalité qui «vit» le monde. Il soutient que l'expérience vécue, l'intuition sont la base de la connaissance, que la vie ne peut se prouver que par elle-même: la vie est dans le vécu, tout comme la raison prend aussi sa source dans la vie. «Existence» qui, selon sa formulation, représente avant tout personnalité, éthique, attitude, signifie plus pour lui qu'«histoire ou raison». Connaissance, savoir, raison — professe-t-il — tout cela

n'est que comportement et morale. Sera seul justifié le savoir qui deviendra méthode et substance de la vie individuelle. Cette exigence d'«humanisation» ne pouvait accéder à un tel prestige que parce qu'elle tendait précisément à l'ouverture, et non à la clôture, du processus intellectuel. Németh invitait le lecteur de ses essais à réfléchir avec lui, à se faire témoin non seulement du monde, mais de son propre éveil, de son auto-investigation.

Son image du monde représente également une tentative pour concilier et dépasser les systèmes capitaliste et socialiste, pour dégager une forme de la société bâtie aux mesures de la personnalité. C'est pourquoi la petite unité devient le support de la réforme: l'atelier et le jardin, l'île et la région. Son système d'idées peut se résumer à une seule et brève formule: il faut quitter la société et se renouveler sur l'île permettant l'épanouissement libre de l'individualité. La «révolution de la qualité» décrète effectivement qu'en premier c'est l'homme qui doit renaître au sens éthique. Dans la conception de Németh, l'utopie signifie que l'homme est plus qu'un être historique. Et il recherche justement en quoi il est plus: l'«essence humaine» mutilée, refoulée par l'histoire. La «révolution de la qualité» se voulait critique de l'idéal de progrès social et de toutes les images historico-sociologiques du monde. «L'histoire, ce monstre» — dit quelque part Németh. «Le mal profond de la vie» ne peut certainement pas être guéri par «la révolution de la répartition», comme le pensent les socialistes. La véritable révolution, telle que Németh la comprend, aurait lieu au niveau de l'individu. La société mammouth a dépossédé l'homme de sa véritable nature, puis cet homme dénaturé, frustré a connu l'humiliation; le devoir de l'époque est de revenir à un monde aux mesures de l'individu. La critique anticapitaliste de László Németh se réfère sans cesse à l'individu, à la personnalité se libérant, pour s'épanouir, de l'esclavage de la production de masse et de la division du travail. Ce type d'homme nouveau — imaginaire — reconquerra alors la tradition, qui lui a été dérobée, qu'elle soit européenne ou nationale, tout en revenant à un stade tant soit peu plus primitif. L'utopie de «Témoin», bien que fixée sur les phénomènes sociaux et intellectuels d'une brûlante actualité, veut remonter aussi à des ancêtres qui ne sont pas cernés de près. La «révolution de la qualité» c'est la chimère de cet âge d'or qui permettra à l'homme de vivre, comme dans les cités grecques antiques, selon les lois du sentiment intérieur de la liberté, sans «contraintes».

László Németh utilise l'«interrogatoire» de la philosophie, aussi bien que les enseignements de l'histoire et de la littérature, à la création d'un projet de société à mi-chemin du capitalisme et du socialisme, celui du «troisième côté». Et c'est à ce point qu'il devient un véritable explorateur-idéologue. Il nous propose plusieurs variantes de réforme, l'axe de chacune de ces conceptions étant la critique de la société bourgeoise. Németh n'a jamais cessé d'exprimer ses réserves, ses contestations à l'égard du socialisme; mais, par suite de ses idéaux humanistes et sociaux, il s'en est toujours considéré plus proche que du capitalisme.

Romans et œuvres dramatiques

Dans les essais et les études de László Németh, ce sont la passion de la recherche, l'ambition des projets, l'attente de l'avenir qui se sont cristallisées. Dans ses romans et ses œuvres scéniques, le sens des responsabilités d'un écrivain capable d'interroger non seulement l'histoire, mais aussi lui-même, a mené à la confrontation de ses

théories avec la vie réelle, le milieu national. Ses illusions étaient déjà toutes marquées de ce poison qu'est «la conscience du danger»; le prosateur exprimera le «sentiment tragique de la vie», la détresse du péril extrême. Ses romans et ses pièces sont l'expression d'une introspection enregistrant les échecs: ils peignent des révolutionnaires ratés, des victimes de la conscience, des héros succombant pour de grandes causes.

Ses tragédies sociales: *Villámfénynél* (A la lueur des éclairs; 1936), *Papucshős* (Pantouflard; 1938); *Mathiász-panzió* (la Pension Mathiász; 1940), *Győzelem* (Victoire; 1941), *Sámson* (Samson; 1945) ont pour sujet des drames qui font exploser la quiétude factice du bien-être bourgeois et dans lesquels de nobles volontés affrontent un milieu indigne. Le médecin de campagne Imre Nagy et Sebestyén Holly, Mihály Cseresnyés, Endre Sántha, Barna Hódi sont des héros qui se distinguent de leur entourage, se heurtent à leur famille, à leur classe à cause de la conscience qu'ils ont de la responsabilité sociale et de leur propre mission. Ces personnages voient les graves maux de la société, mais le milieu bourgeois — et leur famille en premier lieu — les force au compromis, leur tend des pièges, détruit en eux l'être moral et les aspirations élevées, les empêche de suivre le chemin qu'ils se sont choisi, séparé et abrupt. Ils sont les porte-parole des idées de László Németh: savants, sociologues du monde rural, organisateurs de communautés-modèle, de fermes et d'écoles; et ils sont tous désespérément solitaires. Ils refusent de s'identifier à la «classe moyenne», à une société, où le bien-être matériel ne ferait que les humilier; mais ils sont tout autant incapables de joindre leurs voix au mécontentement qui couve dans le peuple, de rejoindre ces couches «souterraines de la nation», ils ne trouvent pas, avec les Péter Jó, les Lajos Kiss, les Mihály Áfra, ces contacts qui donneraient une nouvelle orientation à leur existence. C'est la solitude qui détermine leur vie. Le médecin d' «A la lueur des éclairs» est un révolté solitaire qui «quitte» la société pour créer un hôpital gratuit; les savants de «Pantouflard» ou de «Victoire» abandonnent leurs projets ambitieux: seule la protestation contre l'entourage bourgeois persiste en eux; le principal personnage de «Cseresnyés», de «la Pension Mathiász» essaie d'organiser sa ferme-phalanstère, de réaliser l'utopie de «l'île», mais il doit se résigner à l'échec. «L'exode», «l'île», le désir du salut moral sont venus directement des essais de László Németh dans la texture intellectuelle de ses drames. Ces œuvres avouent sans équivoque que la mise en pratique des projets développés dans les essais se heurte à des obstacles, que la réalité sociale résiste aux belles idées, que le milieu familial force l'homme à la trahison de ses idéaux. L'élément tragique de ces œuvres scéniques est que leurs héros ne trouvent pas les formes d'action adéquates; ils sont voués à l'échec, parce que la voie qu'ils ont choisie s'avère impraticable, parce qu'ils sont impuissants à racheter les crimes de la société. Ces drames ne condamnent donc pas à l'échec l'idéal prenant corps dans leurs protagonistes, ni la vocation qui donne un sens à la vie, ni la revendication d'une éthique. Dans ces œuvres aussi, László Németh reste fidèle à l'auto-perfectionnement, à la cause du salut et à l'«exode», ses héros sont les représentants valables des idées dégagées dans ses essais. Pourtant les drames signifient un dépassement des essais, parce qu'ils peignent la société analysée sous un nouveau jour. Les utopies de l'«île» brossaient le tableau des possibilités de la société nouvelle, fournissaient un programme d'auto-éducation, de perfectionnement. Leur thème était le désir, le rêve de László Németh: une

nouvelle communauté, un nouveau type d'homme — les idéaux du futur. Les drames sociaux soulignent une prise de conscience de la situation réelle; ils décrivent la situation donnée de la «classe moyenne», des intellectuels et du peuple, ils représentent l'homme d'idées pris dans les mailles de la société et de la famille. Ils expriment aussi ce que l'auteur des chimères, entièrement tourné vers l'avenir, avait plus d'une fois oublié: il faut établir un diagnostic sérieux des crimes de la société et il faut savoir qu'on «ne peut faire des cadeaux au peuple», que celui-ci «ne doit accepter que ce qu'il a lui-même conquis». C'est justement dans cette compréhension des réalités que les drames vont plus loin que les essais. Ils vont plus loin également dans l'investigation de la vie quotidienne; aux côtés des personnages qui représentent l'auteur, on voit apparaître des porte-parole conscients des couches «souterraines de la nation» qui voient dans l'homme d'idées une incarnation du passé permettant une prise de conscience, mais qui suivent déjà une autre voie, vivent une autre vie. En Péter Pór et Lajos Ács, c'est l'exigence d'un changement social qui fait son œuvre; l'idéologie du mouvement populiste peut leur fournir des enseignements, mais c'est au profit de la révolution qu'ils les utiliseront: «les grandes révolutions s'infiltrent toujours par les failles qui s'ouvrent dans la conscience des névrosés». Le pressentiment de la révolution fait son apparition dans des œuvres scéniques. Sántha–Németh tend la main aux Lajos Ács; il ne peut les suivre, mais il les comprend, il sent qu'il est de leur côté et se déclare prêt à assumer les conséquences de sa rupture avec le monde bourgeois. Le professeur Sántha, visitant la communauté de Lajos Ács et de ses compagnons, déclare: «C'est aussi une sorte de sentiment de triomphe — bien modeste, certes — que de comprendre, en voyant l'affaire des autres, que la bonne cause est comme la nature infinie, qu'elle ne périt que dans certaines de ses parties, tandis que le tout s'épanouit en arbres jeunes et venge aussi ceux qui sont desséchés, brisés, stériles.»

La confrontation de l'utopie et de la réalité n'a donc pas poussé László Németh à abandonner ses conceptions: ses héros succombent, mais n'abdiquent pas leurs projets quasi maniaques. Cependant, le fait qu'il ne rejette pas l'approfondissement de ses pensées et n'évite pas la prise de conscience douloureuse et résignée des enseignements nouveaux qu'il en tire, représente un niveau que l'auteur des essais n'atteint que rarement. Ses pièces s'efforcent de cerner les possibilités de la réalisation sociale des projets «qualitatifs» et leur série — de «A la lueur des éclairs» jusqu'à «Victoire» — atteste que la nouvelle prise de conscience parvient à sa maturité: l'«exode», le «chemin séparé, abrupt» de l'individu ne mènent pas à une solution. Il est vrai que le but des drames historiques sera de justifier les héros de la pensée et de l'éthique: *VII. Gergely* (Grégoire VII; 1937), *Eklézsia megkövetés* (Excuses à la communauté des fidèles; 1946), *Husz* (Jean Huss; 1948).

Les pauvres avaient déjà fait leur apparition dans les drames sociaux; le héros du roman *Bűn* (Crime; 1936) vient aussi des «couches souterraines» de la nation; le thème de cette œuvre est «la vision d'en bas, que le jeune journalier ambulant a de notre société». L'antagonisme entre les classes de l'époque figurait déjà dans les drames, image exacte, mais seulement secondaire; dans «Crime» László Németh peint de manière très réaliste et en détail l'univers des miséreux de la capitale, le différend entre le «haut» et le «bas».

Après «Crime», l'écrivain a commencé un cycle de romans dans lequel il se proposait de

réaliser une synthèse de ses conceptions. Dans son journal de voyage *A bogárdi diófa* (le Noyer de Bogárd; 1936) il raconte comment est né «Dernière Tentative». Les dimensions de l'entreprise rapprochent ce livre d'«Eszter Égető», le type même du roman némethien le place dans la même catégorie que «la Comédie humaine». La vie de Péter Jó — qui devait occuper sept volumes — devait réaliser l'«encyclopédie hongroise», selon les termes de l'auteur, était destiné à être le roman de la «plénitude hongroise».

Suivant les plans de László Németh, le cycle devait conduire Péter Jó de ses études aux utopies «qualitatives» à la station d'expérience de la «nouvelle noblesse», puis parmi le peuple, comme «sectaire créateur», ensuite plus loin encore, jusqu'à la déchéance, la misère et la mort. Cependant, les quatre volumes parus — *Kocsik szeptemberben* (Voitures en septembre; 1937), *Alsóvárosi búcsú* (Kermesse dans la Ville-Basse; 1938), *Szerdai fogadónap* (Mercredi, jour fixe; 1940), *Másik mester* (l'Autre Maître; 1941) — n'ont pas développé l'action jusqu'à la fin tragique et ne nous montrent Péter Jó qu'au sommet de sa vie. Le roman-fleuve n'a pas été terminé; le lecteur contemporain peut penser, et non sans droit, qu'il est resté inachevé précisément à cause de sa conception de l'existence: la vision du romancier n'a pu fondre ensemble l'«inventaire» complet de la société hongroise et la fin apocalyptique projetée.

«*En minorité*»

Le rédacteur-auteur de «Témoin» pratiquait de moins en moins la critique littéraire: le visionnaire de la «nouvelle noblesse» considérait désormais cette tâche comme secondaire. Il continuait cependant à suivre les activités de sa propre génération; ainsi, il consacra des études à Lőrinc Szabó, József Erdélyi, Gyula Illyés; il compléta le tableau qu'il s'était brossé d'«Occident»; il évalua dans plusieurs critiques, les nouvelles possibilités du théâtre hongrois. Quelques-uns de ces articles sont des modèles de clairvoyance critique: *Sznobok és parasztok* (Snobs et Paysans), *Jelszó: Petőfi* (Mot de passe: Petőfi), *Móricz: Erdély* («Transylvanie» de Móricz). Mais la littérature y était de plus en plus inféodée à la théorie. Après l'arrêt de la publication de «Témoin», l'optique nationaliste se renforça chez László Németh; il se référa toujours plus souvent à «l'âme hongroise», cette notion difficile à cerner et définir qui est appelée, dans sa formulation, à exprimer le caractère national.

Son essai *Kisebbségben* (En minorité; 1939) reprend et condense ses conceptions sur le caractère et l'évolution de la littérature hongroise. Cette œuvre, née du pressentiment de l'approche du danger nazi, se proposait, en mettant en valeur les trésors jusqu'ici cachés de la nation et de la littérature hongroises, de servir à la lutte contre ce péril. Il classe les écrivains hongrois en deux catégories, celle des «profondément hongrois» et celle des «superficiellement hongrois»; dans la première, il range la liste tragique des créateurs, maudits, déchus, mais qui ont diffusé les véritables valeurs nationales; dans la seconde, les écrivains au caractère national «dilué», mais toujours à succès, toujours à la surface.

Les sombres prédictions d'«En minorité» peignaient la littérature hongroise comme frappée d'un vice de conformation: le véritable talent ne peut s'y dégager, ce sont justement les plus grands qui y «restent en arrière», la solitude et l'incompréhension ont fait de leurs œuvres des corps sans tête. Par contre, ceux qui ont choisi la voie plus facile ont toujours pu s'y affirmer. C'est la

conscience du péril planant sur la nation qui détermine les essais des années allant d'«En minorité» à 1945. Cette conscience du péril dégage son message du fait que les Hongrois sont un petit peuple; elle n'aperçoit dans l'avenir que menaces et professe que le peuple n'aura pas voix au chapitre dans la construction de sa propre histoire.

Pendant toute cette période, László Németh développa non seulement la théorie du «profondément hongrois», mais préconisa aussi l'union populaire, la nécessité de la rencontre du paysan, de l'ouvrier et des nouveaux intellectuels, le besoin d'une société sans classes. Le repliement sur le peuple, l'idée de la «cohésion nationale» accusèrent aussi un bénéfice. Parallèlement aux développements de la conception chauvine de la nation proposée dans «En minorité» il composa ses études sur les problèmes de la démocratie et du socialisme. Il approfondit à nouveau ceux de l'intelligentsia; et l'écrivain quittant l'Europe, de «Témoin», puisa de nouvelles impulsions dans les ouvrages de Zsigmond Móricz, dans le mouvement des écrivains populistes et dans les tournées de conférences en province. Le critique jusqu'ici muet reprend la parole. Collaborateur principal de la revue «Híd» (le Pont) de Lajos Zilahy, il donne des chroniques régulières sur la vie théâtrale hongroise, compose ses études les plus mûres sur Ady, Móricz, etc., passe en revue les résultats littéraires et sociaux du mouvement des écrivains populistes, étudie les œuvres de Áron Tamási, Péter Veres, János Kodolányi, participe à des débats littéraires, présente ses suggestions à propos du théâtre, du cinéma et de l'architecture hongrois. Aux côtés de Móricz, il prend part au mouvement des académies populaires — forums de la vulgarisation des connaissances —, s'enthousiasme pour l'idée de la «Hongrie des jardins» et s'essaie lui-même, sur les terres sablonneuses aux limites de Debrecen, à l'organisation d'une ferme modèle. Il parcourt la province hongroise, tient des conférences, vérifie l'influence de la littérature des «questions vitales» sur les ouvriers, les paysans et les étudiants. Fait bizarre: jamais l'écrivain aux oracles si tragiques n'a publié autant d'articles politiques qu'à cette époque. D'une part, il continue à brosser à l'intention de ses lecteurs le sombre tableau de l'isolement national, du péril qui menace la nation, de l'avenir qui la mettra à l'épreuve; d'autre part, il déclare à plusieurs reprises que la forme d'État de l'avenir ne peut être que l'État populaire. L'idée centrale de ses nouveaux programmes est désormais celle de l'alliance; le vernis utopique a disparu de ses conceptions sur la société sans classes: le penseur ne pouvait écarter la soif des réalités qui se manifestait, combien douloureusement, dans les ouvrages du romancier et de l'auteur dramatique. De plus, la situation historique d'après 1935 l'obligeait aussi à de nouveaux discernements.

Dans la société nouvelle

László Németh salua la nouvelle société née de la libération par son drame «Samson», composé à Békés, en 1945, puis par un projet de réforme pédagogique *A tanügy rendezése* (la Mise en ordre de l'enseignement; 1945). Le drame montre le triomphe du sentiment de l'échec: Samson se détruit lui-même. Le programme de la réforme de l'enseignement prouve l'esprit d'entreprise, la soif de travailler. Le penseur continuellement plongé dans des projets, le rêveur utopiste se jouant de la réalité rédige, dès les premières phrases, un *credo* des perspectives nouvelles: «Le but de la réforme de l'Enseignement est la création de la société sans classes dans la culture

des générations montantes». László Németh est, en conséquence, pour la réforme agraire, l'expropriation des entreprises industrielles et le mouvement des coopératives; par une répartition meilleure des connaissances, il désire abolir les privilèges, abattre les barrières. Des romans et des pièces suivent et perpétuent ces vues culturelles nées dans la confiance, s'identifiant à celles du nouveau régime. C'est dans cette période qu'il écrit ou qu'il termine ses meilleurs romans: «Une possédée» (1947) et «Eszter Égető» (1948). C'était Zsigmond Móricz qui avait commencé à publier la première de ces œuvres, en 1942, dans sa revue «Kelet népe» (Peuple d'Orient); la suite parut en 1947 dans la revue «Válasz» (Réponse), dirigée par Gyula Illyés.

Si l'entrée de László Németh dans la littérature hongroise a été marquée par son roman «Deuil», nous pouvons également dire que «Une possédée»* l'a élevé au rang des meilleurs prosateurs européens. Il s'agit là d'une œuvre exceptionnelle de la littérature hongroise, de sa plus grande création après l'œuvre de Zsigmond Móricz. Pour écrire ce roman, László Németh a mis à l'épreuve tous ses dons de conteur, prouvant par là à la fois la raison d'être du type de roman par lui élaboré et de la tendance réaliste. Selon Németh, le réalisme est la condition première du roman; «Une possédée» a précisément dégagé une possibilité neuve de réalisme et l'a rendue accessible aux lettres hongroises. L'écrivain a nommé lui-même ses romans «romans de la conscience». Le milieu, le tableau de la société, mais aussi les personnages secondaires sont décrits du point de vue du protagoniste. Ce tissu des impressions vécues, des différents plans et optiques de la vie a été réalisé avec le plus de succès dans «Une possédée». L'histoire de Nelli Kárász est la fusion des déterminismes biologique, moral et social. «Une possédée» n'est pas un roman psychologique, quoi qu'il en semble, puisque tout se joue dans la conscience de Nelli ou apparaît sous son éclairage. C'est à travers son héroïne que László Németh considère le monde, mais ce regard venu de la «conscience» englobe non seulement l'entourage immédiat, mais aussi les choses, les perspectives plus éloignées. Nelli est tributaire, en premier lieu, d'une destinée biologique, due aux qualités inaltérables de sa propre nature; elle est l'incarnation de la solitude hostile à l'érotisme; elle est une héroïne exemplaire de l'assiduité au travail et de la persévérance; mais ses vertus ne peuvent s'imposer de fait qu'en allant contre la vie. Les causes et conséquences du déterminisme biologique prennent leur source si loin que la raison essaie en vain d'y remonter et d'en percer le secret. Tout au plus, des métaphores mythologiques nous informent de leur texture ancestrale et profondément enfouie. La mythologie donne une forme humaine aux fondations communes de l'humanité, les coule en symboles définissant à la fois ce qui est universellement humain et l'indicible, l'insondable, le ténébreux. Les figures féminines de László Németh — Zsófi Kurátor, Tusi, Eszter Égető — portent toujours un certain rayonnement mythologique, quelque chose de l'essence humaine; avec elles, il tente de retrouver les archétypes de l'humanité et de leur donner une nouvelle formulation. Son analyse de l'œuvre de Jung où il note que «les mythes ne sont pas morts et ne peuvent mourir en nous», coïncide presque avec la rédaction de la première partie d' «Une possédée». Il veut faire parler ces archétypes de l'âme, de l'homme, dans lesquels prend forme l'essence ancestrale

* Paru en allemand aux Éditions Steingrüben, Stuttgart, sous le titre de «Wie der Stein fällt»; en anglais chez l'éditeur Eyre and Spottiswood, London, sous le titre de «Revulsion», en français chez Gallimard, Paris (1964), sous le titre de «Une possédée», en espagnol à Barcelone, sous le titre de «Asco y horror».

du monde, de l'existence. Nelli représente aussi une partie de l'humanité, elle est l'une des natures du monde; comme Artémis, elle symbolise la solitude et l'introversion, mêlées à la supériorité vertueuse de l'assiduité au travail, de la disponibilité à rendre service, à l'horreur de la méchanceté humaine, et aussi au penchant au crime, car cette introversion menacée dans sa nature même, peut mourir, mais aussi faire mourir.

L'abstraction, l'universellement humain se complètent cependant, dans ce roman, d'un dessin réaliste, précis et détaillé des conditions sociales. «Une possédée» est également une typologie hongroise comprise dans le cadre d'un ménage, une étude de caractérologie sur la vie provinciale, sur l'existence végétative, le dépérissement des familles de la noblesse rurale, sur la brève grandeur de la bourgeoisie paysanne infatuée d'elle-même, et sur les présages de son avenir de déchéance.

Le destin de Nelli Kárász est dans sa propre nature. Son introversion et son orgueil la rendent hostile à l'homme, sa virginité lui donne le dégoût de tout contact de la vie, sa répulsion est une protestation contre «l'abomination qu'est l'homme, contre la crasse du monde». Tel est le sens éthique plus large de son destin. Ce n'est pas le mariage, c'est le monde qui met Nelli à l'épreuve; dans ses nausées, dans ses terreurs, puis dans son explosion de méchanceté, c'est l'horreur d'une personnalité incapable de se mêler au monde, foncièrement étrangère à la vie terrestre qui jaillit. «Mon âme n'a pu s'amalgamer avec le monde» — pense-t-elle. Le sort de Nelli nous enseigne — expression d'une confession de László Németh apparaissant à travers l'intrigue du roman — que la vie ne peut être supportée que des hauteurs d'un amour éloigné et sûr, car vue à la lueur des valeurs absolues, la «nature humaine» n'a que de pitoyables trésors. La vie demande de la pitié, la bonté du dévouement, la compréhension de tout ce qui est humain. «Une possédée» est tout imprégnée de ce sentiment insurmontable de l'écrivain que l'acceptation du rôle de modèle éthique s'accompagne de fardeaux quasi insupportables, mais que la répugnance est toujours contrebalancée par cet autre courant qui prend sa source à la compréhension et à la tolérance.

La confiance et l'identification qui avaient stimulé la composition de «la Comédie humaine» se manifestèrent à nouveau dans «Eszter Égető» (paru en 1956), l'entreprise la plus vaste, la plus ambitieuse de László Németh romancier, s'étendant à plusieurs époques et plusieurs destinées.

Ses desseins dépassaient cette fois-ci même ceux qui avaient présidé à la mise au point du plan de «la Dernière Tentative». «Eszter Égető» reste fidèle à sa structure de roman précédemment établie, le sort de l'héroïne y prend une signification qui va bien au-delà des détails, le sort d'Eszter devant faire ressortir l'idée maîtresse considérée par l'écrivain comme actuelle et acceptable. C'est le sacrifice qui remplit la vie de cet être harmonieux, vivant dans l'abnégation, tout dévoué aux autres. Eszter coule des jours paisibles et sereins, une force inextinguible la pousse à les consacrer à la création d'un foyer, d'un système de défense autour d'elle. Jamais elle ne se laisse évincer, écarter de la vie; en cela, elle diffère de la plupart des héros au destin obsessionnel des œuvres précédentes. Mais c'est parce qu'elle possède la vertu de voir et de juger son entourage, tout en créant un paradis autour d'elle avec assiduité, avec un ravissement comblé et distant. Vivre avec et dans le monde pour réaliser ensemble de belles choses et, conjointement, s'en tenir éloignée pour sauver des dissonances l'harmonie intérieure — voilà le sort d'Eszter Égető et le degré d'isole-

ment qui, malgré tout, l'accompagne. Selon la typologie des caractères dans les œuvres de László Németh, après avoir peint des héros et des monstres, il représente maintenant le «saint», l'homme qui assume et remplit bien sa vie. Cependant, ce roman est plus que l'analyse d'une «conscience», d'une passion. «Eszter Égető» est un tableau d'ensemble de la société hongroise. L'auteur a voulu peindre dans les idées nobles et fantasques de ses personnages une des caractéristiques marquantes de l'évolution sociale hongroise. L'élément caractéristique du développement de cette société à l'âge moderne est le provincialisme. Csomorkány représente une image de ce provincialisme hongrois plein de valeurs et de nobles ambitions, mais aussi prodigue de ses énergies, extravagant, parfois délirant. C'est ainsi qu'«Eszter Égető» sera un épilogue démesuré, douloureux et sage apparaissant dans l'exubérance du roman d'une famille: le point final après toute une époque révolue, le regard que l'homme enfin libéré jette vers l'avenir dans une situation historique neuve. Les tâches nationales paraissent désormais étroites à László Németh, il s'intéresse aux problèmes de l'humanité, les perspectives du socialisme sont l'objet de ses efforts.

Pendant toute sa carrière littéraire, il a nourri le projet du roman *Irgalom* (Pitié; 1965) dont il nous raconte lui-même la genèse. C'est ainsi que nous savons que sa naissance a eu lieu dans les années 20, lorsqu'il en écrivit la première épure, reprise ensuite au début des années 30 pour être terminée, en recevant sa forme définitive, dans sa plus récente période créatrice. «De la sorte, 'Pitié' traverse toute ma carrière d'écrivain depuis les recherches dans l'éblouissement du jeune homme surgissant à la lumière jusqu'à l'adieu à cette lumière.» Effectivement, pour ce qui est de son matériau, de sa conception de la vie et de sa forme, ce roman est une synthèse des enseignements de toute une carrière.

L'œuvre de László Németh est partout imprégnée des tragiques prédictions de Zoltán Boda. Le héros de «la Comédie humaine» donne son existence pour sauver le monde, il flétrit les crimes de la vie et offre à l'humanité égarée la voie du salut individuel. Tel un Don Quichotte moderne, il mène un combat honnête et grotesque contre la société et le monde. Dans les œuvres ultérieures de Németh, nous retrouvons ces héros qui meurent au nom de leurs idéaux ou, abandonnant d'avance la lutte, se retirent en eux-mêmes, dans leur univers secret. Zoltán Boda et Nelli Kárász, en possession de normes absolues, renoncent à la vie plutôt que d'opter pour le compromis qui consiste à «se mêler» au monde. L'héroïne de «Pitié» ne sait, également, au début que refuser et nier; c'est la passion de «prophète» de l'auteur qui lui trace sa voie; c'est «l'idée de l'existence», conçue par l'auteur qui prend corps dans ses terreurs, ses répugnances. Tout son être exprime sa solitude; la vie familiale et universitaire de cette étrangère suggèrent que l'existence n'est supportable que du haut des idéaux, que la destinée humaine est conforme à la fatalité des dispositions constitutionnelles et qu'il n'y a pas de chemin praticable entre une âme et une autre. L'existence individuelle est une prison infranchissable, un fait irrévocable; lorsque cette passion «prophétique» explose chez László Németh, l'homme est secoué des «convulsions de l'horreur», se tare dans les douleurs causées par les «silences de l'existence». Puis, «Pitié» adoucit graduellement cet idéal, cet enseignement dont toute l'œuvre de Németh est imprégnée, pour finalement le répudier. C'est l'écrivain acceptant l'apaisement, la compréhension des hommes qui, dans le gros de l'œuvre prend en main la direction du sort de son héroïne, Ágnes

Kertész. Il analyse l'évolution qui la mène à accepter le sain instinct vital: «Le médecin, selon moi, doit être partisan de l'instinct vital. Et elle fut toute heureuse d'avoir trouvé une si belle phrase qui pouvait faire sa devise non seulement dans la situation présente, mais pour toute sa carrière. Les hommes veulent vivre aussi longtemps qu'ils respirent; et sa tâche, ce sera de venir en aide à cette volonté en éloignant la mort.»

Tout comme «Une possédée», «Pitié» est une «métaphore du destin». Mais le noyau intime de la destinée de Nelli Kárász cachait effectivement un écœurement, une répugnance devant les affres de l'existence. «Pitié» est, par contre, le roman de la compréhension humaine. Il prend en considération la destinée constitutionnelle, mais il juge que la tâche la plus noble de l'homme est vraiment d'améliorer son destin et sa vie. C'est ainsi que le message le plus percutant de «Pitié» est un message de compassion non attendrie mais active: une acceptation plus totale, une compréhension meilleure du monde, la prise en charge d'un monde qui boite.

Après 1945, László Németh ne s'est pas entièrement détaché des idées dûment mûries de son système philosophique. Cependant, l'harmonie réalisée dans les activités du prosateur et du penseur a conduit à de nouveaux résultats. Au cours de ces années, il a cherché les voies praticables et les bonnes solutions nécessaires à la nation et à la littérature s'intégrant au socialisme. Souvent ces recherches donnent matière à discussion, mais elles sont nées d'une aspiration à la communion des pensées et à un but commun cimentant cette communion. László Németh, reprenant goût à l'existence, et prenant conscience des possibilités qui lui sont ouvertes, donne naissance à des œuvres dignes de figurer aux côtés de ses plus beaux essais. Il y déclare, en abandonnant beaucoup de réserves qu'il avait formulées, que la nouvelle société est une réalisation des grandes aspirations humaines. La passion créatrice voulant définir «un mode d'emploi pour l'existence» cherche désormais son accomplissement non plus sur une «île», mais dans la réalité contemporaine.

LÁSZLÓ NÉMETH

Pitié

(Extrait d'un roman)

Dans la matinée, la Bölcskey avait fait admirablement le ménage au logis; la chambre à coucher était chauffée et aussi, à titre exceptionnel, la salle à manger. Avec ses gros gants et sa vareuse ouatinée, le rapatrié s'y tenait toujours, lui aussi, parmi les invités. Il considérait avec un sourire hésitant les objets étranges: le fauteuil à bascule, le trumeau, les bibelots, si étrangers de tout temps à son passé vécu parmi des armoires paysannes et des coffres et qui avaient fini par échouer autour de lui uniquement comme accessoires d'un foyer bourgeois et débris de l'héritage de l'oncle Charles... à présent, pourtant, au bout d'années passées dans des baraquements et sur le bat-flanc des cellules de prison, ils l'accueillaient comme autant de charmants rappels, malgré leur bizarrerie fantastique désormais. Il finit par ramasser un grand coquillage rose sur un guéridon. «C'est l'escargot de l'oncle Charles», dit-il à Agnès. «Il l'a acheté à Abbazia; il y allait tous les ans au mois de mars, à cause de sa bronchite.» — «Mon Dieu, vous avez apporté ici cette saleté?» fit Mme Kertész (qui avait jusqu'alors vérifié les préparatifs à la cuisine, en compagnie de la Bölcskey qui la suivait) à l'adresse de Laczkovics posant le molleton sur la table de la salle à manger. La responsabilité directe de l'attentat contre son appartement avait beau revenir à Laczkovics, cela ne suffisait pas à donner un tour moins sérieux à l'indignation que lui inspirait la présence de l'objet suspect. — «Il a été désinfecté plusieurs fois, vous n'avez rien à craindre», intervint l'ex-prisonnier qui, pour la première fois, se sentait un peu offensé en sa personne par l'outrage dirigé contre l'objet qui lui était resté fidèle pendant tant d'années. – «Cela n'a aucune importance, je ne la tolèrerai pas ici», lança Mme Kertész, prenant prétexte de la couverture chinoise pour ouvrir un exutoire à l'amertume qui s'accumulait en elle depuis la rencontre. — «Je vais la ranger, moi», fit Agnès, avec un sourire à son père, en prenant le paquet des deux mains, dégoûtée. — «Ce serait vraiment dommage, c'est un tissu excellent; pensez donc à tout ce qu'il a supporté», dit Kertész hésitant, accompagnant d'un regard anxieux son alliée qui sortait. «Ma femme craint que je n'apporte des poux», expliqua-t-il à son beau-frère. «On nous a pourtant bien passés à l'étuve je ne sais combien de fois. A Stettin, nos vêtements étaient accrochés à des perches et emportés dans une chambre à vapeur. C'est d'ailleurs à cette occasion que je me suis aperçu que mes yeux n'étaient plus tout à fait les mêmes», ajouta-t-il, en s'adressant par politesse à Laczkovics. «Nous avions reçu une fiche à l'épouillage. J'ai lu *Entlassungsschein*. C'est alors que mon ami Dénes Palotay m'a signalé que je n'avais pas tout à fait bien lu, parce qu'en réalité, il y avait *Entlausungsschein*... Ce n'était pas une fiche de levée d'écrou, mais bien une fiche d'épouillage.»

Laczkovics éclata d'un rire intempestif, à la manière d'un élève en classe qui rit d'une saillie de son professeur, au point qu'il eut du retard à placer sa main devant sa bouche

ouverte. Le regard de l'ex-détenu s'arrêta sur la grande glace du trumeau; il se mit à s'y examiner. – «A présent, c'est déjà passable», déclara-t-il, après y avoir fixé pendant quelques instants son propre regard brillant. «Mais alors, à l'hôpital de la prison! Le soleil donnait juste dans la fenêtre qui se trouvait à côté de mon lit. J'ai demandé au médecin si les bains de soleil ne me feraient pas de mal, avec mon scorbut. Cela ne vous fera pas de mal, mais pas de bien non plus, a-t-il répondu. Alors, j'ai grimpé sur le rebord de la double fenêtre pour y exposer au soleil mes pieds nus. Je devais avoir une drôle de mine, les gens qui passaient au-dessous de ma fenêtre pour venir visiter les malades me regardaient avec une expression d'horreur. Il y a même eu un petit garçon qui m'a montré du doigt. En mettant ma couverture derrière le carreau, je pouvais m'y voir . . . La moustache grise, la barbe blanche, les yeux ternes et toutes les côtes visibles. Quand je pense . . .», fit-il avec un dernier regard d'espoir, à l'adresse de son reflet. — «Bon, ça va, mais allez tout de même vous changer à présent», dit Mme Kertész, qui commençait à en avoir assez des souvenirs de prison de son mari et qui craignait de le voir demeurer fidèle à ses guenilles et à ses habitudes de là-bas. Peut-être même avait-elle honte devant Laczkovics de celui qui avait été le compagnon de sa vie. – «Ah non, pas comme ça!» protesta Laczkovics, cherchant sa caméra. «Il faut d'abord le photographier tel qu'il nous est revenu. Dommage qu'on lui ait déjà coupé la barbe», ajouta-t-il en guise d'allusion à la discussion dont il ne pouvait avoir connaissance que par Mme Kertész. Celle-ci, pendant quelques instants, s'y opposa, déclarant qu'elle ne voulait plus le voir ainsi, mais elle finit par consentir à ce qu'on prît un cliché. Elle refusa cependant, malgré l'insistance de Laczkovics, d'y figurer à côté de son mari.

La photo prise, l'ex-prisonnier fut conduit à l'alcôve transformée en salle de bains. Agnès lui donna un savon et une serviette propre, lui apporta son linge, le complet marron, ses chaussures, sa montre. Le rapatrié appréciait du regard chacun des ces objets. — «Que n'aurions-nous pas donné là-bas pour un savon pareil», fit-il, caressant la rondeur du savon à l'amande. «Tiens, une serviette éponge . . .» Puis, non sans crainte d'avoir bientôt à se vêtir de tout cela, il se mit à se déshabiller. De la chambre à coucher, Agnès écouta pendant quelques instants le clapotis de l'eau. Comme elle se souvenait bien des gestes de son père, chantant des chansons populaires et des psaumes, les deux bras en croix devant sa poitrine velue, pour se frotter les épaules! Cela pourrait être si beau, un retour comme celui-ci: après tant de vicissitudes subies, le corps reprend contact avec des objets propres, bien mérités et se purifie de son passé mouvementé dans le lavabo de chez soi; si seulement leurs sentiments ressemblaient à la serviette éponge — la pureté — qui absorbe l'humidité, et aussi à l'eau qui s'écoule à présent par la pomme de la douche un peu plus abondamment peut-être qu'il ne le faudrait (aurait-il perdu l'habitude de manier des robinets?). – «Tony, s'il te plaît», disait à présent son père à travers la porte, en farfouillant vaguement pour trouver le bouton. «J'ai besoin d'un peu d'aide pour m'habiller», expliqua-t-il d'un air gêné à Agnès qui s'était approchée. Voyant qu'il se trouvait en chemise et en caleçon, celle-ci lui envoya son oncle.

Pour ne pas avoir à rester seule avec Laczkovics, elle alla dans l'entrée. Le poisson grillait à la cuisine; à travers la porte ouverte, elle entendait la conversation des deux femmes: sa mère et la mère Kati. Cette dernière, au demeurant, avait plus d'une raison de modifier le ton de ses propos; c'est qu'elle ne dépendait plus de son

ex-employeuse; c'était, au contraire, elle qui rendait service à celle-ci, en se chargeant, malgré sa qualité de concierge, des fonctions de femme de ménage, à l'occasion d'un événement. De plus, elle était déçue de sa patronne que son jeune soupirant classait dans la catégorie féminine dont faisait partie la femme de ménage qui guettait son mari; elle était à présent tout particulièrement scandalisée du fait qu'elle eût, même ce jour-là, amené ce Laczkovics à la maison; elle avait, de plus, ses raisons personnelles de manifester, par un certain laconisme, son antipathie au monde. Mais tout cela se trouvait annihilé par la puissance de quinze années d'habitude; toujours est-il que les propos assez brefs de Mme Kertész et les phrases plus longues, construites avec une bonhomie d'infirmière, de la mère Kati s'entendaient dans le couloir tout comme au temps où le tremblement de terre de Kecskemét était l'événement le plus important de l'année. Mme Kertész venait précisément de faire goûter la mayonnaise à Kati, pour savoir s'il ne fallait point y ajouter encore une pincée de sucre. Les quelques secondes, pendant lesquelles sa langue était occupée à apprécier le goût de la sauce qu'elle y avait mise avec le doigt, produisirent une coupure aisément reconnaissable dans le discours et dans l'affairement de la mère Kati. — «C'est plutôt un filet d'huile qu'il y faudrait encore.» — «Vous croyez?» fit Mme Kertész, en mettant à son tour un peu de mayonnaise du bout du doigt sur sa langue. La mère Kati profita de cet instant d'intimité pour poser la question qui lui pesait sur le cœur. — «Je ne sais pas, mais moi, Monsieur me semble si bizarre. Madame ne s'en est pas aperçue? . . . C'est comme s'il était idiot.» — Agnès ne put deviner la réponse de sa mère, car aucun son ne lui parvint. Ce silence pouvait signifier qu'elle s'était contentée de hausser l'épaule, qu'elle avait esquissé un geste résigné, ou qu'elle avait fait semblant de ne pas entendre la question. Mais le cœur d'Agnès se mit à battre la chamade et pour ne pas avoir à en entendre davantage, elle entra vite dans la cuisine. — «Je disais justement à Madame, dit la mère Kati, sûrement effrayée à l'idée qu'elle avait entendu sa remarque, que Monsieur me paraît tellement bizarre.» — «Il est fatigué», fit Agnès d'un ton sec, coupant court à la conversation. «Et puis il n'est pas encore tout à fait guéri. Faut-il que je mette la table?» ajouta-t-elle en fixant durement sa mère. — «Entre», lui dit celle-ci, «je vais te donner la vaisselle du service et une nappe propre».

Quand elles regagnèrent la salle à manger, les trois hommes étaient dans la chambre à coucher; l'oncle Tony fermait un bouton de manchette à Kertész et Laczkovics lui nouait sa cravate. L'opéré se tenait tout raide, la tête en l'air, comme pour subir une intervention chirurgicale au cou, biglant du coin de l'œil ses manchettes ensorcelées. — «J'ai failli en pleurer, ma parole!» fit l'oncle Tony en rejoignant les femmes, car il avait terminé sa besogne le premier. «Il a oublié comment on s'habille. Le faux-col et la cravate ont failli le mettre en rage: quelle mode imbécile! . . . Mais la cravate, je ne peux la nouer que sur moi-même», ajouta-t-il comme pour s'excuser devant Agnès d'avoir livré son beau-frère au plaisir de Laczkovics. — «Allons, vous êtes prêts?» lança-t-il en riant, cependant qu'il rejoignait les deux hommes. «Nous allons ouvrir un atelier de tailleur avec monsieur le professeur, pour y fabriquer des chemises à la Gorki, sans col ni manchettes.» — «Cinq assiettes?» demanda Agnès avec un regard sur sa mère, qui venait de poser la vaisselle sur le marbre du buffet. — «Tu ne voudrais tout de même pas que je les mette à la porte!» riposta-t-elle énervée.

Voyant que le couvert allait être mis, l'oncle Tony donna le signal de départ. «Al-

lons-nous en, mon vieux», dit-il à Laczkovics, en contemplation devant son œuvre. «De toute façon avec cet éclairage-là vous ne pourrez plus faire de photo qui en vaille la peine.» — «C'est vrai, répondit Laczkovics cherchant sa capote, ne dérangeons pas l'heureux cercle de famille.» Agnès ne fit rien pour les retenir. Mais sa mère, qui arrivait avec le chou-fleur à la mayonnaise, leur barra le passage. — «Allons donc, pourquoi partiriez-vous?» dit-elle à son frère. «Ce sera juste une petite collation, ni goûter, ni dîner. Soyez des nôtres!» — «Mais non, voyons!» se récria l'oncle Tony. Mais l'attrait qu'un bon plat exerçait sur lui, même à présent qu'il ne manquait plus d'argent, lui fit poser la question: «Et cette affaire jaune, qu'est-ce que c'est?» — «De la mayonnaise. Un peu de poisson pané à la mayonnaise.» — «Eh bien, soit. On en prendra un morceau. Mais vous nous excuserez de partir tout de suite après . . .» — Mais Laczkovics, offensé par le mutisme d'Agnès, ne voulait pas rester, de sorte que l'oncle Tony dut intervenir.

Pendant ce temps, l'ex-prisonnier habillé de frais s'arrêtait pour la deuxième fois devant la grande glace du trumeau, étudiant sa métamorphose, sa chemise d'une blancheur éblouissante, sa redingote curieuse à pans. La scène qui lui revenait à la mémoire était bien différente de celle de tout à l'heure. — «A l'ambassade austro-hongroise de St.-Pétersbourg, où les communistes hongrois avaient établi leur quartier, il fallait passer par un hall spacieux pour se rendre à la bibliothèque. Or, dans ce hall, il y avait une grande glace splendide, qui avait sans doute encore servi à notre Szapáry, pour s'admirer. Je me souviens comme je me plaisais à m'y regarder. Comme bibliothécaire, je commençais à être assez bien traité; ma chambre se trouvait dans l'aile où étaient logés les communistes; dans les vieilles dépêches secrètes, nous avions découvert toute une mine de papier à cigarettes. J'étais content de ma situation . . .» — «Avez-vous fini de vous admirer?» lui lança Mme Kertész, qui avait réussi entre-temps, à force de le supplier dans l'entrée, à ramener Laczkovics se débattant avec sa capote. — «Restez donc avec nous!» dit enfin le maître de céans qui, sa toilette achevée, venait enfin de s'apercevoir des tiraillements, que seule la considération de la quantité de nourriture pouvait motiver dans son esprit . . . Sa femme devait certainement savoir qu'il y en aurait assez pour tout le monde.

Ils prirent donc place autour de la grande table de la salle à manger, sur les sièges au dossier de cuir repoussé, garni de clous à tête en bronze. — «Que n'aurions-nous pas donné là-bas, même pour un bout de pain comme celui-ci!» dit Kertész, à l'instant même qui précédait l'arrivée de la carpe frite, promenant son regard sur la table bien mise et prenant entre ses doigts noueux et déshabitués la tranche de pain posée près de son assiette. — «Mais nous ne sommes pas en Sibérie», dit sa femme. Et d'ajouter, sous le regard désapprobateur d'Agnès: «Pourquoi me regardes-tu donc comme cela? Je ne vais tout de même pas penser à chaque bouchée de pain à ce que les gens mangeaient en prison!» — Par bonheur, la Bölcskey arrivait au même instant avec la carpe frite, franchissant la porte de la salle à manger qu'elle venait de pousser du coude. L'attention de l'ex-prisonnier de guerre fut tout d'abord attirée par la concierge qui entrait et que la disparition de son fichu, le peigne de nacre piqué dans ses cheveux et le tablier blanc qu'elle arborait ne lui permirent d'identifier à l'ombre entrevue dans la cour que lorsqu'il se fut à moitié levé de son siège, avec un sourire de curiosité polie. — «Ah, mais c'est Madame Bölcskey! Vous êtes si élégante que j'avais beau vous regarder, je ne vous ai

pas reconnue tout de suite. J'ai failli me présenter.» — Puis, se penchant un peu vers le plat que l'on venait de poser sur la table, il dit, les yeux brillants: «Ah mais cette chose ronde et si plaisante à voir, ne serait-ce pas par hasard de la carpe frite?» — Son regard, où les lueurs allumées par l'appétit se mêlaient à celles de l'amour et de la gratitude, quitta la carpe pour s'arrêter sur sa femme. — «Ma petite femme», prononça-t-il, avec l'accent qu'il avait eu sur le quai de la gare. «Elle n'a pas oublié mon plat préféré.» — Agnès vit l'ennui paraître sur le visage de sa mère, avec la volonté d'un prompt démenti, pour empêcher la carpe, qu'elle avait effectivement achetée au marché Garay par égard à son mari, de devenir un secret symbole de tendresse, précisément au moment où Laczkovics était fâché . . . Quant au visage radieux de son père, comme il se servait d'un beau morceau de poisson, le reflet d'une comparaison flatteuse semblait y passer; était-ce à une bouillabaisse des bords de l'Irtis qu'il pensait, ou bien à la soupe au poisson de la prison, dont il avait déjà été question dans sa lettre de Csót et dans laquelle nageaient des arêtes de poisson. — «C'est curieux», intervint Agnès vivement pour meubler le silence périlleux, «je croyais me souvenir que votre plat préféré était la soupe au poisson. Après tout, c'est cela le vrai plat de poisson.» — «Allons donc!» protesta l'oncle Tony dont la bouche pleine goûtait la symphonie faite des saveurs de la chapelure, de la chair blanche du poisson, unies à celle de la mayonnaise et aussi à celle de la masse charnue du chou-fleur, cependant que ses gros yeux coopéraient gaiement avec sa pomme d'Adam sous son faux-col, car tandis que celle-ci convoyait plus bas le contenu de sa bouche, active comme un moulin, le regard de ceux-là semblait presque drainer le plat. «Du poisson à la mayonnaise, et ce chou-fleur encore! Voyons, et ce vin-là, sur le buffet: vous n'avez pas l'intention de le garder pour la messe, je l'espère!» — «Il est très savoureux,» renchérit l'ex-prisonnier, qui recrachait très adroitement les arêtes de poisson d'entre ses dents; Agnès se rappela qu'étant enfant, elle n'était pas seule à l'admirer pour cela, mais que sa mère en avait souvent parlé, comme d'une qualité étonnante de son mari. — «Tout cela est choses fondantes et délicates», ajouta-t-il encore, faisant allusion au chou-fleur et à la mayonnaise, dont il avait tenu de tout temps qu'ils étaient, contrairement à la carpe panée, des mets de luxe bons pour les estomacs fragiles. Comme s'il avait deviné que ces «choses fondantes et délicates» suffiraient à éveiller en sa femme l'idée d'une réprobation qui tiendrait à la «gourmandise» (et, de fait, la mayonnaise n'avait pas été faite à son intention) et comme il était à mille lieues de désapprouver quoi que ce fût, précisément à cette heure, il entonna immédiatement un nouveau compliment: «A Csót aussi, on nous a donné du poisson un jour; c'était des brêmes, je crois, mais on ne peut même pas comparer! Pour nous, bien entendu, c'était un vrai régal, après les prétendues soupes au poisson, dont les nanans — les infirmières — avaient repêché toute la chair. On ne pouvait d'ailleurs pas le leur reprocher, car elles avaient des enfants affamés à la maison . . .»

Laczkovics, à son tour, sauva Kertész d'une semonce: «Voyiez-vous parfois le lieutenant-colonel Kirchner, monsieur le professeur?» demanda-t-il, comme s'il avait décidé de rappeler, encore que d'une manière pleine de tact, ses mérites à cette tablée d'insouciants piscivores. — «Le lieutenant-colonel Kirchner?» fit Kertész, abandonnant l'arête centrale de son poisson d'un air surpris. Le nom lui disait bien quelque chose, mais il ignorait ses rapports possibles avec ce jeune homme, dont la présence était une

des énigmes en train de se dissiper autour de lui. «Celui de Csót? Car il y avait eu un Kirchner à Atchinsk aussi, mais il n'était que capitaine, celui-là. Le connaissez-vous, peut-être? C'est un personnage plein de bonne volonté. Il nous a relâchés trois jours avant la date prévue par ses instructions.» — «C'est un ancien camarade de classe de mon père et un de ses vieux amis.» — «Monsieur lui a écrit en votre faveur», intervint Mme Kertész en dévoilant la signification cachée de la question, «pour votre attestation de loyalisme.» — «Pour mon attestation de loyalisme?» répéta l'ex-détenu en considérant le jeune homme dont ce renseignement n'avait nullement contribué à éclaircir le rôle, mais il ne posa plus de questions; seuls ses sourcils levés restèrent haut sur son front, au-dessus des yeux dont l'éclat provenait du repas. Mais l'oncle Tony, qui avait fait suivre de deux verres de vin sa carpe panée éprouvait de l'ennui devant la jactance de son subordonné. — «Allons, mon vieux», l'apostropha-t-il, «tu te fais mousser! Pourquoi faire, cette attestation à l'oncle Jean?» (Pour la première fois, il donnait de «l'oncle» à son beau-frère.) «Son loyalisme est suffisamment attesté par le fait qu'il sortait de prison, non?» — «Ce n'est pas tout à fait ainsi», dit maintenant l'ex-prisonnier, poussé par son amour de la justice. «Certains de nos camarades n'ont pas caché leur indignation, parce que quelques-uns d'entre nous avaient accepté un emploi chez les Rouges. Moi, je n'ai jamais fait un secret de la chose. Aussi ai-je eu une discussion sur ce sujet avec mon ami Ernő Michalik, au moment de la dislocation de notre camp, à Omsk. Il prétendait que nous autres officiers hongrois, ne devions pas accepter d'emploi sous le régime soviétique. Quant à moi, j'ai dit que nous nous trouvions à l'étranger, loin de notre pays et que nous n'étions pas tenus de mourir de faim. Les Hongrois de Transylvanie, comme ceux de Haute-Hongrie conservent bien leurs emplois, eux, à condition que personne ne les en empêche. En tant que professeur d'histoire, je savais que les princes de Transylvanie n'étaient pas devenus de moins bons Hongrois que les autres, pour avoir su s'accommoder de la réalité.» — «Eh bien, voyez-vous», dit Mme Kertész, qui n'avait compris, de tout ce développement historique, que le seul fait que son mari avait effectivement accepté un emploi, et s'était, par conséquent, rendu coupable de la faute qui avait nécessité l'intervention de M. Laczkovics père. — «Cela a été très utile que quelqu'un soit intervenu en sa faveur. Il aurait pu finir par se faire révoquer.» — «Je te demande bien pardon», riposta l'oncle Tony, «je suis officier moi-même, bien que de réserve, mais actuellement versé dans l'active. J'en connais toujours assez, pour savoir qu'il n'existe pas de comité d'épuration qui aurait condamné notre vieux Jean parce qu'il a bricolé dans une bibliothèque ou dans un bureau quelconque. Car au fond, il ne s'agit que de cela.» — Surpris, le vieil ex-prisonnier promena son regard sur les interlocuteurs: sur la figure enflammée de sa femme, sur la figure sombre d'Agnès dont le regard était braqué sur la nappe, sur le jeune homme qui semblait avoir subitement perdu sa bonne humeur et surtout sur son beau-frère furieux, qu'il avait toujours connu comme un jeune homme un peu futile, mais d'une bonne humeur indélébile; or, le voilà qui perdait complètement son sang-froid, malgré la carpe panée. «Il semble bien», se dit-il, «que la guerre ait mis les nerfs à une rude épreuve, même pour ceux qui étaient restés au pays.» Et il leva son verre, dans un esprit conciliateur: «L'essentiel, c'est que tout cela soit derrière nous et qu'au bout de tant d'années, nous nous retrouvions, le verre en main, à notre table.»

Après le dessert (c'était la traditionnelle

tarte à l'autrichienne), les invités partirent bientôt. Mme Kertész desservit la table; Agnès se retira dans la chambre à coucher avec son père, car le poêle y donnait mieux. Kertész se trouvait toujours sous le charme du dîner. — «Ça a été une soirée charmante», dit-il à sa fille. «Ta petite maman a été merveilleuse. C'est bien elle: elle s'emporte parfois, mais le cœur est généreux . . . Je faisais justement l'éloge de votre dîner devant Agnès», dit-il avec un regard de soumission et de reconnaissance à l'adresse de sa femme qui rentrait. — «N'allez surtout pas croire que nous vivons toujours aussi bien,» se récria Mme Kertész pour protester contre le regard plutôt que contre les éloges décernés à son dîner. «Je le sais bien», dit Kertész. «Déjà là-bas, quand j'ai entendu que la couronne était tombée à 0,70, je me suis dit que les miens ne vivaient certainement guère mieux que ce que j'ai vu à St.-Pétersbourg, chez des gens ayant un traitement fixe. Heureusement, la situation n'est peut-être tout de même pas aussi mauvaise.» — «Elle est pire», dit Mme Kertész, qui ne savait pas grand-chose de la vie à St.-Pétersbourg, mais qui tenait à dépeindre la leur aussi noire que possible. «Pour les fonctionnaires, c'est bien pire. Les paysans, ils vivent comme des coqs en pâte, mais le fonctionnaire n'a qu'à mourir de faim. Savez-vous ce qu'un mois de votre traitement vous permet d'acheter à l'heure actuelle? Un pantalon. Et encore, pas d'une qualité extraordinaire . . .» — «Un pantalon», dit Kertész, s'aidant de ses souvenirs de Russie pour évaluer les trésors exigés par un tel achat. «Moi, en sortant de l'hôpital Catherine, j'avais 1500 roubles. Et vous savez ce que ça m'a permis d'acheter? La moitié d'une galette aux pommes de terre . . .» — «Mais pourquoi parler toujours d'argent? Nous pourrions vraiment parler d'autre chose», fit Agnès en s'interposant pour empêcher sa mère de comprendre la stupeur de son père. «Mais pourquoi ne pas en parler?» fit Mme Kertész, qui n'avait effectivement rien compris et qui attaquait à présent sa fille. «Il n'a tout de même pas été conservé dans du coton, jusqu'à présent. Je ne veux pas qu'il se croie au pays de Cocagne, parce qu'on a eu de la carpe panée ce soir. Et encore, ce que j'ai dû faire la queue, pour l'avoir, cette carpe, au marché Garay.» — «Mais je me rends parfaitement compte de tout cela. J'ai lu dans le journal la déclaration du comte István Bethlen, le nouveau président du Conseil. Il a parlé de la situation du pays avec beaucoup de franchise.» — «Nous étions deux jusqu'à présent et pour vivre, j'ai dû entamer l'argent que j'ai eu pour la vente de la maison. Mais cet argent ne durera pas toujours.» — Les sourcils levés, l'ex-prisonnier considérait sa femme et, à travers elle, le destin, un peu comme il avait tout à l'heure regardé Laczkovics. Ce regard plein de naïveté et de stupeur faisait une peine immense à Agnès; il y avait là le heurt du rapatrié aux difficultés qui l'attendaient dans son foyer (et encore n'étaient-ce pas les plus graves), mais elle n'osait pas regarder sa mère, car celle-ci engageait immédiatement la discussion rien qu'avec son regard. Pour la désarmer, elle tenta de prendre un petit ton désinvolte, qui sonnait assez faux dans sa bouche: «Je n'ai pas peur de l'avenir, dit-elle. D'ici quelques années, j'aurai terminé mes études et nous serons deux à gagner.» — «Toi, quand tu auras fini tes études! . . .» fit sa mère, qui avait immédiatement compris qu'il ne s'agissait pas là d'une remarque entièrement désinvolte, lancée pour alléger le cœur, mais seulement d'un écran destiné à camoufler son mari. — «Je pourrai même donner des répétitions», insista Agnès. «J'ai plusieurs fois rencontré dans le tram mon ancien professeur de huitième; il pourra m'en procurer, plusieurs même s'il le faut.» — «Ah, oui!» s'indigna

Mme Kertész, «je te vois d'ici donner des répétitions, quand tu passes déjà tes nuits sur tes livres. Et puis, qu'est-ce que tu t'imagines, quelle sorte d'élève te donnera-t-on? Alors que même les professeurs se prennent aux cheveux pour avoir le fils d'un tripoteur d'affaires, puisqu'ils n'arrivent à tenir qu'à force de donner des leçons particulières.» — «Pour ce qui est des répétitions, je pourrais très bien en donner, moi», dit l'ex-prisonnier avec un espoir hésitant. De son temps, il eût été inimaginable d'accepter de donner des répétitions dans l'établissement où l'on enseignait . . . Mais les mœurs avaient changé depuis . . . Mais à cette idée, ce fut Agnès qui se cabra . . . Ce n'était donc pas assez qu'on eût chargé Laczkovics du soin de lui nouer sa cravate, on allait faire de lui un précepteur à présent, alors qu'elle avait du mal à se l'imaginer, paraissant en classe, avec cet esprit vague, devant une quarantaine d'élèves qui ne guettaient que le défaut de l'armure. — «N'y pensez pas!» intervint-elle d'un air résolu. «Nous pourrons déjà nous estimer satisfaits quand il sera suffisamment remis pour reprendre son enseignement.» — «Eh, oui!» déclara l'ex-prisonnier. «Il faudra tout de même bien que quelqu'un fasse bouillir la marmite!» insista Mme Kertész, alarmée par ce ton résolu, mais refusant de reculer. — «On s'en tirera en mangeant moins souvent au restaurant des Apôtres», dit Agnès en regardant sa mère droit dans les yeux. Le rappel direct des Apôtres et ce regard presque sauvage auquel elle était si peu habituée effrayèrent celle-ci; venant de l'endroit le plus inattendu, cette suspicion qui risquait d'être étayée par des informations plus précises, fut comme un éclair perçant soudain le brouillard rose qui enveloppait sa liaison, brouillard auquel seule la crédulité, émaillée tout au plus de la vague et sporadique méfiance de ses dupes, aurait dû, selon elle, répondre. — «Qui mange donc aux Apôtres?» — demanda-t-elle d'une air offensée mais sans oser provoquer, par des questions supplémentaires, sa fille, si résolue et, apparemment, si bien informée. Surpris, les sourcils levés, le rapatrié considéra les deux femmes: la belliqueuse, en laquelle il n'avait aucun mal à reconnaître sa «petite femme» du vieux temps, et cette jeune fille sérieuse et énergique, pour laquelle il avait sans cesse besoin de faire un effort pour la rattacher à l'Agnès qu'il avait laissée à la maison. Il ignorait ce que venaient faire ici les Apôtres, où, jadis, au terme de leurs excursions en ville, ils avaient toujours honte du nombre de bretzels mangées, mais il avait bien l'impression que les rapports des deux femmes n'étaient pas parfaits et qu'il y avait, entre elles, comme une tension latente.

Cette nuit-là, Agnès la passa déjà au salon, sur le canapé de peluche au dossier branlant. Tout en lissant son drap, elle pensait à ses parents qui se retrouvaient côte à côte, au bout de plus de sept années, dans le grand barque du double lit de noyer. Malgré tous les efforts qu'elle faisait pour la chasser, elle ne parvenait pas à bannir de son esprit l'image de sa mère, couchée dans le halo de sa lampe de chevet, tandis que son père debout, en caleçon, devant son propre lit enveloppé d'obscurité, se débattait avec les boutons de manchette qu'il avait perdu l'habitude de manier. Mais que se passera-t-il ensuite, pendant le quart d'heure suivant, qui risque, aussi ridicule que cela puisse sembler, de décider de leur sort? Son père commenterait peut-être d'un mot le bruit marquant la rencontre de son corps avec le vieux matelas, ou sommier: ouf, bonhomme vit encore! Quant à sa mère, elle prendrait son *Anna Karénine*, qu'elle lisait depuis plusieurs semaines: elle n'arrivait jamais à s'endormir, avant d'avoir lu quelques pages au moins. — Cette journée a été bien harassante,

pour moi aussi, dira l'autre en bâillant; et voilà que, du fond de son enfance, remontait le souvenir de cet énorme bâillement qui semblait toujours vouloir lui couper la tête en deux. Ce serait encore la meilleure des choses, accordant à tous les deux — non, à tous les trois — un sursis. Mais si les choses ne se passaient pas ainsi, s'il s'approchait de «sa petite femme» pour l'appeler à la rescousse contre les boutons de manchette, ou s'il allait se laisser glisser sur la planche qui joignait les deux lits, et sur laquelle elle couchait (encore une énigme) quand elle était petite fille . . . Que ferait alors sa mère? Elle préférerait, bien sûr, qu'elle simulât, ou qu'elle le tolérât au moins, ainsi que le commandent la fourberie et aussi la pitié, mais sa mère était dépourvue de l'une et de l'autre. Et son refus, le geste de chat sauvage qu'elle aurait pour le repousser ne renseigneraient-ils pas, mieux que tout discours, cet homme doux et sans méfiance? Étudiante en médecine, elle avait, certes, une notion vague de l'impuissance du mâle. Elle savait à peu près ce que cela signifiait, aussi bien au niveau du système nerveux qu'à celui des corps caverneux. Mais elle ignorait parfaitement si l'impuissance pouvait être considérée ou non comme normale, chez un homme de cinquante ans et, surtout, chez un homme qui a passé par tant de choses . . . Et si le scorbut pouvait ou non endommager les centres nerveux sacro-iliaques. Le mieux serait encore que son père se trouvât dans l'impossibilité de rejoindre sa mère. Pour le moment, tout au moins, car plus tard, ce serait un malheur s'il s'avérait inférieur à ce Laczkovics . . . Ah, ces choses atroces qu'elle est obligée de considérer, étudiante ignorante! Il fallait encore se féliciter que son père fût vraiment . . . comment dire . . . un peu ahuri, par toutes les fatigues de la maladie, du voyage et des visages anciens et nouveaux qui l'avaient assailli. Ce qu'avait dit la Bölcskey, c'était évidemment une absurdité . . . Non, la chose qui lui faisait peur avant qu'elle ne l'ait revu n'était pas à craindre. Sa mémoire était impeccable; ce qui seul faisait un effet un peu étrange sur les gens d'ici, c'est qu'il était incapable de s'adapter à leur existence stupide, car il était constamment hanté par le souvenir de l'autre univers, de cet univers terrible qu'il venait de quitter, où les choses se montraient à nu. Ses études de linguistique étaient toutes présentes dans sa tête, sans le secours de ses notes laissées à l'ambassade. Et sa douceur, sa bienveillance, sa sagesse étonnée devant les disputes des gens, pour lesquelles elle l'aimait tant depuis toujours, combien elles étaient restées intactes à travers les combats, les fusillades meurtrières, les luttes pour une bouchée de pain! Il avait quelque chose de ce pèlerin hésitant qui dit toujours «chose» . . . voyons, où donc avait-elle lu cela . . . c'est cela, dans une pièce de Tolstoï . . . une plaquette de la Bibliothèque Bon Marché . . . Oui, il était supérieur, cent fois supérieur à tous ces gens-là qui mangeaient le poisson, en riant de lui, gênés ou apitoyés.

Elle était déjà couchée sur le canapé, qu'elle avait dû débarrasser des assiettes métalliques, qui fournissaient un accompagnement trop sonore au moindre de ses mouvements. Ah, si quelqu'un lui avait prédit qu'elle passerait cette journée au milieu de pareilles angoisses; cette journée, la plus heureuse de sa vie, qu'elle s'était tant de fois imaginée à l'avance! Il n'y avait eu qu'une ou deux minutes vraiment belles — au moment, peut-être, où les membres de la chorale étaient venus donner l'accolade à son père — mais même alors, elle craignait le mal que la minute suivante ferait au frais débarqué. Était-ce donc peut-être pour se prouver à elle-même qu'elle était heureuse, qu'elle s'était tant laissé aller à sangloter . . . Elle se rappela le mot narquois d'Iván

Vetési: «Vous avez eu un plaisir d'amour.» Si seulement il avait vu son «flirt» rapatrié! Et pourtant, dans son cœur à elle, il y avait toujours autant d'amour pour lui. Cet homme doux et désemparé, dont la Bölcskey avait dit ce que les autres pensaient, lui était, au contraire, plus cher encore que celui dont elle attendait le retour depuis tant d'années. Même jadis, au temps où elle était une petite fille, ce n'était pas «l'homme parfait» qu'elle aimait en lui . . . Or, l'iniquité n'avait fait que se multiplier depuis. Pouvait-on, en effet, imaginer une iniquité plus grande, pas même de la part des gens, mais du sort, qu'un accueil de ce genre? Au bout de sept années! Mais elle ne le tolérerait pas . . . elle engagerait la lutte contre cette iniquité . . . Non, ce n'était pas le complexe du père, comme Marie Incze voulait bien se le figurer. Rien que par méchanceté, ou pour se donner des airs importants, les gens aiment affubler de noms ignobles les sentiments beaux et simples. Savoir si Feri Halmi serait capable de comprendre ce qui emplissait son cœur en ce moment, pendant que la peluche à dessins, à travers le drap froissé par son agitation, irritait comme un cilice sa peau délicate.

Brusquement, elle revit avec une précision fantomatique le fuyard traînant derrière la colonne sa jambe à la chaussure orthopédique. Quand elle le reverrait, parleraient-ils de cette scène? Halmi était évidemment un homme plus profond qu'Iván. Aurait-elle, pour autant, le courage de s'étendre à ses côtés, ce courage que sa mère devait avoir en ce moment pour permettre à son père d'entrer dans le lit voisin? Sa mère pourtant n'attribuait aucune supériorité à son père. Pour elle, Laczkovics était l'homme le plus amusant, le plus chevaleresque et le plus aimable qui fût. Il y avait la loi, bien entendu . . . elle était l'épouse de celui-ci. Mais si elle était l'épouse de Feri Halmi, à la suite d'une erreur, ou d'une résolution quelconque? . . . En réalité, ce n'était rien. Une jambe un peu plus courte que l'autre. Il avait fait une coxite dans son enfance. Le professeur Verebély avait bien dit que les cartilages pléthoriques de cette région étaient enclins à l'inflammation, à cet âge . . . Imaginer pourtant cette jambe atrophiée, faible et flétrie, à côté de la sienne, dans l'étreinte! Elle fut soudain saisie d'une terreur telle qu'elle dut penser aux promenades du Jardin Botanique; à l'arc formé par le nez fort, la bouche luisante et sensuelle d'Iván et son menton robuste, où il faisait si bon placer sa propre tête penchée de côté.

Agnès eut soudain l'impression d'avoir entendu un cri, ou un craquement. Elle se leva, mais elle n'entendit plus rien, seul le dossier du canapé oscilla encore un moment. Levée sans bruit, vêtue de sa longue chemise de nuit, elle alla à la porte de la salle à manger et l'ouvrit avec précaution. Aucune lumière ne filtrait plus sous la porte d'en face; sa mère avait donc également éteint sa lampe. Elle y demeura un instant en faction: un bruit bizarre s'entendait de la chambre à coucher, entrecoupé par des arrêts, pour redémarrer aussitôt, en lutte avec un obstacle situé au niveau du nez ou du larynx. Les souvenirs, plutôt que l'ouïe, permirent à Agnès de l'identifier. Le mari rapatrié ronflait de son ronflement qui naguère encore retentissait sous les toits de baraques sibériennes.

(Traduit par Imre Kelemen)

LÁSZLÓ B. NAGY

Une tendance nouvelle dans la prose hongroise

Au printemps 1955 parut une anthologie réunissant les nouvelles de quelques jeunes auteurs à peine connus du grand public et portant le titre éloquent de *Emberré-avatás* (Initiation). Le volume eut vite fait d'attirer l'attention générale et il est clair désormais que sa parution a marqué non seulement une initiation d'homme ou d'écrivain mais le commencement d'une «nouvelle vague» de la prose hongroise. Quelques années auparavant, la littérature hongroise manquait étouffer sous le poids des documents conventionnels, de la chronique, du fait divers ou du témoignage sociographique; et, bien que, de nos jours, les écrivains plus âgés fassent eux aussi preuve de leur volonté d'innovation, le mérite de l'initiative de la tendance nouvelle appartient indubitablement aux jeunes talents de l'«Initiation», à Ferenc Sánta, à Erzsébet Galgóczi, à István Szabó, à György Moldova et à István Csurka. L'épanouissement de la génération qu'ils représentent fut quelque peu troublé par le cataclysme de 1956; mais après quelques années d'incertitude, leur courant s'est enrichi de forces nouvelles, comme Károly Szakonyi, Bulcsu Bertha, Ákos Kertész et, dernièrement, András Simonffy, qui exprime les soucis de ceux de vingt ans avec verve et passion.

Pour caractériser la «nouvelle vague hongroise», il convient de parler en premier lieu de l'époque où elle est apparue. Un peu plus tôt que dans la littérature des démocraties populaires voisines, exception faite de la Yougoslavie, mais avec un retard tout de même si on la compare à la poésie. Aussi bien la jeune prose hongroise porte la trace d'une certaine incertitude due précisément à ce retard. Il en résulte surtout une qualité lyrique spécifiquement hongroise, qui n'est pas sans avoir ses traditions dans la prose littéraire. La fougue qui jaillit dans la prose nouvelle, son caractère, sa portée, les problèmes qu'elle remue présentent une parenté profonde avec la poésie d'un István Simon, d'un László Nagy, d'un Ferenc Juhász forgeant en une unité tendue les symboles des mythes populaires, d'une part, les découvertes et les exigences des temps modernes et de la réalité en devenir, de l'autre. Mais cette poésie avait pu prendre essor dès après la guerre au milieu de l'enthousiasme révolutionnaire des années après 1945; quant à la prose, son retard de quelques années vient non pas seulement des difficultés propres au genre: le courant qui s'épanouit avec la parution de l'«Initiation» aurait été inconcevable à l'époque du culte de la personnalité. Seule la poésie était en mesure de résoudre la contradiction qui existait entre l'élan de la libération, de la révolution socialiste et de sa vérité idéologique et l'obscurantisme byzantin qui accompagnait le culte de la personnalité — et cela, pendant les années critiques également —, mais au prix de quelles mutilations. Par ailleurs, même les possibilités de l'avenir, celles du processus de la purification idéologique et de la catharsis socialiste, ne pouvaient posséder à cette époque les moyens d'expression qu'exige la prose, et existaient bien plus comme pressen-

timent que sous une forme consciente. La désillusion et le besoin d'une foi socialiste sans résidu, la découverte de la réalité et l'appel à des idéaux plus élevés s'imposaient à la fois. Les problèmes que posent l'existence de l'artiste et son rôle dans le monde moderne se profilaient au-delà des problèmes de la société et ces contradictions et ces presciences, la prose ne pouvait les résoudre et les exprimer que par les moyens de la poésie. A l'encontre de la prose des années précédentes, celle-ci n'est pas «une littérature qui décrit», mais une littérature qui pose des questions, qui combat, qui veut être active; ses personnages sont des combattants envoyés en première ligne, ou tout au contraire, obligés de se cacher; pris au piège, ils veulent percer le mystère. Si l'écrivain les connaît si bien, ce n'est pas pour les avoir soigneusement «observés», mais parce qu'il les a vécus. S'identifier aux héros est la grande affaire de cette littérature. C'est là une attitude romantique par excellence, les jeunes auteurs se projettent dans leurs héros, et c'est une image d'eux-mêmes souvent agrandie qu'on retrouve dans les personnages. Si un jeune égoutier dont l'exercice du métier devient une sorte de fatalité, répand des senteurs d'égout, son odeur finira par l'exiler de la société des hommes, de la chaleur des sentiments humains; mais l'auteur, lorsqu'il parle du destin de l'égoutier, remet en question sa propre existence. C'est son angoisse qui s'exprime dans le fait que le défenseur des sentiments les plus nobles, ce sera précisément cet être banni, ce sera lui «le sauvage» qui tombera victime de la sauvagerie. (György Moldova: *Mandarin a hires vagány* — Mandarin, le célèbre voyou.)

Et c'est là qu'intervient la «voix de la sirène», la nostalgie qui se laisse si souvent entendre sous le lyrisme de cette prose. Qu'ils viennent des usines et des habitations ouvrières des faubourgs, ou qu'ils soient tombés du nid ou de l'enfer d'une communauté paysanne à la dérive, même adaptés à leur nouveau milieu, ils ne peuvent donner que ce qu'ils avaient acquis jadis. Vers 1955, la littérature hongroise commençait à découvrir «les taches blanches» de la vie, et nos auteurs firent leur apparition sous le signe de cette découverte. Mais les «taches blanches» en question, loin d'être pour eux des inconnues, représentaient leur monde, leur pain quotidien. Leur milieu antérieur a beau les avoir fait souffrir et ils ont beau avoir ressenti jusque dans leur chair ses absurdités — ils n'en éprouvent pas moins leur lien avec lui et c'est ce lien qui s'exprime dans leurs nouvelles aux sonorités lyriques. Le monde qu'ils représentent est d'une cruauté insupportable, mais il engendre des héros. Dans la pauvre famille du village, les privations créent un culte et des rites. Ainsi, le grand-père lorsqu'il n'est plus bon qu'à «manger le pain», revêt ses meilleurs habits, prend sa musette et s'en va, accompagné des siens, jusqu'à la grotte proche du village, pour mourir empoisonné par les vapeurs qui sortent de la cavité. *Sokan voltunk* (Nous étions nombreux) de Ferenc Sánta, est tout de même plus qu'une représentation naturaliste de la misère: c'est une recherche du sens et de la mesure du sacrifice humain. Le même motif revient d'ailleurs dans ses écrits plus récents. La nouvelle dont nous venons de citer le titre, est un vrai poème en prose. La même poésie se dégage des œuvres, plus dramatiques ou plus contenues, d'István Szabó, de László Kamondy et d'István Csurka. Cette atmosphère poétique n'est pas le fait de leur jeune âge, mais comme le montre ce que nous disions plus haut de l'époque, du moment où ils vivent. Le libre jaillissement de cette poésie n'a été, il est vrai, caractéristique que de leur départ, mais l'influence s'en fit sentir d'une façon si

durable qu'elle touche aussi ceux qui prirent leur départ à une date ultérieure.

Ce lyrisme finit par avoir un caractère si puissant et impérieux, qu'il devient une sorte de tentation contre laquelle ils essaient de lutter; ils changent de style, de ton et même de milieu, mais tout en s'enfonçant de plus en plus dans un élément poétique différent, comme plus lumineux. Ils s'échappent de leur milieu immédiat, mais ils en emportent les problèmes avec eux, s'efforçant de les résoudre en faisant appel à des dimensions nouvelles.

C'est dans la carrière de Ferenc Sánta que ce processus se manifeste avec le plus de clarté. Plus violemment que les autres peut-être il s'est efforcé de s'arracher à lui-même, d'échapper à l'attirance exercée par la sensibilité et les sujets hérités de «l'ancien monde», fardeaux désormais inutiles, mais plus que les autres il tient aussi aux expériences léguées par le passé et transformées en une sorte d' «honneur de pauvre». Dans son deuxième volume, la personnalité de l'écrivain semble s'être divisée en deux. Son style, dans certains passages, fait passer un froid cosmique, dans d'autres, c'est le bouillonnement de forces tectoniques. Quant à l'œuvre même, elle se situe entre l'arabesque et la ballade. L'un de ses héros, un chômeur qui n'a pas mangé depuis trois jours, veut s'engager comme dompteur de lion; il subit l'épreuve d'usage avec plein succès, mais quand il s'agit de signer l'engagement, il refuse. — Pourquoi? — lui demande étonné le directeur du cirque. — Parce qu'ils sentent mauvais — répond l'homme. Élément tout symbolique, les détails concrets ne servant qu'à illustrer la pensée de l'auteur: gardons-nous d'accepter même dans une situation apparemment sans issue une tâche dont notre sensibilité ne peut s'accommoder. Dans d'autres nouvelles, les souvenirs et les situations sociales concrètes abondent. Cette «schizophrénie artificielle», loin d'être un artifice quelconque, prend sa source dans la personnalité de l'écrivain. Les deux grands romans de Sánta, *Húsz óra* (Vingt heures) et *Az ötödik pecsét* — (le Cinquième Sceau) sont également une sorte d'œuvre double, dont l'une est une «chronique», l'autre une «parabole». La «chronique» évoque dans une série d'événements dramatiques la transformation orageuse du village hongrois, mais la vérité qu'elle révèle est moins cruelle, moins mordante que celle de la «parabole» dans laquelle un maître horloger en train de sauver un petit israélite, se voit contraint de frapper au visage un antifasciste torturé, précisément dans l'intérêt de son jeune protégé, acte qui lui vaut le déshonneur devant ses camarades et à ses propres yeux. Si important que soit chacun des deux romans pris à part, le fait que ce n'est que pris ensemble qu'ils expriment la vérité de l'auteur et ses conceptions, révèle une sorte d'incertitude cachée. Les deux œuvres constituent ensemble un fait d'armes appréciable de la jeune prose, mais qu'elles soient deux, trahit les difficultés auxquelles cette prose doit faire face. Ce caractère «double» fait d'ailleurs partie d'un héritage traditionnel assez lourd, dans la littérature hongroise. Son apparition se situe dans les années qui suivirent la défaite de la guerre d'indépendance de 1848–1849, et il se manifeste dans les contradictions entre les «paraboles» de Zsigmond Kemény, pleines de promesses et qui ne furent pas tenues, et la prose d'un Mikszáth ou d'un Jókai, plus féconde et plus populaire aussi, mais qui se tenait à l'écart des grands problèmes de l'existence et de l'histoire, pour donner dans «l'anecdote». Le double caractère *urbain* ou *populaire* de la prose hongroise d'entre les deux guerres révèle d'ailleurs une variété plus récente du même phénomène. C'est là un problème d'une portée beaucoup plus grande

que les querelles de cliques ne laisseraient à penser; la prose nouvelle doit, de toutes façons, arriver à réaliser une sorte de synthèse, à allier la «réalité» et l'«idéal» pour en faire surgir, suivant l'expression de Zsigmond Móricz, une «divination».

C'est une divination de cette sorte que nous trouvons dans la nouvelle *Halálnak halála* (De malemort), qui résume les tendances des autres écrits de Sánta et constitue un aboutissement et un progrès, une victoire remportée sur les incertitudes, les imprécisions et les fantômes de la période lyrique de ses débuts. C'est ici que revient — et lourd de quelle charge — le motif du sacrifice de «Nous étions nombreux». La nouvelle est en même temps l'union depuis longtemps souhaitée de la passion et de l'intellectualisme. L'apologue des deux condamnés à mort qui sauvent la vie de leur geôlier n'est défini ni dans le temps ni dans l'espace, et pourtant combien réel est ce milieu comme raviné, combien hallucinante l'affreuse situation, combien vrai le fond concret, le fascisme avec ses abus (danger qui ne cesse de guetter l'humanité de nos jours encore) et combien universel le message de la nouvelle: la victoire sur la mort par la mort même. Les propos enjoués, badins et philosophiques à la fois, qu'échangent les deux héros du récit (l'un d'eux évoque la figure du poète García Lorca) témoignent d'une immense supériorité morale. A l'heure de l'exécution, ils discutent de la peinture de Cézanne. Ce n'est pourtant pas la mort proche qui les a rendus si libres; c'est qu'ils sont passés dans une sphère où rien ne peut plus les atteindre, et où la menace qui pèse sur leur existence physique ne compte plus. La nouvelle montre l'aboutissement d'une expérience: les deux hommes reviennent une dernière fois sur leurs pas pour sauver la vie à un être commun, vulgaire. Ce n'est plus un devoir qu'ils accomplissent, mais un *acte gratuit*, dans le meilleur sens du terme, une action qui constitue l'ultime témoignage de leur liberté. Dans cette histoire «irréelle», Sánta révèle les meilleurs aspects de son talent de conteur réaliste; le dialogue «péripatéticien» éthéré, aérien des deux hommes est accompagné de la voix de basse du geôlier — symbole de la bestialité de l'homme, de la bassesse d'une existence qui n'a pas encore pris conscience d'elle-même.

Si Ferenc Sánta s'est dédoublé dans ses œuvres, István Szabó se sert, pour freiner la réaction en chaîne des sentiments, de l'étoffe serrée de la «vie microscopique» de la réalité. C'est sa nature profonde qui le veut ainsi: c'est une sorte de Sancho Pança, sans toutefois la sérénité imperturbable de son célèbre prédécesseur qui, tout en opposant aux rêves chimériques des chevaliers fantasques son bon sens terre à terre, envie un peu ceux qui savent rêver. Ainsi, presque toutes ses nouvelles évoquent la lutte dramatique d'une nostalgie qui voudrait échapper à la vie de tous les jours, à l'ordre immuable des choses, et la faiblesse de celui qui veut et dont la volonté se brise ou se fausse sur un obstacle mystérieux. Lui aussi éprouve une nostalgie de la vie paysanne — tel l'homme mûr qui n'a pas oublié la tendresse maternelle — mais sa propre expérience et aussi sa lucidité lui font confronter cette nostalgie — dès le commencement de sa carrière — à la réalité concrète. Deux de ses œuvres qui soulevèrent un large écho, *Hajsza* (Poursuite) et *A lázadó* (le Révolté) n'ont de paysan que les personnages: de jeunes gars qui rivalisent de cruauté en torturant un chien; dans *Pajkoskodók* (*Batifoleurs*) les deux hommes, père et fils, qui s'affrontent, apparaissent déjà dans une sorte d'intemporel antique. Dans ce dernier, sous le soleil d'une sérénité hellénique, le démon qui se cache dans les deux hommes surgit: l'instinct de l'inceste du fils épiant sa mère et la jalousie meurtrière du

père. Le tableau idyllique se transforme subitement en tragédie, sans transition, car rien de grave ne se passe, on s'amuse un peu dans les vignobles en vidant quelques verres, c'est tout.

Ce microréalisme est le vrai terrain de Szabó, et aussi sa méthode. Non qu'il n'ait subi, lui aussi, au cours de sa révolte, l'attirance du monde de «l'au-delà». Tout comme Sánta, il voulait quitter son milieu pour un autre, situé plus haut, comme le prouve sa nouvelle *Isten teremtményei* (Créatures de Dieu), écrite en 1959, que l'on pourrait considérer comme le pendant de celle de Sánta que nous venons d'analyser. Le personnage central de la nouvelle, un garçonnet de cinq ans, a beau, en effet, pétrir la terre, pour en faire des figures malhabiles comme le veut son père, elles restent inanimées, rigides. C'est là une métaphore aussi achevée de l'existence d'artiste que l'est «De male-mort», mais prise dans le sens opposé. Szabó prend la responsabilité de créer des figures maladroites, grotesques, trébuchantes, des figures de boue, car c'est ainsi qu'elles sont humaines. Mais citons ce qu'il dit lui-même sur ses intentions: «Les époques de transition sont pour l'âme et la conscience de l'individu une charge souvent très lourde» — écrit-il en préambule à son nouveau volume *Varázslat kertje* (le Jardin magique). Le combat de l'ancien et du nouveau se poursuit à l'intérieur de l'homme lui-même qui devient ainsi son propre adversaire faisant connaissance avec les tourments d'une schizophrénie prise dans le sens noble du terme. Il arrive souvent que les héros se trouvent placés, sans s'en douter et sans y être préparés, dans des situations où ils doivent donner — tant bien que mal — leur mesure. «Je ne les empêche pas d'avancer, mais ils doivent parcourir d'abord les cercles de l'enfer inévitable.» Szabó accomplit la prouesse de représenter les changements que subit notre monde, dans un milieu à dimensions réduites, avec une humanité de modèle réduit.

Le lyrisme de György Moldova s'est engagé sur une voie dangereuse entre toutes, se divisant en mille courants souterrains, échappant à tout calcul, s'égarant dans les bras morts et les marécages: après le «Mandarin», il tombe dans des nostalgies ésotériques, dans l'attitude romantique des héros solitaires, il se penche sur lui-même tantôt avec ironie, tantôt avec attendrissement, il est sentimental, parfois avec excès. Moldova est un auteur fécond, mais très inégal du point de vue de la qualité, surtout si on évoque sa période de départ, sa force, sa sobriété premières. La tentation d'une certaine nostalgie est, à ce qu'il semble, une menace qui ne pèse pas seulement sur les écrivains paysans. La nostalgie de Moldova le porte vers un romantisme des faubourgs, une moralité de hors-la-loi, qu'il essaie de justifier, souvent d'une manière peu authentique, par l'éthique solitaire des héros créés à la ressemblance de Mandarin. Personne, cependant, de sa génération ne l'égale lorsqu'il s'agit de créer une atmosphère; si la construction de ses œuvres manque parfois de vérité, l'ambiance par contre est toujours d'une saisissante authenticité.

Les jeunes prosateurs ont, plus d'une fois, causé des surprises agréables à la critique qui les suit avec beaucoup d'attention. Ainsi, le bond que fit Erzsébet Galgóczi sur le plan de la qualité a été tout à fait inattendu; après le ton un peu puéril de son premier volume, on a eu l'impression, à la lecture du deuxième, qu'un changement fondamental s'était opéré entretemps. Car celle qui a pris l'instrument en main ne se contente plus de pincer une corde au hasard, elle joue avec fougue, avec emportement; elle exprime tout ce qu'elle sait de neuf et de défendu autrefois, et aussi ce qui vit en elle-même et cela, au fur et à mesure qu'elle découvre

sa voix, avec de plus en plus d'enivrement et de passion. Ses œuvres nous rappellent les mots de G. B. Shaw, qui a dit, en parlant de ces Américains vagabonds, auteurs de mélodrames, qu'après une cinquantaine de verres de thé tiède, ils répandent brusquement un arôme de punch bouillant. E. Galgóczi ne se retire pas dans les régions de l'art pur et ne dissimule pas ce qu'elle a à dire derrière le voile de l'allégorie; elle affronte avec courage le monde et sa propre conscience. C'est de là que provient l'intensité de la tension dramatique et aussi une certaine crudité réaliste de ses nouvelles, car E. Galgóczi ne craint pas de produire ses effets par des moyens vigoureux, comme le prouve entre autres son récit intitulé *Aknamező* (Champ de mines). D'autres auraient peut être fait de la figure paysanne de Saturnina qui se jette sur son fils une hache à la main un personnage mythologique; E. Galgóczi tient à définir le lieu et la date, car c'est l'époque même qui authentifie la tragédie, comme c'est la puissance de l'évocation qui authentifie sa nouvelle et la sauve des conventions de la chronique ou du reportage, éléments qui prennent chez E. Galgóczi une noblesse et une chaleur nouvelles.

Un des plus beaux exemples de la sensibilité morale des jeunes écrivains est *Emberi üdvözlet* (Salut humain) de Károly Szakonyi, auteur dont la carrière a débuté après 1956. Ses premiers écrits trahissent par endroits l'influence de Hemingway — phénomène durable, presque une épidémie dans la jeune prose, surtout dans celle qui a suivi la crise de 1956 — mais «Salut humain» dépasse de beaucoup ce qu'une telle influence nous laisserait attendre: c'est une nouvelle aussi caractéristique de la jeune prose que celles dont il a été question précédemment. Derrière la tragédie de Botos, l'ancien enfant trouvé qui s'est fait soldat, se cache le plus grave dilemme de l'histoire hongroise des temps récents. Homme isolé, venu des bas-fonds, Botos recherche la chaleur de la communauté humaine, mais ses origines douteuses l'isolent du monde dont l'indifférence quasi végétative — comme l'auteur en fait la très juste découverte — étouffe et déforme tout ce qui ne lui ressemble pas. C'est précisément sa solitude qui fait que Botos *doit* aller jusqu'au bout; qu'il essaye de pénétrer *de force* dans une communauté qui l'avait rejeté; de sorte qu'il deviendra un tyran exécré de ses hommes, l'un de ces despotes des années cinquante. C'est qu'il s'efforce en vain d'éduquer ceux qui lui sont confiés: il ignore tout de la vraie nature des relations humaines.

Pourtant, cette nouvelle — comme beaucoup d'autres de la jeune prose — non seulement témoigne de la nécessité d'une «tendance morale active», elle montre aussi ses faiblesses. Le temps ouvre des possibilités et crée des obstacles à la fois; c'est la méconnaissance de cette notion qui fait que le courage moral des jeunes écrivains reste en quelque sorte en porte-à-faux. Ils se contentent d'accuser leurs personnages au lieu d'aller plus au fond des choses — simplification qui, en plus, se double d'un certain scepticisme à l'égard des grands problèmes de l'histoire. Sur ce point, Erzsébet Galgóczi est la seule peut-être à faire exception. Les autres réduisent leur monde, ou descendent dans une sphère où ils se sentent en sécurité, où les choses s'expliquent tout naturellement, ou bien ils montent jusqu'à des régions où il est possible de travailler à l'aide de notations dont le code nous reste inconnu. Ils se retirent donc sur un plan où tout est mystère, ou encore sur un autre dont ils croient connaître tous les secrets. Mais les petits secrets n'ont pas de solution propre, indépendante de celle des grands, les uns ne sauraient avoir leur explication sans les autres; ainsi les problèmes de l'histoire ne

sauraient être représentés sur un plan journalistique. Or, dans certaines de ces œuvres, les questions soulevées par la guerre mondiale, par la misère ouvrière ou par la transformation de la vie rurale, apparaissent au niveau de reportages, ailleurs, par contre, les grands problèmes de l'époque ne figurent que sous leur aspect moral, alors que, dans une troisième catégorie de nouvelles, le «petit monde» représenté avec beaucoup d'intensité est enceint d'une sorte de muraille infranchissable.

L'origine de ce problème est particulièrement sensible dans les nouvelles d'András Simonffy, jeune auteur à ses débuts, plein de l'élan créateur de la jeunesse, du désir d'être sincère, authentique, sans fards et sans manières empruntées, mais qui trahit en même temps un certain désarroi, un certain dépaysement. Il serait aussi impossible de nier l'authenticité des sentiments dont sont nées des nouvelles comme *Lázadás reggelig* (Révolte jusqu'au matin) et *Behívó* (Appel) que l'insuffisance fondamentale de la pensée qui les inspire. Il faut reconnaître, bien sûr, que le problème est fort difficile à résoudre. Sánta et les autres de sa génération surmontaient plus facilement les crises éventuelles, non seulement parce que la consolidation socialiste dissipait graduellement leurs doutes, mais aussi parce qu'ils avaient un souvenir commun exaltant, celui de l'élan révolutionnaire des années quarante, qui coïncidait avec les moments les plus ardents de leur jeunesse. Or, l'expérience de Simonffy et de ceux de sa génération ignore ces souvenirs-là. Ce qu'ils ont appris à connaître, c'est un monde en train de s'élargir, un monde où les cadres de la famille, aussi bien que ceux des classes, commencent à se relâcher, un monde moins intime, plus différencié. C'est la raison qui est à l'origine du dilemme le plus brûlant de la prose nouvelle, dont une gamme variée nous a d'ores et déjà été offerte depuis les œuvres de Szabó jusqu'à ceux de Szakonyi. «Révolte jusqu'au matin» annonce, dès le titre, que Simonffy ne veut plus se contenter des sentiments négatifs de l'incertitude et des états d'âme «beatnik». Comment, de quelle manière dépasseront-ils ce stade, seul l'avenir le montrera.

Pour finir, nous devrons nous contenter de souligner un élément négatif de cette littérature, et d'attirer l'attention sur les dangers que présente la réduction. Cette réduction, qui ne caractérise pas uniquement les divers courants de la prose hongroise, invoque pour sa défense des demi-vérités assez séduisantes, mais non moins dangereuses, prétendant que la nouvelle étant dans la littérature ce que le portrait ou la miniature sont dans la peinture, il serait vain d'exiger d'elle un «système de motivation» trop complet et trop vaste. Mais les maîtres classiques de la nouvelle sont là pour donner un démenti à cette allégation. Ainsi, les nouvelles de Tchékhov sont parfois de véritables miniatures, mais, à leur manière, elles ne contiennent pas moins de vérité que les grands romans de Tolstoï. Il faut viser haut, et cette exigence doit pouvoir se condenser dans deux pages, ou moins encore. C'est là une nécessité rendue impérieuse par le monde qui s'élargit d'une manière vertigineuse, renversant l'équilibre réalisé «en miniature» dans «l'univers réduit de l'art» par la maîtrise honnête et sage des moyens du métier. Ce monde l'attend, de bon droit, de même qu'il veut que l'art reflète sa propre image, sa propre conscience. Les jeunes prosateurs hongrois ont, dès à présent, beaucoup fait dans ce domaine, et sont appelés à faire plus encore. Cet espoir est à tel point justifié que notre compte rendu nous semble à nous-même incomplet: ils méritent plus que la place disponible nous a permis de leur consacrer.

FERENC SÁNTA

De male mort

A la mémoire de García Lorca

Le garde marchait à deux ou trois pas derrière les détenus pour les avoir à l'œil et, en cas de besoin, pouvoir utiliser son arme à distance convenable, une distance qui ne serait ni trop grande pour lui permettre de viser sans risques, ni trop réduite, pour assurer sa propre sécurité. Bref, il les suivait à la distance réglementaire.

Les détenus n'avaient pas de menottes; ils étaient deux, deux hommes, qui n'étaient plus jeunes, mais pas vieux non plus, en pantalon et veste gris semblables, pieds nus — donc jambes et bras libres, sans entraves. Ils avançaient sur un terrain accidenté, difficile, avec, ici et là, des pentes escarpées. Alors, le garde restait un peu plus en arrière, sans détacher les yeux de leur dos, et jurait en soufflant.

— Puisque ce sont des détenus, qu'on leur mette des menottes. Pourquoi, diable, les laisser comme ça?

Il montait la pente prudemment, s'agrippant d'une main, serrant sous l'autre bras sa mitraillette qu'il dirigeait sur ses deux prisonniers.

L'uniforme qui collait, les nombreuses boucles, courroies, attaches, les étuis à cartouches, les lourdes bottes, le calot profondément enfoncé, la capote roulée, la gibecière, le baudrier, la lunette d'approche, la mitraillette rendait chaque mouvement pénible; et bien que le temps ne fût pas au chaud, il faisait même un petit vent frais, la sueur lui ruisselait sur tout le corps, dans le dos et sur la poitrine, sur le ventre, sur le visage où il la sentait qui coulait en minces filets jusqu'à son menton, de là sur le col serré de sa vareuse.

— Plus près! plus près l'un de l'autre! — lança-t-il haletant et cillant à cause de la sueur en direction des deux détenus. Ceux-ci s'efforçaient de se tenir aussi rapprochés que possible et continuaient à grimper, épaule contre épaule.

Quand ils débouchèrent sur le plateau couvert d'herbe vive, le garde les interpella à nouveau, le souffle toujours coupé, le corps entièrement trempé de sueur, le visage en feu, les yeux qui lui brûlaient, quelques pas plus loin que le règlement ne l'exigeait:

— Halte! et serrez-vous!

Il leva le bras, s'épongea le front, se planta fermement sur ses jambes, s'arc-bouta sur la pointe de ses bottes, rejeta le calot sur sa nuque, fit craquer ses os, se tortilla le cou dans le col étroit de la capote, souffla, leva les bras en s'étirant, se détendit les muscles, ses bras en haut, tout en jetant un coup d'œil à son arme, ou plutôt au cran de sûreté, car elle était prête au tir; puis, il rectifia un peu la position du canon dirigé juste dans le dos des deux hommes.

– Encore quelques jours et vous ne prendrez plus le frais — dit-il — ou plutôt vous serez définitivement mis au frais, mais, cela, vous ne le saurez plus. Plus près! — rugit-il — allons, rapprochez-vous!

Il s'accroupit pour se reposer les jambes, son arme toujours pointée sur les détenus avec la même précision, se balançant de temps à autre sur les talons.

— Salauds, va! Bientôt vous ne prendrez plus le frais!... En avant!

Il se redressa et attendant un instant qu'ils s'ébranlent, il leur emboîta le pas.

L'un des détenus, encore un peu essoufflé, dit alors à voix basse:

— En tout cas... le tableau figurait déjà au vernissage de dix-huit cent quatre-vingt-quinze... c'est-à-dire qu'il était déjà accroché au mur lors de la rétrospective de quatre-vingt-quinze organisée par Vollard... Un roi des Balkans, peut-être bien celui de Serbie, avait même demandé à Vollard: «Ce maître-là ne sait donc pas peindre de belles femmes?»

L'autre détenu, plus grand, plus osseux, évita dans l'herbe une petite fleur bleue.

— Tout roi qu'il était, il avait raison. D'ailleurs, cela ne change rien à la question, car si mes souvenirs sont exacts, si donc le tableau a été bel et bien terminé en quatre-vingt-quatorze, il pouvait figurer chez Vollard l'année suivante.

— En tout cas, il y a figuré — dit l'autre — mais les «Joueurs de cartes» ont été peints en quatre-vingt-douze. Or, notre tableau était déjà terminé avant celui-ci.

L'autre eut un geste de la main:

— Erreur, mon ami. «La Femme de l'artiste» a été peinte en quatre-vingt-quatorze, mais le Maître l'avait commencé en quatre-vingt-dix. Et ce n'est pas seulement lui qui mentionne cela dans quelques-unes de ses lettres, Choquet l'a lui aussi noté quelque part. Ce qui vous a donc induit en erreur, c'est la période de quatre années entre la première apparition du thème, en quatre-vingt-dix, et la réalisation de l'œuvre en quatre-vingt-quatorze...

— Eh bien, c'est possible... Etes-vous sûr de ce que vous avancez?

— Parfaitement sûr.

L'autre fronça un peu les sourcils:

—Je me suis donc trompé... Merci. Mais pour revenir au seau en question et aux cailloux: pas un seul jour, il ne les négligeait et, voyez-vous, cette femme si laide, cette terreur des Muses, assise là sur une chaise, comme attendant seulement de pouvoir sauter sur ses pieds et vaquer aux soins du ménage, car que vaut l'art quand le travail ne se fait pas à la cuisine, cette femme si laide n'a pas une seule fois oublié que le seau devait être là, comme par hasard, et qu'il devait toujours y avoir de l'eau dedans, et que, comme par miracle, aux alentours de la clôture, les cailloux ne devaient jamais faire défaut, pour qu'il puisse s'amuser, le pauvre... ainsi, le Maître n'a jamais laissé passer un seul jour sans aller, en terminant sa promenade, ramasser près de la clôture des cailloux et les jeter un à un, en visant soigneusement, dans le seau, c'est-à-dire dans l'eau, en comptant, le cœur certainement serré, tremblant dans son for intérieur, combien allaient toucher leur but, combien tomber à côté... Car cela est, mon Dieu, très, très important, puisque le système nerveux tourmenté, continuellement déchaîné voit, pressent, ou vaticine je ne sais quoi dans le fait d'atteindre le but. Que pouvaient-ils penser, les braves habitants d'Aix, en passant par là et en voyant le drôle de bonhomme — visage sévère sous le front haut — lancer des pierres avec des mouvements lourds et paresseux?

L'autre rit:

— Shelley rend compte à Peacock, de la manière suivante, d'une visite à Byron, à Ravenne: j'ai trouvé la maison de Lord Byron — voilà ce qu'il écrit à peu près — bien agréable, surtout pour ce qui est, en plus de sa domesticité, des huit chiens, trois singes, cinq chats, deux aigles, un corbeau et un faucon... Et, dans le post-scriptum, il ajoute: je m'aperçois que je n'ai pas tout énuméré, car je viens de rencontrer, dans l'escalier d'honneur, cinq paons, deux pintades

et une huppe d'Égypte... Tout ce monde animal se déplace librement dans les appartements du Lord et celui-ci leur fait la conversation!

Tous deux se mirent à rire. Une bonne et limpide humeur se reflétait sur leur visage; pendant un moment, ils se turent, tandis que le rire leur revenait par instants sur les lèvres. Le soleil s'était caché derrière un voile de nuages qui s'étendait sur presque tout le firmament en ne laissant filtrer qu'une légère lumière opaline. Sous les pas, l'herbe était fraîche de rosée; l'air était pur et vif, tout autour les montagnes habillées de bleu étaient silencieuses, les vallées proches s'ouvraient — vertes, brunes, jaunes — devant le regard.

— Pour revenir à Cézanne, — dit le plus grand des deux — c'est-à-dire à ses pierres et à son seau, le passe-temps de Jean-Jacques ne différait guère de cette manie.

— Passe-temps... passe-temps — l'autre fronça les sourcils — mon Dieu, quel passe-temps que celui-là!

— Jean-Jacques avait pris l'habitude suivante chez madame de Warens...

— Chez la gentille petite dame si dévote, à l'âme blanche comme la neige, chez la brebis de Dieu, qui pensait continuellement et uniquement, les yeux baissés, à Dieu...

— Comme ses exquises lettres le prouvent, n'est-ce pas? Dans le vallon où se trouvait son chalet, ou la maison qu'elle louait, je crois que c'était plutôt une location, vous savez de quelle époque je parle... eh bien, au moment de ses promenades matinales, Jean-Jacques ramassait des pierres et les lançait contre des branches, des troncs d'arbres. Si je ne me trompe pas, c'est lui-même qui raconte cela dans le «Promeneur»; par contre, Diderot relate à notre intention que, selon Rousseau, s'il n'avait pas réussi avec un nombre fixe de cailloux à toucher le but autant de fois qu'il se l'était au préalable imposé, il se rapprochait de quelques pas de la branche ou de l'arbre, jugeant que le principal était de ne pas manquer son coup. Si bien qu'il arrivait que la dernière pierre, représentant son triomphe, fut lancée contre le tronc d'un mètre seulement. Ensuite, comme quelqu'un qui a rondement et efficacement mené son affaire, Jean-Jacques était satisfait pour toute la journée, car il avait réussi plus de coups qu'il n'en avait manqués.

— N'y avait-il personne dans son entourage pour lui conseiller de lancer toute une roche contre l'arbre, pour n'avoir ainsi rien à faire de la semaine?

Il s'esclaffa et son compagnon suivit son exemple avec de petits gloussements. Mais, l'instant suivant, il butait en avant, bras écartés, cherchant en vain à reprendre son équilibre, et, après avoir deux ou trois fois trébuché, s'aplatissait dans l'herbe, les bras en avant.

Le garde était sur eux et, levant la botte, il poussa violemment l'autre détenu également. Celui-ci vacilla et s'abattit de même. Puis, ensemble, ils se relevèrent. La mitraillette était pointée sur leur poitrine, la lumière opaline dansait sur l'acier du canon.

— La ferme! — dit le garde — allons, plus près l'un de l'autre! Et, si encore une fois vous essayez de rigoler, je vous défonce votre sale gueule! Alors, vous ne vous croirez pas à la promenade, en train de prendre l'air.

Il se tortilla le cou dans son col étroit, leva son bras libre, s'essuya le nez sur le drap rêche, puis cracha par terre:

– Allons, serrez-vous... et en avant!

Les deux détenus se placèrent l'un à côté de l'autre, le plus petit rajusta sa veste; il porta le doigt à son nez et se mit à humer.

— Vous êtes-vous fait mal? — s'enquit l'autre.

— Non... je ne crois pas... C'est plutôt la peur.

Il leva les yeux sur son compagnon:

— Un moment, j'ai cru m'être attiré les foudres de Jean-Jacques — il sourit, renifla de nouveau.

— J'ai dû me cogner le nez, peut-être, je crois qu'il va saigner. Vous ne vous êtes pas fait mal?

— Non, je ne crois pas . . . Mais c'est arrivé de façon tout à fait inopinée . . . aucune entrée en matière, pas un mot, pas un juron . . . c'est tout à fait nouveau, n'est-ce pas?

— Oui, effectivement . . . Cependant, avant que je ne l'oublie, je voulais vous dire que Joyce s'amusait à rattraper les passants devant lui, c'est-à-dire un passant choisi à cet effet, en faisant un certain nombre de pas et sur une distance limitée. S'il ne réussissait pas, ou s'il ne réussissait pas de la manière prévue, il devenait d'humeur sombre et, toute la journée, il boudait, comme on dit, le travail ne marchait pas, il redoutait des ennuis inattendus, de mauvaises surprises . . .

L'autre détenu sourit:

— Vraiment . . . lui aussi?

Le plus petit baissa encore la voix:

— Ce doit être terrible pour ce malheureux avec tout l'équipement qu'il est obligé de traîner.

L'autre haussa les épaules:

— Eh bien, nous autres, au moins, nous n'avons pas à nous plaindre. Je grelotte depuis le début de cette promenade.

— Moi aussi . . . Oh, j'ai oublié quelque chose et justement à propos de Cézanne. Les cailloux, le seau, l'incertitude, le doute, l'angoisse, la solitude, la peine, la tristesse, l'humiliation? . . . Mais voyez son «Autoportrait» de dix-huit cent quatre-vingt-quatorze! Celui qui, dans la vie, lance des cailloux, celui dont le vaste front est tourné vers le sol, ne célèbre-t-il pas, mon Dieu, sur ce tableau, la victoire de l'avenir? Rien n'est sûr, sauf l'avenir, la victoire en l'avenir ou, si vous préférez, la victoire de l'avenir en nous. Cela, c'est certain! Je le sais. C'est cela le triomphe . . . Et, alors, rien ne compte plus. Voilà ce que proclame le tableau, c'est-à-dire qu'il exprime l'éternel argument, l'argument majeur qu'on ne peut étouffer, ni détruire, qui vous confère une force divine: la certitude de l'avenir.

Une joie se refléta dans le regard du plus grand:

— Or, imaginez cela aux côtés d'une femme un petit peu plus belle!

Ils baissèrent la tête pour sourire. Le plus petit reprit en continuant de renifler:

— Essayez de considérer le tableau du point de vue de la femme. Les peines, les travaux quotidiens près d'un homme qui n'enregistre qu'échec sur échec, qui, depuis des années déjà, suit comme un illuminé sa voie, une voie ne lui offrant rien, ni sur le plan matériel, ni sur celui de la gloire . . . un homme à l'humeur insupportablement sombre, aux caprices également insupportables, qui ne veut plus quitter son ermitage, refuse d'entendre parler de Paris. Tandis que la femme, toutes ses pensées convergent vers cette ville, il n'y a rien de plus détestable pour elle que la monotonie provinciale . . . ses projets, ses rêves, ses désirs se sont tous consumés au feu de la passion du mari . . . Je ne veux pas me répéter, mais vous devriez vous demander, si c'est vraiment le grand homme qui mérite seul les lauriers?

— Question pertinente. Surtout pour ce qui est des grands hommes comme Galilée, Newton, Adam Smith, Hobbes, Descartes, Locke, Spinoza, Kant, Leibniz, Hume, Gibbon, Macaulay, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Haendel, Beethoven, Mendelssohn — qui, cela est notoire, restèrent tous vieux garçons et, de la sorte, ne manifestent pas la moindre velléité de partager leurs couronnes avec une épouse. Exception faite de ceux-là, vous avez certainement raison dans tous les autres cas.

L'autre lui souriait toujours:

— Pour ma part, je me contente volontiers de ces autres.

Le garde, derrière, eux, plaça son mot:

— Vous aurez bientôt fini avec vos simagrées, parlez donc comme tout le monde, qu'on puisse vous comprendre. D'ailleurs, vous ne parlerez bientôt plus du tout.

Les détenus se turent. Ils avançaient en silence, côte à côte. Ensuite, le plus grand des deux dit: — Alors, que faire? — Il se tut encore un moment, puis reprit:

— Regardez cet arbre devant nous, à gauche, cet arbre solitaire, avec sa couronne de feuillage.

— Oui, — dit l'autre — c'est un chêne, n'est-ce pas?

— Un chêne chevelu. Je ne sais pas si vous vous y connaissez, mais il compte parmi les bois au poids spécifique le plus élevé. Ce poids spécifique, on le calcule, pour ce qui est des arbres, sur la base d'un décimètre cube. Je n'en suis plus sûr, mais si je me rappelle bien, c'est le cocotier qui est le bois le plus lourd et, peut-être, l'ébénier.

— Et l'acajou?

— Cela m'a frappé, moi aussi: il figure bien plus en arrière dans l'ordre. Le précède non seulement le chêne, tel celui que nous avons là devant nous, mais aussi le charme . . . Ce qui est également étonnant, c'est que tous les bois ont une exceptionnelle capacité de dessèchement.

— Cela est notoire, non?

— Oui, mais ce que je veux dire, c'est que lorsqu'on l'abat lors de la coupe, selon le terme des gardes forestiers, un arbre contient cinquante pour cent d'eau; par contre, on n'en trouve, dans le bois sec, que six à dix pour cent.

— Je crois que le bois doit contenir infiniment peu de matières inorganiques . . . Je tire cette déduction du fait qu'après avoir brûlé, il ne laisse que très peu de cendres.

Yeux mi-clos, le plus grand des détenus considérait le chêne chevelu. Il soupira:

— Comme ce serait bon de se rappeler tout ce qu'on a appris. Si je n'ai pas la mémoire trop courte, les éléments organiques du bois sont la cellulose . . .

— Certainement. C'est ce qu'il contient surtout.

– Oui . . . Et de la lignine, des huiles aromatiques, du tanin . . .

— . . . des résines — ajouta le plus petit.

— Eh oui, des résines, des matières amylacées et, dans une quantité non négligeable, des matières colorantes, des protides . . .

— Salauds de traîtres! — émit le garde dans leur dos. Encore un peu de temps et il ne restera pas grand-chose de vous. Allons! serrez-vous!

Les deux détenus contemplaient le chêne chevelu. Au bout de quelques instants, le plus grand prononça presque en chuchotant:

— Quel bel arbre! Et il ignore qu'il est mortel . . .

Le plateau avait pris fin, ils descendaient maintenant le long d'un flanc de ravine. Bras écartés, jambes arc-boutées, ils se mouvaient en pesant sur leurs talons. Le garde descendait à leur suite, de côté, la main gauche prenant appui sur le sol, la droite – le doigt sur la gâchette de la mitraillette calée sous son aisselle – dirigeant l'arme sur eux.

— Plus près! Serrez davantage!

Ils essayaient de se rapprocher, leurs bras cherchant l'équilibre se rencontrèrent; un instant, leurs doigt se prirent, se retinrent mutuellement, freinant l'élan qui les aurait fait dévaler jusqu'au fond de la ravine; puis, ils lâchèrent prise et, penchés vers l'arrière, s'appuyèrent au sol, continuant à descendre, les talons profondément enfoncés à chaque pas.

— A droite, saligauds, prenez à droite!

hurla le garde. Comme, dans leur élan, ils n'avaient pas pu changer immédiatement de direction, se porter de côté, le garde donna encore un coup de gueule et, ne pouvant courir, cracha dans leur direction saisi d'une colère impuissante:

— A droite, saligauds! Vous n'entendez pas?

Coupant à droite, ils finirent par sortir de la ravine et, retournant un peu en arrière, presque dans la direction d'où ils étaient venus en traversant le plateau, ils poursuivirent leur chemin sur un versant particulièrement abrupt. Perpendiculairement à la ravine, avant de se couler contre le flanc du plateau, un cours d'eau rapide et assez violent sortait de la vallée, suivait le sentier fort étroit où les trois hommes ne pouvaient avancer que péniblement.

Le plus grand des deux détenus dit:

— C'était un arbre magnifique . . .

— Oui . . . — dit l'autre. — Et qui, en effet, ne sait pas qu'il est mortel.

— Il n'a pu lire les «Variations». S'il les avait quelque peu étudiées, peut-être jetterait-il un regard plus modeste sur ce monde et avertirait-il ses compagnons: frères, n'oubliez pas que, depuis Valéry, nous savons non seulement que chacun de nous est mortel en tant qu'individu, mais que les civilisations le sont aussi qui naissent, atteignent à un sommet et meurent.

Il parlait assez fort, parce qu'à quelque quatre ou cinq mètres à leurs pieds, une pente assez abrupte, mais tout de même accessible y conduisant, le gave tourbillonnait et grondait, entre de sombres rochers.

— Mais — poursuivit le plus petit — ce n'est pas la seule chose qu'il ignore: par suite des égards particuliers du destin, il ne sait pas que tout passe, sauf la bêtise humaine qui, elle, est infinie, indestructible, éternelle.

— Je ne crois pas! — protesta l'autre.

Le garde les interpella:

— Est-ce que vous allez la boucler, à la fin!

Au moment où il prononçait ces mots, il buta sur une pierre du sentier, tout son corps se tendit en avant, percuta de côté; il tenta de s'agripper au talus, mais en vain, il tomba, roula jusqu'au bord de l'eau, cherchant prise ou appui, pour finir avec des cris inarticulés dans un plongeon au milieu des flots bouillonnants. Il tenait son arme au-dessus de la tête, les remous le happèrent, le firent tournoyer et, entre deux rochers majestueux, l'entraînèrent en plein courant, balloté rudement de-ci, de-là.

Les deux détenus s'étaient retournés d'un même mouvement. Immobiles, stupéfaits, ils virent le corps vaciller, puis tomber à l'eau. Leurs mains, involontairement, se cherchèrent, ils reculèrent, se confondant presque avec la paroi rocheuse.

— Agrippez-vous! agrippez-vous! — cria le plus petit et, lâchant la main de son compagnon, il retourna en courant sur le sentier; quelques mètres plus loin, où cela paraissait moins dangereux, il se mit à descendre vers la berge, bras écartés, et aussi vite que les accidents du terrain le lui permettaient. Son compagnon fonça lui aussi, dévala la pente sur ses traces, se retenant aux racines et aux pierres.

— Attendez — criait-il — pour l'amour de Dieu, attendez . . . Je suis un excellent nageur . . . laissez-moi faire.

Il devança l'autre et, arrivé près de l'eau, se débarrassa de sa veste, tout en répétant inlassablement, pour dominer le grondement des eaux:

— Ne faites pas de bêtises. Tâchez de rester près de la rive, et de trouver une branche pour me la tendre, ou n'importe quoi . . .

Il se jeta dans l'eau, la fendant d'une brasse vigoureuse.

Le garde se débattait encore entre les deux rochers, les tourbillons le rejetaient tantôt vers le milieu de l'eau, tantôt vers la

rive. Ses habits gonflés d'eau, ses bottes alourdies le tiraient vers le fond, ses gestes désordonnés ne servaient à rien et il continuait à serrer dans sa main la mitraillette, en essayant de la maintenir le plus possible hors de l'eau. Il ne cessait de hurler, ses yeux — chaque fois qu'on apercevait son visage — s'écarquillaient de terreur et, la bouche démesurément ouverte, il suffoquait.

— A droite! à droite! — cria, de la berge, le plus petit des détenus, en voyant la tête de son compagnon tendue hors de l'eau pour s'orienter vers le noyé — à droite! encore plus à droite!

Il courait de long en large sur la rive, hors d'haleine, et ayant ôté lui aussi la légère veste de jute, il était descendu tout au bord de l'eau et, de là, criait sans s'arrêter:

— A droite! à droite!... C'est ça... abandonnez-vous à l'eau, elle vous fait dériver sur lui, directement sur lui...

Sa voix se perdait dans le fracas de l'eau, tandis que son compagnon luttant contre le courant se rapprochait du noyé, y arrivait enfin, faisait voler d'un coup de main le calot et empoignait les cheveux du garde. S'adossant à l'un des rochers, travaillant des jambes, il remonta bien haut hors de l'eau la tête humaine torturée, bouche râlante, yeux clos...

Péniblement, le souffle coupé, ils le hissèrent ensuite jusqu'au sentier, le soulevant par les pieds et les bras. Il n'avait toujours pas lâché sa mitraillette. Ils le couchèrent sur le roc; le plus petit déboutonna rapidement la vareuse, ouvrit la chemise, libéra le large torse. Il jeta un regard à son compagnon:

— Comment vous sentez-vous?

A genoux, il saisit la main de son camarade:

— Étendez-vous... Couchez-vous, vous aussi.

Le plus grand s'appuyait à la paroi rocheuse, sa poitrine se soulevait et s'abaissait, prête à éclater. Glissant lentement, il s'agenouilla d'abord, puis se coula prudemment en arrière, s'étendit.

— Il n'y a pas de mal... — dit-il, la respiration lourde, entrecoupée — essayez de faire quelque chose pour lui.

L'autre se rapprocha et s'agenouilla:

— Comment vous sentez-vous?

— Tout à fait bien... Mais je suis fatigué. Il faut que je me repose un peu. Allez, essayez de lui faire la respiration artificielle.

— Oui, oui.

Il ne se releva pas, se traîna sur les genoux jusqu'au corps immobile, dont il leva les deux bras et les rabaissa, les leva et les rabaissa à un rythme soutenu, régulier. Le thorax du garde frémit, et l'eau se mit à jaillir de sa bouche.

Le plus grand des deux détenus dit:

— Il faut le soulever. Soulevez-le en le tenant par les jambes.

Il se remit sur pied et alla l'aider, haletant encore.

Le plus petit arracha la mitraillette des doigts du garde:

— Il ne veut pas la lâcher — dit-il.

— C'est ça, ôtez-lui ce truc de la main...

Le plus petit tenait déjà l'arme:

— Elle est plus légère que je ne le croyais.

Il l'éloigna un peu de lui et la contempla, avant de la déposer plus loin.

— Allons-y — dit l'autre.

Ils soulevèrent le garde par les chevilles, la tête retomba en arrière, de la bouche hoquetante de l'eau s'échappa. Ils le recouchèrent ensuite sur le sentier. La tête eut un sursaut, les yeux s'entrouvrirent un bref instant.

— Maintenant — dit le plus grand — c'est maintenant qu'il faut essayer à nouveau la respiration artificielle.

La bouche du garde s'ouvrit, balbutia,

puis les yeux cessèrent de se révulser, regardèrent à droite, à gauche. Irrégulièrement encore, la poitrine commença à se soulever, à s'abaisser.

— Ça va mieux? — interrogea le plus grand.

Le garde le dévisagea; peinant, il se retourna sur le côté, se mit à cracher, à vomir. Ensuite sa respiration se fit plus égale et, de ses yeux troubles, rougis, enflés, il inspecta les deux détenus. Alors, sa figure décomposée trahit une folle terreur, il se mit sur son séant, regardant tout autour de lui.

— Passez-lui son arme — dit le plus grand.

Son compagnon ramassa la mitraillette, l'examina de nouveau avec une grande attention et la tendit au garde.

— Ça va mieux?

Le garde se mit sur ses pieds, tituba, s'appuya à la paroi rocheuse. La tête pendante, il aspira l'air profondément. Tout d'un coup, sans transition, il releva brusquement la tête et fixa, apeuré, ébahi, les détenus. Ses lèvres restaient entrouvertes, son regard courait de l'un à l'autre, son visage ne reflétait que de l'ahurissement mêlé d'une angoisse animale qui devait le déchirer jusqu'aux entrailles.

S'adossant à la paroi, il leva lentement l'arme sur les deux hommes; d'une main, il tâtonna derrière lui et fit trois ou quatre pas de côté. Sa vareuse restait ouverte, les cheveux lui pendaient dans les yeux, son uniforme était encore tout alourdi par l'eau.

Les deux détenus se tenaient devant lui. Le plus grand essorait sa chemise dont l'eau coulait en larges filets. L'autre regardait la mitraillette. Quand il leva les yeux sur le garde, un drôle de sourire illuminait sa figure.

— Ça va mieux? — s'enquit-il.

Les yeux fous, le garde continuait à les regarder tandis que les mots lui sortaient avec peine de la bouche:

— Mais . . . quelle espèce d'hommes êtes-vous?

C'était la première fois qu'il ne les tutoyait pas.

Le plus petit revint, d'un œil curieux, attentif, à la mitraillette. Son camarade continuait à tordre sa chemise en soufflant à grand bruit.

— Mais on va vous pendre demain — dit le garde.

Ses yeux allaient de l'un à l'autre, reflétant toujours cette peur stupéfiée, cet ébahissement à perdre la tête, profond, plus que profond, jamais ressenti jusque-là.

— Vous ne le saviez pas? . . .

Le plus petit un instant, baissa les yeux. Et comme son compagnon se taisait, il releva la tête et dit:

— Si . . . nous le savions.

La bouche du garde se mit à trembler. Il cherchait des mots pour dire, il ne savait quoi. Ses yeux s'écarquillèrent plus encore. Relevant brusquement le canon de la mitraillette et le dirigeant exactement à la hauteur de leur potrine, il recula de nouveau. D'une voix qui n'avait plus rien d'humain, d'une voix non seulement mal assurée, mais où passait aussi une sorte d'étrange désespoir, les yeux exorbités, il hurla:

– Mais quelle espèce d'hommes êtes-vous?

Il tremblait de tout son corps, son visage se décomposait autour de ses yeux fous, d'où sortait une détresse sans nom.

Les deux détenus s'entre-regardèrent. Le plus grand, aidé de son compagnon, enfila sa veste. Ils restèrent un moment plantés là, l'un à côté de l'autre, sans mot dire. Alors, le plus grand dit au garde toujours cloué sur place, tremblant de tous ses membres, l'arme braquée sur eux, il lui dit sans hausser particulièrement le ton:

– Allons, mon vieux . . . continuons notre promenade.

Il tourna sur ses talons, son camarade

l'imita et, à pas lents, comme avant, ils reprirent leur marche sur le sentier. Au bout de quelques mètres, ils s'arrêtèrent et attendirent que le garde se mette en route.

Le plus petit dit:

— Il a tout à fait perdu la tête, le voilà, au comble du désespoir, le malheureux . . .

L'autre lança un coup d'œil en arrière et sourit. Le plus petit pressa un peu le pas.

— Parfait état de névrose. Ce n'est pas étonnant. Si je me souviens bien, selon Freud, le point de départ de la névrose est l'incertitude, un dangereux sentiment d'infériorité . . .

Ils se mirent à rire et le plus grand, serrant sur lui sa chemise, dit:

— Pour revenir à Lord Byron, ou plutôt à sa ménagerie, je vous dirai que Walter Scott avait, par exemple, trente ou quarante chiens; en compagnie d'un de ses valets préférés nommé Thomas Purdie, il partait pour des randonnées de plusieurs jours, emmenant une ou deux douzaines de ses bêtes . . . Carlyle répétait que son meilleur ami était son cheval et il avait eu un grand nombre de chevaux dignes de ce titre . . . Je me rappelle aussi les chats de Goya . . . Quant à Cicéron, il a noté qu'au cours d'un voyage en province, Lucilius et Scipion se vautraient avec des chiens et des singes le long du rivage et dans les jardins de Caïtea. Le vieux se tait là-dessus, mais je suis sûr qu'il en faisait autant, lui aussi . . . Et Bentham? Il arma chevalier un de ses chats et exigea de son personnel d'honorer la bête conformément à son rang . . .

Le plus petit se remit a rire, tandis que, pas à pas, ils continuaient à suivre le sentier.

(Traduit par Péter Komoly)

ERZSÉBET GALGÓCZI

Champ de mines

En novembre 1959, le tribunal départemental de **** eut à juger une affaire criminelle stupéfiante: la tentative de meurtre commise par une paysanne. Elle avait, d'un coup de hache, tranché la gorge de son fils pendant qu'il dormait puis, prise de panique, elle avait entouré la plaie d'un essuie-main sec et avait couru au poste de police. Le policier téléphona pour demander une ambulance, le gars fut transporté à l'hôpital, où l'on réussit à lui sauver la vie. La femme fut arrêtée.

Elle est assise, toute habillée de noir, au banc des accusés, entre deux gardiens, le dos raide, comme si elle avait encore un panier, avec le casse-croûte de midi, en équilibre sur la tête. Une femme d'une cinquantaine d'années, le fichu noir noué sous le menton ne laissant voir de son visage que les yeux sombres, les lèvres minces et le menton osseux, sévère. Dans toute sa figure, il y a une rigidité anormale. Pourtant, c'était un être qui reflétait la pureté, la sévérité, la dignité, une femme qui avait fait ses preuves autant qu'un homme, une dernière représentante du matriarcat.

Au milieu du premier banc de l'auditoire presque dans le dos de sa mère, a pris place le fils. Un jeune homme de vingt-six ans, au visage fin et mou, en habit gris foncé de la dernière coupe: pantalon étroit, ample veste à un bouton et à épaules tombantes. Il n'y a que son poing osseux, posé devant lui, pour témoigner que c'est un travailleur manuel. Parfois hésitant et, comme incidemment, il lève ce poing jusqu'à ses yeux, où il écrase quelque chose, honteux des larmes qui reviennent à intervalles réguliers.

On raconte que le procureur départemental désigné n'avait pu venir à bout de ce cas. On avait dû faire appel à quelqu'un de Budapest. Effectivement, aucun des gens du village ne connaissait le procureur de ce procès, un jeune homme à lunettes, aux cheveux rares. L'avocat de la défense est un homme distingué entre deux âges. Il espère que la femme s'en tirera avec dix ans de réclusion.

La femme n'espère rien. Tout lui est égal. Elle n'est plus que cendre.

Le garçon voudrait bien qu'on acquitte sa mère . . . Non. Il préférerait que l'affaire ne fût pas arrivée. Et puisque c'est arrivé, il ne veut plus rien. Les larmes lui remplissent les yeux à intervalles réguliers.

Le juge est chauve, très cérémonieux. Les jurés sont: un président de coopérative agricole et les représentantes de l'organisation des femmes.

— Accusée, levez-vous.

La femme se lève.

— Votre nom?

— Madame János Török, née Mária Kuti.

— Votre âge?

— Je suis née en 1909.

Le procès subit un temps d'arrêt, le procureur ayant une question à poser.

— Votre nom, est-ce Madame János Török ou veuve János Török?

— Madame János Török — répond tranquillement la femme.

— Votre mari est-il en vie?

— Oui.

— Habitez-vous ensemble?

— Non.

— Depuis combien de temps vivez-vous séparés?

— Depuis quinze ans.

— Pourquoi vivez-vous séparés?

— Parce qu'il n'est pas encore rentré.

— D'où n'est-il pas rentré?

— De la guerre.

La voix de la femme tremble.

— A-t-il été fait prisonnier?

La femme ne répond pas.

— Savez-vous où il vit?

— Non.

— Votre mari a donc disparu.

La femme garde longtemps le silence.

— Je n'ai pas reçu d'avis . . . Ni pendant la guerre, ni après . . . Aucun de ses camarades n'est venu . . . Quelqu'un est venu chez tous ceux qui . . . — elle bute sur les mots, comme si elle ne voulait pas prononcer à haute voix ce dont il ne faut jamais agiter le spectre — chez ceux dont un parent . . . Chez les Treszka Bognár, l'année dernière, d'Australie même . . .

— Quand avez-vous eu de ses nouvelles pour la dernière fois?

— Je n'en ai pas eu . . . Rien. Il est parti et m'a dit qu'il reviendrait. Il reviendra.

— Et que vous a-t-il encore dit, quand il est parti? — Le procureur se penche en avant, par-dessus la table. — Que vous a-t-il encore dit? Réfléchissez un peu . . . Son convoi avait traversé de nuit votre village . . . La gare n'était pas éclairée, les wagons aussi étaient plongés dans l'obscurité . . . Dans un sac de papier, vous lui avez porté un pain, un morceau de lard . . .

La femme continue, mais tout à fait hagarde; on voit qu'elle est ailleurs, là-bas, à

cette gare plongée dans l'obscurité d'il y a quinze ans, auprès de ce convoi militaire si horriblement muet: — . . . un chandail et des chaussettes de laine . . .

— Votre mari a sauté du train — poursuit le procureur d'un ton suggestif —, il vous a embrassée et il est reparti en courant. Que vous a-t-il dit alors?

— Il m'a dit — prononce-t-elle toujours hagarde —, il m'a dit: fais bien attention à tout, Mária, aux terres aussi. Je reviendrai. Que je trouve tout dans le même état.

— Et vous n'avez pas su veiller à tout!

La voix du procureur se fait lourde comme un coup de poing. — Votre fils a réuni les terres à celles de la coopérative. Qu'allait-il trouver, votre mari, en revenant? Qu'allait-il retrouver? Plus de terres! . . . Il a disparu. Il est mort. Comprenez-vous?

Le corps de la femme se tend, se raidit, ses yeux s'écarquillent.

— Il est mort . . . mon János est mort . . .

Elle s'affaisse sur le banc et se met à pleurer, presque sans bruit.

Le tribunal ordonne une interruption d'audience, la salle est évacuée. Les paysans du village attendent tout l'après-midi en groupes agités dans le large couloir du Palais de Justice. Mais, ce jour-là, le procès n'est pas repris, car la femme n'a pas pu se ressaisir. Le lendemain matin, devant la salle comble, le juge parle.

— Accusée, levez-vous.

La femme se lève.

— Votre nom?

— Veuve János Török.

*

Quand le procureur eut fini de lire le dossier de ce meurtre, il pensa que sa tâche serait d'une facilité déconcertante.

Comment la tentative de meurtre s'était-elle déroulée?

On était à la fin de janvier. Les militants venus pour populariser la coopérative agricole étaient depuis une semaine au village.

Jani Török rentrait chaque soir pris de vin. Il faisait les caves avec ses amis. Il faut dire que ceux-ci étaient tous plus âgés que lui, des hommes mûrs, mariés. Car, de la génération du gars, il n'y avait plus personne au village. Le dernier avait passé la frontière, clandestinement, en 1956 . . . Pour ne pas être tout à fait seul, Jani s'était donc joint aux hommes. Et, parmi eux, ce garçon de dix années leur cadet acquit bientôt de l'autorité. Pourtant, il n'était pas particulièrement vigoureux, ce n'était pas sa force physique qu'on estimait. Adolescent, il s'intéressait déjà à tout. Et, depuis qu'il avait fait son service militaire, il n'y avait pas au village de meilleur expert que lui pour la politique mondiale ou les vols spatiaux, mais aussi pour l'élevage du bœuf de boucherie, la culture du maïs hybride. Et il savait parler avec aisance.

Un soir, rentrant de son habituelle compagnie, il trouva sa mère encore éveillée et lui dit:

— Ils veulent que je sois le président.

— Quel président?

— Le président de la coopérative.

— Tu as donc adhéré?

— Oui.

La femme ne dit rien, elle dévisagea, effrayée, son fils. Cela le mit un peu en rogne.

— Les terres m'appartiennent.

Il avait dit cela, parce que les biens étaient à son nom, sauf la maison et un beau verger. Deux ans plus tôt sa mère avait fait mettre les terres à son nom — mais, d'abord, le procureur n'avait pas noté les causes et les circonstances de ce changement.

Le gars alla se coucher dans sa chambre. La femme avait dû rester des heures effondrée dans la cuisine, puisqu'il était

deux heures du matin, quand elle arriva au poste de police. Elle avait pris la petite hache à fendre le bois, était entrée dans la chambre de son fils et lui avait porté le coup à la gorge.

— L'affaire est vraiment simple — pensait le procureur. — Voici un petit propriétaire, aujourd'hui on dirait «paysan moyen», pas un homme, une femme, mais c'est la même chose. Depuis quinze ans, elle vit seule, elle vit et travaille comme un homme; sa «propriété», ses biens sont devenus une manie, le sens de son existence, l'unique, l'exclusif. Quand on essaie de l'en priver, elle veut tuer. Des cas comme celui-ci, les annales de la justice et la littérature en relatent à foison. Pourquoi un cas semblable ne se serait-il pas représenté au printemps 1959? Ce printemps, plusieurs centaines de milliers de paysans ont adhéré aux coopératives, et ils ne sont pas devenus des meurtriers à cause de leurs terres. A ma connaissance, il n'y a eu que cette femme. Malgré tout, l'affaire est typique, claire, simple.

Trop claire et trop simple pour être vraie.

Les experts en médecine ne purent rien dire: la femme était saine d'esprit.

Seulement, les terres, ses terres . . .

— Aviez-vous peur de la coopérative?

— Je n'avais pas peur. Je ne pensais même pas à ce que c'était qu'une coopérative.

— Craigniez-vous de vous retrouver dans la misère?

— Pourquoi, puisque la maison et le jardin m'étaient restés? En échange de la maison, n'importe qui m'aurait entretenue jusqu'à la fin de mes jours.

— Alors, regrettiez-vous vos terres?

— Je regrettais mes terres, mais tout le monde regrette les siennes. D'ailleurs, elles n'étaient plus à moi, elles appartenaient à mon fils.

— Alors pourquoi?

— Parce qu'il avait adhéré.

— Parce qu'il vous avait désobéi?

— Non. C'est un homme adulte.

— Alors, pourquoi?

— Parce qu'il avait adhéré.

— Mais qu'est-ce que c'est qu'adhérer? Qu'est-ce que cela signifie: adhérer?!

A cela, la femme était incapable de répondre. Elle restait là, les yeux fixes, tristes, les mains jointes sur son tablier.

Le procureur lui lut le procès-verbal et le lui fit signer. La main déformée par tant de labeur guidait la plume par saccades: madame János Török.

Le procureur sourit, condescendant:

— Vous avez oublié d'écrire: veuve.

La femme sursauta comme électrocutée.

— Je ne suis pas veuve!

— Mais . . .

— Il reviendra — dit la femme et elle fixa le procureur comme quelqu'un qui est prêt à tuer pour sa vérité.

— Il reviendra, il l'a promis.

Un tremblement nerveux secouait le procureur lorsqu'il sortit en chancelant de la cellule. A quoi servent parfois les lieux communs! Prête à tuer pour sa vérité . . . Prête à tuer, encore une fois. Car, pour cette vérité, elle avait déjà essayé, une fois, de tuer.

Un champ de mines. L'image d'un champ de mines se dessina dans l'esprit du procureur. Un herbage vert, resplendissant. Un jeune homme s'y promène sans se douter de rien. Pendant quinze ans. Puis un pas inattendu lui fait heurter la mine abandonnée là par la guerre. Et la mine explose.

*

Ensuite, il avait procédé à l'interrogatoire du fils. Il lui avait rendu visite à l'hôpital.

Le gars ne pouvait parler qu'en chu-

chotant, il entrecoupait son récit de longues pauses.

— J'ai été enfant unique et toujours très solitaire. Le camarade procureur pourrait croire que cela n'a rien à voir avec l'affaire. Mais vous verrez que c'est tout le contraire . . Mon père était un bel homme, valet de ferme chez mes grands-parents maternels. On n'avait pas voulu lui donner ma mère en mariage. Comment l'aurait-on voulu? Elle était fille unique, une belle fortune l'attendait, ses parents la destinaient à un meilleur parti, quelqu'un de plus cossu que ce János Török qui, de sa vie n'avait jamais eu qu'une paire de bottes. Mais ma mère menaça de se jeter dans le puits, si elle ne pouvait pas l'épouser . . . Les paysans de longue date aiment leur terre, mais les nouveaux propriétaires y sont encore plus attachés, peut-être parce que l'amour est le plus ardent justement à ses débuts. Mon père géra l'exploitation avec une passion farouche, en fanatique. Combien, mais combien de fois ne l'ai-je pas entendu me dire, quand il m'emmenait aux champs quand je n'avais que sept ou huit ans, et que je titubais encore de sommeil:

— Ouvre l'œil . . . Apprends comment il faut travailler, car cette terre est à toi. Sur cette terre, ce sera toi le maître . . .

C'est aussi pour cela que je n'ai pas eu de frère ou de sœur. Pour que la propriété reste indivise.

Mon père ne revint pas de la guerre.

J'entrais alors dans l'adolescence. Nous étions trois bons amis: Józsi Weller, Tomi Sós et moi-même. Nous étions comme des frères. Tous les trois, fils de paysans aisés. Pourtant, Józsi Weller se fit, après la guerre, apprenti-mécanicien; puis, il passa son baccalauréat et, en 1950, il suivait déjà les cours de l'Université agraire. Il aurait voulu m'y entraîner, mais il m'était interdit de penser à une telle chose, je ne pouvais abandonner nos terres, laisser seule ma mère . . . Il me vint à l'idée que ma mère aurait certainement pu se remarier; je me souviens de deux ou trois hommes qui venaient, de temps à autre, nous faire visite. Ma mère a dû les éconduire . . . Donc, je n'allais pas faire d'études. Cependant, je ne me plaignais pas, puisque j'étais presque le maître. Il fallait beaucoup travailler, mais j'y étais habitué, ma mère m'habillait bien, me donnait beaucoup d'argent de poche. Tomi Sós et moi, nous étions les points de mire à l'auberge, le Tzigane ne raclait son violon que pour nous. Il y aurait même eu des jeunes filles pour menacer de sauter dans le puits à cause de nous . . . La situation commença à se gâter quand Tomi partit. Sur la foi d'une affiche, il s'était présenté au Conservatoire d'Art dramatique . . .

Au début, mes amis revenaient au village pour la Noël, les vacances. Ils me parlaient d'une vie qui me faisait rêver. Ma mère n'aimait plus guère que je les fréquente. «Ils ne sont pas faits pour toi» . . . «ils te bourrent le crâne avec toutes sortes d'imbécillités» . . . «ils te troublent l'esprit» . . . et ainsi de suite. Elle avait peur que je ne me mette à penser autrement qu'elle. Elle n'eut pas longtemps à craindre. Mes amis se firent voir de plus en plus rarement au village, puis ils disparurent complètement. Les jeunes partaient, de plus en plus, je me retrouvais seul. Quelque chose se mit à me torturer: devais-je vivre comme je vivais? Me lever à l'aube, peiner toute la journée comme mes chevaux, le soir bâfrer le poulet au paprika que ma mère me servait. Et tomber comme une masse sur mon lit pour dormir . . .

En 1957, mon ami Józsi Weller fut nommé agronome en chef dans une grosse exploitation non loin de chez nous. Il vint me trouver.

— Deviens chef de brigade chez nous, jamais plus tu n'auras à manier la houe.

Nous étions dans notre cuisine, devant une bouteille de vin. Ma mère entendait toutes nos paroles. Nos regards, le mien et le sien, se sont croisés. Presque ensemble, nous avons demandé à Józsi:

— Et les terres?

— Vous n'avez qu'à les affermer.

— Les affermer! — s'indigna ma mère. — Moi, je me taisais.

— Pour ce qui est de la houe, ce n'était qu'une plaisanterie. Mais, sérieusement, dis-moi quel est ton avenir sur ces quelques arpents? — Et Józsi dit tout haut les pensées que j'avais déjà tant de fois tournées et retournées dans ma tête.

— Chez nous, tu auras mille arpents. C'est quelque chose, tu pourras y montrer ce que tu vaux. Notre exploitation est entièrement mécanisée, et nous travaillons avec les méthodes les plus modernes.

Ce qu'il disait m'enthousiasmait, mais aussi me faisait peur.

— Je ne m'y connais pas.

— Tu t'y feras. Je t'aiderai. Tu suivras des cours. A trente-cinq ans, tu seras diplômé . . . Allons, accepte!

Ma mère ne voulait pas me laisser partir. Elle ne me donna pas de chemise propre, elle ne me donna pas d'argent et, avec le gros couteau de boucherie, elle éventra les pneus de ma motocyclette.

Elle me dit: Reste et je fais mettre les terres à ton nom.

Et quel imbécile on est, camarade procureur! Est-ce que j'avais besoin de ces quinze arpents? Non. Aucun besoin. Et pourquoi en aurais-je eu besoin? Jusque-là aussi, ils avaient été à moi, sinon ma propriété, du moins avec tous les soucis qu'ils donnaient et tous leurs fruits. Qu'est-ce que c'est que «posséder»? Dans nos rapports avec ma mère, cela ne pouvait être qu'une formule vide de sens . . . Et malgré tout . . . Étaient-ce les réflexes de mon grand-père et de mon père sans terre qui me poussaient? J'ai accepté et je suis resté. Une semaine après, je m'en mordais les doigts . . . Et lorsque les gens de mon village ont promis, au début de cette année, de m'élire président de la coopérative, j'ai décidé de ne pas la manquer, cette occasion.

Le visage du garçon était marqué d'une tristesse mortelle.

— Et cela aussi est fichu — marmonna-t-il.

— Comment serait-on président, quand on ne peut plus parler qu'en chuchotant.

Le procureur n'était pas satisfait.

— Je ne comprends pas tout à fait. Pourquoi avez-vous souligné que vous étiez enfant unique. Qu'est-ce que cela a à voir avec cette affaire?

Le gars le considéra étonné.

— Mais, autrement, j'aurais pu partir. Il y en aurait eu un autre pour rester à la maison à ma place.

— Ah, bon . . . Et dites-moi, votre mère, n'avait-elle pas l'habitude de parler de votre père, de dire qu'il était sûrement en vie, qu'il allait rentrer un beau jour?

Le jeune homme haussa les épaules:

— Il était évident que mon père était mort.

En quittant l'hôpital, le procureur se dit:

— Deux générations vivent ensemble, sous le même toit, pendant dix ans, pendant vingt ans, pendant vingt-six ans. Et elles s'ignorent totalement.

*

Au cours du procès, le procureur posa la question:

— Pourquoi avez-vous eu ce geste?

— Parce que j'ai pensé — dit la femme, taille raide, voix tremblante – que si son père vivait, mon fils n'oserait pas agir de la sorte.

— C'est donc alors que vous avez compris que votre mari n'était plus?

— Oui.

La femme fut acquittée. Dans les attendus, un terme scientifique revenait: idée fixe. Des villageois présents, aucun ne connaissait ce terme, mais ils en saisirent le sens: la femme Török n'était pas coupable, elle était malade, car c'était avoir l'âme malade que d'attendre encore son homme, quinze ans après la guerre, que de ne toujours pas croire qu'il était tombé avec les deux cents mille soldats hongrois. La métaphore du procureur sur le champ de mines fit grand effet sur tout le monde. Car les hommes présents à l'audience avaient tous été, à l'exception du fils de l'accusée, à la première ou à la seconde guerre mondiale. Et les femmes présentes avaient aussi souffert la guerre, d'une manière ou d'une autre. Plus d'une parmi elles avait eu le sort de madame Török: quelqu'un qu'elles avaient aimé, une partie de la vie n'était plus revenu . . . On comprit qu'il n'y avait pas eu de crime, mais un malheur: une mine avait sauté. Après les hostilités, beaucoup de mines avaient explosé dans des endroits qui paraissaient sans danger: dans des vignobles, sous des cerisiers . . . Vous souvenez-vous du petit garçon des Bilácz? . . . Tout de même, le Jani Török, il est resté en vie, ce n'est pas comme pour le petit Bilácz . . . A cause de celui-ci, on n'avait d'ailleurs demandé de comptes à personne. Qui aurait-on pu traduire en justice? Hitler ne vivait plus.

Tout le monde se réjouissait que la femme eût été acquittée. Sauf son fils. Il aimait sa mère, elle éveillait en lui une profonde compassion, mais elle lui faisait aussi horreur.

Le tribunal s'était retiré. Les villageois entouraient la mère. Devait-il s'approcher?

Il était incapable de bouger. Et il se demanda brusquement où il allait dormir cette nuit, et demain, et toujours désormais? Car il savait qu'il ne pourrait plus demeurer sous le même toit que cette femme.

Sa mère était devant lui.

— As-tu de l'argent sur toi?

Le gars porta vivement la main à sa poche, tout en évitant le regard de sa mère.

— Naturellement — chuchota-t-il.

— Combien?

— Cinq mille florins.

— Donne-les. Je dois régler l'avocat.

Le gars lui mit toute la liasse de billets de banque dans la main. Puis il leva les yeux.

— Moi aussi, j'aurais pu régler les comptes avec lui.

— Toi, rentre à la maison par le train de cinq heures. Tu soigneras les bêtes.

Le jeune homme n'osait pas lui dire qu'à la maison il n'y avait plus de bêtes. Depuis longtemps, il les avaient conduites dans les étables de la coopérative. Et, d'ailleurs, qui en aurait pris soin, tandis qu'il était à l'hôpital et que sa mère était en . . .

— Moi, je rentrerai à la maison par le train du soir — dit-elle.

— Bien, bien — chuchota le gars.

— Tu as pris froid.

— Pourquoi?

— Tu es enroué.

— Oh . . . — le gars eut un geste las. Il se sentait soulagé de ne pas avoir à rentrer avec sa mère. Il allait ainsi gagner un peu de temps. Il pourrait réfléchir à ce qu'il ferait. Que faire de cette femme dont il ne savait plus si c'était celle qui l'avait mis au monde, ou celle qui avait voulu le tuer . . .

Le mécanicien de la locomotive n'aperçut pas la silhouette qui avançait entre les rails. On était en novembre, le soir descendait tôt, il y avait aussi du brouillard. La femme avait-elle vu la mort fonçant sur elle avec deux grands yeux incandescents? Nous ne le saurons jamais.

(Traduit par Péter Komoly)

IVÁN BOLDIZSÁR

*Une demi-heure à la table de Sartre**

Je réussis enfin à rencontrer Sartre; ce fut en 1946, par un après-midi de la mi-juillet, il faisait une chaleur à faire sauter tous les boutons de chemise. Gy. Sz. avait promis de me présenter. Nous nous étions donné rendez-vous à cinq heures à la terrasse des Deux-Magots. En arrivant, je vis que Sartre était assis à l'intérieur, au milieu d'un double cercle de fidèles. Je pris place de façon à ne pas les perdre de vue. J'observai Sartre pendant une quinzaine de minutes. Deux choses me frappèrent: son strabisme, si prononcé sur toutes les photos, était presque imperceptible, et il ne cessait de garder le silence. C'était à lui que chacun s'adressait, mais il ne répondait pas.

Je craignais qu'il ne se levât et ne partît. Gy. Sz. tardait. J'entrai dans la salle du café, je passai en ralentissant devant le double cercle. J'avoue que, si Sartre avait été en train de parler et si j'avais saisi quelques-unes de ses phrases, j'aurais passé mon chemin, satisfait. Mais il continuait à se taire. Par chance, au beau milieu de l'assemblée qui le submergeait presque, je découvris un des jeunes interprètes de la conférence de la paix. Que dis-je? un interprète? Un génie de la traduction, la personnification même du multilinguisme et de la présence d'esprit. Il était capable de traduire aller-retour en quatre langues et avec un si parfait synchronisme que, souvent, sous le casque, j'entendais sa phrase en français se terminer avant celle de l'orateur russe. Cela me plut de le retrouver dans ce cercle littéraire. Ce n'était donc pas seulement un prestidigitateur du verbe. Il me reconnut, se dégagea à grande peine, vint à moi.

— Connaissez-vous Sartre? — Il était tout heureux de pouvoir se vanter d'une telle relation. Il bouscula un peu le groupe, fit se lever deux jeunes gens, me poussa sur la chaise de l'un d'eux. Quand je revins à moi, j'étais déjà installé à la table de Sartre. L'interprète voulut faire les présentations, mais, pour le moment, la chose était impossible, car une belle dame âgée, aux cheveux blancs sous un grand chapeau, monologuait sans répit. Moi, cela ne me gênait pas, je me tenais bien sagement au milieu du groupe. La seule chose qui me préoccupait, c'était le manque d'air, j'étouffais presque.

Enfin, la dame aux cheveux blancs se tut un instant. L'interprète saisit l'occasion et me présenta à Sartre qui me serra la main et voulut savoir ce qu'il pouvait pour moi. Je le remerciai et lui assurai ne rien vouloir. La dame aux cheveux blancs reprit son monologue. Je n'en avais pas entendu le début, je ne faisais pas attention aux arguments qu'elle avançait, je me délectais uniquement à entendre ses nasales étirées et m'émerveillais de la patience de Sartre. Mais quand la dame prononça les mots de «socialisme aristocratique», je fronçai les sourcils. A la seconde fois, je partis d'un éclat de rire. Cela fit une impression pénible. La dame s'arrêta net dans son développement et me demanda, si je n'étais pas d'accord.

* Extrait d'un journal de voyage paru sous le titre: *Rokonok és idegenek* (Parents et étrangers). Gondolat, Budapest, 1964.

— Je ne sais pas — lui répondis-je —, car je n'ai aucune idée de ce dont il est question. Ce n'est qu'une de vos expressions qui m'a fait rire, je m'excuse.

— Laquelle?

Quand je la lui eus dite:

— Qu'y a-t-il de ridicule à cela? Chaque mouvement peut être plébéien ou aristocratique. Nous, nous considérons le socialisme comme un mouvement fort noble, c'est pour cela que nous désirons un socialisme aristocratique.

— C'est un anneau de fer en bois — répondis-je.

Une expression hongroise m'échappa, que je traduisis mot à mot. J'ignorais qu'en français les absurdités de la logique sont aussi des non-sens linguistiques.

— Mais comment inventez-vous des expressions pareilles? — dit tout à coup Sartre.

Je lui répondis que je n'avais pas eu à inventer celle-là, mais à la traduire de ma langue maternelle. Le petit interprète avait bien marmonné en me présentant: «délégué hongrois»; à ce qu'il semblait cependant, cela avait échappé à Sartre qui, maintenant, s'étonnait.

— Et le hongrois est une langue si imagée? Avez-vous encore d'autres expressions de ce genre? Dites m'en encore une, je vous prie.

La première qui me vint à l'idée fut «chercher des nœuds sur le jonc», ce qui veut dire chercher midi à quatorze heures, couper les cheveux en quatre. Que le linguiste qui aurait traduit cela à brûle-pourpoint me jette la première pierre! J'invoquai l'aide de notre grand poète, János Arany et un de ses vers me vint à l'esprit: «que se cache-t-il derrière ton buisson?» Ce qui veut dire qu'il y a anguille sous roche. Naturellement, je ne pus rendre la belle inversion de l'original, mais l'image eut du succès.

— Bis — cria quelqu'un à la table.

Sartre intervint et dit qu'on n'était pas là pour prendre des leçons de hongrois de ce «monsieur». Il allait plutôt lui poser des questions. Et il en posa effectivement, témoignant d'une étonnante connaissance de la situation politique interne en Hongrie. Il savait même — nous étions en 1946 — que le Parti Bourgeois Démocratique participait aussi à la coalition gouvernementale, mais ne détenait aucun portefeuille ministériel.

— Et que ferez-vous après? — demanda-t-il.

Niaisement, je lui renvoyai la question: après quoi?

– Quand vous devrez décider de la direction à emprunter?

J'étais incapable de répondre, mais je ne pense pas d'ailleurs qu'il ait attendu une réponse. Il continuait à m'interroger: pourquoi sommes-nous à Paris? qu'espérons-nous de la conférence de la paix? pourquoi n'avons-nous pas fait faux bond aux Allemands en août 1944, en même temps que les Roumains? En fait, je n'avais jamais à répondre: je commençais à peine une phrase qu'il l'avait déjà terminée, ou était simplement passé à un autre sujet. Il avait ses réponses toutes prêtes à ce qu'il me demandait. La chaleur était devenue insupportable, aggravée encore par le manque d'air.

— Il fait très chaud — dis-je. — Comme si nous étions à huis clos. — Je ne voulais vraiment pas faire de jeu de mots, et je ne sais comment le titre de la célèbre pièce de Sartre se jouant en Enfer m'était venue. Je fus décontenancé, je me donnais l'air de vouloir lui faire ainsi ma cour en portant à tout prix la conversation sur sa pièce, pour la vanter. Mais l'expression trouva du succès là, où je m'y attendais le moins: auprès de la dame aux cheveux blancs. Elle en rit. Je saisis l'occasion et, tourné vers Sartre, je lui dis que j'avais vu la pièce et que — pieux mensonge qui ne porta pas son effet — c'était surtout à cause d'elle que j'avais tenu à faire sa connaissance. Il eut une moue – comme

un clin d'œil — qui voulait dire: «ce n'est que ça que vous connaissez de moi?»

Il fut, par contre, satisfait d'apprendre que j'avais lu «L'Existentialisme est un humanisme». Quelle était mon opinion: le volume allait-il paraître en hongrois? Je lui annonçai qu'un journaliste hongrois, membre de la délégation à la conférence de paix, Géza Rubletzky était déjà en train de le traduire. Oui, il en était informé, c'est pour cela qu'il posait la question. Il se demandait si le livre serait autorisé. (Six mois après, il était en librairie.) Une discussion s'engagea autour de cette œuvre, on me pressa de toutes parts pour voir si je l'interprétais de manière pertinente. En même temps, les disciples passaient eux aussi un examen devant le Maître... Quelqu'un cita Sartre: tout humaniste hait l'autre, en tant qu'individu, bien entendu, et non comme être humain. Cette fois-ci, c'est le rapprochement des mots français, – humaniste, humain, homme – qu'il est malaisé de rendre en hongrois.

J'exprimai mon admiration pour la formule, mais mis la thèse en doute. Quel humaniste que celui qui hait un autre humaniste? On se récria que je n'avais pas su lire l'ouvrage.

— J'ai pensé — dit Jean-Paul Sartre — à celui qui proclame: tous les hommes sont mes amis. Tous les hommes, c'est-à-dire aucun. Si tous sont mes amis, je n'ai plus besoin de m'engager pour aucun d'eux.

L'axiome devenait ainsi plus acceptable, même si je ne réalisais pas pourquoi il avait été si important de l'énoncer. Je demandai comment cela cadrait avec la phrase finale de «Huis Clos», tant de fois citée: «l'Enfer, c'est les autres». Si les autres sont l'Enfer, alors personne ne peut être humaniste, car pour cela, on a justement besoin de nos consorts.

Les fidèles espéraient que Sartre allait relever le gant; mais il se replongea dans son mutisme. Peu après, un homme à tête chevaline, aux mains longues et fines, blanc de poil, le plus âgé de la compagnie, dit:

— L'humanisme de l'existentialisme, c'est de respecter la liberté des autres hommes.

Je n'aurais pu me faire une image plus vivante de ce cercle, si Gy. Sz. avait proposé à ses amis d'organiser une réunion de discussions pour mon édification et si cela avait été accepté, ce qui était aussi peu probable que de voir la conférence de la paix siégeant au Luxembourg danser une tchardache en notre honneur. Immédiatement plusieurs se ruèrent sur l'homme à la figure chevaline et, parallèlement, ils engagèrent une polémique entre eux.

— Les autres, il faut les forcer à la liberté.

— Mais c'est du Rousseau.

— C'est du Sartre.

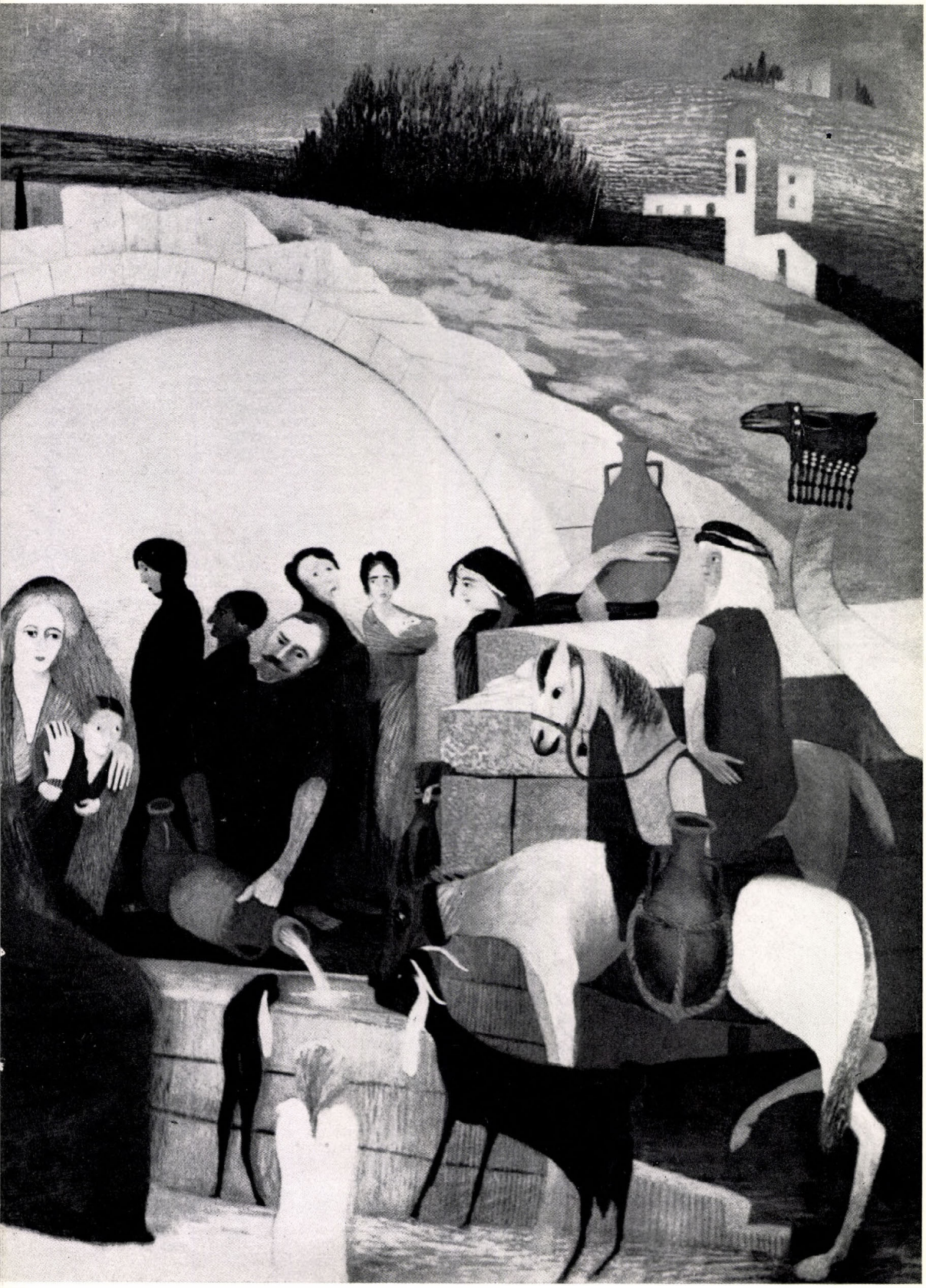
— C'est du Rousseau qui n'existe que par Sartre.

J'aurais bien voulu obliger Sartre à se manifester, mais ma voix se perdait dans le tohu-bohu général. J'aurais aimé lui demander: est-ce à cette direction qu'il avait pensé quand, il y avait quelques instants, il s'était enquis du chemin que nous prendrions «après»?

La discussion était houleuse, mais intéressante; si théâtrale que c'en était presque comique. En présence de Sartre, on discutait d'une contradiction du Maître, ou d'une apparence de contradiction, ou de l'apparence d'une apparence de contradiction. Cela était vraiment «en situation», l'auteur dramatique Sartre devait l'apprécier. On avait d'ailleurs trouvé une contradiction entre deux de ses ouvrages philosophiques: «l'Etre et le Néant» et «L'Existentialisme est un humanisme» déjà mentionné. Je n'avais pas lu le premier de ces livres et quand la figure chevaline me mit avec condescendance la main sur l'épaule en me

Lajos Gulácsy : Amoureux

Tivadar Csontváry : Le Puits de la Vierge à Nazareth ▶



Imre Ámos: Double portrait

le demandant, je l'avouai immédiatement. Il me réconforta en me révélant que je comprendrais tout aussi bien le problème en lisant «la Nausée» où le Maître l'avait également développé, malheureusement — dit-il et ses narines palpitèrent — malheureusement sous forme de roman. L'essentiel de la contradiction est que Sartre, dans «L'existentialisme est un humanisme» recommande le respect de la liberté d'autrui, tandis que dans l'autre ouvrage, plus volumineux, il développe le fait que l'homme ne peut pas compter sur la liberté des autres, car ceux-ci sont théoriquement insaisissables. — Ils me fuient si je les cherche, ils s'emparent de moi si je les fuis — déclara l'un des fidèles en quêtant une approbation dans les yeux du Maître. Mais celui-ci ne cilla même pas, il se contenta de se passer la langue sur la lèvre supérieure. Si seulement il ne l'avait pas fait. Il me rappela dans un éclair une phrase caractéristique et quasi pathologique de «la Nausée»: lorsque Roquentin découvre qu'il n'est pas libre, seulement exempt de liens, que le dégagement n'est qu'une apparence de liberté, et en fait son contraire. Alors, il réalise que le principe de la causalité n'est pas valable et donc que tout est possible. Mais s'il en est ainsi, pense-t-il, sa langue peut se changer en mille-pattes . . .

Cette horrible image me revint en cet instant, j'étais incapable de détourner les yeux du visage de Sartre. Il s'en aperçut et dut croire que c'était son silence qui m'intriguait. Je cherchais des circonstances atténuantes à son profit. Cette métaphore du scolopendre, il y avait bien longtemps qu'il l'avait employée; il y avait peut-être en lui comme chez tous les Français un peu du désir d'«épater le bourgeois». Le bourgeois en ce moment, c'était moi, et il avait vraiment réussi à me troubler. Ou bien s'agissait-il de cet autre trait du caractère des Français, ou plutôt de cette habitude qu'est pour eux le jeu. Que le diable emporte tous ces bonzes autour de nous, qui faisaient grincer leurs cylindres à prières! Je me plaisais à croire que, si nous avions été en tête-à-tête, nous aurions pu peut-être discuter jusqu'à l'authenticité de cette humeur enjouée des Français. En tout cas, elle n'a pas cette teinte vieil étudiant comme chez nous; ni l'infantilisme sportif de celle des Anglais. Dans ce jeu, il y a toujours une épine pour vous piquer. A qui pourrais-je demander raison, sinon à Sartre, de la cruauté inattendue dont témoignent parfois les Français?

Mais les autres continuaient à discuter et lui, planait dans les nues. Ce que je ne comprenais pas, c'est pourquoi il était ici, dans ce café, quel cérémonial, ou quel moment d'inertie, l'y avait amené et l'y retenait? Je pensais que c'était ainsi qu'il avait dû avoir l'idée d'envoyer en enfer les protagonistes de «Huis Clos». Diable, pensé-je sans me soucier du fait qu'il n'y a pas de diable dans cette pièce infernale, le véritable Enfer, ce sont tous ces gens-là! Pourquoi Sartre se condamne-t-il à une telle torture? et quel effet cela ferait-il, si je le lui disais? Peut-être pourrais-je me faire entendre grâce à la stupeur que causerait une telle offense.

— Dans «Huis Clos» . . . — hasardai-je, mais, comme des enfants au beau milieu desquels on lance un ballon, les fidèles s'emparèrent de ces mots, me les arrachèrent et décrétèrent sur-le-champ quelque chose que je n'avais pas remarqué en voyant la pièce, car l'action — j'allais dire: l'intrigue, mais il n'y en a pas — m'avait captivé, si bien que je l'avais suivie en retenant mon souffle, donc: l'homme qui arrivait en Enfer s'avérait être un lâche. Pourtant, il voulait prouver que, dans son âme, dans son essence, dans son existence même, il ne l'était pas.

— Voilà pourquoi la pièce est existentialiste — me déclarait-on maintenant en se tournant avec bienveillance vers moi, pour faire

profiter le néophyte —, car elle prouve que l'homme est ce qu'il fait, et non l'opinion qu'il a de sa propre personne.

Ce n'est vraiment pas une découverte existentialiste, pensai-je, mais je n'intervins pas dans la discussion, car ce n'est plus entre eux qu'ils auraient discuté, et j'en aurais moins appris sur leurs idées.

— Cette pièce est si merveilleusement déprimante — s'enthousiasmait la dame aux cheveux blancs. — N'est-ce pas?

J'opinai du chef et la rendis heureuse, s'il est permis d'employer cette expression à propos d'une diaconesse existentialiste. Chose étrange, mais la pièce ne m'avait pas rendu déprimé. Il me vint à l'idée plutôt cette poésie de Rilke sur le torse archaïque d'Apollon, et son dernier vers: «Du mußt dein Leben ändern» — tu dois modifier le cours de ta vie.

— La trouvaille — la vieille dame faisait cette fois sa cour ouvertement — c'est justement que les personnages sont en Enfer et pourtant vivants.

— En êtes-vous si sûre? — lui répliquai-je.

— Merci — me sourit l'auteur. Il devint tout à coup comme un jeune garçon, ou plutôt comme un professeur débutant qui vit continuellement parmi des adolescents et sur qui déteint l'expression de ces visages au charme compassé. Ce merci me fit du bien. Tout de même, j'avais compris la pièce! Les personnages sont morts, c'est-à-dire qu'ils ont terminé leur vie. Ce qui a été fait est fait, on ne peut rien y changer. Cela est déprimant, mais pas plus que la mort. La pensée que l'auteur a développée ici est autre: les personnages n'ont pas d'avenir, donc ils ne peuvent changer leur vie. S'ils vivaient, ils le feraient. Tu dois vivre de façon à pouvoir modifier ta vie — dit Sartre avec Rilke.

J'aurais bien voulu le provoquer un peu par cette comparaison avec Rilke; cela ne lui aurait certainement pas fait plaisir, mais il aurait eu éventuellement une bonne repartie. Malheureusement, j'avais manqué l'occasion, dans cet Enfer, moi non plus je n'avais pas d'avenir. Le merci de Sartre était aussi un sourire d'adieu. Une dame s'était approchée de la table, s'indignait de notre étuve, on essayait de lui faire de la place, mais elle ne voulait pas s'asseoir, Sartre s'était levé à son arrivée. Même les disciples les plus invétérés comprirent qu'ils ne pouvaient rester assis. Sartre, comme échappant à une prison, s'éloigna. Son sourire de jeune garçon se faisait presque humble, demandait pardon.

Au bout de quelques pas, il se retourna et me tendit la main.

– J'espère bientôt vous revoir, monsieur.

Je l'espérais aussi et me rendis encore une ou deux fois aux Deux-Magots, mais je ne l'y trouvai plus. Deux ans plus tard, de passage à Paris, j'entendis dire que son groupe avait l'habitude de se réunir dans le bar de l'Hôtel du Pont-Royal. Celui par qui je l'avais su, ignorait que le hasard avait voulu que j'aie justement échoué dans cet hôtel. A ce moment-là, d'ailleurs, l'existentialisme était devenu une mode et même un grain de folie. Quelques douzaines ou quelques centaines d'élèves-peintres en pantalons de velours, en sandales, des littérateurs des deux sexes négligeant le peigne par principe avaient fait une singerie de ce mouvement philosophique et littéraire si important. Les caves existentialistes s'ouvraient où, au début, mais seulement tout au début, les plus ou moins jeunes disciples de la nouvelle tendance se réunissaient pour chanter, lire des vers, boire un peu et échanger des baisers. Or, on s'était vite aperçu que cela représentait une excellente affaire. Les caves existent encore de nos jours, on n'y rencontre jamais de Français, à l'exception des patrons et des garçons. On raconte que Sartre et ses amis prennent encore de temps à autre un

apéritif ou un café au Bar Montana, qui rappelle nos espressos de Budapest, dans une ruelle non loin des Deux-Magots. Certes, ils n'ont pas plus d'enthousiasme pour cet existentialisme spectaculaire que les Hongrois pour la fausse musique tzigane.

Sartre habite d'ailleurs le quartier, la rue Bonaparte, à quelques pas des cafés. A l'heure où j'écris ces lignes, le monde entier connaît son numéro: 42. C'est là que les tueurs de l'OAS ont lancé leur bombe au plastique.

VILMOS FARAGÓ

Les romans de l'année

En 1965, environ cinquante nouveaux romans hongrois ont paru. C'est une «récolte moyenne» plutôt modeste, également pour la qualité. Parmi ces romans nul bestseller n'a surgi, aucun n'a suscité de débats au niveau national, et même les meilleurs n'ont été remarqués que par l'opinion de milieux littéraires restreints.

Cependant, si l'on ne juge pas la valeur uniquement par le bruyant succès, nous n'avons pas à nous plaindre: l'année 1965 nous a quand même offert quelques romans de très bonne venue.

Suivant la tradition de la littérature hongroise d'être centrée sur la politique, les nouveaux romans, presque sans exception, ont suscité l'intérêt par les problèmes sociaux qui y sont traités. Les auteurs examinent, avec une curiosité toujours en éveil, les changements sociaux intervenus au cours des 20 ans écoulés depuis la libération, et seule les distingue la manière dont ils posent la question. Nos écrivains sont encore fascinés par l'époque du culte de la personnalité. Quels facteurs moraux et psychologiques furent, d'une part, la cause et, d'autre part, la conséquence de la déviation de la révolution? Comment se changea en fanatisme la foi révolutionnaire; en suspicion, la vigilance révolutionnaire; en rigidité draconienne, l'humanisme révolutionnaire et en soumission apeurée la discipline révolutionnaire? Certains s'interrogent avec une rigueur quasi masochiste et essayent d'y répondre par des confessions subjectives. La série de ce genre de confessions a été inaugurée, il y a quelques années, par le roman « Pluie ivre » de József Darvas. Cette année, György Nemes s'est mis sur les rangs avec son roman « Une seule seconde » exprimant, avec encore plus de conviction que Darvas, l'histoire d'un journaliste communiste bafoué, mais non ébranlé dans sa foi. D'autres posent la question sans parti pris et tâchent d'y répondre par une objectivité critique. Tel est le cas du jeune István Csurka, qui, dans son roman «Moór et Paál», se fait juge, avec une lucidité de mathématicien, des deux héros du livre, symbolisant la lutte de classe sans merci de cette époque. Finalement, il y en a ceux qui emploient le langage de la satire, ils sont les plus nombreux. Leurs œuvres inondent pour ainsi dire les scènes de music-hall, les studios de

film, les rubriques humoristiques de la presse. Nous rions, semble-t-il, volontiers de ce que nous étions il y a 15 ans. Dans cette abondance satirique «l'Autoportrait masqué», roman de Miklós Gyárfás à la manière de Swift, fut dans ce genre la plus belle performance de l'année.

En dehors de l'époque, dite du culte de la personnalité, l'attention des auteurs se porte sur les problèmes sociaux de la plus récente actualité. Ce qui, il y a quelques années encore, était un sujet de polémique pour les publicistes, à savoir l'évolution du caractère des gens sous l'effet de la consolidation socialiste et de la démocratisation politique actuelle, est devenu cette année déjà un thème littéraire, ce qui nous a valu sans délai deux excellents romans d'une réelle valeur esthétique. L'un de ces romans, «Tu étais prophète, mon chéri» de Sándor Somogyi Tóth, développe l'interrogation «comment continuer?» à travers les monologues révélateurs d'un jeune journaliste en traitement dans une clinique de neurologie, et fait en même temps la critique de l'attitude prophétique du pseudo-révolutionnaire. L'autre roman, celui de Gábor Goda, qui a pour titre «Voyage solitaire», par le truchement de multiples allusions, répond également à une question de la plus brûlante actualité: Dans quelles conditions et sous quelles lois morales devons-nous vivre dans la Hongrie des années 1960?

C'est curieux, mais l'espèce d'examen de conscience national qui, en Allemagne, en Italie et au Japon fut une des conditions importantes de la liquidation implacable du passé fasciste, n'a pris toute son importance dans la littérature hongroise que depuis peu d'années.

La critique de la Hongrie fasciste faite par Tibor Cseres, dans son roman paru en 1964, «Journées froides», compte, jusqu'à présent pour la meilleure œuvre littéraire consacrée à ce problème; aucun des romans antifascistes parus en 1965 n'est parvenu à approcher ni l'extrême rigueur, ni la sévère beauté de cette évocation du massacre en masse commis à Újvidék en 1942. Le roman «la Mille-et-unième Année» de Gyula Fekete donne, par le vivant portrait d'un officier horthyste et de son ordonnance, une image profonde du mécanisme fasciste abaissant l'homme au niveau d'un «instrument humain»; tandis que Zoltán Molnár, dans son «Un jour de Mars», remonte à la source du problème pour répondre à la question: pourquoi la résistance hongroise contre le fascisme allemand n'a-t-elle pas pris une plus grande ampleur? Le roman de Lajos Hollós Korvin «Comédiens» nous met en garde contre la survie de l'antisémitisme, séquelle du fascisme hongrois, en faisant revivre le fond social et psychologique du double suicide de la célèbre actrice hongroise Gizi Bajor et de son mari.

A côté du grand courant des romans sociaux, on peut naturellement relever d'autres tendances dans la production littéraire hongroise de l'année 1965. Notons la parution de quelques romans historiques d'intérêt secondaire, d'un ou deux romans biographiques, des romans d'aventures ayant une certaine valeur littéraire, des tentatives de romans imitant l'esprit d'auteurs occidentaux ou orientaux en vogue, et bon nombre d'autres tentatives semi-dilettantes ne pouvant être classées dans aucune catégorie. Un des exploits les plus remarquables est représenté, cette année, par le roman d'intentions psycho-morales «Pitié»*, de László Németh.

Parmi les romans parus, j'en ai choisi sept pour une plus ample présentation.

* Voir un extrait p. 150.

GYÁRFÁS, MIKLÓS: *Önarckép jelmezben* (l'Autoportrait masqué). Budapest, 1965. Éditions Szépirodalmi, 256 pages.

Le livre hongrois le plus spirituel de l'année, le plus charmant, qui se laisse le mieux lire: si une telle distinction existait, elle devrait être décernée au livre de Miklós Gyárfás.

«L'Autoportrait masqué» est une autobiographie satirique qui commence ainsi: «Mon père aimait beaucoup le jeu». Puis Gulliver–Gyárfás s'en va errer à travers les îles imaginaires de notre monde. Il passe par l'île de l'éducation-indigène, par l'île de Saint-Sylvestre, celle des exportateurs d'opérettes, par l'île des adversaires de la musique militaire puis l'île des hommes-tigres fascistes, par celle de Merryisland, dont le souverain, Oliver-le-Bienveillant, est juste en train de bâtir le socialisme. En suite, ce sont l'île du culte de la personnalité gouvernée par un génie universel, l'île des philosophes où une ligne de démarcation sépare les optimistes des pessimistes. Il vogue enfin à voiles déployées vers l'île du Happy-end. Chemin faisant il expérimente les divers modes de vie possibles, et continue son voyage en faisant cette déduction: l'humanité peut être tout de même améliorée et il veut en tout cas y contribuer, en écrivant l'histoire de ses pérégrinations. «J'ai déjà rédigé ma première phrase. Je vais commencer mes confessions ainsi: Mon père aimait beaucoup le jeu . . .»

La satire d'humour satanique, forte comme le vitriol, et amère comme le fiel, possède une petite sœur douce et aimable; moi, je l'appelerai *satire magique*. L'ouvrage de Miklós Gyárfás est de ce genre. Celui qui lit son livre éprouve un sentiment de sereine gaîté. Ce monde n'est tout de même pas si mauvais que cela, puisqu'on peut lui en vouloir avec autant de tendresse.

GODA, GÁBOR: *Magányos utazás* (Voyage solitaire). Budapest, 1965. Éditions Szépirodalmi, 566 pages.

L'écrivain Flórián Tóth part pour une petite ville de la côte italienne, afin de travailler à un roman — loin de son milieu habituel. Mais il travaille très peu. Il s'observe plutôt et note ses frémissements de la solitude, l'inquiète arythmie de son cœur, son pouls désordonné, le thermomètre qui ne monte jamais au-dessus de trente-sept-deux et l'effort obstiné de la vie pour imprimer à son âme de nouvelles impressions.

Il est difficile de saisir le moment où Flórián Tóth gagne notre sympathie. On arrive à l'aimer peu à peu. Pas plus que toute hypocondrie, la sienne ne peut devenir immédiatement sympathique; ses autoportraits, sans intérêts pour autrui, nous apparaissent d'abord comme une forme de narcissisme; ses réflexions rédigées en un style négligé, de nature à irriter les puristes, font l'effet d'habiles exhibitions mentales. Ensuite . . . on finit par l'accepter. Plus tard, il gagne toute notre sympathie, puis, quand il prend le train pour rentrer chez lui, nous nous séparons en bons amis.

Pourquoi?

Car, finalement — il nous ressemble. Il est un homme de notre époque, qui vit nos sentiments et nos pensées intimes, mais plus intensément, parce qu'il est écrivain. Son hypocondrie est celle d'un homme qui accepte ouvertement nos craintes des forces naturelles et sociales si mortellement dangereuses, et qui laisse dissoudre cette hypocondrie non seulement dans une aimable ironie de soi-même, mais encore dans le cérémonial obstiné de la prévention pharmaceutique. Ce qui nous semblait au début être du narcissisme, devient l'expression d'un être, décidé à se confesser, conscient de ce

que: «Les autoportraitistes ne sont pas des narcisses et, dans le fond, ce n'est pas uniquement leurs propres portraits qu'ils peignent», et sachant nous convaincre que l'intensité de la connaissance de soi n'est pas l'obstacle, mais la condition d'une communion avec autrui. Et dans ses réfléxions qui, tout d'abord, ne nous touchaient guère, on sent peu à peu la poursuite systématique d'une fin, avec toute la force de la logique dialectique. Ainsi, en dépit de leur ballast stylistique, les pensées de Flórián Tóth ont-elles des ailes pour s'envoler, légères.

Oui, légères. Dans les livres de Gábor Goda, jamais encore le sujet n'a été approfondi avec autant de perspicacité, avec autant d'élégante finesse, il n'a encore jamais écrit d'ouvrage sur un tel ton parlé, détaché, empreint pourtant d'une attirante sagesse lyrique. Il n'a jamais fait preuve non plus d'un sens de la composition aussi réfléchi, selon laquelle chaque action est haussée au rang de parabole, et chaque méditation devient en même temps une réponse à cette question primordiale: quel est notre rôle dans ce monde, comment agir, comment choisir parmi toutes les taquines possibilités qu'offre la vie? Vivons de manière à ce que nos choix et nos actes soient guidés par les nécessités reconnues, c'est ce que nous suggèrent ces paraboles et ces méditations, car ainsi seulement serons-nous libres. Cette réponse est-elle un lieu commun? Oui, mais les lieux communs portent, en général, de grandes vérités. Comme il s'agit de littérature, il nous importe également que le roman de Goda communique cette réponse sous le signe d'une nouvelle prise de conscience. Son héros est beaucoup trop sensible pour ne pas être inspiré dans ses réflexions par les prestigieuses richesses de la vie.

L'esprit «révolutionnaire pondéré» qui a d'ailleurs toujours caractérisé Goda, apparaît dans son roman comme une attitude très franche. C'est cette mentalité qui le préserve du naturalisme romantique, le plus lourd fardeau de la prose littéraire hongroise. Il n'affirme pas ses convictions par l'étalage romanesque de situations tendues et de passions exaltées, ni son sens de la réalité par des «tranches de vie» d'une actualité terre-à-terre. Les confessions les plus personnelles de Flórián Tóth sont placées dans une perspective historique et dans l'évolution même des générations, prenant de la sorte une valeur générale et dépassant la simple actualité. Car, enfin, ce n'est que trop vrai que «celui qui est capable de faire ses confessions, ne parle jamais de lui-même, ni de son atelier, mais du monde», et les quelques jours d'un seul homme peuvent aussi bien contenir «la giration universelle, la nature avec le cortège de ses saisons et le mouvement perpétuel du monde, que toute une vie.»

HOLLÓS KORVIN, LAJOS: *Komédiások* (Comédiens). Budapest, 1965. Éditions Magvető, 239 pages.

Le lecteur prend ce livre en main avec quelques préjugés. L'énigmatique suicide de la célèbre actrice et de son époux, professeur en médecine? Il est trop évident qu'on tient là un roman à clef. C'est d'autant plus évident que l'auteur s'en défend dans son *avant-propos*. Un roman à clef, avec ses personnages individuels et reconnaissables, ses épisodes faisant craindre les commérages, et ses jugements pouvant être contrôlés. Livre intéressant, mais dans le meilleur des cas, ouvrage semi-littéraire. Les 150 premières pages ne démentent pas trop cette affirmation; on y trouve des descriptions prometteuses de mystères et dévoilant des secrets micro-psychologiques, mais ces secrets, nous les connaissons déjà. Tout ceci semble donc un peu prétentieux. Au début, même le journal

reconstitué du mari médecin ne donne rien de nouveau: «Je ne te serai jamais assez reconnaissant, tu m'as tout donné, je te dois même la vie, à tes côtés, mon rôle resta toujours subalterne, pour ces raisons, maintenant, je vais te tuer». – Tout ceci n'est que lieux communs psychologiques. Mais parmi les mobiles du mari apparaît un motif de valeur plus générale, et encore d'une pénible actualité: les réactions à son origine. Le professeur était juif, et il s'en sentit stigmatisé. Il avait un sentiment d'infériorité, son «complexe-appendice» — comme il disait lui-même — qu'il ne ressentait pas seulement vis-à-vis de sa femme, mais aussi face à la société. Etre partout et toujours soumis à la discrimination n'est pas obligatoirement une raison de mourir, mais suffisante pour trouver la vie insupportable. Et là, Lajos Hollós Korvin dit ce que nous savions déjà, mais n'avions jamais énoncé: les Juifs poursuivis et décimés de Hongrie ont reçu une réparation «officielle», mais la réparation sociale n'a pas été faite jusqu'à présent. Le professeur Ádám Bóra imagine une sorte de «conciliation collective» en manière d'apaisement: «Si, par exemple, une action sociale spontanée avait fait circuler des listes de signatures avec un texte libellé en ces termes, ou quelque chose de semblable: Nous soussignés, citoyens hongrois, avons condamné, et condamnons la persécution des Juifs et leur discrimination de quelque manière que ce soit, par d'autres citoyens. Que cette déclaration soit volontairement signée par tous ceux qui le désirent». Cela dénote une naïveté enfantine. Mais le désir d'une «réparation» est parfaitement légitime. Et ce qui rehausse le roman de Hollós Korvin au-dessus d'une simple lecture agréable, c'est précisément d'avoir formulé une telle exigence. Ádám Bóra a bien raison lorsqu'il écrit: quelque chose devrait se délier chez nous, «quelque chose que ne pourront jamais délier des lois et arrêtés pris au sommet, par dessus la tête des gens». En effet, le problème juif «n'est pas une question uniquement politique, mais aussi une question psycho-sociale: il a un long passé et des racines profondes. Et les questions psycho-sociales ne peuvent être laissées aux bons soins du temps! Le mal pourrait couver éternellement sans jamais guérir. Et puis la cadence du temps est bien trop lente pour les générations vivantes.»

SOMOGYI TÓTH, SÁNDOR: *Próféta voltál, szivem* . . . (Tu étais prophète, mon chéri), Budapest, 1965. Éditions Magvető, 262 pages.

«Tu étais prophète, mon chéri» est un excellent roman. Pouvoir le constater sans ambages est un véritable plaisir. Mais justement, parce que excellent, parce que ses images psychologiques nuancées sont rendues énigmatiques et troublantes par le jeu d'une ironie subtile — il offre diverses possibilités à l'interprétation. Qui est Gábor Szabados, le héros du roman? Est-il un révolutionnaire déçu? Un narodnik chahuteur? Ou bien est-il tout simplement un héros scandaleux qui joue au cynique parce que c'est la mode aujourd'hui? Est-il sympathique ou antipathique, ce personnage? Les critiques hongrois l'ont interprété chacun à sa façon, chacun selon son expérience sociale, sa vision du monde, ou simplement son inclination à la suffisance. Moi, je l'interprète de la façon suivante:

Gábor Szabados est un personnage paradoxal, c'est-à-dire il est sympathiquement antipathique. Je soupçonne la nouvelle génération d'intellectuels de la démocratie populaire, celle qui a entre trente et quarante ans, de lui ressembler. Héros caractéristique de notre temps, il ne nous paraît extraordinaire que parce que la stupeur historique,

frappant toute sa génération, apparaît chez lui poussée à l'absurde.

Il y eut des «vents éblouissants», des «nous retournerons le monde», il y eut la révolution et, maintenant, il y a autre chose: la consolidation de la révolution.

Nécessairement, il y a stupeur: le résultat final des actes historiques diffère toujours de ce que les participants à l'action voulurent individuellement. Les époques de consolidation fourmillent de gens déçus: «ce n'est pas cela nous que voulions.» Dans les romans de Balzac et de Stendhal, on voit pulluler des jeunes gens, poussés dans le lit des bourgeoises par la nostalgie de la dernière révolution. Actuellement, l'histoire travaille plus vite; c'est au cours d'une seule génération qu'elle a produit l'inévitable relève: Julien Sorel pensait encore à Napoléon avec nostalgie, Gábor Szabados ne pense, par contre, qu'à lui-même, comme il était quinze ans auparavant. Il faut reconnaître qu'autant cette relève historique est fatale, autant elle est pénible — pour l'individu. Même les révolutionnaires authentiques s'adaptent avec peine à la nouvelle situation, et plus ils s'accrochent à leurs gestes révolutionnaires révolus, moins ils sont révolutionnaires: la dialectique se retourne sans pitié contre ceux qui en font un usage équivoque. Gábor Szabados n'est même pas révolutionnaire. Il ne l'a jamais été — il était prophète. C'est en quoi il est antipathique. Les prophètes, les «orateurs enragés, enveloppés de brûlantes illusions», les «sauveurs charlatans», dont la vie consiste en «magie, fumée bleue et cascades de paroles haletantes», je ne les ai jamais vraiment aimés. Ils jouent, hélas, depuis des siècles, un trop grand rôle dans l'histoire hongroise.

Nous connaissons bien, par un passé encore proche, les prophètes de l'espèce de Szabados. Ce furent eux qui «transformèrent la nature» par un seul discours enthousiaste. C'est dans leur rêve que notre pays est devenu le pays du coton et du kok-saghyz, et sous leur regard hypnotique il s'est furtivement métamorphosé en pays de Chanaan en quelques courtes années. Ce furent eux encore qui attaquaient avec une rigueur indignée toutes les pensées et faits raisonnables — les prophètes sont entêtés. Eux aussi qui considéraient la collectivité comme un troupeau à fanatiser, qui voyaient l'accomplissement victorieux de la montée des classes nouvelles en leur propre réussite personnelle. C'est dans leurs visions qu'une pluie de soufre s'est abattue sur les «masses» réticentes à s'enthousiasmer à leurs prophéties — les prophètes sont individualistes. Ils sont comme l'ancien Szabados caractérisé par son épouse: «Tu étais un orateur prestigieux. Tu exigeais à la réunion du collège la sélection des talents. Tu étais pâle, sévère, un peu poseur, et tes yeux s'agitaient comme ceux d'un maniaque. Je t'ai tout de suite aimé.»

Le voici désillusionné, amer et cynique. C'est sa pose. Or, la pose maniaque et la pose cynique sont l'avers et le revers d'une même médaille.

Pourquoi, donc, est-il alors sympathique, ce Szabados?

Parce qu'il hait sincèrement, lui aussi, ses anciens compagnons, les prophètes «engraissés». Parce qu'il souffre comme un chien. Parce qu'il est un personnage tragique comme tous ceux dont les idées fixes, fraîches encore, sont devenues anachroniques. Nous-mêmes avions un peu de ses illusions; et la faillite de ses prophéties nous a ébranlés, comme lui; nous ressentons également son désenchantement. Et parce que ses prophéties appartenaient à l'image que nous nous faisions du révolutionnaire, maintenant nous cherchons en tâtonnant; comment être révolutionnaires sans cet exemple, aussi bien qu'en dépit de cet exemple; être tels que peut-être nous aurions dû toujours être:

révolutionnaires sensés, intelligents, novateurs. La relève historique exige de nous un geste à la fois de sauvegarde et de reniement. Sans prophètes maniaques et contre les prophètes «engraissés». Sans illusions, mais sans la perte de notre foi. C'est une chose bien dure, nous en souffrons tous. Il semble qu'il est beaucoup plus difficile de bâtir le monde que de le «retourner demain».

Voilà ce que m'a inspiré le roman «Tu étais prophète, mon chéri». Son auteur entra dans le vif du problème en s'attaquant aux plus importantes questions politiques et morales.

CSURKA, ISTVÁN: *Moór és Paál* (Moór et Paál). Budapest, 1965. Éditions Magvető, 195 pages.

Un monde impitoyable se dresse devant le lecteur du roman «Moór et Paál» d'István Csurka. Impitoyable, car sa loi première est d'être éphémère. Les modes de vie, les principes, l'existence même, tout est éphémère. Cela a toujours été une loi suprême, mais n'est jamais devenu un sentiment vital aussi intense qu'à présent. Nous vivons en des temps où les époques se succèdent à une allure accélérée, si bien que nous n'arrivons presque plus à suivre le rythme; les étapes n'ont pas le temps de s'accomplir; on ne peut pas «s'installer» pour la vie, on disparaît avant de mourir, on devient encombrant avant d'arriver au bout du chemin; l'haleine de ceux qui nous suivent nous brûle le dos — c'est ce que l'auteur affirme.

Monde impitoyable.

István Csurka le dépeint d'une main énergique, composant son tableau avec de vifs contrastes, et son verdict, telle la solution d'une opération mathématique, est sans équivoque et tout aussi brutal. Son point de vue a quelque chose de discutable.

Quoi donc?

Que le monde est impitoyable, ne vaut pas la peine d'être discuté. Qu'il est impitoyable par sa nature passagère, peut également être vrai. Mais l'auteur considère le processus de cette précarité *du côté de la disparition*. Et sous cet aspect, tout paraît — le présent comme l'avenir — vide ou terriblement sombre. De là provient le scepticisme lucide de Csurka, de même que le caractère critiquable de son roman.

Csurka opère par antithèses. Moór est le réactionnaire convaincu. Paál est le communiste convaincu. Les vingt dernières années contiennent l'histoire de leur lutte. Voici que soudain «leur temps est passé». Le terminus de leur combat, c'est une chambre à deux lits à la clinique de neurologie. Leurs lits y sont juxtaposés; celui de Moór, le ver malade et de Paál, le lion édenté. Ils se détestent toujours, mais leur gestes ressemblent aux mouvements réflexes d'une patte d'araignée arrachée. «A vrai dire, ils sont déjà morts» — dit, en parlant d'eux, le fils de Moór, l'homme des temps nouveaux. Lui, incarne la synthèse. Moór multiplié par Paál, égale Moór junior, disant: «Ce monde, ce n'est pas moi qui l'ai créé. Il est un bricolage de votre Paál et de mon père. Mais eux-mêmes n'ont aucune idée de sa transformation réelle. Voilà ce qu'il est devenu. Selon l'un, il est parfait, selon l'autre, il est abominable. Tous deux ont tort. Nous sommes devant un complexe vivant, et la vie n'y peut subsister que par une reconstruction incessante. Par le travail. Voilà l'essentiel, aussi je travaille. C'est la seule chose qui compte pour moi.»

A-t-il raison? Peut-elle être vraie, cette végétative philosophie de la vie? Oui, si on la déduit par une logique formelle d'un passé réel. Si l'on déclare mort ce dont seules les formes de lutte de classe sont passagères: la révolution. Le problème est encore celui

contre lequel se débat le «prophète» de Sándor Somogyi Tóth: quelle doit être actuellement la conduite historiquement nécessaire de l'homme? István Csurka propose une conduite d'un scepticisme lucide. Solution erronée d'une déduction mathématique erronée. La dialectique de la réalité donne une solution différente: la conduite révolutionnaire lucide. Il faut travailler, «sans arrière-pensées» — professe encore le fils de Moór. Les deux vieux n'avaient pas une telle conception, ils ont toujours travaillé avec «des arrières pensées». Paál songeait au socialisme, Moór à la restauration du capitalisme. Maintenant, il ne faut penser à rien. «Il faut travailler, voilà tout». C'est ce qu'affirme Moór le jeune. Mais s'il en était réellement ainsi, si «tout» était là, ça ne vaudrait plus la peine de travailler, ni de vivre. Dois-je prouver pourquoi le point de vue de Csurka est unilatéral?

Il me semble que c'est inutile.

Il s'agit d'un excellent écrivain, et je me rendrais ridicule si je confondais mon état de critique avec celui d'un pédagogue-conseiller. Je ne me sens autorisé qu'à dire que son point de vue ne laisse voir que des demi-vérités. Mais d'où peut-on apercevoir une vérité plus complète? Je me borne à cette négation: en tout cas pas du haut de la tour du scepticisme.

VAS, ZOLTÁN: *Esik eső karikára* . . . (Il pleut, il pleut . . .). Budapest, 1965. Éditions Szépirodalmi, 694 pages.

FÉJA, GÉZA: *Szabadcsapat* (Corps franc). Budapest, 1965. Éditions Szépirodalmi, 387 pages.

Zoltán Vas, écrivain et homme politique, a écrit le roman biographique de Lajos Kossuth, chef de la lutte libératrice menée contre les Habsbourg en 1848–1849, à partir du moment où il rédigea les «Chroniques de l'Assemblée Nationale» des années 1830, jusqu'à la déposition des armes à Világos en 1849. Le titre: «Il pleut, il pleut . . .» Et Géza Féja, politicien et écrivain donne un roman autobiographique, de 1920 à 1936, sous le titre «Corps franc».

Dans le style de Zoltán Vas, règne le calme de l'historien, tandis que dans celui de Géza Féja, la franchise et la fureur disputeuse du théologien. Vas pèse avec une objectivité toute scientifique, Féja juge avec une subjectivité bilieuse. L'un a écrit une monographie historique, l'autre un pamphlet historique. Les différences sont considérables — dans leur thème, dans la personnalité de leurs auteurs et dans leur ton. Cependant, chacun de ces livres fournit des données à la même histoire critique, sur la particulière «mentalité nationale».

Lajos Kossuth est le héros du livre de Zoltán Vas. Nous voici donc dans la situation historique établie par la révolution démocratique bourgeoise, et par un mouvement qui n'a jamais pu s'organiser en parti et qui pousse Kossuth à prendre des mesures de plus en plus radicales. Mais ces facteurs sont insuffisants pour rendre Kossuth, issu de la petite noblesse, un vrai révolutionnaire démocratique bourgeois, il n'en a pas l'étoffe. Et le mouvement qui ploie sous le fardeau des oppositions, reste lui-même impuissant.

Le roman de Géza Féja a pour héros Endre Bajcsy-Zsilinszky, l'homme politique et antifasciste, et pour climat une situation historique qui exige une révolution plébéienne, et un mouvement s'organisant en «corps francs» avec des moyens de fortune. Ainsi Bajcsy-Zsilinszky est poussé vers des programmes radicaux, mais les circonstances ne peuvent l'élever au rang de révolutionnaire plébéien, parce que, issu de la petite noblesse, il n'en est pas capable, et de plus, le mouvement pétri d'oppositions, s'oubliant

dans ses illusions, souffrant de la divergeance d'idées, est sans force.

Voilà un procès-verbal substantiel des deux livres, témoignant de leur ressemblance profonde. Ce qui ajoute encore à l'identité de leurs formules, c'est que — encore plus à gauche de l'aile gauche de la petite noblesse radicalisant Kossuth — s'impatientait Sándor Petőfi, et travaillait Mihály Táncsics, l'homme politique paysan. Tous deux voyaient plus loin que l'éventuelle révolution démocratique bourgeoise: ils entrevirent une dictature plébéienne. Et à gauche des «corps francs» des intellectuels et paysans radicaux de Bajcsy-Zsilinszky, le parti communiste se trouvait réduit à travailler dans l'illégalité, voyant plus loin aussi que l'éventuelle révolution plébéienne: la dictature du prolétariat. Voilà un des mobiles semblables à la fois social et politique, qui détermine le caractère critique des deux livres. Le marxiste Zoltán Vas fait le procès du mouvement de la petite noblesse en 1848 — Kossuth y compris — en partant du point de vue de Petőfi et de Táncsics. Tandis que Géza Féja, devenu partisan sincère du socialisme, fait le procès du mouvement des «corps francs» des années 1920 et 1930 — y compris sa propre activité — sous l'impulsion de la raison historique du parti communiste. Dans les deux livres, la critique est richement motivée: celle de Vas est plus objective, celle de Féja est plus partisane, mais chez l'un comme chez l'autre, on trouve des inconséquences.

Qu'il me soit permis de faire ressortir un seul épisode:

Je sais que les gens en faisant l'histoire sont mus par des mobiles objectifs. Même leurs gestes et leurs phrases sont objectivement déterminés. Cependant, les gestes et les phrases, devenus indépendants, se répercutent parfois dangereusement sur leurs déterminants objectifs. En Hongrie, depuis longue date, nous sommes enclins à accompagner — et à remplacer — nos actes historiques par des gestes romantiques. Je lis le livre de Zoltán Vas et j'y rencontre des députés de la Diète faisant sonner leur sabre, des stagiaires d'avocats agitant des flambeaux, des matrones d'associations artisanales en costume national, des patriotes blessés dans des duels politiques, des bourreaux honorés comme «nobles adversaires», des révolutionnaires malgré eux, se piquant de «fair-play» constitutionnel; et j'observe avec inquiétude comment l'homme politique et l'orateur génial se débat désespérément dans le filet de son milieu et de ses propres phrases. Et, inévitablement, j'ai le sentiment d'être conduit par l'auteur au beau milieu d'un mélodrame. Son livre est riche de citations et d'expressions textuelles qu'employaient les personnages de l'époque — que de «cœurs sensibles», que de «salut de la patrie», que de «jusqu'au dernier souffle!» — et l'atmosphère théâtrale n'en devient que plus authentique. Kossuth entre dans l'enceinte de l'Assemblée Nationale: des vivats à faire trembler les cieux. Il prononce un discours à étreindre les cœurs: on le fête par des acclamations déchaînées. Puis, sa proposition est rejetée. Le chef de l'armée autrichienne, Haynau, est en route pour Buda; son chemin est bordé de potences. Le commandement militaire hongrois se plaît à jouer la noblesse d'âme: «Nous ne suivrons pas nos ennemis sur le sentier de l'inhumanité. Il faut que nous suivions le chemin prêché par le fils de Dieu» — écrit Arthur Görgey, commandant en chef de l'armée hongroise, tandis qu'il sévit contre ses propres soldats avec une cruauté sadique pour toute infraction au règlement. Ensuite vient le 11 août 1849. Kossuth se fait couper la barbe, raccourcit ses moustaches, peigne ses cheveux en arrière «ce qui rend sa calvitie apparente, et craignant une arrestation imminente de la

part de Görgey, qu'il a toujours considéré comme un «grand patriote», il se presse de fuir d'Arad vers la frontière sud du pays.

D'où vient cette allure théâtrale? Les chefs de la révolution française ont eu plus de «chance» parce qu'appuyés par une forte bourgeoisie. Mais n'ont-ils pas bénéficié — bien qu'ils aient beaucoup appris de Rousseau — d'une éducation nourrie par le rationalisme voltairien?

Quand débuta le mouvement hongrois des réformes, nous étions déjà en plein romantisme.

Et de nos jours encore, nous arrivons à grand-peine à nous en dépêtrer. Zoltán Vas fait la critique nuancée des carences — dues aux limitations de classe — du mouvement de la petite noblesse. Mais sa critique effleure à peine la mentalité romantique, accompagnant l'attitude de classe, qui se manifestait même chez les meilleurs, quoique les évocations de cette mentalité soient parfaites dans le roman. Naturellement, il est difficile d'échapper à l'influence d'un personnage aussi suggestif que Kossuth. Il est difficile de ne pas être touché par le pathétique de l'époque, qui avait d'ailleurs, précisément, en plus des raisons «d'actualité politique», amené József Révai, responsable communiste de la politique culturelle il y a dix ou quinze ans, à faire des concessions au nationalisme hongrois. Cependant, il en résulte certaines disproportions, de ces concessions. Dans l'immense ombre de Kossuth, peu de lumière arrive jusqu'à Petőfi et ses compagnons; le rôle du réformiste Széchenyi devient inopinément trop sombre, la conception progressiste-centriste de Eötvös et de ses compagnons pâlit, paraît insignifiante, tandis que la trahison de Görgey prend des dimensions démoniaques.

Et maintenant, passons au régime de la Hongrie des années 1920 à 1930, usurpateur des cocardes tricolores, avec ses slogans chrétiens-nationaux et sa phraséologie de réforme patriotique. Ceci n'est plus du théâtre romantique, mais déjà du cabotinage. Il est compréhensible que Géza Féja en fit un pamphlet. Sa façon d'évoquer l'ambiance de l'époque (les agitations sanglantes des associations estudiantines, l'atmosphère corrompue de la petite ville cléricale, l'hypocrisie grossière de la politique gouvernementale), est effroyablement authentique, même si certains acteurs de cette pitrerie apparaissent sous le travesti du héros de feuilleton. Et imaginons le mouvement d'opposition, guerroyant désespérément contre ce régime, tout en s'en approchant quelquefois, en se faisant des illusions sur ses mensonges, à cause du bandeau de sa propre mentalité romantique des paysans patriotes francs-tireurs. Ce qui serait étonnant, ce serait justement que Géza Féja lui-même, personnellement concerné, fît la critique conséquente de cette mentalité. Il juge ses excès évidents avec une rigueur foudroyante. Ce qu'il dit sur l'écrivain en éternelle opposition, Dezső Szabó, avec son héroïque pitrerie, sur le messianisme obscur du poète paysan István Sinka, ou sur les «passions purulentes» de cet autre poète paysan, sombrant dans le fascisme, József Erdélyi, n'est pas seulement vrai, mais encore pour moi — à cause d'une impitoyable franchise — exemplairement sympathique. Cependant, la critique des autres soldats du «Corps franc» est esquivée ou simplement esquissée à travers de multiples transmissions de la figuration. La liquidation par l'autocritique du bagage d'erreurs, d'illusions, formé par une attitude et une pensée romantiques, est loin d'être aussi complète et accentuée qu'il le faudrait.

La conscience nationale a quand même gagné avec ce livre, comme avec celui de Zoltán Vas. Quant à un examen moins chargé d'illusions, de l'histoire hongroise contemporaine: il viendra en son temps.

BALÁZS VARGHA

Littérature et bibliothèques pour enfants

Le miroir à trois faces — c'était il y a deux cents ans le titre d'un livre de classe hongrois. En dépit de ce titre étrange, c'était le livre de classe le plus populaire du passé, et l'on se servit pendant cent ans de ses différentes éditions. «Le miroir à trois faces» donnait également des règles versifiées de bienséance. Les membres d'une génération antérieure peuvent encore à présent réciter par cœur:

Va gentiment dans les rues,
Ne cours pas, et salue bien
Tous les passants, tous les gens,
Mais surtout les connaissances,
Sans griffonner sur les murs,
Ni aux côtés des clôtures.

Ces vers gauchement rimés ne furent, bien entendu, pas écrits par un poète, mais par un pédagogue convaincu du but pratique du poème améliorant les mœurs. Le texte versifié reste facilement dans la mémoire et l'on peut de cette façon développer toute une conscience rimée chez l'enfant. L'enfant qui dans la rue prendrait une craie pour griffonner des signes suspects sur la clôture, entendrait brusquement la conscience versifiée se mettre à parler:

. . . Sans griffonner sur les murs,
Ni aux côtés des clôtures.

Alors, il remettrait la craie dans sa poche. S'il ne la remettait pas, c'est qu'on ne lui avait pas assez fait répéter la règle rimée.

Heureusement, cette manière naïve de considérer la littérature pour enfants est dépassée depuis longtemps déjà. Cependant, les fantômes du passé dialectiques et moraux reviennent encore de temps à autre. Les librettistes des chansons d'école surprenaient encore les écoliers d'un récent passé par leurs sentences au sens exagérément pratique. Ils écrivaient par exemple une chanson sur l'enseignement polytechnique dont le niveau n'est aucunement supérieur à celui de la sentence séculaire contre le griffonnage sur les murs.

Le préromantisme menait, en théorie et en pratique, une lutte acharnée contre la littérature sèche et instructive du siècle des lumières. Ces dernières années, cette lutte se reproduisit en miniature dans la littérature hongroise pour enfants. Dans le culte des contes du début du XIX^{e} siècle, c'est le principe du «littéraire», du «poétique» qui l'emporta sur les scrupules didactiques et rationalistes. A ce sujet, certains pédagogues hongrois ont recréé point par point les arguments séculaires sans se douter de l'ancienneté de l'idée ressuscitée. L'objectif principal de l'offensive déclenchée était le recueil de contes des Frères Grimm. L'épouvante, le merveilleux, les traits féodaux, tout était considéré comme nuisible, et digne d'être rejeté. Certains ont même rendu responsables les contes de Grimm de la survivance du militarisme dans le monde. Toutes ces objections naïves se faisaient entendre au nom de l'esprit humain et de la raison. Il va sans dire que les contes sortirent vainqueurs

de la lutte, et que les récits moraux proposés pour les remplacer échouèrent une fois de plus dans l'histoire de la littérature pour enfants.

Le premier fait positif fut la victoire du très vieux principe selon lequel les enfants doivent avoir en main non des livres écrits par des spécialistes sans talent, mais des œuvres de valeur dues à de véritables écrivains. Il peut s'agir d'œuvres qui n'ont pas été écrites pour des enfants, comme de nombreuses œuvres classiques de la littérature d'enfants, à commencer par «Don Quichotte» ou «les Voyages de Gulliver».

La riche imagination des enfants donnait aussi beaucoup de soucis à ce rationalisme naïf momentanément ressuscité. D'une part, on redoutait des effets néfastes en ce qui concerne l'enseignement des sciences naturelles; d'autre part, on voyait dans l'imagination nourrie par les contes un danger moral. On évoquait par exemple le type bien connu de l'enfant menteur et affabulateur. Persécuter l'imagination enfantine, c'est une hypocrisie des «grands». Mais voyons: l'adulte qui lit un roman, va au théâtre, ou regarde la télé — ne s'adapte-t-il pas à l'action exactement comme l'enfant qui écoute un conte? Le jeu d'imagination fantastique des «rêves éveillés» n'est pas le privilège des enfants. Seulement, les grandes personnes ont honte de s'avouer à elles-mêmes une telle puérilité. C'est une tentative stérile que d'essayer de diriger la façon de penser des enfants vers un rationalisme précoce. Ce n'est pas en refoulant son imagination que l'on fait parvenir l'enfant aux formes scientifiques de la pensée, mais en la laissant se développer librement.

De toutes façons, l'enfant découvrira au moment adéquat la différence entre conte et réalité.

D'ailleurs, il faut déterminer le principe du «littéraire», du «poétique», et le droit de l'imagination, avant de pouvoir parler de la masse de notions concrètes que l'enfant tire de la lecture d'œuvres littéraires, même si l'action est pleine de circonstances fantastiques et irrationnelles. Rousseau s'est trompé quand il voulut protéger l'intelligence de l'enfant contre la confusion des contes; par contre, il avait raison de déclarer qu'après la lecture du Robinson une masse de notions nautiques, géographiques, agricoles, industrielles et ethnographiques reste dans la mémoire du lecteur. Cependant, cette juste thèse de Rousseau a engendré une nouvelle sottise. Campe, philanthrope allemand et rationaliste, a récrit l'œuvre de Defoe sous forme didactique: le père, condescendant et plein de bonté accompagne d'explications pédantes l'histoire de Robinson. Il faut dire que cette transcription a paru en hongrois avant le Robinson original.

L'erreur de Campe — même sous une forme légèrement modifiée — s'est avérée encore trop assurée. De nos jours encore, les auteurs des livres documentaires (écrits pour les enfants) ne se sont pas débarrassés de l'idée fixe qu'il n'est pas suffisant de relater simplement — et de présenter en images — les phénomènes intéressants du monde, qu'il faut assaisonner les faits d'une spontanéité artificielle et de tournures fabuleuses. Un tel gazouillement pseudo-littéraire est parfaitement superflu, si le fait à communiquer est intéressant en lui-même. Pour l'enfant moderne, le domaine des sciences et de la technique présente autant d'intérêt que les moteurs, les moyens de communication et, avant tout, les modèles d'autos. Un catalogue d'autos avec toutes ses données, c'est encore la plus émouvante lecture et c'est un sujet de discussions toujours intéressant pour les enfants de 8 à 10 ans. Ils ont des opinions personnelles sur l'avantage et le désavantage des différents modèles. Mais un livre documentaire pour enfants qui voudrait insérer

les mêmes renseignements dans un pseudo-conte anthropomorphe — cela donne le frisson rien que d'y penser!

La presse hongroise pour enfants* est assez riche en livres de contes, en romans, en recueils de poèmes, mais il n'y a pas assez de livres d'images en couleurs pour offrir aux enfants des connaissances variées sur ce qui les intéressent tant: animaux, machines, étoiles, le temps qu'il fait, la géographie, l'histoire. Pourtant, il faudrait publier une série — complète si possible — de livres documentaires qui pourraient, selon l'âge des enfants, élargir leurs connaissances sur ces sujets. Il serait même facile de trouver une vingtaine de sujets particulièrement intéressants dans chacun des domaines de la science. Malheureusement, pendant que les personnes compétentes discutaient sur des faux problèmes opposant conte et réalité, nous sommes restés très en arrière en ce qui concerne la publication de tels livres. Ce n'est que ces dernières années que parurent quelques très belles publications, mais c'est peu par rapport à la demande.

L'animation qui règne dans les bibliothèques pour enfants révèle distinctement les exigences pressantes de l'enfant moderne. Parmi les membres des «library» de Hongrie, on trouve partout beaucoup d'enfants, et presque la moitié de l'ensemble des lecteurs est constituée par des moins de 14 ans. Cependant, il est très naturel que les enfants fréquentent plus volontiers les bibliothèques qui leur sont exclusivement réservées.

Il y a seulement une dizaine d'années que commença l'établissement du réseau des bibliothèques pour enfants. Le nombre de ces bibliothèques n'atteint même pas encore la moitié de celui qui fut prévu par le plan, on compte qu'il faudrait dans les villes une bibliothèque pour 3 mille enfants*. Pour le moment, toute nouvelle salle devient en quelques mois trop petite (quelle que soit sa capacité), si spacieuse que soit la bibliothèque nouvellement bâtie pour les enfants: construite pour 2 mille enfants, elle sera fréquentée par 4 mille lecteurs. Il est particulièrement difficile de suivre le rythme imposé par les enfants: ce n'est pas seulement pour emprunter des livres qu'ils veulent faire un saut à leur bibliothèque; ils désirent y rester assis des heures durant, pouvoir feuilleter les ouvrages et lire tranquillement. Les places sont toujours occupées; il y a des enfants qui s'y installent avec tout leur équipement d'école, et y préparent même leurs devoirs. La bibliothèque est excellente même dans ce sens, puisque les jeunes lecteurs peuvent chercher dans les encyclopédies et les manuels tout ce qu'ils n'ont pas compris pendant les leçons. Le temps et les spectacles, consacrés aux contes et aux jeux, la projection de films, les jeux de marionnettes, les concours intellectuels attirent aussi énormément d'enfants à la bibliothèque: ce n'est pas la publicité qui inquiète les bibliothécaires, mais la sélection des invités.

Certes, c'est nous qui avons éveillé ces prétentions, aussi ne faut-il pas nous plaindre d'être submergés par les lecteurs-enfants,

* Quelques données de la presse hongroise destinée aux enfants: en 1964, ont paru 185 œuvres en 4 300 000 exemplaires, dont 47 œuvres en 900 000 exemplaires destinées aux enfants au-dessous de 6 ans, 138 œuvres en 3 400 000 exemplaires pour les enfants de 6 à 14 ans; 122 des œuvres parues sont hongroises, 63 ont été traduites de langues étrangères.

* Les enfants d'âge scolaire ont deux possibilités pour fréquenter une bibliothèque, ils peuvent se servir des bibliothèques publiques et des bibliothèques scolaires. En 1964, fonctionnaient 5492 bibliothèques publiques, bibliothèques pour enfants comprises, le nombre des lecteurs de moins de 14 ans s'élevait à 602 000: 40,5 % du nombre total des lecteurs, 41 % des écoliers. Il y eut 14 000 000 de prêts de livres d'enfants par an. Ce qui représente annuellement 23 volumes par enfant. 130 bibliothèques publiques sont consacrées aux enfants uniquement. Toutes les bibliothèques pour enfants fonctionnent dans des villes, on compte 45 à Budapest. 122 000 enfants se sont inscrits aux bibliothèques qui leur sont réservées en 1964, 48 000 avaient moins de 10 ans et 74 000 de 10 à 14 ans. Ces bibliothèques renferment au total 649 000 volumes, soit environ 5000 volumes par bibliothèque. Il y a 3 900 000 prêts par an, soit 32 volumes par lecteur.

comme l'apprenti-sorcier de Gœthe, par l'eau.

De quels éléments se compose donc la force attractive des bibliothèques pour enfants? Son attrait principal, c'est — bien entendu — le «rayon libre». De nos jours c'est un élément naturel des bibliothèques publiques, mais l'établissement des premières bibliothèques «libre service» s'est heurté à beaucoup de scrupules et d'oppositions. On a prophétisé, par exemple, que les enfants turbulents voleraient les livres, et qu'il ne resterait que des rayons vides. (Il n'en est rien, il est très rare de saisir un petit voleur au collet, ou de découvrir un livre endommagé; en général, il n'en résulte pas de punition ni de représailles, on rend plutôt visite à la famille et on examine à fond la situation dans laquelle vit l'enfant.) L'argument classique contre le rayon libre est le suivant: «Comment l'enfant saura-t-il choisir un livre, si ce n'est le bibliothécaire qui le lui donne?» Les recherches qui ont été faites ont révélé une situation absolument inverse. L'enfant, lui, peut se passer de l'aide du bibliothécaire dans son choix, mais le bibliothécaire est incapable de recommander une série variée de livres sans l'aide de l'enfant. Il n'y avait qu'une partie des livres mise en circulation — ceux qui venaient à l'esprit du bibliothécaire ou du lecteur — lorsque l'on utilisait le système de rayons fermés. Le bibliothécaire recommandait toujours les mêmes livres, une trentaine environ, puisqu'il ne pouvait évidemment garder présents à l'esprit plusieurs milliers de livres. Le système de «rayons libres» permet une méthode tout à fait différente en ce qui concerne et le choix et les conseils du bibliothécaire. Le bibliothécaire est, en effet, capable d'aider l'enfant désemparé, il lui est possible de feuilleter les livres, et de bavarder avant de prendre une décision. L'enfant qui a pris connaissance de l'organisation d'une bibliothèque de rayons libres, témoigne de la plus grande délicatesse dans le choix du livre — soit roman, soit livre technique — qui lui convient le mieux.

Le rayon libre en soi ne fait pas le bonheur parfait, encore faut-il qu'il y ait de bons livres sur ces rayons. Les bibliothèques pour enfants sont sous la dépendance de l'édition pour enfants, elles ne peuvent offrir à leurs lecteurs que ce qu'elles reçoivent des éditeurs. Les bibliothécaires hongrois sont satisfaits des livres d'enfants qui viennent de paraître, mais ils trouvent le choix insuffisant. Ils voudraient avoir un nombre plus grand de livres de contes, un choix plus varié de livres documentaires et ils regardent avec envie les centaines et les milliers de titres énumérés dans les bibliographies de livres pour enfants parus dans des pays plus grands et plus riches. Ce manque de choix n'est guère compensé par l'importation de livres en langues étrangères. De cette façon, on ne peut augmenter que le nombre des livres d'images en couleurs qui sont agréables sans qu'il soit nécessaire de lire le texte. Cependant, il existe aussi une autre méthode pour remédier à cette pénurie de livres pour enfants. Les enfants de douze à quatorze ans peuvent être pourvus en abondance de livres destinés originellement aux «grands». Par une sélection courageuse, les bibliothèques doublèrent le stock des lectures pour enfants. Là, où la bibliothèque pour enfants et la section des adultes sont logées dans le même bâtiment, les bibliothécaires firent main basse sur les livres pour adultes. A côté des œuvres des romanciers classiques de la littérature hongroise, ce sont les livres techniques et scientifiques qui sont devenus les plus populaires chez les enfants plus âgés.

Les manuels ont un attrait spécial. Il faut mentionner un étrange phénomène: la victoire parfaite du «libre service» dut être complétée par une seconde lutte: celle qui

devait donner libre accès aux manuels. Depuis des années, on pouvait voir dans certaines bibliothèques une armoire vitrée, fermée, avec, sur la porte, une inscription: si tu veux un manuel, adresse-toi au bibliothécaire. Et les enfants ne s'y sont pas adressés. Pourtant ils avaient très envie de ces beaux, grands volumes illustrés. Depuis que les manuels sont à portée de main, sur des rayons ouverts, les enfants les utilisent. L'un ne fait qu'admirer les belles images, et se laisse emporter par sa rêverie, l'autre fait de sérieuses recherches pour comparer les données fournies par les livres.

En ce qui me concerne, l'atmosphère des bibliothèques, la manière dont l'enfant y est accueilli, a encore plus de valeur que le rayon libre, ou même que la qualité des livres. Une formule négative l'explique mieux: la bibliothèque n'est pas l'école. (Cette formule implique l'opinion selon laquelle l'école devrait aussi perdre un peu de son caractère «scolaire», elle pourrait être plus attrayante, plus agréable, plus adaptée à l'enfant qu'elle ne l'est aujourd'hui.)

La bibliothèque pour enfants a en elle-même quelques avantages par rapport à l'école. Aller en classe, c'est obligatoire; — ici, vient qui veut. Là, on exige un résultat, — ici on offre, on propose de divertir, d'instruire sans rien demander en échange.

Cependant, ce n'est pas à l'école qu'il faut comparer l'atmosphère des bibliothèques pour enfants, mais plutôt à la garderie d'enfants. A la garderie, les élèves préparent la classe du jour suivant, il peuvent ensuite s'amuser, mais en silence, et sans quitter leur place. Les surveillants doivent sans interruption lutter pour la discipline, dans la plupart des cas sans aucun résultat. Les enfants qui devraient s'occuper sans bruit se dérangent mutuellement; l'institutrice donne des avertissements, et une inquiétude, une tension permanentes vibrent dans la salle. Le même enfant qui, par son indiscipline, contraint le surveillant à consommer des doses redoublées de sédatifs — ce même enfant devient un petit ange en entrant à la bibliothèque: il entre, salue, s'assied, lit, sans qu'on ait aucune difficulté avec lui. A la bibliothèque, presque aucun problème ne se présente, le contenu et le pouvoir intellectuel des livres retiennent l'intérêt et l'attention de l'enfant le plus remuant.

Les bibliothécaires pour enfants* adressent parfois quelques critiques aux écoles; non pour approfondir la divergence entre les deux institutions, mais pour inciter l'école à une collaboration plus serrée. Ils ont l'impression que les pédagogues n'ont pas encore bien découvert les bibliothèques, ni en général le rôle des livres dans les études de l'enfant. Certains pédagogues voient encore dans le manuel scolaire l'unique source de connaissances. Pour obtenir une bonne note, il faut que l'élève assimile parfaitement le texte du livre d'école, c'est ce qu'on lui demande au lieu de connaissances multiples et variées dépassant le manuel scolaire. L'enseignement qui se tient strictement au livre d'école mène au surmenage scolaire, parfois même à un véritable «bourrage de crâne». En théorie, les sanctions sont condamnées par la pédagogie depuis une centaine d'années. Cependant, ces déclarations n'extirpent pas d'une façon radicale les méthodes erronées tant que l'on n'apprend aux enfants d'étudier d'une manière plus intelligente et plus indépendante.

La bibliothèque n'est qu'une des sources de connaissance mise à la disposition des en-

* Les 6105 écoles primaires sont presque toutes pourvues d'une bibliothèque pour la jeunesse. Le total des livres pour la jeunesse s'élève à 1 795 000 volumes, soit environ 300 par école. 638 000 des 1 445 000 élèves des écoles primaires fréquentent régulièrement les bibliothèques scolaires. Le nombre des volumes prêtés dans une année scolaire (1963/1964) s'élevait à 2 333 000.

fants hors de l'école. Cinéma, théâtre, télévision, cercles d'études multiples les sollicitent également. Ce n'est que de nos jours que l'on commence à découvrir et mettre à profit dans l'enseignement cet autre grand domaine culturel.

Dans le monde entier, les pédagogues se cassent la tête pour trouver comment l'école pourrait adapter son allure à l'essor très rapide des sciences. Même dans des domaines très spécialisés, les connaissances ont atteint une telle étendue qu'il est presque impossible de les acquérir. Savoir s'orienter dans la littérature spéciale, technique, compte autant, sinon plus, que les connaissances scolaires.

L'enseignement scolaire et la société en général, ont de plus en plus besoin des bibliothèques pour enfants. C'est ce qui explique leur développement actuel et c'est ce qui leur assure un essor encore plus rapide.

LÁSZLÓ FARKAS ET TIBOR TOMBOR

La Bibliothèque Nationale de Hongrie

En faisant don à la nation de la collection hongroise de sa bibliothèque privée, qui renfermait quelque 15 000 volumes et 1 150 manuscrits ainsi que d'un médaillier de valeur, le comte Ferenc Széchényi, père du célèbre homme d'État hongrois, István Széchenyi, fondait en 1802 la Bibliothèque Nationale de Hongrie, qui porte aujourd'hui le nom de Bibliothèque Nationale Széchényi.

C'est également ce don de valeur qui constitue les fondements du Musée National Hongrois. La fondation de ce dernier, qui eut lieu en 1808, put déjà rassembler dans un élan unanime toute la société hongroise qui ne manqua pas d'y prêter une aide généreuse tant sur le plan moral que financier. La Bibliothèque Nationale fut alors incorporée à l'organisme du Musée National. Ce dernier contenait en plus une collection d'antiques et une collection d'histoire naturelle, et ne tarda pas à devenir l'institution par excellence, s'agissant de la collection et de la conservation de tout monument matériel concernant la culture nationale.

Pendant quelque 150 ans, la Bibliothèque Nationale Széchényi fonctionna donc dans les cadres du Musée National. Après la deuxième guerre mondiale, en 1949, le corps législatif décida de reformer en centres indépendants les grandes collections publiques réunies dans l'organisme du Musée National. C'est ainsi que ce dernier donna naissance aux Musées des Beaux-Arts et des Arts Décoratifs, aux Musées d'Histoire, d'Ethnographie et d'Histoire Naturelle, aux Archives Nationales et à la Bibliothèque Széchényi. Depuis lors, la Bibliothèque Nationale Széchényi s'acquitte en tant qu'institution indépendante des charges d'une bibliothèque nationale.

Tâches et organisation de la Bibliothèque

La tâche la plus importante d'une bibliothèque nationale — et cette affirmation est valable pour chacune d'elles — est de recueillir, de traiter scientifiquement, de mettre à jour, de conserver et de rendre accessible et exploitable (en premier lieu aux recherches scientifiques, ensuite à tout lecteur qui l'exige) tout ce qui peut être rattaché à la littérature du pays. Ce n'est point là son unique tâche, surtout à une époque comme la nôtre, où l'évolution des disciplines bibliotechniques, et celle surtout de l'importance sociale de la bibliothèque par sa nature même la contraint à assumer quantité de fonctions, donc quantité de charges. Il n'est cependant pas douteux que dans la définition du caractère d'une bibliothèque nationale le trait principal soit, comme nous l'avons précisé, sa fonction de collecter, de conserver, de mettre à jour et de rendre accessible la littérature du pays ou relative au pays. Quant à leurs tâches supplémentaires, les bibliothèques nationales peuvent montrer et montrent des différences plus ou moins marquées; cette fonction leur est toutefois commune.

C'est pour l'exécution la plus parfaite possible de cette tâche fondamentale qu'aujourd'hui, dans la plupart des pays, des mesures administratives ont été prises pour assurer aux bibliothèques nationales la remise en dépôt légal de la matière intégrale des impressions et polycopies du pays. Cette qualité de bénéficiaire des dépôts légaux, dont la mise en valeur est assurée par des règles de droit et des mesures efficaces, revient à la Bibliothèque depuis sa fondation.

Les charges que doit assumer la Bibliothèque Nationale Széchényi sont fort variées. Outre sa tâche fondamentale déjà mentionnée et qui s'étend à tout ce qui est écrit, imprimé ou conservé de toute autre manière (clichés photographiques, disques, bandes magnétiques, estampes, etc.) à condition de participer de la littérature hongroise ou d'être en rapport avec la Hongrie, c'est également à la Bibliothèque Nationale que revient (même en cas d'absence de rapports avec la Hongrie) la charge de recueillir, de classer, de traiter, de mettre à la disposition des chercheurs et, à l'occasion, d'exposer manuscrits, incunables et autres raretés, monuments de l'histoire du livre ou de la littérature dignes d'être présentés au public. Cette dernière charge fait aussi généralement partie du programme des bibliothèques nationales.

Outre ses fonctions de conservation et de service public, la Bibliothèque doit encore répondre, comme les autres bibliothèques nationales, à de nombreuses charges d'ordres divers, concernant la bibliotechnie nationale. Elle assure la rédaction de la *Bibliographie Nationale* et du *Répertoire des Revues Hongroises*, elle veille à la remise et à la distribution des exemplaires en dépôt légal, elle se charge de l'échange international de publications et des prêts de bibliothèque à bibliothèque. De même, elle exécute l'échange des doubles à l'intérieur du pays et prend une part active dans l'échange de doubles organisé par l'UNESCO. Elle dirige le catalogage central, tient à jour le catalogue des revues et livres étrangers accessibles en Hongrie, et publie le répertoire de livres étrangers acquis par les diverses bibliothèques hongroises.

Dans le domaine de la bibliotechnie, ses tâches ont également un caractère national. On mentionnera les principales: théorie et méthodologie de la bibliotechnie, organisation de cours extra-scolaires d'instruction pour bibliothécaires et de cours de perfectionnement; entretien des charges d'une bibliothèque scientifique spécialisée dans les questions de bibliotechnie.

Ses devoirs variés où les charges de bibliotechnie générale s'entremêlent avec celles, plus spéciales, d'une bibliothèque nationale; la Bibliothèque pour les exécuter, est divisée en cinq départements, à savoir: collection moderne générale, collections modernes spécialisées, collections historiques, services bibliothécaires, centre de bibliotechnie et de méthodologie. La Bibliothèque est dirigée par un bibliothécaire en chef et deux bibliothécaires adjoints. La charge de la direction des divers départements revient aux chefs de département.

Les organes exécutifs de direction sont le bureau administratif et l'économat. En plus des sections déjà mentionnées, la Bibliothèque comprend des ateliers de reliure, de conservation et de ronéotypie, ainsi que des laboratoires photographiques et pour microfilms.

Problèmes de placement

Depuis sa fondation, la Bibliothèque s'est considérablement développée. Au cours de ses cinquante premières années d'existence, ses réserves se sont décuplées; aujurd'hui, plus de 150 ans après sa fondation, en ce qui concerne seulement les livres, elle en possède cent fois plus qu'en 1802. La Bibliothèque ne profite pas seulement du système de dépôt légal. Elle bénéficie également de donations, d'héritages et augmente naturellement ses réserves par la voie des achats et des échanges. L'augmentation annuelle atteint, pour les livres uniquement, 50 000 volumes; ajoutons encore les revues équivalant à plus de 4000 volumes, puis un grand nombre de manuscrits, éditions musicales, cartes géographiques, affiches, brochures diverses, disques, etc.

La réserve de la Bibliothèque se composait à la fin de l'année 1963 des effectifs suivants:

livres	1 600 558
revues et périodiques	172 546
manuscrits	362 048
éditions musicales	66 130
cartes	82 278
brochures	1 970 976
documentation filmographique	20 923
divers	204 170
au total:	4 479 629 *unités*

S'il ne s'agissait que de loger cette énorme quantité, cela présenterait déjà de considérables difficultés. (L'accroissement continuel des réserves ne peut, évidemment, qu'aggraver le problème.) Mais la Bibliothèque n'est pas simplement un lieu de réserve. Elle ne doit pas seulement conserver et augmenter ses réserves, elle doit encore les traiter scientifiquement et, en vue de servir à la formation culturelle des masses, elle doit les mettre à la disposition des chercheurs comme du grand public. Tout cela exige non seulement des salles de dépôts, mais aussi un nombre suffisant de salles de travail, puis des salles de lecture bien équipées qui permettent de travailler dans une ambiance favorable de calme et de confort.

Depuis 1847, la Bibliothèque occupe sa place actuelle, le bâtiment du Musée National dû à l'architecte Mihály Pollack (1773–1855), où elle cohabite avec le Musée d'Histoire et le Musée d'Histoire Naturelle. Une partie de ses services doivent donc fonctionner en dehors du bâtiment central. On comprendra aisément par ces faits exposés que le manque de place était déjà cause de graves inquiétudes à la fin du siècle dernier. Les plans de construction d'un nouveau bâtiment pour la bibliothèque furent ébauchés à la veille de la guerre de 1914–1918. Mais la guerre devait en empêcher l'exécution. La situation resta, malheureusement, la même pendant l'entre-

deux-guerre. A la fin de la deuxième guerre mondiale, le manque de place devenait catastrophique. Non seulement les réserves avaient considérablement augmenté, mais la Bibliothèque se voyait astreinte à de nouvelles charges. L'élargissement de l'organisation de la Bibliothèque et l'augmentation du personnel allaient de pair avec ses développements.

Ces dernières années, la gravité du problème n'a fait que s'accentuer. C'est non seulement la possibilité de toute évolution ultérieure qui est mise en question, mais le stockage du matériel actuellement existant est impossible dans les conditions données.

La situation n'est guère plus favorable en ce qui concerne les salles de lecture. La Bibliothèque ne dispose actuellement que d'une salle de lecture générale de 88 places, d'une salle de périodiques de 39 places et d'une salle de travail scientifique avec 26 places. Ajoutons-y les 8 places de la salle de travail commune aux départements des manuscrits et des incunables, les 3 places de la salle des cartes, et les 4 de la salle de lecture des brochures. Une place est également réservée aux lecteurs de microfilms. Les sections spécialisées d'histoire du théâtre et d'éditions musicales disposent chacune de 8 places.

La Bibliothèque peut donc accueillir un total de 185 personnes dans ses salles dispersées dans trois bâtiments différents.

Pour suffire à ses charges de services bibliothécaires, la Bibliothèque devrait disposer, selon des calculs minutieux, d'un minimum de 500 places.

L'ancien Palais Royal comme future résidence

Après la guerre, il fallut enfin faire face, et sans retard, aux problèmes posés par l'insuffisance manifeste des salles de lecture et des magasins à livres de la Bibliothèque.

L'ancien Palais Royal sis sur la Colline du Château qui domine la rive droite du Danube, a subi pendant la guerre des ravages considérables. De l'édifice, complètement incendié et ruiné, il ne restait que le système des murailles extérieures.

Les problèmes de la reconstruction et de l'utilisation de ce monument représentatif situé sur un lieu historique sont restés longtemps sans solution. Ce ne fut que vers la fin de l'année 1958 que le gouvernement, en décidant la reconstruction du groupe de bâtiments pour y installer des institutions culturelles, envisagea l'idée de transférer la Bibliothèque Nationale dans l'ancien Palais Royal. Il s'ensuivit une analyse détaillée de la question, dans les cadres de laquelle on devait discuter longuement des plans fonctionnels et techniques. En conclusion, une décision gouvernementale datant de la fin de l'année 1959 opta définitivement pour la reconstruction du lieu, afin d'y créer un centre culturel, et la même décision assigne le Palais Royal comme future résidence de la Bibliothèque Nationale, de la Galerie Nationale, du Musée d'Histoire Contemporaine et du Musée Historique de Budapest.

La Bibliothèque sera installée dans l'aile ouest du Palais, qui se situe sur le versant ouest de la Colline du Château et ne donnera donc pas sur le Danube, mais sur les collines de Buda.

Le bâtiment a une longueur de 110 mètres et une largeur de 45 mètres. Une galerie principale et deux patios s'y trouvent renfermés. Les pavillons extérieurs donnant, d'une part, sur le jardin et de l'autre, sur la cour intérieure du Palais sont reliés à la galerie principale par des couloirs intérieurs qui encadrent les patios. L'entrée principale donne sur la Cour des Lions, l'ancienne cour d'honneur du Palais. Au-dessus du rez-de-chaussée, ou plutôt du niveau de l'entrée principale, il y a deux étages complets et un

troisième étage partiel; en profondeur, le bâtiment se répartit en quatre étages de sous-sols: un total de 8 étages. Comme tout bâtiment implanté sur un terrain en pente, le bâtiment de la Bibliothèque est caractérisé par une différence de niveau considérable entre la façade principale (côté cour du Palais) et la façade postérieure (côté ouest), à l'avantage de cette dernière. Au côté ouest même le niveau des sous-sols est à une hauteur considérable et l'entrée principale et le rez-de-chaussée se situent, vus de l'ouest, au cinquième étage.

L'élaboration des plans

Aussitôt après la publication du décret gouvernemental, l'élaboration des plans a été entreprise sans délai. Cette tâche fut confiée à l'Entreprise des Bâtiments Civils. Pour assurer la prise en considération des points de vue fonctionnels et bibliotechniques au cours de l'élaboration des plans, un Groupe de Travail fut constitué sous l'égide de la Direction Générale de la Bibliothèque Nationale. Ses membres participent en tant qu'«experts adjoints» à l'élaboration des plans de reconstruction, d'installation et d'aménagement. En février 1962, les autorités gouvernementales compétentes ont approuvé les plans, résultant de la collaboration d'ingénieurs, d'architectes et de bibliothécaires; au mois de mars de la même année, furent entrepris les travaux de construction. Selon les projets, la reconstruction et l'installation du bloc ouest de l'ancien Palais Royal seront achevées au cours de la première moitié de 1968. La Bibliothèque sera alors définitivement transférée.

Lors de l'établissement des plans, on dut renoncer à certains projets qui eussent été réalisables pour un immeuble fonctionnel, alors qu'il s'agissait ici d'un monument classé à réaménager en Bibliothèque Nationale; le Palais Royal avait été construit en effet en fonction de préoccupations strictement représentatives, et il ne pouvait être question d'en modifier si peu que ce soit les tracés en tenant compte de certaines considérations bibliotechniques.

Mais le fait que l'édifice avait été presque entièrement détruit laissait en revanche toute liberté aux ingénieurs en ce qui concerne l'aménagement intérieur, ce qui leur permit d'appliquer ici les principes capitaux de l'architecture moderne concernant la construction des bibliothèques.

Au cours des travaux préparatifs, on dut résoudre de nombreux problèmes que n'eût même pas posés la construction d'un bâtiment neuf. L'entrée principale de la Bibliothèque donne, comme on l'a vu plus haut, sur la cour d'honneur de Palais. C'est la façade postérieure de l'immeuble assise sur les pentes occidentales de la Colline du Château, qui donne sur l'artère principale de la rive droite du Danube. De ce côté, primitivement, l'édifice ne comportait pas d'accès. Dans ces conditions, il était indispensable d'assurer de ce côté aussi un accès à la Bibliothèque. Les plans ont réussi à résoudre le problème en ouvrant une entrée dans l'angle nord-ouest du bâtiment. De là, trois ascenseurs rapides monteront par dix les lecteurs et le personnel de la Bibliothèque (ainsi que les visiteurs et le personnel des autres institutions installées dans l'édifice du Palais) au niveau de la cour d'honneur sur laquelle donnent les entrées principales des différentes institutions.

Un des graves problèmes imposés aux architectes était d'assurer, en accord avec les principes modernes de la construction des bibliothèques, la flexibilité interne, c'est-à-dire, d'assurer la possibilité de modifications internes suivant les besoins futurs, sans que cela nécessite une reconstruction nouvelle.

La solution architecturale de l'aménagement des salles de lecture répond avec succès à ces exigences. Par contre, la réalisation d'un autre principe moderne, à savoir d'assurer la possibilité de compléter ultérieurement le bâtiment par extension soit verticale, soit horizontale a été impossible, ce qui, s'agissant d'un monument dont les dispositions devaient être respectées, s'explique facilement. De toute façon, la nouvelle résidence de la Bibliothèque semble pouvoir faire face à l'augmentation des réserves au cours des 50 années à venir. Après, ou même entre-temps (si les dépôts étaient comblés plus vite que prévu), la Bibliothèque aura recours à une solution adoptée par d'autres bibliothèques nationales, à savoir l'emploi de dépôts extérieurs pour conserver les ouvrages peu consultés.

Réalisation des principes modernes et traditionnels

Étant donné les dispositions du nouveau bâtiment situé dans le bloc ouest du Palais, la structure intérieure de la Bibliothèque ne pourrait être que traditionnelle, c'est-à-dire, conforme à l'articulation classique du 19e siècle qui répartit la bibliothèque en trois unités distinctes, à savoir: magasins, salles de lecture et salles de services. Bien qu'adoptant cette structure classique et traditionnelle, architectes et ingénieurs se sont efforcés d'y laisser pénétrer toute solution moderne de construction et d'aménagement dont le bâtiment permet la réalisation. Un des principes fondamentaux de la bibliothèque moderne est de rétablir le contact direct entre le lecteur et le livre. Le lecteur ne doit pas avoir pour seul moyen d'accéder aux livres par l'intermédaire du catalogue; il faut lui laisser la possibilité de «bouquiner». Un autre principe moderne: la flexibilité, dont il a déjà été fait mention. Pour les plans des salles de lecture, ces principes purent être réalisés dans une large mesure.

Les plans des architectes témoignent du souci de juxtaposer les éléments liés entre eux soit organiquement, soit fonctionnellement. En même temps, ils font valoir dans la succession des locaux l'ordre logique des processus habituels du fonctionnement d'une bibliothèque. Vu sous l'angle fonctionnel, l'espacement intérieur du bâtiment devait donc établir une correspondance de magasin à magasin, de salles de lecture à salle de lecture, c'est-à-dire, permettre qu'il soit créé un bloc-magasin homogène et un bloc uni pour les salles de lecture avec des moyens de circulation; que les locaux destinés au public puissent être inscrits dans un espace fermé et que l'accès confortable en soit assuré aux lecteurs; qu'on puisse accéder facilement aux magasins, que l'on vienne des salles de lecture ou des locaux de manutention.

Pour permettre la réalisation de ces exigences fonctionnelles, les plans architecturaux ont localisé les magasins dans la partie centrale du bâtiment, de façon que les niveaux inférieurs des deux tours de dépôts communiquent entre eux en dessous du point où se rejoignent l'accès principal et l'escalier. A ce bloc-magasin central viennent s'adjoindre, toujours en sous-sol, les magasins supplémentaires des pavillons est-ouest. Le bloc central est un bloc-magasin sans fenêtre, les magasins latéraux, situés dans la partie extérieure du bâtiment, jouissent d'un éclairage naturel.

Les deux tours-magasins n'occupent pas le centre du bâtiment dans toute sa hauteur. Elles ne montent que jusqu'au deuxième étage au-dessus du niveau de la cour d'honneur. Là, directement au-dessus d'elles, se situera le grand bloc des salles de lecture. Chacune des tours comporte 11 niveaux de 2 m 10 de hauteur. Au-dessous du bloc des

salles de lecture se trouvent les salles de lecture affectées aux collections particulières et les salles de manutention jouxtant les magasins.

La Direction et les services administratifs seront installés au niveau principal. Les deux premiers étages en sous-sol abriteront des locaux de manutention juxtaposés aux magasins et c'est là que s'installeront également les sections de bibliotechnie nationale. Les étages inférieurs seront occupés par les différents ateliers et laboratoires de la Bibliothèque.

Dans les tours, les étages différents sont reliés entre eux par des escaliers intérieurs, ascenseurs et monte-charges. En dehors des monte-charges, plusieurs monte-livres ainsi qu'un dispositif de circulation horizontale permettront de desservir efficacement les salles de lecture.

La surface de base des magasins totalisera quelque 15 000 mètres carrés. Plus de 100 kilomètres de rayonnages pourront y être installés, ce qui permettra ainsi à la Bibliothèque de résoudre, selon les prévisions, les problèmes de stockage pour les 50 prochaines années.

100 000 volumes en accès libre sur les rayonnages du bloc de lecture

C'est au milieu du bloc de lecture que se situera la salle des catalogues (catalogues par auteurs et catalogues raisonnés). Venant par l'entrée principale, le lecteur, après avoir traversé le hall, pourra accéder par ascenseur ou patenôtre, ou bien par l'escalier, à la salle des catalogues dans l'axe de laquelle se situeront la salle de lecture centrale, un système continu de sections spécialisées et la salle centrale de bibliographie. Une partie des salles de lecture aura un éclairage par toit vitré.

Les salles de lecture forment un espace uni, divisé seulement par des galeries parcourues de rayonnage d'accès libre. La répartition des espaces respectifs s'exécutera par des rayonnages amovibles, sans cloisons fixes. Par le fait que le regard peut embrasser l'ensemble de cet espace, cette solution permet d'obtenir une ambiance de spaciosité et de confort. Donnant quelque latitude à des changements éventuels dans le proportionnement, elle assure en même temps une certaine souplesse d'utilisation.

Dans l'ensemble du bloc de lecture, le lecteur aura à sa disposition 100 000 volumes en accès libre, groupés dans un ordre logique correspondant aux sujets traités.

Les salles de la grande zone de lecture (salle de lecture centrale, sections spécialisées, salle de bibliographie, cabinets de chercheurs, salle de lecture de microfilms, dactylographie, services de références, de multigraphie et de prêts de bibliothèque à bibliothèque) s'étendront, y compris les galeries, sur plus de 3500 mètres carrés et pourront accueillir simultanément 470 personnes. Dans les salles de lecture situées à l'étage des collections particulières (salle commune de lecture de manuscrits et d'archives, salle commune pour les sections spécialisées d'histoire du théâtre et de musique, salle de lecture des imprimés de petit format, cartographie), 70 places complémentaires attendront les lecteurs. La capacité de la Bibliothèque sera donc de 540 places. Au niveau supérieur, au-dessus de la grande zone de lecture, se trouveront: une grande salle de conférences; un hall d'exposition pour les nouveautés du Club du Livre et des Revues; lieux de détente, parloirs, fumoirs et buffets. C'est au-dessous du grand bloc de lecture, donc, à l'étage des collections particulières, que seront situées les salles d'expositions représentatives. Ces dernières seront directement accessibles depuis la galerie principale par l'escalier d'honneur, ainsi, leur visite ne dérangera aucunement le travail de la Bibliothèque.

Composition spatiale et installations mécaniques

A l'extérieur, les dispositions stylistiques de l'édifice sont prédéterminées. En ce qui concerne la façade extérieure de style baroque, ces dispositions seront respectées. L'expression architecturale de l'intérieur ainsi que les installations permettront, néanmoins, à la Bibliothèque de répondre avec exactitude aux exigences modernes. La distribution des espaces et l'aménagement intérieur ont été conçus conformément aux derniers résultats des recherches scientifiques et des récentes expériences pratiques. Non seulement les éléments préfabriqués, en bois, en verre, en métal, très pratiques, mais la spaciosité, la clarté, le proportionnement aéré des équipements et du mobilier, les couleurs gaies, l'ambiance agréable ont aussi un rôle fonctionnel dans la mesure où ils contribuent à créer une atmosphère favorable au travail et ajoutent à l'attrait de la bibliothèque. L'emploi des techniques modernes et de nouveaux matériaux rendra plus efficace les services bibliothécaires, tout en faisant de la bibliothèque un symbole de l'évolution sociale. Dans l'élaboration des plans d'installation mécanique, les derniers résultats scientifiques, les dernières expériences hongroises et étrangères ont été retenus. Tenant compte des facteurs d'éclairage naturel, l'attention des architectes devait être attirée avec insistance sur les problèmes posés par l'éclairage artificiel, d'autant plus que les salles de la Bibliothèque accueilleront les lecteurs jusqu'à des heures tardives. Pour résoudre le problème, les spécialistes de l'éclairage ont adopté un dispositif d'éclairage moderne et efficace: des tubes fluorescents assureront aux salles de lecture, aux cabinets et bureaux de travail un éclairage artificiel général d'une intensité de 350 à 600 lux environ.

Pour ce qui est du chauffage, la Bibliothèque sera branchée au réseau du chauffage central urbain. Certains locaux de la Bibliothèque, comme les magasins sans fenêtres et les salles de lecture, seront équipés de systèmes de conditionnement d'air et de ventilation. Le plan adopté permettra l'emploi de monte-charges et de chariots à livres de circulation verticale et horizontale. Chaque étage de magasin sera relié aux salles de lecture par des télégraphes Siemens–Telex, et le lecteur sera aussi avisé de l'arrivée de l'ouvrage demandé par signalisation lumineuse. On voit donc que tous les équipements mécaniques indispensables au fonctionnement efficace d'une bibliothèque moderne figurent ici. Pour protéger les stocks précieux, la Bibliothèque sera équipée d'avertisseurs automatiques d'incendie et d'effraction.

Les plans architecturaux et bibliotechniques témoignent d'un souci constant d'assurer à la Bibliothèque tous les moyens nécessaires à un fonctionnement efficace et en même temps économique. On ne pouvait toutefois envisager le problème uniquement sous l'angle fonctionnel. Le bâtiment de la Bibliothèque Nationale est sans doute un bâtiment fonctionnel. Mais, de là à le concevoir uniquement en tant que fonctionnel, sans tenir compte des exigences esthétiques, aurait menacé l'essence même de la Bibliothèque qui doit témoigner jusque dans son expression esthétique de sa signification dans la vie culturelle de la nation. Elle doit en témoigner d'autant plus qu'elle se trouvera située sur un des endroits les plus pittoresques de la capitale. C'est là que se dressait jadis le palais du grand monarque humaniste, Mathias Corvin, c'est dans ce palais que furent conservés les célèbres manuscrits de la Bibliotheca Corviniana. Le lieu choisi pour la Bibliothèque Nationale est en parfaite conformité avec la tâche historique qu'elle a choisi d'assumer: servir la culture d'un peuple entier.

ENSEIGNEMENT

LÁSZLÓ HOLICS

Une nouvelle méthode audio-visuelle

Devant un public composé de spécialistes hongrois et étrangers, l'École d'application «Apáczai Csere János», de l'Université Loránd Eötvös de Budapest, a présenté, le 4 août 1965, un studio de T.V. à chaîne fermée de création récente, qui marque une nouvelle étape importante dans l'application d'une méthode audio-visuelle à la formation des enseignants. Cette manifestation, comprenant une conférence suivie d'une discussion, s'est déroulée dans le cadre d'un colloque international de l'Unesco ayant pour thème: «Les moyens audio-visuels au service de l'éducation pour la compréhenson internationale». L'école d'application «Apáczai Csere János» est une des écoles de Hongrie bénéficiant de l'appui de l'Unesco qui lui a en partie fourni les équipements, appareils et instruments nécessaires à l'installation de son studio.

Le directeur de ce studio — qui est également l'auteur de l'étude qu'on va lire — est professeur de mathématiques et de physique dans cette école.

*

Afin de pouvoir évaluer l'importance du studio de T.V. à chaîne fermée installé dans l'école d'application «Apáczai Csere János» de Budapest, il convient tout d'abord d'exposer dans ses grandes lignes l'état présent de la formation des professeurs en Hongrie et les problèmes qu'elle implique, problèmes auxquels précisément nous croyons pouvoir apporter une solution par la mise en service de la nouvelle installation.

Dans les universités hongroises, la formation proprement dite des pédagogues commence dès la deuxième année et se poursuit jusqu'à la fin des cinq années d'études. En effet, à partir de la deuxième année et parallèlement à l'étude des disciplines qu'ils ont choisies, les étudiants suivent des cours de pédagogie afin de s'initier le plus tôt possible aux problèmes spécifiques que pose leur futur travail et de se préparer par des études régulières et approfondies à leur vocation.

En vue d'assimiler au mieux les cours théoriques, les étudiants sont de plus astreints à participer à un certain nombre de travaux pratiques qui les placent d'emblée dans les situations authentiques de la pratique scolaire et leur permet de confronter les théories et la pratique.

Nous allons ici passer rapidement en revue les études que font nos candidats pédagogues et tâcher de déterminer dans quelle mesure la pratique traditionnelle correspond aux

exigences modernes de l'enseignement par des méthodes audio-visuelles.

Au cours de leurs cinq années d'études, les étudiants, quelle que soit leur spécialité, doivent suivre les cours pédagogiques suivants:

1re année: cours spéciaux correspondant aux disciplines choisies, ordinairement deux,

2e année: psychologie de l'évolution, psychologie de l'éducation,

3e année: pédagogie (didactique et théorie de l'éducation),

4e année: méthodologie des diverses disciplines (pédagogie propre à chacune des matières enseignées).

5e année: stage pratique, travaux pratiques de pédagogie et de méthodologie.

Les étudiants passent presque toute la durée de leur cinquième année d'études en stage dans des écoles dites «écoles de base», appartenant à l'Université. Là, ils assistent aux cours, analysent les leçons faites par les directeurs de stage, enfin, en faisant eux-mêmes des cours aux élèves de l'école, ils complètent par la pratique leur formation professionnelle. (C'est pendant cette période qu'ils se familiarisent aussi avec les mouvements de jeunesse, la gestion et l'administration des écoles, ainsi qu'avec les activités et travaux extra-scolaires.)

Au point de vue du rôle du studio de T.V. à chaîne fermée, on établira dans ce qui suit une certaine distinction entre les quatre premières années, consacrées principalement à la théorie, et la dernière année, essentiellement pratique. Voyons d'abord la première période, allant de la deuxième jusqu'à la fin de la quatrième année.

Les cours inscrits dans le programme (psychologie de l'évolution, psychologie générale, histoire de la pédagogie, didactique, etc.) ont lieu dans le bâtiment de l'Université, suivant l'emploi du temps hebdomadaire prévu et dans les salles correspondant au plan d'études. Ici, les étudiants ne sont que des auditeurs passifs. Les conférences sont illustrées tout au plus par des dates, des schémas, des graphiques, auxquels viennent s'ajouter les textes proposés et obligatoires qui constituent une forme entièrement abstraite de l'illustration. Ainsi, quelque intéressants que soient les exposés, ils ne peuvent apporter autant de nouveauté que des cours composés selon les méthodes visuelles directes les plus récentes. Faute d'une illustration appropriée, la compréhension et l'assimilation sont loin d'atteindre le niveau requis, et l'enseignement des disciplines choisies, qui implique l'utilisation de diapositives et films, de modèles, laboratoires de langues, appareils etc., surpasse de loin l'enseignement des matières pédagogiques.

Sans doute est-il très difficile d'illustrer de manière vivante la théorie générale et certains principes de la pédagogie; cependant, les visites des étudiants en groupes, en tant que stagiaires dans les écoles d'application (six fois par an), peuvent constituer un certain complément aux études théoriques.

Trois fois par semestre, les étudiants assistent par groupes de vingt à vingt-cinq à des cours dans les classes supérieures des écoles générales (élèves de 10 à 14 ans) et dans les classes de lycée (élèves de 14 à 18 ans), ce qui leur permet d'être les spectateurs directs de tout ce qui se passe dans une classe durant la leçon. Après la leçon, le professeur qui dirige les travaux pratiques à l'Université, le professeur de l'école d'application et les étudiants se réunissent pour discuter de leurs expériences, en général selon des points de vue déterminés à l'avance et qui sont en rapport avec la matière théorique que les étudiants sont en train d'étudier. Voilà à peu près à quoi se réduit la «méthode directe» dans les études pédagogiques.

Pendant la cinquième année, la formation

des futurs professeurs est essentiellement pratique. L'étudiant passe ses deux semestres aux côtés des professeurs dirigeant son stage à l'école d'application; il se prépare ainsi généralement pendant un semestre à l'enseignement de chacune de ses deux spécialités. Après avoir assisté régulièrement aux cours du professeur en question, avec les autres étudiants de son groupe (trois à six par semestre), participé aux discussions et analyses des leçons, le candidat est lui-même chargé de faire en moyenne 16 à 18 cours, ce qui lui permet de mettre en pratique les connaissances qu'il a acquises durant ses études. Au terme de la cinquième année, on donne aux étudiants des notes d'enseignement pratique.

C'est là, exposé dans ses grandes lignes, ce qu'il convient de savoir sur la méthode employée actuellement pour la formation des professeurs en Hongrie afin de pouvoir apprécier le rôle du studio de T.V. récemment installé. En effet, l'utilisation de ce studio, sans rien changer au système de base de la formation pédagogique, permet, au prix d'un minimum de modifications apportées à son organisation, de remédier aux fautes d'ordre qualitatif et quantitatif qui découlent de la méthode traditionnelle et d'éliminer les difficultés qui ne cessent de se présenter. Il suffit de passer en revue les principaux problèmes corrélatifs, mais néanmoins faciles à délimiter qui se présentent dans la formation des professeurs par la méthode traditionnelle, pour faire comprendre les motifs qui ont présidé à la création de la nouvelle installation, ainsi que les points de vue et les exigences qui ont exercé une influence décisive sur l'étude des projets du studio.

Quelles sont, en premier lieu, les difficultés croissantes rencontrées au cours des séances d'observation organisées selon la méthode traditionnelle (assistance aux cours dans les écoles d'application)?

1) *Caractère statique de l'observation*

Les exigences d'une formation moderne des futurs professeurs sont en contradiction avec les moyens d'observation traditionnels fournis par le système actuel des visites des étudiants dans les écoles. Étant donné le grand nombre des stagiaires dans la salle de classe, il n'est pas certain que tous les étudiants puissent voir les élèves et observer les différentes manifestations de leur comportement. Les étudiants, venus pour observer, ne voient la classe et son activité que d'un seul point de vue fixe. Ils ne peuvent ni s'approcher, ni s'éloigner, ni changer de place, ni discuter sur-le-champ des faits qu'ils observent, et le professeur qui dirige leur travail n'a pas le moyen d'attirer leur attention sur les faits importants. (Au cours des séances d'observation psychologiques, où leur principale tâche serait d'observer les enfants eux-mêmes, ils ne voient pas leurs visages et s'ils se placent face à la classe, ils gênent les élèves.)

2) *Problèmes d'organisation*

Les étudiants sont occupés suivant les horaires universitaires, tandis que l'école a son propre emploi du temps, ce qui impose à cette dernière un surcroît de tâches administratives et d'organisation dû en premier lieu à la nécessité de satisfaire aux exigences de l'horaire universitaire et aux désirs des étudiants. Il est par exemple presque impossible de faire en sorte que tous les groupes assistant en même temps aux cours faits dans 10 ou 15 classes différentes bénéficient des illustrations requises par les problèmes théoriques qui sont traités parallèlement pendant les cours universitaires.

3) *Manque d'objectivité dans les observations*

Le fait que les classes se trouvent envahies par 25 étudiants au moins (parfois davantage) constitue une circonstance gênante,

même lorsque la discipline est bonne. Or, les méthodes de l'observation supposent, entre autres, que les élèves ne soient pas distraits dans leur travail, sinon l'objectivité des données n'est plus assurée. Or, dans le cadre des séances d'observation traditionnelles, c'est précisément le contraire qui se produit.

4) *Le grand nombre des points de vue de l'observation*

Il résulte de la variété des points de vue présidant aux observations qu'un nombre important d'heures de classe doit être affecté aux «leçons-modèles», ce qui est un handicap sérieux pour la classe. Si l'on veut que tous les étudiants se livrent à toutes les observations prescrites, il faut prévoir — souvent au détriment du programme prévu — un nombre déterminé de leçons-modèles (nombre de groupes d'étudiants multiplié par le nombre des points de vue de l'observation). Faute de locaux, de temps et de personnel, il est parfaitement impossible d'assurer ainsi la possibilité d'illustrer par la pratique tous les cours théoriques suivis par les étudiants à l'université.

(Voici quelques-uns des points de vue de l'observation: évolution de l'attention des enfants pendant le cours, corrélation entre l'activité de l'élève et le caractère du professeur, changements dans la discipline, fluctuation de la fatigue et de l'intérêt, manière d'éveiller l'attention, etc.).

5) *Observation collective*

L'exiguïté des salles d'étude dans lesquelles doivent être réunis les élèves et les stagiaires est à l'origine d'une énorme détérioration qualitative de cette partie si importante de la formation pratique des enseignants que constituent les visites de classe. Lorsque les étudiants d'un groupe sont plus nombreux, il n'est pas certain que *chaque élève* puisse être observé, et encore moins que les activités qui se déroulent dans la classe ou dans une de ses parties puissent être toujours suivies par les étudiants.

6) *Classe, dimensions, nombre de classes*

La disposition et les dimensions des salles de classe de l'école d'application ne diffèrent pas de celles des autres écoles. Il a donc fallu résoudre le problème que constitue la présence de 60 ou 70 personnes dans des classes prévues pour 40 élèves et chercher un moyen de mettre fin au fréquent dérangement des classes, conséquence du nombre insuffisant de salles.

7) *Interruption des cours pratiques d'enseignement des étudiants de cinquième année*

Conformément au programme de la formation des futurs pédagogues, la classe est confiée pendant de longs mois aux étudiants de cinquième année. Ainsi, c'est en général à un stagiaire que le professeur chargé de faire des leçons-modèles aux étudiants des 2e, 3e et 4e années reprend la classe pour la durée de quelques heures. Cette interruption est doublement préjudiciable pour le stagiaire de 5e année. D'une part, il est interrompu dans son travail pédagogique, d'autre part il est inévitablement handicapé aux yeux des élèves en étant provisoirement relevé de sa fonction. Il faut donc tenter de diminuer le nombre de ces interruptions, ce que le système traditionnel des visites en petits groupes ne permet pratiquement pas de faire.

8) *Autres défauts spécifiques des traditionnelles visites de stagiaires*

L'attention des étudiants débutants n'est pas toujours répartie d'une manière satisfaisante. Souvent ils prennent des notes au hasard, sans fixer les passages intéressants et utiles pour les discussions ultérieures, parce qu'ils n'en soupçonnent pas encore l'importance. Leur attention n'est pas orientée.

Pendant le cours, aucun dialogue entre le directeur de stage et les étudiants n'est autorisé. Souvent, des indications importantes se perdent parce que le professeur ne peut se permettre d'attirer l'attention de l'étudiant sur tel ou tel détail du cours et il ne peut faire aucun commentaire à son adresse pendant le déroulement de la leçon.

Lors des discussions qui suivent le cours, on ne peut donc s'appuyer généralement que sur des observations enregistrées incidemment, sans qu'on ait la possibilité de reproduire les faits.

L'étudiant ne peut voir la classe que sous un seul angle: le sien au début du cours.

Les visites dépendant du lieu et du temps, il faut accorder les thèmes, les cours des professeurs et des dirigeants des travaux pratiques avec l'horaire de l'université, en ayant éventuellement à tenir compte d'autres exigences encore.

Seul un petit nombre d'étudiants peut visiter la même classe, et cela même au prix d'un très grand travail d'organisation et d'administration (chaises, vestiaires, salles de conférences, etc.).

La nécessité de compter avec un grand nombre de petits groupes d'étudiants visitant les classes complique la mise au point du programme universitaire des études pédagogiques et méthodologiques et de leurs illustrations pratiques. (En 1964, l'Université Eötvös a dû organiser 110 groupes de 25 membres chacun!)

Nouvelle installation destinée à faciliter la formation des enseignants

L'utilisation d'un certain nombre d'installations techniques dans les écoles permet de diminuer les difficultés inhérentes à la formation des enseignants et d'en améliorer le niveau. Telles sont par exemple la paroi de verre fréquemment employée, la diffusion par haut-parleur, l'enregistrement sur magnétophone, le filmage des cours, enfin notre studio de T.V. à chaîne fermée complété par une installation de télécinéma, que nous présentons ci-dessous.

Ce studio de T.V. à chaîne fermée est un des moyens les plus modernes de la formation des professeurs. Il permet de résoudre les tâches les plus compliquées qu'impose l'illustration par la pratique dans le domaine de la pédagogie et de la psychologie et promet d'être le plus riche en ressources en ce qui concerne les moyens audio-visuels. Le studio est équipé de caméras dites industrielles et d'installations complémentaires et il fonctionne à l'aide d'un nombre approprié de moniteurs. Sa mise au point a exigé une étude extrêmement soignée tant au point de vue de son aménagement technique qu'à celui du contenu et de la forme. Il fallait tenir compte des possibilités du bâtiment scolaire, des exigences techniques (les caméras) aussi bien que des exigences spécifiques de la formation des enseignants (observations pédagogiques et didactiques), des élèves de l'école et, bien entendu, de l'aménagement esthétique des salles.

La caméra est disposée à l'extérieur d'une salle à acoustique spéciale munie de 16 objectifs pouvant être camouflés et branchés à volonté sur la chaîne d'observation.

Aménagement architectural

Au dernier étage de notre école, deux salles contiguës ont été choisies, donnant sur la cour, par conséquent éloignées le plus possible des sources de bruit extérieures. Le mur de séparation a été abattu et sur les 18 mètres de longueur ainsi obtenus 2 mètres de chaque côté ont été supprimés. Le résultat fut une salle de classe de 14 mètres de

long — plus grande que celles couramment en usage — et possédant à chaque extrémité une cabine logée dans l'espace enlevé au volume de la salle. Sur cette longueur de 14 mètres trois niches ont été construites du côté du couloir, pouvant être complètement fermées et munies chacune d'une ouverture qui permet d'embrasser la salle du regard, du côté droit, dans toute sa longueur. De l'autre côté — vers la cour — une cabine a été installée, destinée à l'observation de la classe par la gauche. Les niches aménagées aux deux extrémités de la salle ont été divisées en deux niveaux et sur chaque niveau 5 ouvertures ont été aménagées, de 30×40 cm, permettant des prises de vue différentes (de devant, de derrière, de la hauteur des yeux et d'en haut). Une caméra a été en outre disposée derrière une ouverture pratiquée au centre du plafond et une autre au pied de l'estrade dans le but d'observer particulièrement les élèves assis aux premiers rangs. Les parois dans lesquelles on a percé les 16 ouvertures destinées à la caméra ont été peintes en noir pour ne pas gêner la vue.

Chaque emplacement de caméra est relié au centre par un canal, c'est-à-dire un câble incrusté dans le mur.

La salle, dite «classe-studio», de 14 mètres de long dont les murs sont pourvus d'un revêtement acoustique spécial, est le lieu de toutes les leçons-modèles. Seules les ouvertures des caméras en marche sont ouvertes, les autres étant camouflées par une tapisserie de la couleur même du mur. Le bureau du professeur est aménagé de manière à rendre possible n'importe quel cours.

Le studio possède actuellement 4 caméras fonctionnant en permanence et une caméra de réserve qui, toutes, peuvent être placées sur des supports mobiles téléguidés. La télécommande est réalisée depuis une table de commande qui assure également le déplacement horizontal et vertical, la netteté optique et électrique. La table est d'une construction extrêmement simple, une seule personne peut y effectuer le travail de quatre opérateurs. Tous les mouvements sont dirigés par un sorte de manche qui peut recevoir à la fois six commandes différentes.

La table de télécommande dessert plusieurs moniteurs semblables aux grands écrans des postes de T.V. qui se trouvent dans le commerce. Quatre caméras projettent en même temps leurs images sur quatre écrans de la salle. Les moniteurs ont été placés dans une salle située deux étages plus bas. La télécommande peut être réglée depuis le local central du studio ou depuis la salle où se trouve le public. L'opérateur (une seule personne) se trouve ainsi en contact direct avec le public.

Un télécinéma fait encore partie de l'installation. Il peut fixer une seule image choisie et la reproduire à volonté.

On a établi entre les salles une communication par téléphone et par microphone.

Avantages de l'installation pour la formation des enseignants

On peut mesurer les avantages de notre studio de T.V. en comparant ce dernier, d'une part, aux autres moyens audio-visuels et, d'autre part, au système traditionnel des visites de classe.

En confrontant la projection d'un film en tant que moyen pédagogique et utilisé à des fins d'illustration de cours théorique avec la présentation par la T.V. on voit ressortir tous les avantages économiques et qualitatifs de la T.V.: aucun besoin en matière première, pas de travail de laboratoire, pas de temps d'attente: le visionnement se fait au moment même où les choses se passent. (La préparation d'un film équivalent reviendrait à environ 250 000 forints et nécessite-

rait plus de neuf mois de travail jusqu'à la projection.) Ajoutons encore que cette solution dérange à peine les cours, qu'elle ne nécessite pas d'éclairage spécial et que ses installations et ses câbles se trouvent en dehors de la salle d'études. Elle est plus mobile que le film. Avec un montage approprié elle s'accommode non seulement de la salle de projection, mais aussi des particularités d'un cours donné, des points de vue spéciaux de l'observation. (Ainsi par exemple lors de l'observation psychologique, une caméra fixe dirigée sur un ou deux élèves, une autre sur l'ensemble de la classe, ainsi qu'une troisième dirigée sur l'entourage immédiat permet de suivre les fluctuations de l'attention des élèves pendant le cours. Avec les quatre moniteurs placés l'un à côté ou au-dessus de l'autre, le public peut voir par exemple le visage d'un élève en premier plan, ses plus proches voisins et enfin le professeur. Grâce à la caméra du plafond il est possible de suivre le déroulement d'un exercice écrit, à partir du brouillon jusqu'à la remise de la copie. Ainsi, le psychologue, le pédagogue, le spécialiste de la didactique de la discipline peuvent noter chaque phase du travail, sur quoi ils ne pourraient pas avoir d'informations directes par les autres méthodes.

Le public peut suivre la vie de la classe sur plusieurs images en même temps. Par là, on arrive à une observation vraiment complète. Non seulement le public n'est pas limité à un seul poste d'observation et peut se déplacer dans la salle, mais il voit la même chose à la fois de plusieurs points de vue, ce qui est parfaitement impossible lorsqu'il se trouve réellement dans la classe. Il en voit ainsi davantage que le professeur qui fait le cours, puisqu'il voit non seulement les élèves des deux côtés, la classe du côté de la chaire et du côté des bancs, mais il est à même de juxtaposer des détails éloignés dans l'espace.

Cette solution réunit tous les avantages (changements de plan et de perspectives) du film sans qu'il y ait mise en scène, découpage, corrections ultérieures. Les étudiants peuvent avoir des explications pendant le cours même—sans que le bruit des voix dérange les élèves de la classe — de sorte que leur attention est orientée par le professeur. Les impressions reçues sont si vivantes que l'expérience aura une valeur plus durable qu'avec n'importe quelle autre méthode. A la différence de la projection cinématographique, les étudiants ont ici la possibilité de discuter leurs problèmes avec le professeur avant la leçon-modèle, d'avoir des contacts directs avec les élèves. Le sujet ne perd pas son actualité.

Plusieurs salles et même plusieurs établissements peuvent bénéficier simultanément de la même émission. Le même cours peut éventuellement être commenté et analysé avec différents directeurs de travaux pratiques, par les étudiants des différentes années, selon des principes divers. Grâce à ce système, un cours-modèle est utilisé à fond, par contre le nombre de ces cours diminue, tout comme la surcharge de travail pour les professeurs et aussi le nombre des classes qui doivent «subir» les stagiaires. Tout compte fait, un seul cours en remplace vingt.

La diminution quantitative des cours destinés aux stagiaires permet un choix plus soigneux des thèmes, une meilleure adaptation à la matière des cours théoriques; de meilleurs professeurs peuvent être invités, les horaires universitaires et le programme des écoles mieux organisés, et enfin le nombre annuel des visites de stagiaires peut être augmenté sans surcharge notable. Tout ceci aboutit à une nette amélioration de la valeur des études théoriques par une illustration pratique appropriée et des contacts plus étroits avec la réalité.

Par l'emploi du télécinéma, le professeur

d'université peut commander directement le matériel par téléphone; les étudiants n'ont même pas à se déplacer dans les lycées (économie de temps). Avec cette méthode, le cours théorique fait à la faculté peut être illustré par l'image et le son des leçons-modèles enregistrées dans l'école d'application.

On peut faire un choix parmi les bandes filmées de télécinéma conservées dans les archives et assurer ainsi une constante amélioration de la présentation.

Le fait que les étudiants des premières années ne connaissent la pratique pédagogique que par l'intemédiaire du petit écran ne les prive pas de l'expérience irremplaçable qu'est une présence personnelle dans la classe, puisqu'au cours de la cinquième année, tous les jours et par groupes de deux ou trois, ils assisteront au cours du directeur de stage et d'un de leurs camarades, de sorte que le nombre de cours auxquels ils n'assistent que par l'intermédiaire de la T.V. est tout à fait négligeable. D'ailleurs, pendant les premières années, il suffit aux étudiants de recevoir uniquement les informations conditionnées par la caméra et la netteté de l'image, l'essentiel étant de toute façon conservé.

Grâce au studio de T.V. complété par le télécinéma, le candidat de la cinquième année entre en possession d'un moyen unique: pour la première fois dans l'histoire il est en mesure de revoir, immédiatement après le cours, ses gestes, sa façon d'enseigner, la réaction de la classe, etc.; il peut en faire une analyse minutieuse et dispose d'un moyen de contrôle. A la fin de l'année, il peut confronter son premier cours avec son dernier et juger de ses progrès.

Il devient possible de fixer les différents moments du processus de l'enseignement, constituant une unité didactique répartie sur plusieurs leçons et de présenter le tout en un seul jour (à l'occasion d'une seule visite de stagiaires), ce qui autrement ne pourrait se faire qu'en plusieurs semaines. Ainsi le futur enseignant n'assiste pas à un cours isolé (ce qui a, en fait, peu de valeur), mais au déroulement de tout un processus d'ensemble qui peut éventuellement être un processus d'éducation embrassant plusieurs années, ce qui est inconcevable avec des groupes d'étudiants importants.

Il y a aussi la possibilité d'observer en quelques heures, à travers le déroulement d'une série d'images mobiles et sonores, le développement progressif d'un élève ou d'un groupe d'élèves: les séquences débuteraient sur les bancs de la première année de l'école primaire et se poursuivraient jusqu'au baccalauréat.

Tout ceci permet de réaliser un des principes les plus importants de la pédagogie et de la didactique.

Résultats

L'installation du studio de T.V. à chaîne fermée a été achevée au mois d'août de 1965, c'est-à-dire au cours des vacances scolaires; aussi ne disposons-nous jusqu'à présent que des résultats des émissions et des séances d'observation expérimentales. Cependant, même ces premières émissions ont donné des résultats fort intéressants, tant du point de vue du fonctionnement de l'installation et des possibilités de disposition des caméras que de l'appréciation des méthodes d'observation.

Une des premières constatations a été la bonne réaction des élèves au studio de T.V.; c'est avec beaucoup de curiosité et d'intérêt qu'ils ont suivi les travaux d'installation dont ils ne cessaient de discuter les possibilités. A leur première entrée dans le studio, ils ont été fortement impressionnés par son aspect imposant, le revêtement acoustique moderne

et son éclairage aux tubes de néon; cependant, au bout de quinze jours, ils en avaient déjà pris l'habitude, d'autant plus que dès le début ils furent totalement absorbés par le cours et le travail. Ce n'est que sporadiquement qu'on a pu remarquer sur quelques élèves des instants d'inattention, que l'on peut attribuer au cours en «télé»; à aucun moment on ne les surprit en train de «jouer un rôle», pas plus qu'on ne découvrit sur eux les signes de crainte ou de trac. Comme on leur avait montré les caméras «camouflées» (elles le sont aussi les unes par rapport aux autres), il n'y avait plus de nouveautés pour eux, ils n'avaient plus à les découvrir et n'avaient pas le sentiment d'être «épiés» par des «yeux mystérieux». L'appareil de T.V. est familier aux enfants d'aujourd'hui. Ils le voient avec plaisir et sans en être aucunement troublés. Une partie des élèves quittant la classe à la fin du premier cours descendirent en grande hâte les deux étages pour aller regarder sur l'écran leurs camarades sortant de la classe.

Les élèves plus âgés et plus «au courant» suivent avec intérêt le travail de la nouvelle installation. (Plusieurs d'entre eux ont apporté leur concours par de menus travaux et en sont très fiers.)

Les spectateurs (stagiaires et professeurs) ont, jusqu'au bout de la leçon, suivi et observé la classe sur les quatre écrans. Au début, à cause du manque d'habitude, l'orientation semblait leur causer quelque difficulté, ce à quoi nous avons remédié par un meilleur cadrage des images. On peut établir, en règle générale, que celui qui voit un cours de ce genre pour la deuxième fois le voit mieux, celui qui le voit pour la troisième et surtout pour la quatrième fois peut l'assimiler à peu près complètement et suivra tout ce qui s'y passe jusqu'aux moindres détails. On a très bien pu juger de la joie des nouvelles découvertes: les visages au premier plan permettant d'observer le jeu de la physionomie, la possibilité de voir la classe comme les élèves ou comme le professeur la voient. Pendant l'observation d'un cours de russe à l'école primaire, les gentils visages des élèves tantôt absorbés et tendus par l'effort, tantôt rieurs, une ambiance de plus en plus chaleureuse ont fait la conquête des spectateurs qui ne pouvaient se retenir de commenter ce qu'ils voyaient. L'image, avec les réactions affectives qu'elle déclenchait, donnait la sensation de l'expérience vécue. Comme ils avaient pu suivre de très près la construction et l'évolution du cours, leurs critiques allaient plus au fond des choses.

Par leurs remarques et leurs conseils, les directeurs de stage ont prouvé qu'ils avaient immédiatement compris l'essentiel de la méthode. D'après leurs propres expériences, on peut conclure qu'ils se sentaient très à l'aise dans cette nouvelle ambiance à acoustique améliorée. Seuls, les professeurs qui, auparavant déjà, se trouvaient gênés par la présence des stagiaires se sentirent à nouveau incommodés. Par contre, dès la première semaine, plusieurs autres ont demandé à être inscrits dans les horaires d'essais des cours de T.V.

La méthode des leçons-modèles par la télévision en est encore à ses débuts. Il paraît probable que les étudiants doivent continuer à prendre des notes, malgré le travail d'analyse qu'ils font sous la direction de leur professeur tout en observant; c'est surtout à travers ces notes que les étudiants manifestent leurs opinions personnelles au cours de la discussion — d'une durée d'ailleurs plus brève qu'autrefois — succédant à la leçon. Dans certains cas, cette discussion paraît superflue; par exemple, quand la projection directe sert d'illustration à un thème ou à un principe théorique donné. Par contre, en sortant d'un cours consacré à l'illustration de problèmes didactiques, ou si l'on désire

amener les étudiants à mettre leurs connaissances au service de l'observation de situations réelles, il est indiqué de les réunir afin de les obliger à formuler leurs opinions.

Après avoir discuté certaines questions techniques et relevant spécialement de la formation des enseignants, plusieurs experts étrangers ont donné un avis très favorable sur les possibilités exceptionnelles inhérentes à la nouvelle installation. Ils ont accueilli très favorablement la création de notre studio, instrument d'essai pour les recherches pédagogiques et psychologiques de demain, moyen efficace destiné au rajeunissement et à l'amélioration des méthodes pour la formation des enseignants.

LAJOS NÉMETH

Les peintres visionnaires hongrois

Tel Antée, l'art hongrois est lié à la terre. Les envolées faciles, la recherche de la beauté pure lui sont inconnues. Le boulet tragique que traîne avec elle l'histoire hongroise, l'état de tension résultant de questions sociales jamais résolues, ont toujours interdit à l'artiste de ce pays de n'être qu'un artiste; le poète et le peintre hongrois devaient être aussi des tribuns, et quand ils écrivaient ou peignaient, ils formulaient un jugement. Peu de nations ont un sort aussi saturé de problèmes sociaux que la Hongrie, où l'art et la morale sont indissolublement liés. Les artistes ne pouvant échapper aux réalités de la situation sociale, le réalisme devint la tendance primordiale de l'art hongrois, jusque dans l'art d'avant-garde qui porte aussi en lui des germes du réalisme; les voies de Matisse et de Mondrian étaient impensables en Hongrie. Le constructivisme lui-même a ici la lourdeur de la danse de l'ours, et un drame profond se dissimule derrière les structures sévères en noir et blanc. L'art non figuratif, purement décoratif, compte à peine quelques représentants marquants. Entrave ou non — il est vain d'en discuter, mais c'est un fait indéniable que l'art hongrois a partie liée avec la réalité et que c'est là une de ses caractéristiques essentielles.

Cependant, il est plusieurs manières de transposer les grands problèmes éthiques sous forme de visions. C'est la raison pour laquelle, à côté du caractère réaliste fondamental de l'art hongrois, il y eut toujours, en même temps et comme par conséquence, des artistes pour transposer la réalité dans une sphère de surréalité, car certaines choses ne pouvaient se formuler qu'à travers l'émanation d'un univers absurde, au-delà de la logique. Cette surréalité s'est toujours rattachée par mille liens aux réalités hongroises. Le surréalisme et ses fantaisies ne pouvaient se concevoir dans l'art hongrois, et les artistes visionnaires furent toujours un peu les descendants des prophètes hantés par l'enfer.

La fusion de la vision et du jugement porté sur l'époque est le propre de l'attitude romantique. Car les grands visionnaires de l'art moderne sont tous les continuateurs de cette tendance qui plonge ses racines dans le romantisme, et il est logique que le romantique Goya, le «réaliste de l'extase», ait été le premier artiste entièrement moderne; c'est avec lui que, pour la première fois, l'ordre de la raison se heurte à l'abîme des instincts. L'art hongrois moderne, lui aussi, prend son point de départ dans le roman-

tisme, et quoiqu'en Hongrie ce dernier se confonde avec la peinture historique académique et avec le réalisme, c'est de lui qu'est issue la tendance de l'art hongrois à transformer le spectacle en vision.

Le premier peintre hongrois visionnaire, Tivadar Csontváry Kosztka, est bien, en effet, un artiste d'inspiration romantique. Son but en lui-même est romantique; il veut être tout et pas seulement peintre. L'art est pour lui un approfondissement des questions philosophiques et éthiques, le résultat de sa conception panthéiste du monde. Les pôles contradictoires de l'âme humaine se sont faits réalité artistique; le drame de l'homme qui a touché le fond de l'enfer, qui a lutté jusqu'aux limites de la raison, son combat intérieur et sa poursuite de la beauté composent son art. Il a commencé sa carrière par une étude rigoureuse des sciences naturelles, et il s'est toujours voulu naturaliste. Cependant, très vite, il a fait du spectacle objectif de la nature le reflet de sa vie intérieure perpétuellement tourmentée, tandis que les petites villes de Bosnie et d'Herzégovine, ou les monuments liés à l'histoire de la Hongrie devenaient sur ses toiles des projections de son imagination. Dans son tableau monumental représentant la Ṭatra, le paysage s'est changé en vision, il est devenu la lutte dramatique entre la vie en train de naître et la mort figée. Dans ses œuvres essentielles, le «Cèdre solitaire» et le «Pèlerinage aux cèdres», sa vision s'est élargie en un mythe. Il a puisé dans le système des symboles ancestraux de l'âme humaine, il a inventé, avec toute la spontanéité d'un créateur de mythes et de contes populaires, un système de signes destiné à traduire en images sa conception magique et panthéiste du monde. Il a conservé tout ce que l'art fidèle à la nature avait atteint dans l'interprétation picturale, il a transposé les choses de la sphère de la réalité dans le monde intemporel des mythes, où l'éternité est souveraine. Ce que l'on trouve dans ses œuvres maîtresses, c'est un subtil amalgame de symbolisme et de surréalisme, le jeu des lignes caractéristiques du «Jugendstil», la division des tons de l'impressionnisme, le côté décoratif du post-impressionnisme et le réalisme magique.

Csontváry a renié son époque, pygmée tout chargé de clinquant. Son univers à lui, c'était l'univers intemporel des mythes; les artistes qu'il estimait dignes de lui, c'étaient les auteurs inconnus des dessins boschimans trouvés sur la roche, les sculpteurs grecs classiques et Raphaël. Il pensait dans des perspectives historiques, et c'est la raison pour laquelle il n'a cessé de rêver de l'Orient, où il lui semblait que le passé grandiose était encore vierge et qu'il pourrait trouver l'Homme dans toute sa pureté. Une passion de prophète brûlait en lui, il rassemblait ses forces pour être capable, armé de la connaissance des secrets et des symboles ancestraux, de porter un jugement, d'instaurer l'ordre. C'est pour cela que lorsqu'il s'encensait lui-même comme un dieu, il se sentait plus qu'un simple peintre, il croyait à cette mission qui était en lui comme une idée fixe. Gulácsy, lui, ne répudia pas l'époque dans laquelle il vivait, mais il la fuyait parce qu'il en avait peur. Proche des préraphaélites anglais, comme eux il se sentait étranger dans le tourbillon du monde moderne, il rêvait du Moyen Age et du pur amour de Dante et de Béatrice. Cependant, il n'y avait pas en lui que la nostalgie pour le romantisme des villes italiennes du Moyen Age, il se fait le créateur d'une sorte de royaume du rêve, Naconxypan, que son imagination peuple de ses créatures, figures moitié-fées, moitié-hommes, qui vivent une mystérieuse vie dans de mystérieuses cités. Il peignit toute une série d'autoportraits en divers costumes, chevalier de l'Italie mé-

diévale, ou gentilhomme errant, cela pour tenter d'échapper au terrible prosaïsme de la réalité. Cette fuite, cette peur de la réalité l'acculèrent à la solitude morale, aux abîmes de la schizophrénie, et ce peintre qu'habitait l'horreur du monde et qui s'enfermait dans une attitude de repli sur soi, envoyait des messages de régions incertaines à la limite du rêve et de la réalité, et projetait ses visions intérieures dans des tableaux surréalistes semblables aux visions que procurent les vapeurs de l'opium. C'est avec Gulácsy que le surréalisme fait son apparition en Hongrie. Il n'est pas né de réflexions méthodologiques conscientes, ce n'est pas la projection dans l'art des enseignements de Freud, il a été engendré par les angoisses d'un artiste qui, l'âme déchirée, fuyait devant la vie. Avec Gulácsy, les limites entre la réalité et le rêve s'effacent, la raison et les troubles abîmes de l'âme s'unissent dans le bouillonnement de l'imagination. Csontváry et Gulácsy représentent les deux pôles de la surréalité et de la peinture visionnaire. Csontváry a franchi les limites de la peinture directe de la réalité, parce qu'il ne sentait la présence de la réalité vraie que dans le monde des mythes et des symboles; parce qu'armé de la connaissance des mythes ancestraux, il voulait prononcer un jugement sur cette époque de pygmées. Gulácsy s'est réfugié dans un monde de rêve, ses visions étaient celles du rêveur éveillé qui se crée une autre réalité, un monde féerique destiné à remplacer une réalité détestable; mais dans les tableaux de Gulácsy, l'épouvante perce à travers l'angoisse d'une âme déchirée dans ce monde qui fait penser à celui des préraphaélites.

Un monde qui devenait de plus en plus monstrueux, la guerre mondiale, l'établissement du fascisme en Hongrie, la défaite de la révolution, influencèrent les artistes dans une double direction, soit qu'ils aient fui la réalité, soit qu'ils aient voulu la dominer. Aussi y eut-il pendant cette période d'entre-deux-guerres des peintres hongrois qui tentèrent d'établir un ordre dans le monde de la fantaisie, à l'époque où régnaient en maître les forces les plus basses et le chaos. Chez des peintres comme József Egry, la soif de liberté, qui prenait des proportions panthéistes, sut atteindre une dimension cosmique jusque dans le monde des phénomènes naturels, et par-là même, dans leur art, le spectacle s'ennoblit en vision. A partir des miracles atmosphériques du Balaton, Egry a su dans ses tableaux élargir l'espace jusqu'à l'infini, la lumière prend un caractère architectonique, la force du soleil baigne toutes choses dans une sorte d'ivresse, évoquant un univers à la limpidité de cristal, tandis que les personnages qui luttent avec cet espace sans limites sont les produits de la mesure humaine et du sentiment d'un univers cosmique. Cependant, vision cosmique et sentiment magique de la nature réussissent encore à se fondre et à prendre forme dans le cadre d'une peinture fidèle à la nature.

Cette possibilité est désormais refusée au peintre qui débute au milieu des années trente, si désireux soit-il de se faire l'apôtre de l'harmonie pure, d'un ordre à dimensions cosmiques et d'une logique transparente; les premiers signes avant-coureurs de la deuxième guerre mondiale plus apocalyptiques que tout ce qu'on avait connu jusqu'alors, la crise des années quarante en Europe, étaient bien peu favorables à une telle attitude. L'ébranlement profond que connaissait au XX^{e} siècle le monde réel faisait s'éloigner la peinture de plus en plus de l'homme et de l'expression plastique des rapports humains. Picasso cherchait encore dans son «Couple», ce bloc soudé où deux êtres, dans leur cécité, en étaient réduits l'un à l'autre, la cohésion d'une époque antérieure, et il retrouvait l'harmonie humaine dans ses

arlequins aux mouvements délicats et dans leurs femmes rêveuses. Franz Marc, lui, ne voyait plus d'ordre et d'harmonie que dans le monde symbolique des animaux et dans le silence mythique des faons; le monde des hommes, entre les mains des expressionnistes, devenait diabolique, et dans son incohérence et sa sauvagerie la proie de la disharmonie. Avec la symbolique animale des tableaux de Picasso datant des années quarante, avec son chat qui se faufile sur le toit, et les chiens apocalyptiques de Tamayo, l'horreur atteint jusqu'au monde que ne hante pas l'homme; quant aux peintres apparentés à Paul Klee, en quête du visage secret de la nature, ils ne trouvent plus d'ordre que dans la vie inorganique. La peinture hongroise dut, elle aussi, affronter ce processus tragique et l'œuvre de l'un des artistes les plus marquants de la période de l'entre-deux-guerres, Lajos Vajda, montre comment il tenta d'y trouver une solution personnelle.

Vajda débuta en réalisant des montages photographiques doués d'une grande force dramatique et visant à une critique de la société. Ces montages avaient un caractère surréaliste, mais contrairement à ce que nous voyons chez les surréalistes, chez lui l'absurde, le rapprochement d'objets inattendus et porteurs de nouvelles significations, ne sont pas la conséquence de l'automatisme psychologique, ils ont un mobile social et tendent à mettre en lumière l'absurdité de la réalité.

Après ses montages surréalistes, Vajda voulut créer, en usant d'une méthode qu'il disait relever du «surréalisme constructif», un monde harmonieux, équilibré, clos sur lui-même, essayant ainsi d'opposer la force constructive de l'esprit humain à l'absurdité de la réalité. Il travaillait sur les bords du Danube dans une petite ville, au passé chargé d'histoire, Szentendre. C'est à partir de la transposition plastique des motifs populaires et culturels ancestraux, serbes et hongrois, du dessin d'un monde objectal évocateur d'un milieu et d'une forme de vie, ainsi qu'à partir de motifs caractéristiques empruntés aux maisons de Szentendre, qu'il élabora un univers artistique spécifique. Il conserva des procédés surréalistes, la possibilité de relations insolites entre les objets, et délivrant les objets situés dans le temps et dans l'espace, des relations temporelles et spatiales fournies par l'expérience directe, il en créa d'autres. Il organisait les objets évoquant une forme de vie et le passé vivant encore dans le présent, selon les lois du souvenir et un système d'associations. En effet, le système cristallin géométrique qui prévalait à cette époque dans sa conception, témoignait d'une intention constructive opposée à l'incohérence et à l'absurdité, tandis que l'interprétation des motifs sous l'angle de leur caractère suggestif était au fond un surréalisme lyrique. Vajda était alors en quête d'un équilibre entre la raison et le monde mystérieux qui se dissimule au tréfonds de l'âme.

Cependant, la force brutale des réalités hongroises devait avoir raison des efforts de Vajda et de la perfection géométrique opposée au chaos. Les œuvres à la pureté de cristal firent brusquement place au rire démoniaque des masques, et au monde infernal. Apparurent des figures hybrides, métamorphoses prophétiques de l'être humain en monstre, visions d'un cerveau malade, êtres sataniques, tels que les inventa le Moyen Age. Un pas de plus, et il s'aventurait plus loin encore dans l'enfer de cette réalité que connaissait l'Europe des années quarante, il osait regarder en face le monstre pour le vaincre. Ces œuvres-là sont des compositions en noir et blanc, des visions aux limites de l'art non figuratif. Oiseaux jamais vus battant des ailes, montagnes de squelettes, masses convulsives, de vampires. — «Il ne dessine plus,

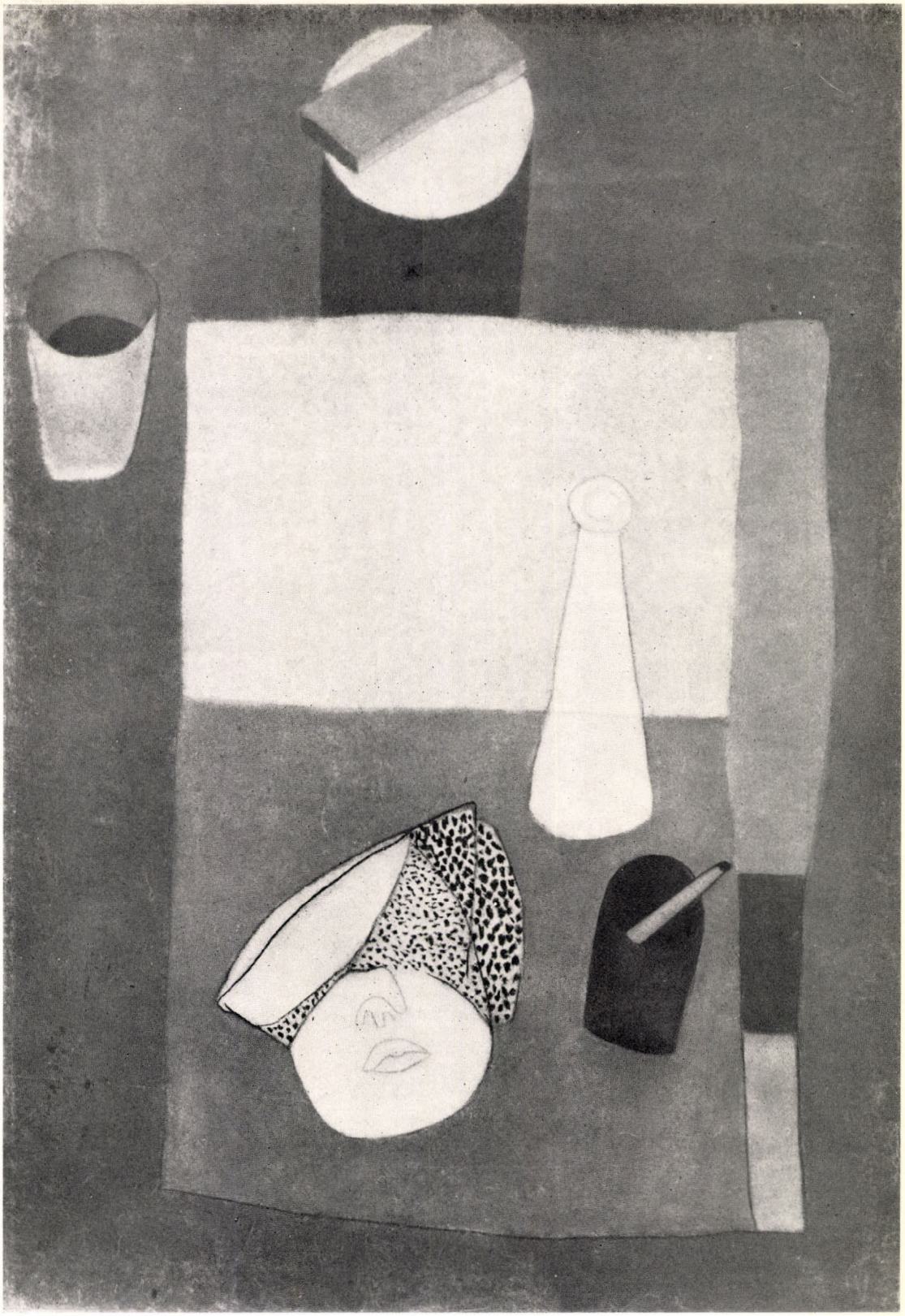
ne peint plus — écrivait fort justement son ami, Imre Ámos —, il inscrit sur une surface des signes, vie approchant de la fin, projetée sous forme d'hiéroglyphes. Ce qu'il a peint, ou plutôt dessiné ce dernier été, c'est quelque chose d'étrange, comme le diagramme d'une âme qui se meut sur quelque autre planète, ou sur un plan transcendental, un fouillis de lignes enchevêtrées et pourtant organisées en système, faisceaux filandreux, qui sont l'agencement d'une force intérieure constructive.» Une mort brutale empêcha Vajda de triompher dans sa lutte avec le diable. Ses visions sont parmi les plus dramatiques des années quarante. Ce n'est ni un monde de rêve, ni un jeu absurde, ni un simple automatisme psychologique, mais les messages d'un artiste visionnaire qui, de l'île de Patmos, aperçoit le cataclysme de l'humanité entraînée vers la mort.

Aussi bien est-ce dans la voie du surréalisme que la logique des choses entraîna Imre Ámos, l'ami de Vajda. Il était parti du post-impressionnisme, ses portraits au vibrant accent, ses natures mortes témoignaient de sa sensibilité de peintre. Mais au cours des années quarante, le drame de l'époque, l'angoisse des horreurs qui allaient venir et qu'il pressentait, ne pouvaient plus s'exprimer à l'aide des moyens traditionnels. Ámos suivit le chemin parcouru par Chagall. Ses souvenirs d'enfance, les symboles ancestraux du Bien et du Mal, les motifs du monde objectal destinés à suggérer l'horreur, passèrent sur ses toiles selons les lois du souvenir qui colore toutes choses sans être soumis aux contraintes du temps et de l'espace. Ce sont les œuvres de Vajda et d'Ámos qui représentent le surréalisme dans l'art hongrois entre les deux guerres; leurs visions sont nées du contact avec la triste réalité hongroise, et leurs œuvres sont une protestation en faveur de l'homme et de l'humain à l'époque de l'inhumanité.

Actuellement, les beaux-arts témoignent en Hongrie d'un certain nombre de tendances contradictoires. Le post-impressionnisme lyrique est représenté par des artistes de renom (Aurél Bernáth, László Bartha), comme le constructivisme sous son aspect spécifiquement hongrois (Jenő Barcsay, János Kmetty), les tendances non figuratives (Dezső Kornis) ou le réalisme à tendance plébéienne (l'école de Hódmezővásárhely). Mais la tendance, d'inspiration visionnaire, dont Csontváry, Gulácsy, Vajda furent les précurseurs, a également ses continuateurs. Les grandes questions de notre époque, l'alternative de la vie ou de la mort qui se posent à l'humanité de l'époque atomique, la constitution révolutionnaire d'une conception du monde conforme à la science, l'élargissement du cosmos, les secrets de la psychologie des profondeurs, l'éclatement des anciennes normes éthiques, un monde nouveau en gestation, voilà tout ce qui s'offre de nos jours à l'artiste. S'il n'entend pas se contenter d'être un simple reporter, mais veut, au contraire, approfondir la réalité, prendre position, établir un ordre même s'il n'est que partiel, il est nécessairement tenu d'accepter le combat. Et ce combat s'accompagne d'espoir et de découragement, ne peut échapper à l'intuition et à la vision. La réalité actuelle devait nécessairement engendrer un art visionnaire.

Cependant, de même que l'art de Vajda s'écartait de celui de ses prédécesseurs, les artistes contemporains ne peuvent continuer sans modification sur la lancée de leurs devanciers. La tendance visionnaire de l'art pictural hongrois actuel peut être illustrée par les noms de Endre Bálint, Lili Országh et Béla Kondor.

Endre Bálint est le continuateur du programme de Lajos Vajda, son ami de jeunesse. Vajda voulait appliquer à la peinture les principes de Bartók, et c'est pour cela



Lajos Vajda: Composition

Endre Bálint: Enterrement grotesque

qu'il s'efforça consciemment de donner une expression plastique aux motifs de l'art populaire. Comme lui, Endre Bálint fait des produits de la vieille industrie artisanale ainsi que de l'art du village hongrois une source d'enchaînements surréalistes. Son surréalisme a également fait siens beaucoup des principes de Chagall; le rêve et le souvenir, chez lui aussi, donnent lieu à des symboles, et c'est à partir d'eux que le tableau s'organise. Le cimetière, le silence des cimetières de village, les taciturnes cathédrales anglaises, les enseignes aux allures populaires, les vieilles clés, etc., sont autant de prétextes aux images de rêve, lourdes de mystères. Ailleurs, l'évocation plus sombre des graves questions de l'époque s'allie aux créations d'une humeur badine.

Lili Országh présente au départ des affinités avec Bálint, mais son évolution la rapproche plutôt de l'art non figuratif. On sent, chez elle aussi, la présence du motif surréaliste, mais elle rompt avec sa tendance à l'illustration. Chargé qu'il est d'émotions complexes jaillies au contact de la vie moderne, des cataclysmes sociaux et de la condition humaine, son surréalisme est d'un lyrisme tout particulier. Les éléments surréalistes apparaissent surtout dans le fait que, dans ses tableaux, il n'y a pas métamorphose artistique d'un spectacle naturel déterminé, mais la présence sublimée, sous forme de signe, de l'élément naturel en tant que motif évocateur d'atmosphère, et c'est ainsi que se concrétise l'ambiance qui unifie tous les éléments du tableau. Son chef-d'œuvre, le «Requiem en deux tableaux à la mémoire des hommes et des villes disparus», est une suite de panneaux étroits, plus hauts que larges, construits sur l'opposition des noirs et des blancs, l'artiste ayant recours à la technique de la monotypie à l'huile. Vue d'en haut, cette œuvre offre le spectacle d'arabesques noires, au rythme brisé, qui évoquent les silhouettes sublimées de villes en ruines. L'alternance des parties informes et de celles où se laisse deviner une forme, n'est pas seulement déterminée par la structure du tableau, elle est bel et bien la projection formelle d'une ambiance tragique. Sans avoir recours au système de symboles traditionnel ou à la solution des montages destinés à agir sur l'imagination par voie d'association, Lili Országh entend créer des formes qui, par delà les principes d'une peinture fidèle à la nature, suggèrent des symboles, soient capables de traduire un message.

L'œuvre picturale de Béla Kondor qui, même s'il ne se rattache à aucune école, est appelé à en fonder une, s'intègre encore au grand courant de l'art moderne. Kondor prend son bien partout où il le trouve, mais en marquant tout du sceau de sa personnalité. La symbolique médiévale, Jérôme Bosch, les icônes, Picasso ou le surréalisme sont les conditions premières de son art, aussi bien pour le fond que pour la forme, tout comme la poésie de Dante, Blake, Rimbaud, Apollinaire, ou la prose de Camus. Il est donc surtout attiré par les grands visionnaires, il fait lui-même naître des profondeurs de l'âme, et avec la même force spontanée et créatrice de symboles que ses grands prédécesseurs, monstres de l'apocalypse, aussi bien qu'êtres de chair et de sang, figures aériennes pourtant comme échappées de songes. La résurrection des vieux mythes, le monde mystérieux des machines, l'invention surréaliste de créatures hybrides, produits de la vie instinctive, la satire qui se dissimule sous un masque tragi-comique, ou le jeu de la création, participent également à la faculté de création des mythes. Mais le plus passionnant, c'est de voir comment l'extase visionnaire, l'éveil magique de créatures échappées du rêve s'allient chez cet artiste à une discipline

artistique sans égale, à une logique infaillible qui a la transparence du cristal. Ses visions tragiques sont intimement pénétrées d'humanisme grec et Renaissance, de la beauté et de la pureté qui se manifestent dans les beaux visages de femmes, et dans le mouvement nerveux des mains où se lisent une si grande profondeur de sentiments, et comme un hymne à l'œuvre créatrice de l'homme. Les mains et le visage humains, les relations humaines, prennent ici une signification nouvelle, ses créatures ont toutes connu l'enfer, mais ce sont des Orphées qui par leurs chants ont réussi à dompter les monstres, ou encore des Arlequins de Picasso qui seraient passés par l'enfer de Guernica et revenus, blessés peut-être, mais purifiés par le feu, pour revendiquer le destin des hommes, et leur puissance créatrice.

Endre Bálint, Lili Országh et Béla Kondor représentent chacun une tendance différente de l'art, mais ce qui les rapproche pourtant, c'est que tous poursuivent un but plus élevé que la simple évocation artistique de la réalité. Chez eux, le spectacle se fait vision, et ce sont l'intensité de cette vision ainsi que les efforts du peintre pour la matérialiser qui font la valeur de l'artiste. Leurs œuvres sont toutes vibrantes des grandes questions de notre époque, comme le furent celles de Csontváry ou de Vajda, ou celles encore des grands visionnaires de l'art européen.

BIBLIOGRAPHIE

Ámos, Imre (1907–1944) emlékkiállítás (Exposition commémorative Imre Ámos, [1907–1944]). Présentation de Lenke Bordács Haulisch. Budapest, 1958, Magyar Nemzeti Galéria (Galerie Nationale Hongroise). 28 p., 12 hors-texte.

Csontváry. Introduction de François Gachot. Budapest, 1945, Új Idők (Temps Nouveaux). 16 p., 33 hors-texte.

Csontváry, rétrospective. Bruxelles. Palais des Beaux-Arts. 7–25 déc. 1962. Intr. d'Éva Bodnár, Budapest, 1962, 14 p., 18 hors-texte.

Csontváry emlékkiállítás, 1963 (Exposition commémorative Csontváry. 1963). Présentation d'Éva Bodnár. Székesfehérvár, 1962, István Király Múzeum (Musée du Roi Étienne). 18 p., 18 hors-texte.

Kondor Béla kiállítása. Székesfehérvár, 1964 (Exposition de Béla Kondor. Székesfehérvár, 1964). István Király Múzeum (Musée du Roi Étienne). 12 p.

Körner, Éva: Magyar Művészet a két világháború között (L'Art Hongrois entre les deux guerres mondiales). Budapest, 1963, Gondolat — Képzőművészeti Alap (Édition commune de la Maison Gondolat et du Fonds des Beaux-Arts). 70 p.

Lyka, Károly: Festészetünk a két világháború között (Notre peinture entre les deux guerres mondiales). 1920–1940. Visszaemlékezések (Mémoires). Budapest, 1956, Képzőművészeti Alap (Fonds des Beaux-Arts). 106 p., 40 hors-texte.

A magyarországi művészet története. 2. kötet. Magyar művészet 1800–1945. (L'Histoire des Arts en Hongrie. 2. vol. Arts hongrois 1800–1945). Rédigé par Anna Zádor. 3e édition. Budapest, 1964, Képzőművészeti Alap (Fonds des Beaux-Arts). 510 p., 14 hors-texte.

Mándy, Stefánia: Vajda Lajos (1908–1941). Budapest, 1964, Képzőművészeti Alap (Fonds des Beaux-Arts). 32 p., 27 hors-texte.

Németh, Lajos: Csontváry Tivadar. Budapest, 1964, Képzőművészeti Alap (Fonds des Beaux-Arts). 198 p., 24 hors-texte.

Németh, Lajos: Csontváry. Trad. par János Győry. Budapest, 1964, Éditions Corvina. 127 p., 60 hors-texte. (En français.)

Németh, Lajos: Csontváry. Budapest, 1964, Éditions Corvina. 115 p., 60 hors-texte. (En anglais.)

Németh, Lajos: Képzőművészet 1919-től napjainkig (Les Beaux-Arts de 1919 à nos jours). Budapest, 1960, Gondolat — Képzőművészeti Alap (Éditions Gondolat — Fonds des Beaux-Arts). 54 p.

Pertorini, Rezső: Adatok Csontváry Kosztka Tivadar festőművész patografiájához (Contribution à la pathographie du peintre Csontváry Kosztka). Budapest, 1962, Akadémiai Kiadó (Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie). 24 p.

Pogány, Ö. Gábor: Magyar festészet a XX. században (La Peinture hongroise au XX^{e} siècle). Budapest, 1959, Képzőművészeti Alap (Fonds des Beaux-Arts). 80 p., 40 hors-texte.

Pogány, Ö. Gábor: Hungarian Painting in the 20th Century. Budapest, 1960, Éditions Corvina. 96 p.

Pogány, Ö. Gábor: Die ungarische Malerei des 20. Jahrhunderts. Budapest, 1960, Éditions Corvina. 96 p.

Ybl, Ervin: Csontváry Tivadar kevéssé ismert festményei (Les Peintures peu connues de Tivadar Csontváry). Budapest, 1960, 16 p.

Ybl, Ervin: Csontváry Tivadar. Budapest, 1958, Képzőművészeti Alap (Fonds des Beaux-Arts). 12 p., 12 hors-texte.

Ybl, Ervin: Csontváry. Budapest, 1959, Éditions Corvina. 22 p., 12 hors-texte.

GÉZA PERNECZKY

Une année d'expositions

En faisant un tour d'horizon des tableaux les plus caractéristiques exposés au cours de l'année qui vient de s'écouler, nous pourrons être en mesure d'avoir une connaissance précise des problèmes de toute la peinture hongroise contemporaine.

Les problèmes actuels ont très souvent leur origine dans les années qui ont marqué le tournant de ce siècle. C'est la raison pour laquelle l'exposition était une action libératrice par l'explication qu'elle contenait: elle a éclairé tout le processus d'évolution de la peinture hongroise au cours des dernières décennies. Les organisateurs de l'exposition l'ont rattachée au courant d'expositions qui se manifeste dans toute l'Europe et qui marque une sorte de renaissance de l'art longtemps méprisé de la «belle époque». Les années qui ont vu l'épanouissement de ce courant connu sous le nom de *Jugendstil*, d'«art nouveau» ou de style «sécession», ont été les dernières à marquer dans le domaine de l'art le triomphe d'une tendance unique allant de Paris–Munich–Vienne à Budapest, où elle s'épanouit aussitôt permettant également l'éclosion des tendances les plus extrêmes. Cette exposition, intelligemment conçue, n'entendait pas mettre l'accent sur les bizarreries de l'époque, mais elle a rendu sensibles les filiations qui existent avec la mystique de la nature caractéristique du style «sécession» à Munich, et qui, ainsi, prennent place parmi les idées préparant la voie à l'art moderne. Cette exposition était comme une revue de l'évasion dans la Nature ou dans l'Éros, et il n'y avait guère que Tivadar Csontváry pour trancher parmi tous ces chercheurs de mystique; il est, lui, parvenu a créer vraiment, à partir de ces immenses visions, nées du spectacle de la nature, un panthéisme qui s'insurgeait contre le terre-à-terre bourgeois qui l'entourait.

Cependant, au cours des années qui ont suivi la première guerre mondiale, la peinture qui cherchait son inspiration dans la nature, a perdu son attitude combative, et comme les préoccupations de la véritable avant-garde étaient bannies de la vie artistique, le post-impressionnisme qui versait lentement dans l'idylle, finit par régner seul. C'est de cette tendance à l'idylle qu'héritèrent les peintres des années quarante et cinquante, la plupart d'entre eux choisissant de s'en accommoder plutôt que de lutter contre elle. Béla Kondor faisait partie de ce petit nombre de peintres qui résistaient à cette tendance, entendant créer un style à la fois plus riche pour le fond, et plus abstrait.

L'exposition des œuvres de Kondor, organisée au Musée Ernst de Budapest, a compté parmi les événements les plus marquants des beaux-arts hongrois.*

Traditions d'avant-garde

Il ne faut pas oublier que, dès les années trente, il y eut des groupes d'artistes isolés qui s'appliquèrent à donner une image plus progressiste du monde. Un des pre-

* Concernant l'art de Béla Kondor voir pp. 225–226.

miers représentants des efforts du constructivisme en Hongrie, Jenő Barcsay, faisait également partie de ce groupe d'artistes, et au cours des dernières décennies, il fit de plus en plus autorité chez les jeunes. Lors de l'exposition organisée dans la salle Dürer, il a présenté une série de dessins qui constituent le noyau de son œuvre. Barcsay, qui continue l'esprit de l'école constructiviste européenne, a été, dans une période antérieure, le maître des structures élaborées sur des grilles carrées; sur ses dessins et ses peintures à l'huile, on voyait des masses lourdes, des groupes statiques et paisibles constitués par les contours de formes humaines et de maisons. Actuellement, on décèle chez lui aussi le style de ces dix dernières années, aux lignes plus organiques et plus libres à la fois. Nous avons pu voir dans cette exposition des dessins à la plume d'une belle envolée, des compositions qui évoquent certains paysages antérieurs et dans lesquels les lignes onduleuses forment un filet qui s'étend en tous sens, et où le calme statique a entièrement disparu. Sans doute y a-t-il quelque chose qui rapproche ce monde palpitant de Pollock; il ne s'agit là, bien entendu, que d'une parenté lointaine. En effet, dans les dessins de Barcsay on peut déceler aussi la passion de l'artiste constructiviste, à cela près que l'architectonique ne repose pas ici sur une grille carrée mais circulaire, comme une toile d'araignée. L'autre différence qui le sépare d'une façon fondamentale des tentatives héroïques de la peinture de gestes, est la tendresse, ce lyrisme fragile qui, loin de tous les troubles, mûrit ses fruits dans le silence de l'intimité. Barcsay continue d'être un représentant du rationalisme lyrique, mais dans le cadre d'une forme plus libre, d'un mode de pensée affiné. Du temps où il était étudiant des Beaux-Arts, Kondor comptait au nombre de ses élèves, et c'est certainement à Jenő Barcsay qu'il doit la sensibilité intellectuelle.

Les thèmes de Barcsay sont liés aux rues d'une petite ville baroque des bords du Danube, Szentendre, située non loin de Budapest. Si, au cours des dernières décennies, Barcsay a cherché entre les murs de la ville les variantes possibles de constructions, beaucoup d'entre ses amis ont éprouvé des émotions d'un autre genre parmi les formes bizarres d'une architecture baroque populaire et les icônes au vieil or des églises orthodoxes. Ces artistes qui travaillaient dans le silence et le recueillement, firent leur apparition, après 1945, dans les salles d'exposition de Budapest, groupés quelques années durant sous le nom d'«École d'Europe», essayant ainsi d'introduire les résultats de l'avant-garde. Depuis, plusieurs des membres de ce groupe ont disparu, et leur héritage artistique continue à vivre à la façon d'une rivière souterraine, reparaissant parfois pour disparaître à nouveau. Cependant, parmi les maîtres marquants de ce mouvement, Dezső Kornis vient précisément d'organiser une exposition de l'ensemble de son œuvre, au Musée de Székesfehérvár. Les tendances irrationalistes ont très profondément influencé l'activité de Kornis.

Dans cette rétrospective, une série de petits dessins représentent l'époque de l'École d'Europe; des monotypies où se voient les contours de têtes d'icônes ou de figures mystérieuses. Ce style qui ressuscite le trésor de formes baroques des villages, reflète fidèlement les buts que s'était fixés l'École d'Europe: introduire dans les beaux-arts le programme folklorique de Bartók. La majeure partie de cette exposition est consacrée aux dernières œuvres de Kornis, qui s'éloignent des motifs locaux pour s'approcher de la technique de la peinture à l'émail coulé goutte à goutte. C'est aux alentours de 1949–1950, que Kornis commença à met-

tre cette technique au point, lui assurant lyrisme et liberté; vers 1955, par contre, il créa des œuvres qui faisaient penser aux courants informels qui s'épanouissaient à cette époque. Cependant, lui aussi restait à l'écart de l'expressionnisme abstrait de Pollock. Ses œuvres sont des compositions fermées, elles ont un horizon et une ordonnance architectonique stratifiée.

Son art qui verse dans l'intimité de l'École d'Europe d'alors, sa manière réfléchie de composer, continuent d'être placés sous le signe de la calligraphie, et quoique les tableaux de Kornis soient, pour leur caractère extérieur, loin des compositions du Français Soulages, on y retrouve la double idée d'un ordre rationnel et d'un affranchissement transcendantal. Cette peinture continue à puiser sa couleur particulière dans la mystique d'une petite ville baroque de l'Europe orientale.

Mais il semble que les derniers tableaux de Kornis aient dépassé le stade de la calligraphie. Quelques tableaux de petit format de cette exposition nous amènent à une variante plus évoluée de l'informel, à une composition par structures. Dans ces œuvres, un seul motif, une tache de couleur épaisse conçue librement. Il est curieux de constater que ces petits tableaux nous reportent au surréalisme en tant que source d'illusion, qui caractérise les œuvres anciennes de Kornis. Elles suggèrent une vision et sont pleines de finesses esthétiques.

Réalisme stylisé

Les traditions nationales de la peinture ont été pendant longtemps liées à une facture romantique conforme au caractère de la province hongroise. Avec le temps, s'est formée toute une école de peinture, pénétrée de l'atmosphère lourde et étouffante qui caractérise le monde paysan de la Grande Plaine. Ces traditions furent conçues dans un style réaliste, mais durant les années de l'entre-deux guerres on y percevait déjà une stylisation qui allait dans le sens de l'expressivité. Cette école est toujours vivante et, avec des différences plus ou moins grandes, on en trouve des variantes dans tous les groupes d'artistes. A la base de la composition, il y a toujours une conception de caractère réaliste, mais aujourd'hui encore, la stylisation fait subir une profonde transformation à ces éléments de base, et des structures constructivistes ou le traitement rustique des surfaces dissimulent la carcasse réaliste du tableau.

La valeur de ce réalisme stylisé se trouve dans le contenu éthique des tableaux. Autour des années trente déjà, les œuvres des meilleurs représentants de cette école étaient fortement imprégnées de ces éléments, œuvres de ceux qui s'efforçaient de mettre l'accent sur l'humanisme dressé contre le fascisme. Le moralisme, de nos jours, se présente avec un tout autre contenu. Les peintres de la Grande Plaine peignent des œuvres sans romantisme et sans gesticulation véhémente, ils évoquent dans leurs compositions le calme et la paix joyeuse de l'existence. Ces tableaux ressuscitent souvent la raideur des icônes, se présentant de face sur le fond doré du ciel avec des figures de paysans bucoliques. Le centre de cette école, c'est la colonie d'artistes de Hódmezővásárhely, une ville de la Grande Plaine. C'est de là que proviennent les tableaux qu'un maître de cette ville, György Kohán, l'un des plus âgés de cette génération, a apportés à Budapest. Il a présenté, lors de l'exposition de ses œuvres, une série de toiles de dimensions impressionnantes. Sur les plus réussis de ses tableaux, on ne voyait que quelques formes, le mur d'une maison passé à la chaux ou un détail de clôture, mais des couches

épaisses et solennelles d'une peinture grasse couvraient ces grandes surfaces tranquilles. Le revêtement incandescent des couleurs plaquées en masses presque plastiques, faisait penser à une variante de tableaux non figuratifs. Mais sous la masse des couleurs, le schéma du paysage restait toujours intact, un peu comme sur les toiles de Nicolas de Staël.

De nos jours, ces traditions éthiques sont surtout représentées par János Orosz. Il fut le plus grand maître de cette manière raide qui exclut l'anecdote et qui fait penser à l'art des icônes, cela jusqu'à son voyage d'études en Italie. Au cours des deux années que dura son séjour en Italie, cette raideur hymnique s'est atténuée, et son attention est actuellement orientée vers deux domaines que nous pourrions appeler, en simplifiant quelque peu, le paradis et l'enfer. Il oppose la fournaise de la civilisation moderne et ses hommes brûlés à la vie bucolique riche en joies amoureuses et paisibles. Le titre même de cette série de tableaux souligne encore les contrastes: «Hommes brûlés» et «le Paradis perdu». Bien entendu, ce sont là aussi des compositions fortement figuratives, mais qui sont tout de même très loin des œuvres réalistes datant de quelques décennies. Il y a toujours eu dans l'art d'Orosz quelque chose de lourd qui sent son terroir, il aimait les factures épaisses et les couleurs grasses. Il travaillait ses tableaux comme un artisan du peuple fabrique ses meubles. Actuellement, cette lourdeur et ce goût de la matière ont pris une nouvelle signification. Orosz sculpte les contours de ses figures dans le bois et c'est ensuite qu'il travaille les surfaces en relief en y étalant la peinture. Le bois brûlé apparaît aussi parfois sous les couches de peinture, et c'est ainsi que les éléments hétérogènes de ses tableaux ne peuvent s'allier que par le moyen d'une force et d'une lourdeur brutales. Sous l'influence des effets de lumière italiens, ses coloris se sont éclaircis mais ses surfaces qui ressemblent à des sortes de déserts blancs, sont peut-être plus incandescentes et plus arides que les tonalités rouges et ors dont il usait autrefois.

Entre les mains de János Orosz, le réalisme stylisé s'est petit à petit transformé en quelque chose qui est presque son contraire. L'exposition où il présentait les résultats de son voyage donna l'impression d'études de structures de matière abstraites ayant pris des formes figuratives. Cette technique qui mêle les surfaces charbonnées du bois et l'aridité sableuse des couleurs pouvait également faire penser aux méthodes de travail de Tapies. Ne s'agit-il pas ici de relations trop lointaines? L'analogie avec l'informel espagnol n'a-t-elle pas quelque chose de forcé? Peut-être pas, si nous songeons que dans l'art de Tapies également un naturalisme brutalement cru a été lyriquement stylisé; Orosz a développé le style cru et naturaliste de la peinture de la Grande Plaine hongroise dans une direction plus abstraite et quoiqu'il soit arrivé à des résultats proches de ceux des Espagnols, c'est par une voie absolument personnelle et déterminée de l'intérieur.

Sculpture

En tête de la sculpture hongroise, viennent des représentants de la génération moyenne, et parmi eux, figurent deux maîtres importants qui ont chacun exposé leurs œuvres cette année. Ce sont Miklós Borsos et Tibor Vilt, qui représentent les deux pôles extrêmes de la sculpture hongroise actuelle; à côté d'eux, mentionnons aussi Lívia Gorka qui a présenté dans les salles d'exposition des céramiques qui, par leur valeur, peuvent être placées au rang de sculptures.

L'art de Miklós Borsos se rattache à la tradition latine de Maillol, au respect de l'ordre rationnel et à l'architectonique pure. Dans la sculpture hongroise, plus d'un maître reconnaît Maillol pour maître, Borsos appartient donc ainsi à la troisième génération, à celle des «petits-fils» et, d'après les marques extérieures de son style, il évoquerait pour nous le monde abstrait de Brancusi ou d'Arp plutôt que les nus de Maillol. Il vit et travaille sur les bords du Balaton, et il a organisé son exposition sur l'un des lieux les plus pittoresques du lac, dans le bâtiment de la vieille abbaye de la presqu'île de Tihany.

C'est à cette occasion que furent présentées au public ses œuvres des cinq dernières années, chacune étant comme un condensé des formes naturelles que prend ce paysage à la saveur toute méditerranéenne.

Borsos est sensible à l'atmosphère de ce paysage et, ainsi, on peut dire en somme qu'il porte toujours en lui le monde de l'impressionnisme. Si ses statues figurent quand même, encore que d'une façon très libre et infiniment simplifiée, des têtes, des poissons, des troncs d'hommes et d'animaux, cela montre tout simplement qu'il a connaissance du style plastique plus abstrait de notre époque, mais lui-même recourt comme à quelque chose de purement extérieur au langage plastique de Brancusi auquel il a été formé. Son matériau préféré est la pierre, qu'il travaille en maître. La forme polie qu'il donne à ses statues épouse souvent la forme naturelle des galets roulés par l'eau ou des pierres volcaniques, et c'est à travers les formes trouvées dans la nature qu'il approche la sculpture abstraite. Dans ce processus, ce ne sont ni la forme ni la pensée abstraites qui guident Borsos, mais bien la pierre elle-même à la nature ancestrale de laquelle il revient ainsi. Il voit dans un bloc de marbre ou de basalte des contours d'animaux aquatiques, les organes génitaux ou la profonde cavité d'une bouche de sirène, et la statue, une fois terminée, unit ainsi avec une polyvalence éclectique les éléments de la forme et de l'impression mythique.

Le monde mythologique de Borsos n'est pas plus profond que n'importe quel autre monde ou domaine d'impression, ce n'est qu'une sorte de mythe, une hallucination qui fait songer aux pièces pour piano de Debussy. C'est pourquoi la valeur de Borsos ne se mesure jamais aussi bien que sur le terrain de l'improvisation: il est l'artiste qui interprète en virtuose cette lourde matière qu'est la pierre. Nous pouvons à peine parler du fond théorique de ses œuvres, car il n'y en a pas. C'est un impressionniste, et tout ce qu'il crée est résonance de quelque chose, mais fondue dans son style à lui, toute imbibée de l'atmosphère du paysage balatonien. Rien n'illustre mieux cet art de Borsos né d'une atmosphère dont il est imprégné et qui imprègne à son tour son œuvre, que ses dessins à l'encre de Chine: ils fixent les jeux d'ombre et de lumière du paysage brumeux des bords de l'eau.

L'art de la céramiste Lívia Gorka est proche de la fantaisie de Borsos, à cela près qu'il plonge ses racines dans une époque plus reculée encore. Ses blocs d'argile rugueuse, travaillés à la main, qui ont été exposés au musée de Keszthely, n'évoquent pas seulement l'aube de l'humanité, mais bien la vie inorganique, fantasmagories volcaniques en somme de l'époque d'avant la biosphère. C'est tout un mythe de roches en fusion, fixé dans des formes asymétriques, aux nuances passées de la cendre. C'est par ces archétypes rationnels que les formes mythiques, rêves de lave, chers à Lívia Gorka rejoignent les œuvres de Borsos. Énorme matière mise en branle pour évoquer une sensibilité romantique, mais qui, tout en frôlant les rivages de l'irrationalisme, n'y aborde jamais. Dans

l'art de ces deux artistes, l'instinct décoratif reste toujours à une échelle rigoureusement humaine, et si l'enveloppe est parfois métaphysique, cette métaphysique n'est jamais qu'un moyen de stylisation.

Avec Tibor Vilt, par contre, le mythe et les forces irrationnelles prennent un caractère sérieux, voire effrayant. Il y a beaucoup de parenté entre son art et «la sculpture des nerfs» de Giacometti, ou les figures, évocatrices d'une catastrophe atomique, de G. Richier. Mais tandis que les deux grands sculpteurs européens représentent un monde monotone où les plus graves maladies congénitales de l'humanité contemporaine reparaissent sans cesse, Vilt met avec une sorte d'agilité grotesque de la variété dans ses sujets, et l'éventail de son inspiration est plus large. A l'exposition de Székesfehérvár, les figures de petite taille dominaient: Arlequins, êtres ligotés, centaures massacrés qui se suicident, ou encore formes humaines, rappelant des remparts faits de blocs cyclopéens entassés les uns sur les autres. Dans ce domaine, Vilt témoigne d'une sensibilité plastique incroyable. Il repousse audacieusement les formes plastiques qu'on attendrait, comme les sphères et les spirales, et à leur place il donne un sens stupéfiant à des matériaux de hasard. Il est capable de faire des sculptures à partir d'un os de cheval, du liège, du fil de fer, de morceaux de verre, mais dans ses œuvres en métal pur également les formes fondues alternent avec les copeaux de métal ou de bois. Il met tant de plaisir à se laisser aller, trouvant la valeur plastique d'un bouchon de liège ou d'un lacet de chaussure, et il y a joint, à une telle maîtrise technique, tant d'aisance dans ses œuvres, qu'on se demande si Vilt est vraiment conscient de ses propres exploits. La teneur de ses œuvres peut se déduire des sculptures énumérées, mais cependant il semble bien qu'un lent changement se fasse jour. Au début — entre 1940 et 1960 — ses œuvres étaient dominées par le mythe d'Arlequin, la dissolution tendre et lyrique de la dualité de la vie et de la mort. Ce lyrisme dansant devait s'assombrir avec les années, pour prendre une gravité monumentale. Actuellement, les visions de Vilt se traduisent en d'énormes blocs, et ses figures ont l'air d'avoir été extraites de dessous le poids des couches tectoniques. Une sorte de grandeur lyrique, héroïque émane de ces statues, mais on se demande parfois si c'est l'héroïsme humain qu'elles reflètent, et non pas plutôt le caractère monumental de forces anonymes. Vilt a, en réalité, renoué avec une tradition depuis longtemps interrompue de la sculpture hongroise. La période du romantisme au XIX^{e} siècle avait déjà connu une initiative de cet ordre: une petite série de figures dansant au rythme du «verbunkos» (danse des recrues), œuvre de Miklós Izsó. Il serait excessif de vouloir rapprocher ces statues des esquisses plastiques de Daumier, mais il ne fait aucun doute qu'elles sont nées d'un modèle de ce genre. Pendant plus de cinquante ans, aucun artiste en Hongrie n'a suivi cette tradition, mais on dirait que de nos jours redevenue vivante entre les mains de Vilt, elle pourrait suggérer des choses beaucoup plus importantes et beaucoup plus actuelles que ne saurait le faire un art décoratif et classicisant depuis plusieurs générations.

Le salon d'automne de 1965

Le 10^{e} salon des Beaux-Arts qui s'est tenu à la Galerie d'Art de Budapest, a donné une image de l'ensemble des beaux-arts hongrois. Plus de trois cents artistes ont pris part à cette exposition, et tous les genres y étaient représentés.

La critique a accueilli ce salon d'automne comme un pas en avant, important certes,

mais avec des réserves. Certaines œuvres témoignent d'une qualité incontestable, mais, prise dans son ensemble, cette exposition dénote en même temps ce mélange éclectique de tendances et de styles qui caractérisait ces dernières décennies, n'échappant pas ainsi à un certain académisme. De ce point de vue, l'article paru dans l'hebdomadaire littéraire «Élet és Irodalom» est très caractéristique, lorsqu'il voit les beaux-arts hongrois à un carrefour. L'auteur de l'article reconnaît évidemment la maîtrise que révèlent la grande majorité des œuvres exposées, mais dans la formation esthétique, fidèle aux traditions, il lui semble voir tout de même et en premier lieu une fuite devant les problèmes actuels. Il trouve inquiétant qu'en raison d'un esthétisme superficiel, la majorité des œuvres manquent d'un contenu intellectuellement plus complexe. Et c'est un fait que, dans l'ensemble, cette exposition est caractérisée par un mélange où se retrouvent le style post-impressionniste et un mode de représentation plus constructif et plus ferme, mais ce langage hybride peut difficilement produire des œuvres suggestives. Cependant, toute la critique est d'accord pour reconnaître que les premiers pas décisifs ont été faits vers une manière plus personnelle, les différents articles choisissant d'ailleurs les mêmes œuvres comme preuve de ce progrès.

Parmi les œuvres les plus saisissantes, il faut mentionner la figure de bronze du sculpteur József Somogyi, qui est destinée à célébrer le souvenir d'un mouvement agraire du début du siècle. La statue porte le nom de János Szántó Kovács, le chef de ce mouvement, mais l'œuvre elle-même a un sens symbolique, elle évoque, sous la forme d'une seule figure, le prolétariat agricole hongrois du passé. La statue n'appartient pas, au sens étroit du mot, à un courant d'avant-garde, mais pourtant ce qui en émane est bien une attitude d'avant-garde, un modèle d'une sincérité crue et une forte plastique expressive. Elle peut être un exemple de la façon dont on peut réaliser la synthèse à la fois d'une tradition nationale et d'un monde de valeurs plastiques universelles et caractéristiques de notre époque. Le modelé du corps sec et dressé avec souplesse, a quelque chose de nerveux, tandis que les formes de détail et le dessin de la tête ont une richesse toute romantique. Mais par le caractère grotesque des proportions, et la sécheresse des membres nus, la statue donne quand-même une impression plus froide d'intellectualisme. Le contenu symbolique dont l'œuvre est chargée pour celui qui la regarde, a en même temps quelque chose de mythique, le caractère fragile dans leur souplesse des figures de David en même temps que leur fermeté victorieuse. Si l'œuvre gagne en richesse au fur et à mesure qu'on la regarde, c'est précisément à l'économie apparente des moyens qu'elle le doit, devant elle nous sentons passer en nous quelque chose de ce passé historique, lourd de passions et de luttes, qui plonge ses racines dans la civilisation agricole de l'Europe orientale.

Les moyens plastiques de Jenő Kerényi ressemblent à ceux de József Somogyi. Sa statue pour la tombe de Csontváry est plus qu'un portrait. Lorsque, en généralisant, il triomphe des détails accidentels du concret, Kerényi traduit sa conception même de l'art. On sent que Kerényi a voulu modeler dans la statue de Csontváry le type de l'artiste hongrois, écartelé entre les pôles antagonistes d'un monde exigu et de grandes aspirations, et qui tente de s'arracher à cette tension. Rien ne prouve mieux le caractère suggestif de cette œuvre que le fait qu'en nous abandonnant au fil de cette pensée, nous parvenons également jusqu'à la compréhension des ressorts profonds de l'œuvre de Bartók.

Dans le domaine de la peinture, l'œuvre la plus marquante à cette exposition de la Galerie d'Art est due à Jenő Barcsay. Dès 1947, il avait un projet de mosaïque aux proportions monumentales, et c'est maintenant que ce projet a pu être présenté au public. Cette «musique» de Barcsay représente le plus grand effort du constructivisme hongrois.

La composition repose sur des groupes asymétriques de monumentales formes féminines, l'artiste n'ayant utilisé que des noirs et des blancs, et la riche gamme des gris dans la représentation des figures et du fond. Cette œuvre, d'une sévérité toute puritaine, est une création intellectuelle entièrement abstraite. Tout en étant composée d'éléments figuratifs, elle est d'inspiration beaucoup plus abstraite que la moyenne des œuvres non figuratives qui se rattachent souvent par leur signification à l'impressionnisme ou au naturalisme. De ces formes émane un rythme musical, elles sont unies par un ordre indissoluble, et cette harmonie sévère et raide des contours produit une sorte d'étrange fascination, cette distance qui sépare de nous ces formes féminines les situe comme dans un monde surnaturel auquel elles participent. Ces figures d'ombres apparaissent devant nous, comme des transfigurations mythologiques, présidant au destin des hommes et l'infléchissant.

A côté de cette grande composition, Barcsay a aussi présenté lors de cette exposition des peintures à l'huile de plus petit format. Ces œuvres d'un esprit moins graphique, avec leurs couleurs d'émail et leurs formes calligraphiées représentent un stade moins figuratif du constructivisme.

A l'occasion de cette exposition, Béla Czóbel, ce vieux maître hongrois vivant à Paris, est venu prendre l'air du pays. Czóbel passe ses étés en Hongrie, où il peut trouver les sujets qui conviennent à ses tableaux chargés de couleurs grasses et éclatantes. Czóbel, c'est le peintre de la joie de vivre, mais il l'exprime non à l'aide d'un art délayé, facile et parfumé, mais dans le style des natures mortes et des paysages post-impressionnistes, avec tout un flamboiement de couleurs qui ne sont qu'à lui. Ses tableaux à structure serrée, construits à partir de formes enchevêtrées, tirent leur force de suggestion d'un monde sensuel. De la même façon, les natures mortes d'Endre Domanovszky sont l'expression spontanée des forces vitales. Avec un traitement des surfaces dans l'esprit du tachisme, ces œuvres sont composées à partir de formes vibrantes expressives, et s'éloignent ainsi fortement des œuvres antérieures de l'artiste, grandes compositions figuratives par leurs sujets, avec des effets d'éclairage et des couleurs fortement romantiques.

Nous trouvons aussi à ce salon des tableaux de Kondor et, en outre, surtout dans le domaine graphique, des œuvres qui se rattachent à cette école essentiellement représentée par de jeunes artistes. Elles évoquent un monde de symboles mythiques où sont employés les moyens graphiques nuancés actuels, et à côté de morceaux de bravoure tant pour la technique raffinée et compliquée que pour le style, on pouvait noter quelques œuvres graphiques inspirées de l'art populaire, sorte de synthèse nouvelle du raffinement et de la simplicité. Je mentionnerai les noms de Gyula Feledy, János Pásztor, Dóra Maurer et Ádám Würtz.

Dans le domaine de la petite sculpture, les œuvres étaient très nombreuses mais, parmi elles, très peu tranchaient vraiment. Les bustes déjà connus de Tibor Vilt et de sa femme Erzsébet Schaár dépassaient largement la moyenne avec leur modelé plus abstrait et leur contenu psychologique.

L'Exposition nationale des Beaux-Arts renfermait trop d'œuvres pour que des groupes ou des personnalités d'artistes aient pu

marquer de leur sceau l'ensemble du Salon. Les Salons français sont à l'origine de ces expositions monstres et périodiques, mais il est à se demander s'ils ont jamais été en mesure d'élever le niveau des galeries où les amateurs trouvent leur bien. De nos jours, ce n'est pas seulement l'art moyen de tous les temps qui constitue une charge pour les expositions de cette envergure, mais aussi le fait que la couche des acheteurs de la bourgeoisie, soutien de ces expositions, a disparu. Des expositions qui présenteraient des œuvres choisies plus judicieusement, seraient mieux assurées de satisfaire les goûts et les aspirations culturelles élevées du public plus large qui la remplace. Les mécènes de notre époque ne s'intéressent d'ailleurs pas aux genres bourgeois traditionnels. Ils sont plus sensibles aux arts décoratifs, appliqués aux objets et à l'aménagement des appartements, et on a déjà envisagé de faire une place dans les salons à ces arts complémentaires. Mais il faut dire que tant que l'on n'aura pas réussi à remplacer partout les cadres matériels d'une forme de vie bourgeoise traditionnelle par un milieu plus sain et plus cultivé, les genres nouveaux ne pourront prétendre qu'à un rôle épisodique.

ÉVA KOVÁCS

Trésors d'orfèvrerie médiévaux d'Esztergom

Esztergom, aujourd'hui tranquille petite ville au bord du Danube, était dans la Hongrie du Moyen Age une résidence royale et, déjà à partir du XI^e^ siècle, centre du pouvoir spirituel. La première église construite dans l'enceinte du château fort date sans doute du X^e^ siècle. Un nouveau monument a été érigé au début du XI^e^ siècle par les archevêques d'Esztergom en l'honneur du martyr saint Adalbert. Devenu la proie d'un incendie, il a été reconstruit à la fin du XII^e^ siècle. Seuls quelques vestiges nous en sont restés, et on peut encore voir des fragments de marbre rouge ciselé, des débris de marbre incrusté provenant d'une Porta Speciosa. Les marbres incrustés révèlent la maîtrise d'une haute technique qui nous est surtout connue par les modèles byzantins. Béla III, le roi régnant qui avait été élevé à la cour de l'empereur Manuel Comnène, avait gardé des liens nombreux avec Byzance. Le palais et la chapelle de Béla III ont connu un sort plus heureux que celui de la basilique. Même après sa restauration, on peut encore se faire une idée précise de la résidence des Árpád. La basilique du Moyen Age a été définitivement sacrifiée à une construction de l'époque moderne. On en retrouve pourtant quelques vestiges incrustés dans la basilique du XIX^e^ siècle. Des pierres anciennes sont restées enfouies dans les fondations du colosse néoclassique.

Le trésor de la basilique constitue la plus riche collection du genre en Hongrie. Malheureusement, au coursd es siècles, une partie en a été dispersée; comme tous les trésors, il a subi des pillages et des confiscations. Le plus souvent, des pièces du trésor ont été

sacrifiées uniquement pour la valeur du métal précieux, sans souci de la valeur culturelle, artistique et historique. Pourtant, la basilique d'Esztergom a réussi à échapper à la plus terrible épreuve de l'histoire hongroise du Moyen Age: l'invasion des Mongols au XIII^e siècle. Les Mongols n'ont pas réussi à prendre le château fort, alors même qu'ils avaient ravagé la ville. Par la suite, les chroniques mentionnent de nombreux pillages et confiscations à des fins militaires.

On a publié récemment le premier texte rapportant l'existence du trésor.* Dans les milieux compétents, une large discussion a été ouverte à propos d'un passage du discours de Michael Anchiotos, devenu patriarche de Constantinople, où il est question d'une église dans la «métropole», dans laquelle était déposée la couronne royale, pour savoir s'il s'agit de celle d'Esztergom ou non, parce qu'il devrait plutôt s'agir de Székesfehérvár dont la basilique était la *capella palatina* de rois hongrois au Moyen Age. Par la suite, on retrouve des indications sur les pertes et les pillages. Le premier inventaire a été dressé assez tard, en 1526. Il faut savoir que l'on avait caché en plusieurs endroits du pays les trésors de l'Église pour les protéger des Turcs qui, au XVI^e siècle, occupaient une grande partie de la Hongrie. C'est en 1886 que le trésor a été exposé dans une petite salle transformée en musée, d'après les projets de l'archevêque illustre et munificent, János Simor.

On pense que c'est la croix du couronnement qui fut le plus tôt déposée au trésor. Ce chef-d'œuvre d'or fin orné de gros saphirs a été exécuté au XIII^e siècle, vraisemblement dans l'atelier royal. Les deux faces en sont recouvertes de filigranes. Sur le revers, des fils forment un entrelacs régulier devant un fond, sur la face, parmi la végétation luxuriante, des perles et des pierres précieuses, s'enchevêtre un filigrane orné de petites roses et de feuillages. A l'intérieur, se trouve une croix reliquaire d'origine byzantine. Sous les rois hongrois, le culte de la sainte croix d'origine et de caractère byzantins s'est conservé vivace. A cette époque, les croix reliquaires étaient en forme de double croix. On en retrouve de beaux exemplaires en Allemagne, dans la région de la Meuse et surtout en France. Toutefois, l'une des plus magnifiques doubles croix, qui, auparavant, était conservée au cloître cistercien de Višší Brod, est d'origine hongroise. Actuellement, elle appartient au trésor de la basilique Saint-Guy, à Prague. Cette croix d'or filigrané, ornée de différents émaux cloisonnés d'origine byzantine rappelle par maints détails celle d'Esztergom: la face en roman tardif, ornée d'un filigrane d'or, aux fils d'une très rare ténuité, les saphirs percés, trahissent la provenance d'un même atelier. Si, à cela, on ajoute que la croix reliquaire de Prague est passée par des femmes issues de la famille du roi Béla IV en pays tchèque avec une grande partie des joyaux royaux, il est manifeste que c'est précisément ce dernier qui a dû commander la croix d'Esztergom. Le style et la date renforcent le bienfondé de cette hypothèse. Au XVII^e siècle, elle a été renouvelée, enrichie d'un socle émaillé et de deux plaques lobées. Trois lamelles de l'ancien socle ont été utilisées pour façonner le nouveau pied, mais l'une des capsules reliquaires a été sacrifiée.

Deux monuments de grande valeur, de l'époque antérieure à la croix reliquaire, ont été légués plus tard à la collection du trésor d'Esztergom. L'un représente un genre très rare; c'est un calvaire, taillé en ovale dans du cristal de roche, qui laisse à supposer qu'il a été exécuté en Lorraine, aux environs de l'an 870. Il est le plus ancien parmi ceux de même genre conservés au British Museum

* P. Wirth: Das bislang erste literarische Zeugnis für die Stephanskrone aus der Zeit zwischen dem X. und XIII. Jahrhundert. «Byzantinische Zeitschrift», 53, 1960, 81 p.

et au Victoria and Albert Museum, et les pièces ornant le trône de Sainte-Foy à Conques.

La seconde pièce, dont la date d'exécution a soulevé de nombreuses controverses, est connue mondialement et a été souvent recopiée, c'est la châsse dite croix reliquaire de Byzance, du legs du primat Kutassy (†1601). Aujourd'hui, tout concorde pour permettre de fixer son exécution aux environs de la seconde moitié du XII[e] siècle. Celui qui a dressé l'inventaire du legs Kutassy — et il devait être davantage documenté — fixe la date à 1190. Toutefois, cette date précise reste incertaine si l'on tient compte qu'à cette époque, on ne s'occupait guère de la critique des styles. Son cadre, de style plus tardif, semble avoir été façonné au XIV[e] siècle dans les Balkans. Cela semble prouver que cet exemplaire n'est pas venu directement de Constantinople après l'occupation et le pillage de la ville par les croisés, comme la plus belle pièce analogue, la croix reliquaire de Limbourg. Dans la partie centrale du reliquaire d'Esztergom, se trouve une dépression en forme double croix. Tout autour, dans un émail cloisonné au tracé très fin, sont représentés des anges, Constantin I[er], l'impératrice sainte Hélène en costume d'apparat et, enfin, deux scènes du calvaire. Le coloris de l'émail est plus doux, les lignes plus nerveuses que ceux de l'exemplaire de Limbourg, dont la perfection est inégalable. Mais ils ressortissent tous les deux à la même tradition et, selon toute probabilité, proviennent de l'atelier impérial. On a émis dernièrement l'hypothèse que l'exécution de la croix serait d'origine vénitienne.* Cette hypothèse ne doit pas être rejetée d'emblée; mais pour l'instant, les arguments invoqués ne sont pas suffisamment convainquants.

La primauté de l'archevêché d'Esztergom s'est imposée très tôt au cours de l'histoire hongroise. La lutte qui mit aux prises les évêchés d'Esztergom et de Kalocsa pour le droit de couronnement se termina au profit du premier. Sur le grand cachet gothique du chapitre d'Esztergom, se trouve une scène de couronnement et l'opinion générale croit y reconnaître le roi Louis d'Anjou dit le Grand et l'évêque Csanád Telegdi. Il a été exécuté aux environs de 1342. Le dessin, unique en son genre, rappelle les scènes de couronnement telles qu'elles figurent dans l'art byzantin.

Les ouvrages d'orfèvrerie gothique qui se trouvent dans le trésor d'Esztergom sont importants non seulement par leur nombre, mais aussi pour leur valeur artistique. Toute une série de calices et de boîtes à viatique, des agrafes, des crosses, montre la grande variété de la collection. La technique d'ornementation caractérisant l'orfèvrerie hongroise du XV[e] siècle est le filigrane et l'émail cloisonné en plique; ce dernier est formé de filets de métal tordus, dessinant les motifs dans lesquels l'émail est coulé. Ainsi, la surface de cet émail n'est pas lisse comme celle de l'émail champlevé, car le procédé permet l'obtention de surface en relief d'où ressortent les fils métalliques; l'émail est un peu relevé aux contours. Les ornements préférés sont des motifs végétaux, fleurs et feuillages stylisés. Le grand nombre des émaux, comme l'influence de l'orfèvrerie hongroise dans les pays limitrophes font penser que la technique de l'émail cloisonné en plique n'est peut-être pas originaire d'Italie, mais de Hongrie. En tous cas, c'est en Hongrie qu'a été exécuté le monument en émail cloisonné en plique à la plus grande surface: le buste en hermès de saint Ladislas. Tout l'ouvrage est recouvert d'émail cloisonné en plique, imitant de somptueux tissus. (Aujourd'hui, ce buste est conservé dans le trésor de la cathédrale de Győr). Ordinaire-

* J. Beckwirth: The Art of Constantinople. London, 1961, 111 p.

ment, pour l'ornementation du pied et de la coupe des calices, on utilisait alternativement l'émail cloisonné en plique et l'émail filigrané à bosses. Précisément au trésor d'Esztergom, on peut admirer de beaux exemplaires de calices exclusivement filigranés. Ces derniers datent, pour la plupart, du second tiers du XV[e] siècle.

Le plus bel exemple de calice gothique hongrois du milieu du XV[e] siècle est celui que le noble transylvanien Benedek Suky a offert à la cathédrale de Gyulafehérvár. Par sa taille, sa forme élégante, par la variété d'une ornementation inégalée, ce calice est un chef-d'œuvre du genre. Il est recouvert de plaques d'émail en plique, de médaillons décorés de bas-reliefs, de figurines et d'éléments architecturaux; des inscriptions minuscules serpentent entre les motifs, et son élégance est encore rehaussée par une fine bordure. Malgré la profusion des ornements, le maître inconnu a su maintenir la tectonique du récipient et la pureté des proportions. On attribue, d'après son style, au même maître orfèvre, la boîte à viatique conservée au trésor d'Esztergom.

Les deux boîtes à viatique ont été exécutées sans ornements d'émail, seuls des éléments d'architecture gothique les décorent et des groupes de statuettes aux contours légers. Vestiges un peu bizarres de l'orfèvrerie du Moyen Age, citons les trois hanaps faits de cornes de bison, qui servaient à la décoration des tables, et se trouvent actuellement dans le trésor d'Esztergom. Les deux plus anciens ont été offerts à l'empereur romain-germanique et roi de Hongrie Sigismond, en 1408, par Ulrich von Jungingen, Grand-Maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques; le troisième hanap, sorti des mains d'un maître orfèvre hongrois, a été donné au trésor par János Corvin, fils naturel du roi Mathias.

L'orgueil du trésor porte le nom du roi Mathias; c'est le Calvaire Corvin. Mathias avait hérité la partie supérieure de son prédécesseur Sigismond, une personnalité intéressante dont la vie fut riche en aventures. Lui-même l'avait reçu en cadeau, selon la chronique, de la reine française Isabeau, en 1424. La partie supérieure est d'une technique parfaite, avec ses figurines d'émail en ronde-bosse, décorées de perles et de pierres précieuses. L'œuvre qui provient de l'atelier royal de Paris, est d'une élégance raffinée. C'était originairement un reliquaire, comme le fut aussi le célèbre petit cheval d'or d'Alt-Ottinger, mais celui-ci date d'une époque quelque peu plus ancienne. Mathias a fait exécuter le pied du calvaire en or orné de sphinx supportant ses armoiries par un excellent maître de l'école lombarde. Du moins, cette hypothèse est-elle étayée par le fait que dans la marge de la première page du codex Sforziada figure un plan similaire de ce tronc au sphinx caractéristique qui s'élance en s'évasant.* Dans l'état actuel, les deux pièces s'accordent et s'harmonisent à la perfection. Ce n'est qu'après un examen plus minutieux que l'on peut remarquer que l'émail du pied, de style renaissance, est un peu plus terne que le rouge et le bleu au vif éclat du calvaire et que la blancheur d'albâtre des corps.

Si nous en sommes à la Renaissance, nous devons encore mentionner la croix apostolique dont l'attrait ne provient pas du seul scintillement des pierres précieuses, mais de la noblesse de l'inspiration et de l'excellence de l'exécution. Le revers en est orné de motifs de nielle dont le grand maître est, selon Tibor Gerevich, Francesco Francia, connu plutôt comme peintre par les ama-

* Y. Hackenbroch: Goldsmiths' Work from Ilan, The Metropolitan Museum of Art. «Art Bulletin», XXIII, 1965, 264 p. Les recherches au sujet du trésor ont été publiées dans: *Magyarország műemléki topográfiája, I. Esztergom műemlékei* (Topographie des monuments d'art de Hongrie, I. Les Monuments d'art d'Esztergom). Dir. par I. Genthon, Budapest, 1948.

teurs d'expositions. Cette œuvre, de facture italienne, est parvenue en Hongrie probablement par l'intermédiaire du primat Hippolyte d'Este, parent de la reine Béatrice.

Des œuvres de Limoges — nouvelles acquisitions — complètent et enrichissent la collection du trésor du Musée d'Esztergom. On y trouve, entre autres, des corpus, des candélabres, des boîtes à viatique et un petit coffret à reliques. La pièce la plus intéressante est une croix processionnelle, mise récemment au jour et caractéristique du genre de croix faites en série à Limoges aux environs de 1250. On en trouve de semblables dans la région du Mans. Dans notre pays, on a retrouvé dans différentes localités plus d'une cinquantaine de fragments de croix, de corpus, de plaques, de recouvrements qui nous permettent d'affirmer qu'après l'invasion des Mongols, ce sont surtout les objets cultuels de Limoges qui ont couvert les besoins des églises reconstruites. En ce temps, l'émail champlevé de Limoges s'était répandu dans toute l'Europe, de l'Espagne à l'Angleterre et jusqu'en Suède. L'emploi de l'émail en champlevé et du verre sur des métaux plus vulgaires, comme le cuivre rouge, les rendait naturellement plus abordables, ainsi en a-t-il pu être vendus des exemplaires en Hongrie, qui venait d'être entièrement dévastée par les Mongols.

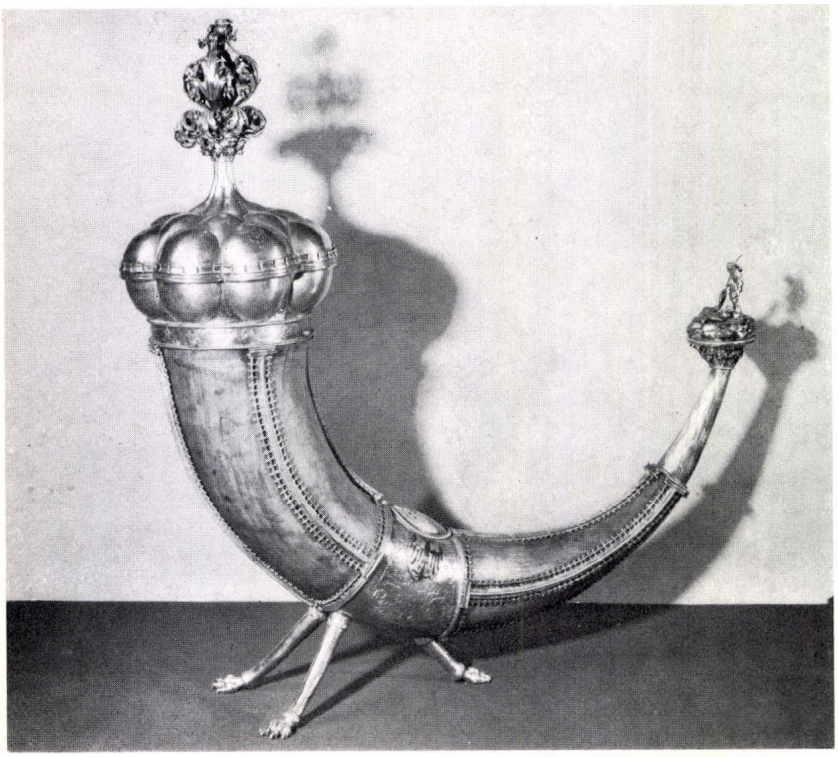
Des fouilles qui se poursuivent dans l'enceinte du château fort d'Esztergom ont fait découvrir un Christ en bronze, datant du XII[e] siècle, humble et émouvant vestige du travail du bronze, qui était florissant en Hongrie dans les premiers siècles de l'ère romane.

Parmi les ouvrages d'art exposés au trésor d'Esztergom, il n'y a pas seulement des monuments du Moyen Age et de la Renaissance, mais aussi un grand nombre d'ouvrages d'orfèvrerie de l'époque baroque, des temps modernes, de l'Empire, du style bidermeier, nombre d'objets dénotant le goût du siècle dernier pour les scènes historiques et aussi pour les expériences de l'orfèvrerie religieuse moderne. Notons également qu'une autre partie du Trésor est constituée par une grande collection de parements et de chasubles du Moyen Age.

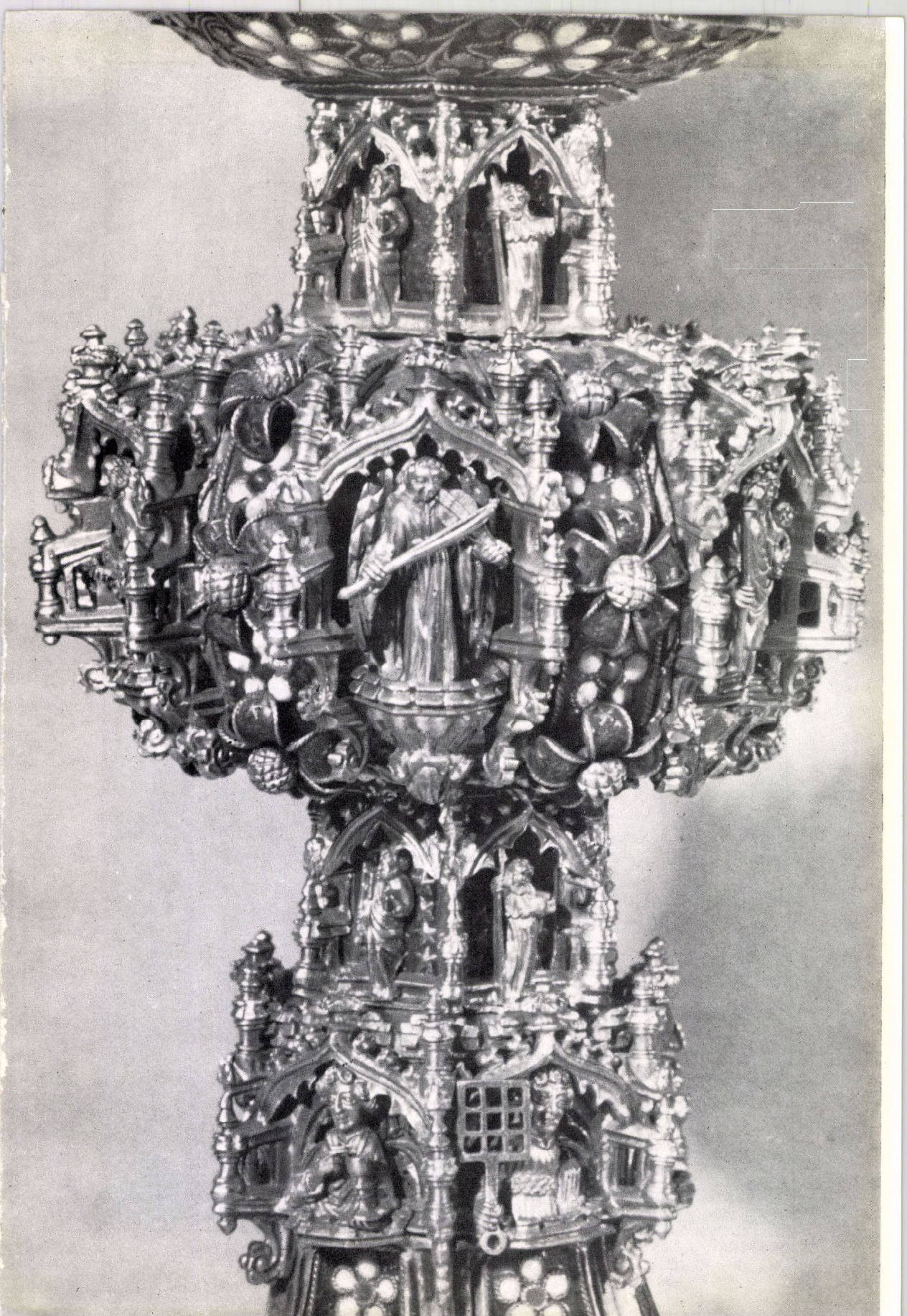
Le Calvaire dit Corvin (XV^{e} s.)

Sceau gothique
(XIV^e s.)

Calice (XV^e s.) Détail



Hanap
(corne de bison; XV^e s.)



Châsse byzantine (XII^{e} s.)

MUSIQUE

ERNŐ LENDVAI

Le système de symboles du «Mandarin merveilleux»

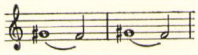
On entend fréquemment dire qu'avec force artifices, les anciens maîtres hollandais ont glissé dans leurs œuvres mille choses, destinées non tant à l'oreille qu'à l'entendement. Thomas Mann dit avec justesse qu'ils ont astreint la musique à de véritables tours d'acrobatie. Le dernier maître encore rompu à cette science, et qui trouva son plaisir à ces sortes de jeux de la représentation artistique, fut peut-être J. S. Bach. Schweitzer qui le connaissait mieux que n'importe qui, faisait remarquer combien Bach aimait à penser en «images», qu'il voyait en «dessin» même le texte liturgique le plus abstrait. Ainsi, lorsqu'il met en musique ces paroles: «pleni sunt cœli et terra gloria tua», involontairement, il met le mot «cœli» dans les aigus et «terra» dans le domaine des notes graves; à l'aide de «gloria» il se sent presque obligé de tracer un ornement, une fioriture baroque et, enfin, il agence la mélodie entière de manière à ce que les notes qui la composent s'ordonnent en *entonnoir* pour pouvoir mettre au centre de ce cosmos musical le mot «tua». Les différents sons et tonalités avaient jadis leur véritable dictionnaire; p.ex. l'idée de «la mort» et de la souffrance était naturellement associée au *la*♭ plus exactement, à sa tonalité, etc. La génération qui suivit Bach, s'intéressait visiblement moins à cette façon joyeusement ascétique de la représentation; les nouveautés que la musique du XVIII[e] siècle venait de découvrir ainsi que le culte des sentiments qui ne cessait de gagner du terrain, supplantèrent bientôt cette façon de penser qui, après la mort de Bach, ne tarda pas à tomber dans un oubli presque complet. (Peut-être n'en trouve-t-on, en effet, plus traces que dans les compositions du vieux Beethoven.)

Celui qui aime à connaître plus intimement la *matière musicale*, sera surpris de voir avec quelles ambitions nouvelles le penchant naïf et enjoué des anciens maîtres ressuscite dans la musique de Bartók. L'action du «Mandarin merveilleux», p.ex., nous est, certes, bien connue; mais s'il y avait certaines lacunes dans nos connaissances concernant le fond du drame, à l'aide de la partition, nous pourrions le reconstituer intégralement. La musique munit, en effet, d'une «carte de visite» musicale chacun des personnages. Tous ces signes parlent un langage qui leur est propre et vivent de leur propre vie indépendante; souvent même ils font allusion aux rapports qui relient entre eux les personnages, avec une hardiesse et une

liberté de langage qui dépassent de loin ce que les simples paroles peuvent exprimer. (Ajoutons tout de suite qu'ils dépassent même les limites de la décence.) Pour commencer, essayons de suivre, ne serait-ce que dans ses grandes lignes, le chemin des deux principaux personnages de la pantomime.

Le *mandarin* se fait reconnaître au moyen de la tierce mineure, les sons *sol*♯—*fa* (*la*♭ — *fa*)[1] qui retentissent au moment de son entrée en scène; c'est une «carte de visite» d'une netteté telle que celui qui a vu la pantomime, ne l'oubliera jamais.

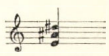
1



le mandarin

La fille est symbolisée d'un bout à l'autre de l'action par l'image acoustique *mi*♭ — *si*♭ (*ré*♯ — *la*♯); sa «carte de visite» retentit dès le début du prélude, mêlée au vacarme de la grande ville:

2

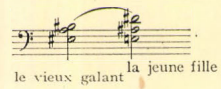


la jeune fille

Aux sons *ré*♯ — *la*♯ s'ajoute, comme si souvent plus tard, un *mi* inférieur.[2] Récapitulons: le symbole du mandarin est *sol*♯ — *fa* = *la*♭ — *fa*; celui de la jeune fille, *mi*♭ — *si*♭ = *ré*♯ — *la*♯ (éventuellement, avec un *mi* à l'octave inférieure).

Après la danse d'appel de la fille, entre bientôt en scène le premier visiteur: *le vieux galant*. Le fait que les propositions plutôt indécentes du vieux céladon s'adressent à la fille, est clairement prouvé par le fait que le symbole de la fille est relié une trentaine de fois avec l'accord de base du vieux galant qui, chaque fois, s'ouvre vers lui (ce sont les mêmes sons que nous avons entendus au début du prélude: le *ré*♯ — *la*♯ — *mi*):

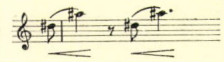
3



le vieux galant — la jeune fille

La frivolité ludique de la danse devient peu à peu de l'impertinence; arrivés au sommet de la mélodie, les gestes polissons tâtent indiscrètement le symbole *ré*♯ — *la*♯:

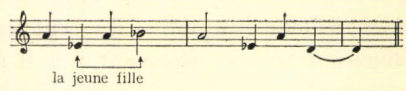
4



La hardiesse érotique de l'emploi des accords ne s'arrête pas là; elle est tant dans les *rythmes complémentaires*, «l'élargissement» et «le rétrécissement» continuel des parties que dans l'interversion répétée des éléments qui constituent les accords.

Conformément au caractère du *jeune homme* timide, la danse du deuxième visiteur est d'une orchestration molle (les divisions asymétriques de la mesure insolite à cinq temps confèrent un certain caractère modérément licencieux au mouvement). La danse, charmante malgré son érotisme, ne comprend qu'un intervalle de base—mouvement fondamental et son élargissement dans les deux sens, ainsi que son rétrécissement: l'extension débouche, naturellement, sur l'accord *mi*♭ — *si*♭, symbole de la fille!

5



la jeune fille

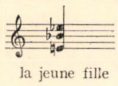
L'accord *sol*♯ — *fa* est si intimement amalgamé au personnage du mandarin que Bartók clôt la pantomine elle-même par un accord construit sur *sol*♯ — *fa*. Au moment de l'entrée en scène du mandarin, l'épouvante des autres personnages provient, peut-être, justement du fait que les tierces mineures liées au personnage du mandarin *enserrent* le

[1] On sait qu'entre les sons *la*♭ et *sol*♯, la différence consiste exclusivement dans la notation, car ils désignent tous les deux le même son. De même: *mi*♭ – *ré*♯, *fa* – *mi*♯.

[2] Dans nos analyses, nous appelons l'accord de cette structure «type alpha».

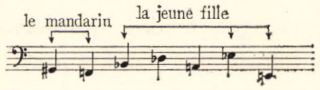
signe de la fille, c'est-à-dire, l'accord présenté au début du prélude: *ré♯ — la♯ — mi* (*mi♭ — si♭ — mi*):

6



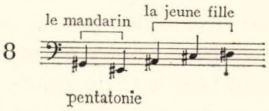
L'entrée du mandarin est suivie d'une stupéfaction générale, l'action s'arrête et dans cette attente glacée, tombent, hésitants, quelques *pizzicatos* de basse: il est significatif au plus haut degré que ces *pizzicatos* s'alimentent, inconsciemment, comme par action réflexe, des sons *sol♯ — fa* du mandarin et du *mi♭ — si♭ — mi* de la fille

7



pour que, finalement, se dessine un *ostinato* dans la basse, dont l'oscillation conduit, de l'accord *sol♯ — fa* (*sol♯ — mi♯*) du mandarin à celui de la fille *la♯ — ré♯*:

8

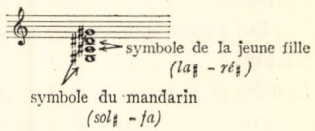


Les deux signes ainsi réunis forment une *gamme pentatonique.*

Les premiers mouvements hésitants de la fille sont accompagnés d'un récitatif qui, lui aussi, se meut autour des points d'appui de la gamme pentatonique (mais de sorte que les piliers principaux de la mélodie reposent sur les sons *sol♯ — fa* du mandarin, puisque c'est lui que l'action concerne: *sol♯* au commencement du récitatif, et *fa*, lors de la fermeture de la mélodie — n° 39 de la partition). La musique permet de suivre les moindres mouvements: la fille tend ses bras vers le mandarin, puis, épouvantée, elle les retire vivement. Une explosion — toujours dans la sphère harmonique du mandarin — révèle que c'est bien lui qui l'effraie, mais il devient également clair que c'est «vers elle» qu'elle ramène ses bras tendus, c'est-à-dire vers la sphère *si♭ — mi♭* (dans la partition, troisième mesure après le n° 41); elle ne s'arrête timidement sur la tierce mineure *sol♯ — fa* (*sol♯ — mi♯*, symbole du mandarin) qu'après avoir répété le geste, en ouvrant ainsi le chemin plus résolument devant le déroulement de l'action.

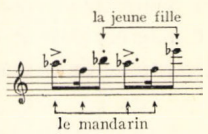
C'est maintenant que commence la «valse» bien connue. Dans l'harmonie accompagnante – l'accord de quartes *mi♯ — la♯ — ré♯ — sol♯* — les symboles des deux personnages *s'unissent:* cette formule additionne, en effet, la «carte de visite» du mandarin (*sol♯ — mi♯*) et celle de la fille *ré♯ — la♯*:

9



La valse continue d'être animée par une seule préoccupation, celle de construire un pont entre la fille et le mandarin, le *mi♭* et le *sol♯*. Pour illustrer ce qui vient d'être dit, nous pourrions citer la valse entière. Déjà, la mélodie trahit un lien de ce genre: la ligne mélodique qui tend vers le *sol♯* finit par déboucher sur un *ré♯* final (n^{os} 44–45 de la partition). Les vrilles mélodiques du court intermède, imitant des soupirs, enlacent les quintes construites sur le *sol♯* et le *ré♯* (avant le n° 46 de la partition). Ou bien, le pivot central du deuxième intermède

10



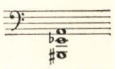
qui semble retourner ses petits couteaux dans les accents qui provoquent le frisson. Le fait que ces «motifs lancinants» se répè-

tent au-dessous et *dans* les harmonies, prouve qu'il s'agit là d'un processus *intérieur* qui se déroule sous la surface et dont les lames vives ne tarderont pas à briser l'enveloppe[3] pour percer de nouveau au jour: la mélodie qui devient une véritable jubilation extatique (n° 54) se construit sur la charpente en quartes *do* — *fa* — *la*♯ — *ré*♯ — *sol*♯, qui contient de nouveau en position exposée, les formules *fa* — *sol*♯ du mandarin et *la*♯ — *ré*♯ de la jeune fille; le chemin de la mélodie mène de nouveau du *mi*♭ initial au *sol*♯ final (n^{os} 54–55).

Le moment le plus saisissant vient lorsque la fille *se presse* contre le mandarin et que la musique fait revivre les secousses convulsives de son corps: au-dessous des trilles enfermés dans l'étreinte des sons brûlants *sol*♯ et *fa* (=le mandarin), l'accord majeur-mineur de *mi*♭ (=la fille) s'agite convulsivement: n° 60 de la partition.

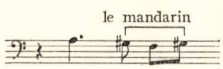
Ce n'est certainement pas par hasard si l'infrastructure des coups de caisse redoutables qui accompagnent la poursuite, est justement bâtie sur le *sol*♯ symbole du mandarin et le *mi*♭ — symbole de la jeune fille:

11



Dans le thème même de la poursuite, un rôle éminent revient également au *sol*♯ — *fa* du mandarin:

12

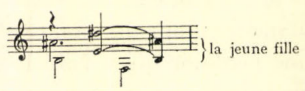


Dans cette poursuite vertigineuse, le mandarin tombe à terre, puis se redresse brusquement et continue de poursuivre passionnément la fille; ses *sol*♯ — *fa* se heurtent contre l'accord *mi*♭ — *si*♭ — *mi* de la fille (n° 71 de la partition).

Enfin, les voyous sortent de leur cachette, se jettent sur le mandarin, l'étranglent, le transpercent et, finalement, le pendent. Pour illustrer chacun de ces meurtres, Bartók choisit toujours d'une main sûre l'élément qui est peut-être le seul apte à caractériser pleinement la situation: lorsqu'on étrangle le mandarin, la musique peint son halètement désespéré (et, peut-être, aussi les mouvements des oreillers dont les meurtriers se servent); au moment où il est transpercé, nous entendons les pulsations de son pouls, enfin, la pendaison est rendue au moyen de motifs allongés, tendus, qui semblent distendre son corps. (Le fait que, chez les spectateurs, cette scène ne provoque jamais les mêmes émotions maladives, morbides, que les scènes d'horreur des œuvres de Puccini veulent provoquer, témoigne de la noblesse des moyens d'expression dont se sert Bartók.)

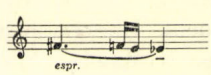
Pendant qu'on étrangle le mandarin, tous les motifs se terminent par la succession *fa* — *sol*♯, renversant l'ordre normal des sons qui composent la «carte de visite» du mandarin (*sol*♯ — *fa*; v. l'ex. 20). C'est comme si le mandarin perdait conscience, mais il est significatif que la *dernière* pensée qui émerge, soit l'accord *ré*♯ — *la*♯ — *mi* de la fille.

13



L'instant après, sa tête réapparaît sur les oreillers et il «regarde la fille d'un regard plein de désir»: le motif en tierce mineure du mandarin se transforme en «motif du désir», révélé entre autres par le fait que le son vers lequel il tend, est le *mi*♭:

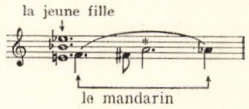
14



[3] Les sommets *sol*♯ montrent également que c'est le *mandarin* que ces vagues de désir inondent (à la fin du n° 53). De même pour le n° 49 où par suite de l'arrêt subit de *la fille*, l'accord à base *si*♭ – *mi*♭ frappe l'auditeur comme un coup de fouet: les sommets *sol*♯ montrent également que ces légers «cinglements» au-dessus de l'harmonie touchent le *mandarin*!

Dans le cerveau du mandarin en convulsions, comme dans le souvenir d'un rêve, des éclats de réminiscences s'entremêlent pour se désagréger ensuite, visions d'un cerveau privé de ses fonctions logiques, décomposé en automatismes incohérents; sa logique est celle du rêve, et, conformément à cela, la technique employée par le compositeur est celle du montage. Citons le soupir du mandarin (entre les sons *fa* et *la*♭), étreint par le symbole de la jeune fille (*mi*♭ — *si*♭ — *mi*):

15

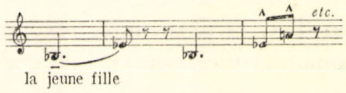


Le son, marqué d'un astérisque, dont les vibrations s'étendent sur l'ambitus d'un quart de son, fait l'effet d'une *vox humana*, comme si ce soupir provoqué par une douleur atroce était « chanté » par le mandarin.

Dans les pulsations que provoque le deuxième meurtre nous entendons battre le cœur du mandarin: chaque pulsation a deux vibrations et son effet est encore augmenté par le battement du tambour et des pizzicatos[4] – or, même ces battements de cœur s'adressent à l'image *ré*♯ – *la*♯ de la fille! (V. l'exemple 21.)

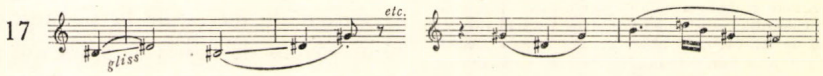
Et nous pourrions continuer de citer d'autres exemples jusqu'au moment où, à la fin de la pantomime, nous entendons retentir encore une fois les accents, s'évanouissant dans un pianissimo, de la fille (*mi*♭ — *si*♭ — *mi*) et se répéter et se mourir le motif du mandarin *sol*♯ — *fa* (n° 110). Cependant, il faudrait ici revenir sur un point très intéressant. Dans la scène initiale de la pantomime, les voyous contraignent la fille récalcitrante à attirer des hommes chez elle. Le « motif de la consigne » des voyous escalade sur des quartes menaçantes (*sol* — *do* — *fa* — *si*♭ — *mi*♭) et cette succession de quartes atteint le signe *si*♭ — *mi*♭ de la fille pour *s'en écarter* brusquement; à plusieurs reprises, en effet, au lieu du *la*♭ qui, logiquement, devrait suivre, elle saute sur le *la* voisin (et ce n'est que le dernier son de la mélodie qui retournera sur la bonne voie)[5]:

16



Quelle peut-être la raison de cette *scordatura* opiniâtre? Continuons de résoudre le système de symboles de l'œuvre: *si*♭ — *mi*♭ est l'image musicale de la fille, tandis que le *la*♭, réservé dans la pantomime pour le mandarin, l'est également pour toutes les manifestations des instincts. Or, si les sons *si*♭ — *mi*♭ (= fille) sautent toujours à côté du *la*♭, et évitent, après plusieurs tentatives, de la rencontrer, il faut y voir également l'expression de *la résistance* obstinée de la fille: elle *refuse* d'entrer en contact avec la sphère des instincts (*la*♭)! Un peu plus tard, dans la scène du vieux céladon, la même mélodie revient; cependant, le vieux sybarite, lui, ne se refuse point à conjuguer le *mi*♭ (*ré*♯) et le *la*♭ (*sol*♯): voici la mélodie qui se dresse comme par poussées, puis le thème de la danse du céladon:

17



[4] Ce sont, en même temps, des « accords parfaits » où le rôle de la tierce est tenu par des bruits chromatiques.

[5] A savoir, après *mi*♭, *la* (au lieu de *la*♭), puis *ré* (au lieu de *ré*♭), et, enfin, le son final *fa*♯ (=*sol*♭).

Pour celui à qui la pensée de Bartók est familière, le fait que le mandarin soit symbolisé par *la♭ — fa*, ne sera point surprenant: nous devons constater, en effet, que cette « carte de visite » est tout à fait logique. Les harmonies bartókiennes sont à double face. L'une dérive de la *série naturelle des sons harmoniques*, l'autre de la *pentatonie*, et ce dernier, dont nous ne pourrons nous occuper ici dans le détail, crée un système fermé de sons qui répond aux exigences de la section d'or (sectio aurea)[6], plus précisément, à la série numérale de Fibonacci (2, 3, 5, 8, et ainsi de suite. Cette série de nombre contient la section d'or, la plus simple, exprimée par des nombres entiers, où chaque nombre est égal à la somme des deux nombres précédents). Ainsi, le chiffre 3 signifie une tierce mineure, parce que les sons qui la forment, embrassent une distance qui équivaut à trois demi-tons. Le système de la section d'or est caractérisé par le fait que la texture musicale est composée par des cellules à 2:3:5:8 unités; la division des cellules suit également les mêmes règles.

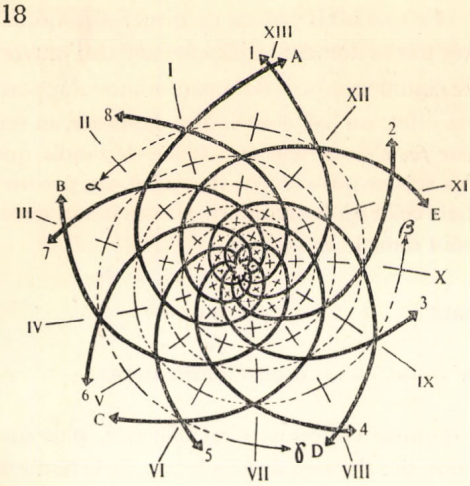
Cependant, ce qui est le trait le plus fondamental de cette « tête à deux faces» c'est que les deux sphères mentionnées ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, mais présentent les deux aspects, les deux faces de *la même chose*. Cette manière de voir se manifeste dans les œuvres de Bartók (et surtout dans les plus importantes) on pourrait dire sous la forme d'un système philosophique. Nous nous bornerons à nous référer à deux phénomènes: 1. si nous *renversons* les intervalles sonores de l'un de ces deux systèmes, nous obtenons l'autre; ainsi, les deux se reflètent; 2. les deux sphères sonores *s'assortissent*, se superposent exactement, comme l'empreinte (positive) et le sceau (négatif). (A tel point que la gamme chromatique peut être divisée en deux séries de sons, celle des sons harmoniques et celle de la section d'or.) Leur totalité est fonction d'une interdépendance: elles constituent une unité et une antithèse, se supposent et s'excluent, s'attestent et se nient.

Ce qui nous intéressera encore plus, c'est que, dans la sphère ouverte du « système des sons harmoniques », il n'y a, nécessairement, que des intervalles *consonants* (produit de la consonance des sons harmoniques), tandis que les intervalles du « système de la section d'or » sont justement ceux que nous considérons comme « dissonants », *tendus*. Les deux relations les plus tendues qu'on puisse former dans l'intervalle de l'octave sont celles du rapport « 8 » et « 5 »: par rapport à *do*, *la♭* et *fa*; pour caractériser le mandarin, Bartók a choisi justement ces deux sons *les plus tendus*, ce qui est révélateur en soi de l'être et de l'essence de son héros!

Bartók a été conduit à reconnaître ces lois par l'observation de certains phénomènes naturels. (C'était un naturaliste passionné; jusqu'à la fin de sa vie, il n'a jamais cessé d'enrichir ses collections de plantes, d'insectes, de papillons et de minéraux.) Voici un exemple qui illustrera bien ce que nous venons d'affirmer. Sur la pomme de pin, nous voyons de lignes en spire qui partent du centre dans les deux sens, à droite et à gauche, et constituent un système fermé de spirales où le nombre des spires est toujours égal aux valeurs de la série numérale de Fibonacci (2, 3, 5, 8, 13, etc.).

[6] La section d'or est tout simplement la scission d'une distance en deux, de telle façon que la proportion qui existe entre la distance entière et la section la plus longue correspond, géométriquement, à la proportion de la section la plus longue à la section la plus courte. (Autrement dit: la section la plus longue est la *moyenne proportionnelle* de la distance entière et de la section la plus courte.) Elle joue un rôle primordial non seulement dans les mélodies et harmonies de Bartók, mais aussi dans ses formes. (Ainsi, la valeur métrique totale de la « Sonate pour deux pianos et percussion » est de 6432 croches; sa section d'or – 3975 croches – s'accorde avec une précision stupéfiante à la construction architecturale de l'œuvre (fin du mouvement Ier). Ou bien: le premier mouvement de la Sonate contient 443 mesures: la section d'or – 274 – indique exactement la reprise. Nous avons procédé à près de mille mesures géométriquement satisfaisantes; cf. « Bartók stílusa » (le Style de Bartók), Zeneműkiadó (Editio Musica), 1955, Budapest.

18

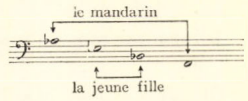


1 - XIII = 13 spirales
1 - 8 = 8 spirales
A - E = 5 spirales
α - γ = 3 spirales

(Si nous retournons la pomme de pin, le long de la jointure des écailles, nous trouverons le double système de lignes de spires.) Le même système peut être observé ailleurs aussi, notamment, si nous observons le tournesol, la camomille, la marguerite des prés, l'ananas, le cactus, plusieurs sortes d'escargots, les cornes de certains ruminants, la position des feuilles sur la tige, pour ne citer que quelques-uns des exemples les plus caractéristiques. Le piquant de la chose, c'est que, dans le monde des formes inorganiques, nous ne trouverons *point trace* de la série numérique de Fibonacci, ni de la section d'or! (Nous analysons en détail ce problème dans l'ouvrage intitulé *Bartók dramaturgiája — la Dramaturgie de Bartók*, Zeneműkiadó (Editio Musica), 1964, Budapest.)

Revenons à la pantomime. Les symboles de la fille et du mandarin sont destinés dès le début à s'unir: les sons *mi*♭ — *si*♭ et *la*♭ — *fa* ont justement été choisis par Bartók parce qu'ils se complètent pour ainsi dire naturellement. Si nous emboîtons ces deux symboles, le résultat sera soit la pentatonie (*mi*♭ — *fa* — *la*♭ — *si*♭), soit un accord de quartes (*fa* — *si*♭ — *mi*♭ — *la*♭), mais de toute façon, lors de l'union, le symbole de l'un entoure symétriquement celui de l'autre *la*♭ — *fa* enlace *mi*♭ — *si*♭, ou inversement. Voici la communion des deux symboles, à la fin de l'œuvre dans la mélodie descendante que chantent le cor anglais et la clarinette basse:

19



Parvenus à ce point de nos développements, faisons enfin le pas décisif qui nous fera comprendre le système de symboles de la pantomime. Le ton sombre, le sentiment de la fatalité sont uniques dans leur genre: tel un courant, ils nous entraînent vers la fatalité et la tragédie, mais non pas dans la direction où la volonté de l'homme voudrait s'engager. D'où vient cette particularité de l'œuvre, cette force qui entraîne vers les tourbillons des profondeurs?

Il suffit d'avoir une connaissance sommaire de la théorie de l'harmonie de la musique classique pour savoir que les harmonies sont commandées par les fonctions; que toutes compliquées que paraissent les harmonies d'une symphonie mozartienne, en dernière analyse, tous les accords peuvent être ramenés à l'une des trois fonctions de *dominante*, de *tonique* et de *sous-dominante*. Ce sont les fonctions qui prescrivent le sens de la rotation des harmonies, et ce sont elles qui déterminent leurs relations qui peuvent être d'attirance ou de répulsion. Ces trois fonctions pourraient, peut-être, être comparées le mieux aux trois positions possibles de la balance. Celle de la *tonique* indique l'état de repos en général, la musique part d'elle et se clôt aussi sur elle. Celle de la *dominante* correspond à l'inclinaison de l'aiguille dans

le sens positif, enfin, celle de la *sous-dominante*, à l'écart dans le sens négatif (d'habitude, on nomme la première dominante «supérieure», la seconde, dominante «inférieure».) Si, par exemple, la tonique se construit sur *do*, la dominante sera représentée le plus nettement par la quinte supérieure: *sol*, la sous-dominante, par la quinte inférieure, *fa*.

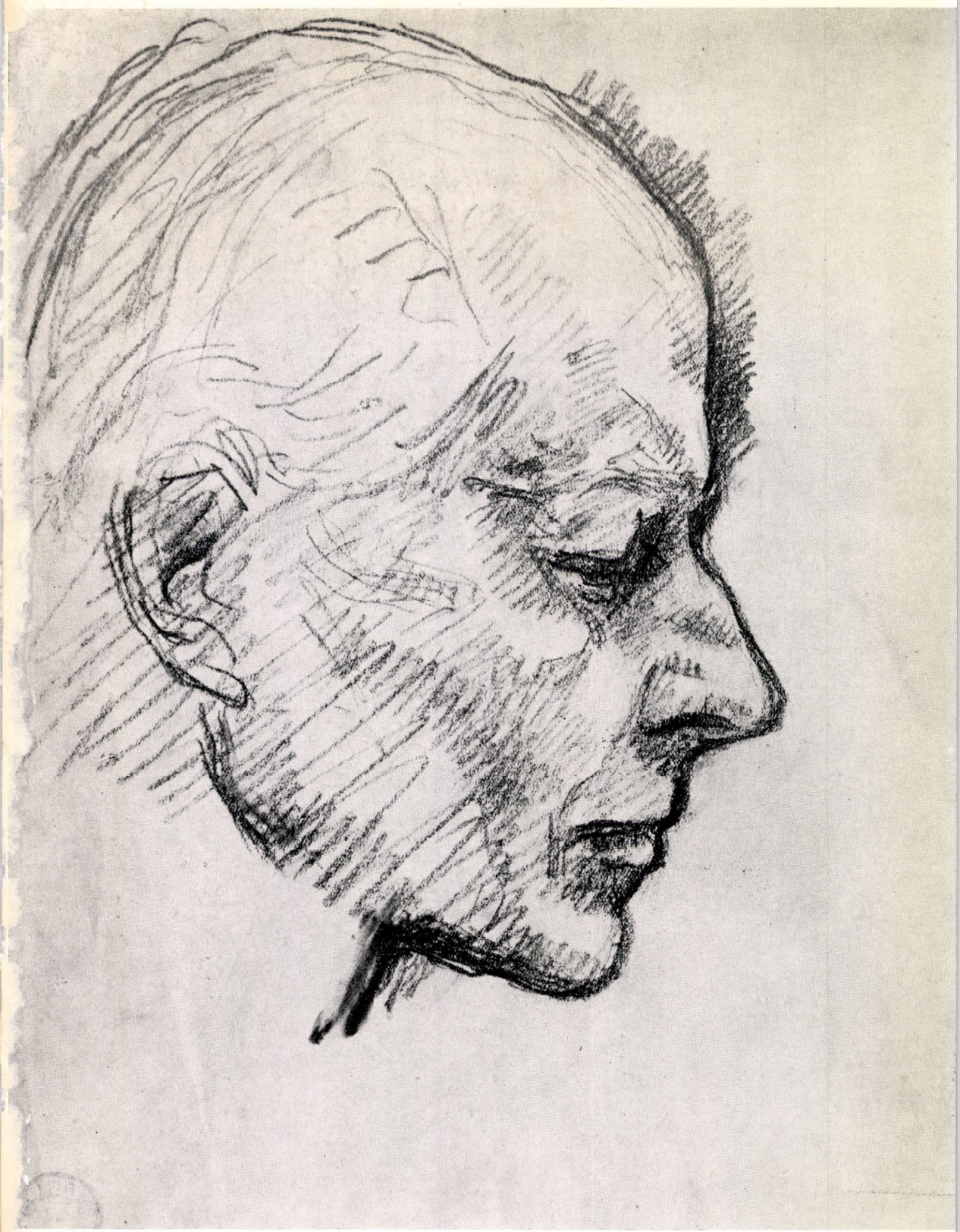
Ce que nous venons de dire, suffit à éclairer très nettement le déroulement de l'œuvre: le commencement de la pantomime s'appuie, en effet, sur *sol*, c'est-à-dire *dominante*, sa fin, sur *fa*, c'est-à-dire *sous-dominante* tandis que les scènes qui servent de cadre, en premier lieu celle où le mandarin assouvit son désir, sont dans le *do tonique*:

commencement	point culminant	fin
sol	*do*	*fa*
«dominante» ——→	«tonique» ——→	«sous-dominante»

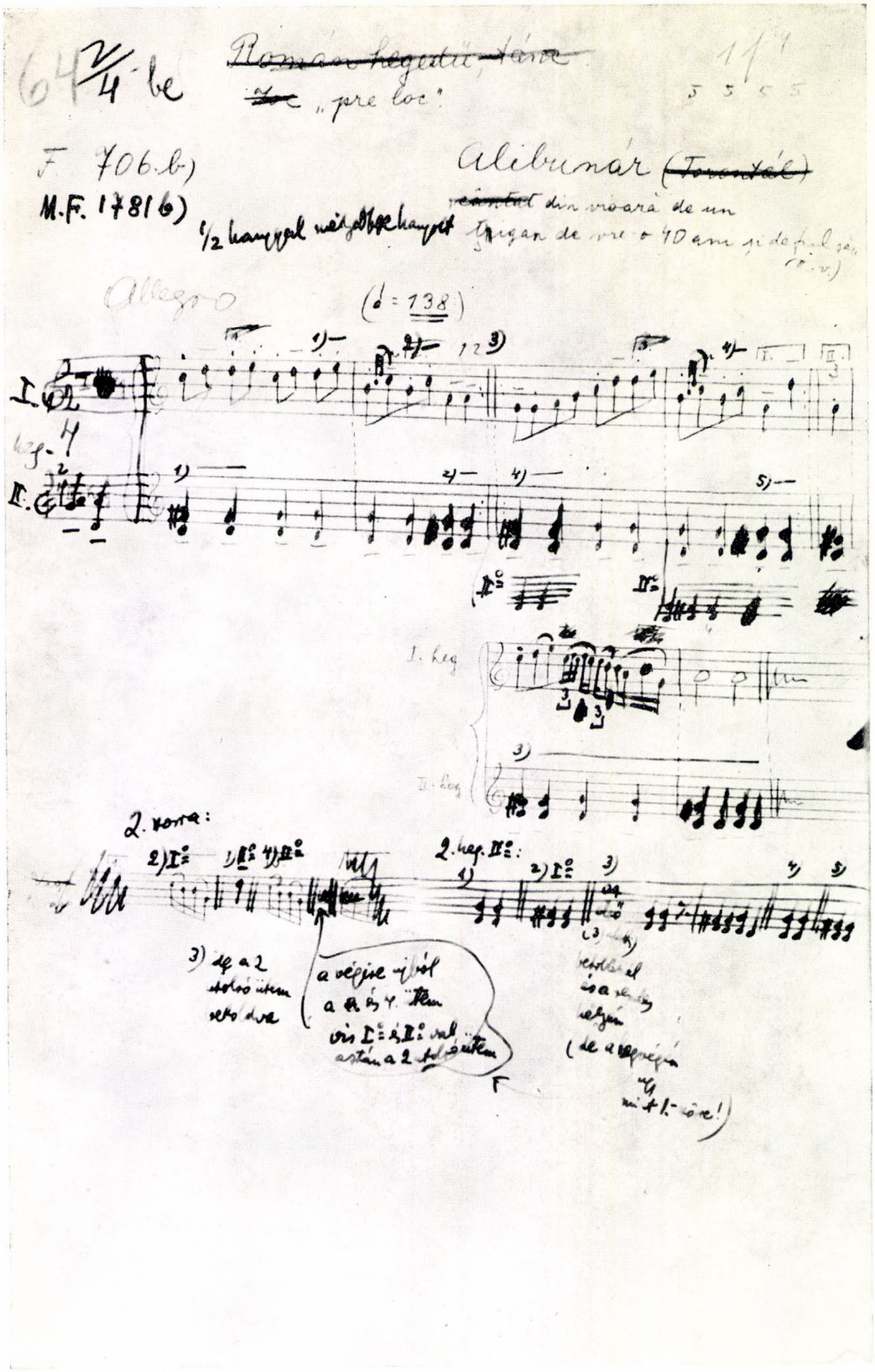
Si nous ajoutons encore que le commencement «*dominante*» de l'œuvre peint le sentiment vital à son paroxysme, le dynamisme de la vie —, et la fin, par contre, la mort du mandarin qui semble nier la vie, nous avons alors devant les yeux non seulement la loi de l'équilibre de l'œuvre, mais, en même temps, nous pouvons nous faire une idée exacte du contenu particulier des fonctions. Dans un ouvrage paru il y a un certain temps, nous avons essayé de démêler le rôle des différentes fonctions dans la musique bartókienne et nous avons été amenés à conclure que le langage fonctionnel des signes allait de pair avec le *message* de l'œuvre: la «sous-dominante» contient un sens *négatif*, elle est réservée à la passion ardente, informe, aux transports, tandis que toute initiative *positive* a pour point de départ la «dominante». Il y a peu de musique qui nous fasse éprouver aussi efficacement la présence constante de la symbolique des fonctions que, justement, celle de Bartók. Et si, tout à l'heure, nous avons parlé de la tendance *descendante* de l'œuvre, c'est que cette tendance — qui, *d'en haut, tire tout vers le bas* — peut être lue dans l'esquisse ci-dessus: c'est elle qui, plus que tout, tire l'ensemble vers le bas, de la hauteur potentielle de la dominante, à travers la tonique du milieu, vers les tourbillons de la sous-dominante.

Notre surprise a été encore plus grande lorsqu'il nous est apparu que cet ordre descendant des fonctions se faisait valoir de façon péremptoire également dans la succession des différentes scènes. La musique de l'œuvre contient, en effet, trois plans des grandes formes (la succession des trois visiteurs; la succession des deux valses et de la poursuite; et, enfin, la succession des trois meurtres), et la pen. dominante — tonique — sous-dominante est p rcourue par tous les trois groupes de scènes: le vieux céladon (dominante) — le jeune homme (tonique) — et le mandarin (sous-dominante); puis la première valse (dominante) — la seconde valse (tonique) — et la poursuite (sous-dominante); enfin, en guise de réexposition, les premier, deuxième et troisième meurtres, descendent tous dans cette trappe tonale, irrésistiblement vers le bas, dans le gouffre de la sous-dominante:

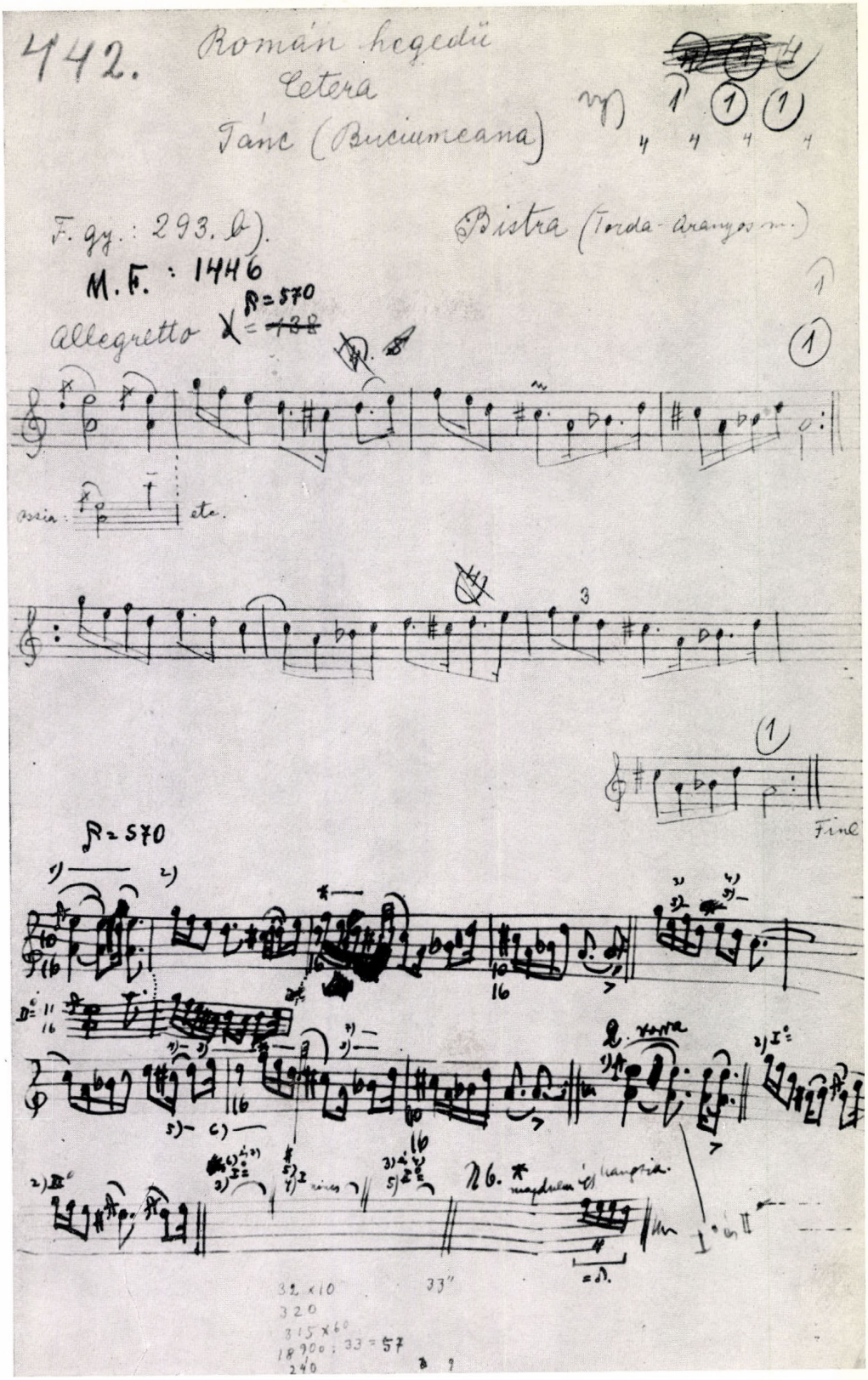
DOMINANTE ——→	TONIQUE ——→	SOUS-DOMINANTE
I^{er} visiteur (le vieux céladon)	II^{e} visiteur (le jeune homme)	III^{e} visiteur (le mandarin)
I^{re} valse	II^{e} valse	poursuite
I^{er} meurtre	II^{e} meurtre	III^{e} meurtre



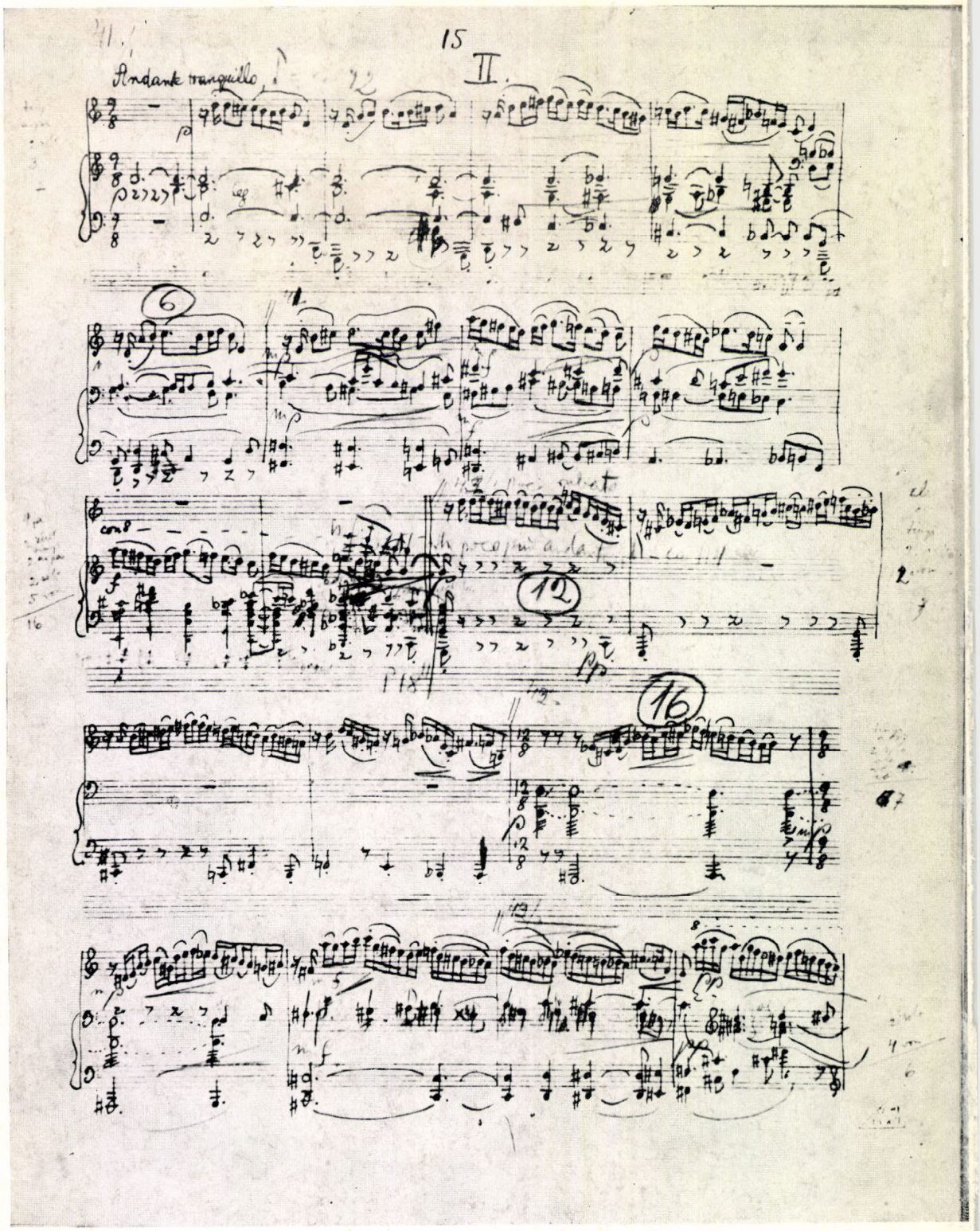
Béla Bartók (Dessin de *Béni Ferenczy*)



Extraits des chansons populaires recueillies par Béla Bartók, 1912. (Manuscrit de Márta Ziegler, avec les corrections de Bartók.) Voir 1ère Rapsodie pour violon



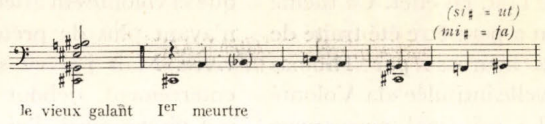
Extraits des chansons populaires recueillies par Bartók en 1910
(Voir Danses roumaines N° 4)



Début du II^{e} mouvement du Concerto N^{o} 2 pour violon (1937–1938)

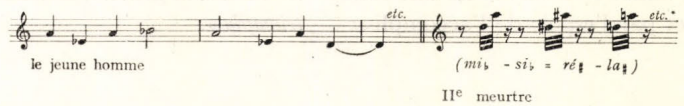
Cette «carte» musicale attire maintenant notre attention non seulement sur la triple descente dont les remous toujours renouvelés engloutissent tout, mais aussi sur le fait que les scènes ainsi superposées sont en rapport de *variation* les unes avec les autres. C'est pourquoi Bartók construit l'accord fondamental du premier visiteur à l'aide des *mêmes* sons dont il se servira pour développer le I^er^ meurtre:

20



Le II^e^ visiteur—le jeune homme—et le II^e^ meurtre sont liés par la même connexion secrète:

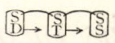
21



La ressemblance des tierces mineures du motif du III^e^ visiteur (le mandarin) et de celles du III^e^ meurtre est évidente. (De la même manière, on peut démontrer, entre autres, que la poursuite n'est d'un bout à l'autre que le développement en largeur de quelques mesures de l'entrée du mandarin, etc.) Donc, les groupes de scènes du diagramme ci-dessus se réfèrent les uns aux autres non seulement horizontalement, mais aussi verticalement.

Et pour terminer, encore un secret d'atelier. Il est évident que les accords de l'œuvre sont partout à *deux plans*.[7] Ce phénomène est appelé généralement bitonalité et si, dans notre cas, cette désignation n'est tout à fait heureuse, c'est que la signification (la fonction) des harmonies est toujours déterminée par la couche *inférieure* qui change de scène en scène, tandis que la couche *supérieure* des harmonies liée, dans toutes les scènes de la pantomime, invariablement à la sous-dominante indique, en quelque sorte, que l'action se déroule à travers toute la pièce autour de l'axe idéique des instincts et des passions. Dans ce sens, *les trois* unités de grandes formes de la pantomime sont construites selon le schéma suivant:[8]

22



Cette structure musicale en «palan» fonctionne réellement comme le levier, ou la poulie qui change de position par rapport à un point fixe et rend capable celui qui l'actionne d'efforts très supérieurs à ses forces. Les deux couches fonctionnelles s'approchent de plus en plus pour se refermer, telles les deux branches d'une paire de ciseaux, dans la *sous-dominante*! Ainsi, s'intensifie le sentiment fatal de l'œuvre — ou, s'il nous est permis de le nommer «sentiment fondamental de sous-dominante».[9]

[7] P. ex.: l'accord fondamental du vieux céladon (v. l'exemple 20) est la synthèse de *do♯* majeur + *mi♯* majeur.

[8] Il est très convaincant, p. ex. que *la mélodie* des valses I et II s'entonne à la *même hauteur*, de la même manière (sur la sous-dominante), tandis que l'accompagnement s'appuie, dans le premier cas sur la *dominante*, dans le deuxième, sur la *tonique*.

[9] Nous avons publié l'analyse détaillée de l'œuvre dans le nº 2 de l'année I, de «Studia Musicologica» (pp. 363–432; «Der wunderbare Mandarin»). Pour les principes fondamentaux des tonalités et des formes, consulter les ouvrages suivants: «Introduction aux formes et harmonies bartókiennes», d'Ernő Lendvai, in: «Bartók, sa vie et son œuvre» (Corvina, Budapest, 1956); publié en allemand sous le titre de «Einführung in die Formen- und Harmonienwelt Bartóks», in: Bartók. Leben und Werk – Briefe und Schriften (Corvina, Budapest, 1957). En hongrois: «Bartók dramaturgiája» «Dramaturgie de Bartók» Zeneműkiadó (Editio Musica) Budapest, 1964. Cf.: «Duality and Synthesis in the Music of Béla Bartók» (The New Hungarian Quarterly, July 1962.)

Mais nous nous tromperions si nous ne voyions dans cette œuvre que l'attirance vers les profondeurs, vers les abîmes de la sous-dominante. Bartók dit de l'histoire du Mandarin merveilleux qu'elle est «merveilleusement belle», et elle l'est, en effet. Ce thème contenu par l'action a peut-être été traité de la manière la plus heureuse par Thomas Mann, dans sa nouvelle intitulée «la Volonté d'être heureux». Le principal personnage du récit, Paolo, atteint d'une maladie mortelle, vit des années, lui-même ne sait comment, dans et par l'espoir de l'accomplissement, et meurt la nuit de son mariage: «. . . le bonheur, la volonté de vivre heureux furent la seule chose qui, pendant si longtemps, triomphèrent en lui de la mort! Et il devait mourir, sans lutte ni résistance, dès que sa volonté eut atteint son but, le bonheur, n'ayant plus de prétexte pour continuer à vivre. Mais j'ai vu sa jeune femme à son enterrement, debout près du cerceuil; sur son visage aussi, j'ai vu rayonner cette expression que j'avais déjà remarquée sur celui de Paolo: la gravité, solennelle et résolue, du *triomphe*».

ISTVÁN KECSKEMÉTI

Manuscrits inconnus de Vivaldi, Haydn et Liszt

Découvertes récentes des recherches musicologiques hongroises

Les résultats des grandes «découvertes musicales» du XX^{e} siècle ne sont le point de départ d'aucun courant nouveau comme ce fut le cas pour le romantisme; leur importance et leur portée sont tout autres — elles enrichissent surtout les recherches historiques de la musicographie.

Les recherches effectuées par les musicologues hongrois au cours des vingt dernières années comptent à leur actif un grand nombre de découvertes d'ordre divers. Les plus intéressantes sont certainement celles d'une composition inconnue d'un des grands maîtres anciens, surtout s'il s'agit d'un manuscrit original; les copies de l'époque sont d'ailleurs également très précieuses. Parmi les découvertes faites dans ce domaine, on compte aussi quelques manuscrits inconnus d'une composition, œuvre d'un grand maître de la musique, par ailleurs déjà célèbre.

Nous parlerons dans ce qui suit, de quelques-unes de ces passionnantes découvertes.

Lors de l'été 1947, le professeur Bence Szabolcsi a retrouvé, à Naples, dans la collection de manuscrits de San Pietro Majella, les différentes parties d'un concerto pour violon d'Antonio Vivaldi, intitulé «Il Ritiro». La découverte a été publiée au *XV^{e} quaderno* de l'*Accademia Chigiana* (Sienne, 1947). Szabolcsi réunit les parties qui portent la date de 1727, en une partition complète, et l'œuvre fut présentée l'année suivante lors d'un concert consacré aux œuvres de Vivaldi à l'Institut Culturel Italien de Budapest. Le violon solo était Ede Zathureczky, la direction était confiée à Frigyes Sándor. C'est ainsi que cette composition inédite de

Vivaldi fut non seulement découverte par un Hongrois, mais fut aussi interprétée en première audition par des artistes hongrois.

Les découvertes faites par Bence Szabolcsi en Italie — entre autres la mise au jour et la publication de la symphonie en ut majeur de Vivaldi[1] — furent les premières de toute une série d'autres, également dues à des musicologues hongrois. Parmi celles-ci, les plus intéressantes et les plus précieuses sont dues à des collaborateurs, actuels et anciens, de la Section de la Musique de la Bibliothèque Nationale de Hongrie «Széchényi».

Ainsi, grâce à l'initiative et aux encouragements du professeur Dénes Bartha, l'historien de la musique László Somfai a mis au jour quelque quarante manuscrits inconnus de Haydn, fruit de soigneuses investigations au cours desquelles il a soumis à l'étude plusieurs milliers de pages de partitions manuscrites d'opéras. Ces recherches furent d'ailleurs exposées à l'époque par le professeur Bartha dans les colonnes de «The New Hungarian Quarterly[2]». Le résultat du dépouillement approfondi et détaillé des documents a été publié dans un grand ouvrage en langue allemande.[3] Nous nous bornerons à préciser sans entrer dans les détails que ces documents extrêmement riches, provenant des archives de la famille princière Esterházy, renferment pour la plupart des opéras de divers compositeurs, que Joseph Haydn fit répéter lors de son séjour chez le prince. C'est également lui qui les présenta et les dirigea dans la salle de théâtre du château. Les manuscrits découverts sont pour la plupart des airs que Haydn avait composés pour être chantés lors de ces représentations.

Outre ces pièces de Haydn, les documents de la Bibliothèque Széchényi, provenant des Archives Esterházy, renferment les manuscrits de toute une série de compositeurs mineurs, parmi lesquels il convient de citer: Johann Joseph Fux, Gregor Joseph Werner, Johann Georg Albrechtsberger, Johann Michael Haydn, Karl Ditters von Dittersdorf et Franz Xaver Süssmayr. Aucun d'eux ne dépasse le niveau de la catégorie que la littérature musicale allemande désigne sous le nom — un peu vague et trop général — de *Kleinmeister*, catégorie qui risque d'induire en erreur le lecteur peu averti sur la valeur de ceux qu'elle définit. On voit, en effet, trop facilement sous ce vocable des artisans d'une sorte de musique légère, peu profonde et peu originale, alors qu'il s'agit en vérité de savants compositeurs à grande culture musicale, très appréciés en leur temps, mais dont la gloire fut par la suite ternie par le rayonnement des géants de la composition musicale.

Au cours de ces dernières années, les rayons des archives seigneuriales — peu abordables jusqu'alors — ont livré peu à peu leurs secrets et des compositions inconnues ont été découvertes de manière inattendue. Ainsi, un certain nombre de compositeurs anciens ont déjà pris place parmi les noms bien connus des musicologues, ou sont même devenus — à la suite de quelque œuvre récemment découverte — des auteurs publiés et joués. De manière générale, il faut constater que la vie musicale semble être arrivée à une sorte d'intermède reposant, appelant une multitude de variations. C'est comme si

[1] Vivaldi, Antonio: Concerto per violino in mi bemolle maggiore «Il ritiro». Messo in partitura dalle parti conservate nella biblioteca del Conservatorio di S. Pietro a Majella di Napoli da Bence Szabolcsi. Elaborato e interpretato da Angelo Ephrikian. Budapest, 1958, Editio Musica. (Partitions de poche No. 48.) — Vivaldi, Antonio: Sinfonia in C a due violini, violetta e basso. Publ. par Bence Szabolcsi, Budapest, 1961, Editio Musica. Partitions de poche N°. 95.)

[2] Bartha, Dénes: The unknown Haydn as an opera conductor at Eszterháza.« The New Hungarian Quarterly», Vol. I. N°. 1. (1960).

[3] Bartha, Dénes–Somfai, László: Haydn als Opernkapellmeister. Die Haydn-Dokumente der Esterházy-Opern-Sammlung. (Musikbeil.: Haydn, Joseph: Scena di Pedrillo. «Son due ore che giro . . .») 1789. Partitur. Budapest–Mainz, 1960, Akadémiai Kiadó – Schott. 470 p. 19 planches. 1 suppl.: 29 p. 1 disque: Haydn, Joseph: Scena di Pedrillo, air composé pour l'opéra «La Circe». – Cavatine de Nannina, air pour l'opéra «La Metilde Ritrovata», 1779. Orchestre National Hong. sous la dir. d'Ervin Lukács. Solistes: J. Réti, J. Sándor.

l'histoire de la musique ancienne et les salles de concert étaient saturées des «chefs-d'œuvre» dans l'exclusivité desquels ils vivaient jusqu'alors; de même que la littérature musicale semble également arrivée au terme de ses analyses minutieuses et tant de fois répétées. Ce double processus, celui de la découverte inattendue d'œuvres et de maîtres inconnus, d'une part, la mise en valeur exclusive et exagérée de l'art trop connu des grands maîtres, d'autre part, marque le début d'un courant qui met en relief les compositions négligées ou méconnues des maîtres mineurs de la musique.

Le plus curieux et le plus digne d'intérêt de tous ceux dont on vient de découvrir les œuvres est certes Johann Joseph Fux (1660–1741). On ne connut en effet pendant longtemps de lui qu'un ouvrage de composition musicale, intitulé «Gradus ad Parnassum», qui lui valut d'être considéré comme le fondateur de cet art, bien que Köchel, le même qui devint célèbre grâce à son catalogue thématique des œuvres de Mozart, ait rédigé un registre analogue des compositions du maître viennois, contenant quelque cinq cents œuvres. Aujourd'hui, on peut déjà affirmer que Fux — né un quart de siècle après Johann Sebastian Bach — est le meilleur représentant de la musique autrichienne de l'ère du baroque; il a composé non seulement de la musique religieuse, mais aussi plusieurs opéras et pièces instrumentales. Le *Te Deum* pour deux chœurs et deux orchestres qu'on vient de retrouver à Budapest est d'autant plus précieux que sa partition est la seule que Fux ait copiée, signée et datée de sa main. Les manuscrits connus des œuvres de Fux sont par ailleurs très rares; on n'en a jusqu'à présent découvert plus de dix ou douze. L'œuvre est fort précieuse en elle-même. Écrite en 1706, cette pièce monumentale, bien qu'elle figure dans une édition critique complète des œuvres de Fux publiée il y a quelques années,[4] n'a jamais encore été interprétée. Espérons que cette lacune sera bientôt comblée.

Le nom de Gregorius Joseph Werner (1695–1766) serait certainement tombé dans l'oubli si, dans les archives de la Bibliothèque Nationale, on n'avait récemment découvert quelque trois cents manuscrits. Ce chef d'orchestre sévère et appliqué qui avait précédé Joseph Haydn chez les Esterházy, appartient également bien plus au style baroque qu'au classicisme viennois. Haydn a, d'ailleurs, en témoignage respecteux envers son prédécesseur, transcrit six de ses douze préludes d'oratorium pour quatuor à cordes. Ces quatuors sont édités par Jenő Vécsey, directeur de la section musicale de la Bibliothèque Nationale «Széchényi», dans la série intitulée «Musica Rinata», qu'il a fondée et dirige et qui contient des compositions inconnues de maîtres anciens, retrouvées à la bibliothèque. A la fin du premier trimestre de l'année 1965, la collection comprenait l'édition princeps de la partition et des parties de deux œuvres d'Albrechtsberger, deux de Michael Haydn, une de Werner et une de Süssmayr.

De même que Fux, Johann Georg Albrechtsberger (1736–1809) est plutôt connu en tant que maître qui enseignait à Beethoven la pratique du contrepoint et qu'auteur d'ouvrages de théorie musicale qu'en tant que compositeur. C'est pourtant, comme les nombreux manuscrits de ses œuvres en témoignent, un musicien de talent. Le catalogue thématique de ses compositions est publié par László Somfai[5], ses œuvres paraissent et sont enregistrées sur disque en Hon-

[4] Fux, Johann Joseph: Te Deum, E. 37. Vorgelegt von István Kecskeméti, Continuobearb. von István Kecskeméti. Kassel – Graz. 1963, Bärenreiter – Akademische Druck- u. Verlagsanstalt. IX. 118. p. 2 planches. (Fux, Johann Joseph: Sämtliche Werke. Série II. Vol. 1).

[5] Somfai László: Albrechtsberger – Eigenschriften in der Nationalbibliothek Széchényi, Budapest. Publ. dans «Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae». Ire publication: Tomus I. fasc. 1–2. 1961; IIe publ.: Tomus IV. fasc. 1–2, 1963.

grie. Dans le cadre des matinées musicales qui ont lieu au Musée National Hongrois, plusieurs de ses compositions — un concerto pour clavecin, un autre pour trombone et un troisième pour harpe, de même que quelques quatuors à cordes — ont été interprétées sur des instruments d'époque.

Michael Haydn (1737–1806), frère cadet de Joseph Haydn appartient également aux compositeurs classiques injustement passés sous silence. Lui aussi a séjourné en Hongrie, et notamment à Nagyvárad (Oradea) tandis que Joseph vécut à Eszterháza. Les manuscrits des partitions des deux frères sont maintenant voisins sur les rayons de la Bibliothèque Nationale de Hongrie. Des pièces inconnues ou depuis longtemps oubliées, qui renaissent presque en même temps après deux siècles, apparaissent maintenant grâce aux recherches faites par Jenő Vécsey dans les vitrines des marchands de musique, aux programmes des salles de concert et de la radio et conquièrent un public nouveau. Dans la série de partitions de poche de l'Editio Musica, Budapest, ont paru, publiées par les soins de Jenő Vécsey, deux compositions de Michael Haydn, le Concerto pour flûte en ré majeur (1766) et la Symphonie en ré mineur (1784).

Cette dernière dont le mouvement final est un rondo à la hongroise a déjà été interprétée par deux orchestres hongrois et favorablement accueillie par le public.

Karl Ditters von Dittersdorf (1739–1799) est un des plus prestigieux maîtres mineurs du classicisme; cependant, ses œuvres sont assez rarement interprétées. Grâce à la découverte de sept œuvres scéniques italiennes, conservées dans la collection de manuscrits d'opéras de la Bibliothèque Nationale de Hongrie et provenant également des Archives Esterházy, on assiste à un renouveau de la renommée de Dittersdorf qui fut d'ailleurs le successeur de Michael Haydn à Nagyvárad. Les signes concrets de ce renouveau sont la parution en librairie de quelques airs d'opéra[6] et quelques émissions radiophoniques consacrées à ses œuvres.

La découverte des manuscrits de Franz Xaver Süssmayr (1766–1803) est l'une des plus dignes de notre intérêt. D'abord, parce que les recherches exécutées en Hongrie ont clairement prouvé que ce fut effectivement Süssmayr qui acheva la composition du *Requiem* de Mozart, ensuite, parce que les manuscrits retrouvés mettent en lumière l'activité multiple et féconde du maître dans le domaine de la composition musicale. Bien que la part prise par Süssmayr à la composition du *Requiem* ait déjà été relatée par l'auteur[7], nous en rappelons brièvement quelques détails.

La théorie selon laquelle l'œuvre de Mozart fut achevée par Süssmayr était connue depuis longtemps, mais depuis non moins longtemps contestée. Certains documents et faits, ainsi qu'une déclaration émanant de Süssmayr même — qui était l'ami et le disciple de Mozart — semblaient soutenir cette thèse. Mais le fait ne peut être tenu pour certain que depuis quelques années, c'est-à-dire depuis la découverte de quatre pages écrites par Süssmayr et contenant l'esquisse des 80 mesures qu'il prit précisément au commencement du *Requiem*, adapta et dont il se servit pour terminer l'œuvre que le sort n'avait pas permis au maître d'achever.[8]

Les 70 compositions diverses dont les manuscrits furent retrouvés à la Bibliothèque Nationale de Hongrie, et dont 49 sont de la main de Süssmayr, offrent un beau témoi-

[6] Serate d'opera di Eszterháza. Arie per canto e pianoforte con testo italiano. Di manoscritti di opere rappresentate nell'epoca di Haydn pubblicate da Jenő Vécsey–László Somfai. Vol. 1–3. (Soprano–Mezzo Soprano, Tenore, Baritono–Basso.) Budapest, 1962. Editio Musica.

[7] The man who completed Mozart's *Requiem*. Unknown finds in Süssmayr's Autograph Legacy. «The New Hungarian Quarterly», Vol. 2. N° 4. Budapest, 1961.

[8] Pour les détails, cf. «Beiträge zur Geschichte von Mozarts Requiem» du même auteur. «Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae», Tomus I. fasc. 1–2. 1961.

gnage de son activité de compositeur proprement dite. Il s'agit là de plus de 10 opéras, de nombreux fragments d'opéra, de quelques airs, cantates et œuvres de musique religieuse, ainsi que de pièces pour orchestre. Ses ouvrages révèlent à l'analyse un artiste qui s'inspire beaucoup de Mozart, de Haydn et de Cimarosa, mais dont la musique, au charme léger et enjoué, ne manque pas d'originalité, et dont la grande popularité autour des années 1800 n'a rien qui puisse nous étonner. Mais sa gloire fut de courte durée et ses œuvres subirent le sort de celles des autres *Kleinmeister* oubliés. L'attention fut de nouveau attirée sur ses œuvres à l'occasion des découvertes de manuscrits à Budapest. L'auteur de cet article a fait paraître quelques-uns de ces manuscrits dans la série «Musica Rinata», et a publié dans «Studia» le catalogue thématique des manuscrits dans la possession de la Bibliothèque Nationale[8]. Il a publié également quelques-unes de ses compositions (Ouverture en ut majeur; Cantate pour chœur d'enfants «Das Namenfest»; Symphonie en ut majeur; la dernière en préparation). La cantate pour chœur d'enfants fut présentée le 20 mai 1964 dans le cadre d'un concert publique à l'Académie de Musique de Budapest; elle fut interprétée par le chœur d'enfants et les solistes ainsi que par l'orchestre de musique de chambre de la Radiodiffusion et Télévision Hongroises.

D'importantes découvertes ont été faites dans le domaine des recherches sur Liszt. Le compositeur István Szelényi a découvert toute une série de compositions de Liszt en manuscrit, et les a publiées en plusieurs volumes qui ont paru aux Editio Musica, à Budapest. Les compositions suivantes ont été déjà publiées: Csárdás macabre, Bagatelle sans tonalité, Portraits hongrois historiques, Hungaria 1848, le Forgeron.

Aux précédentes découvertes d'István Szelényi ajoutons encore celle trouvée à la Bibliothèque Nationale de Hongrie.

La Rhapsodie n° 18 de Ferenc Liszt parut en 1885, l'année même de sa composition, dans un volume de luxe intitulé «Album des Compositeurs Hongrois», publié à Budapest. Elle figure également dans l'édition critique des œuvres de Liszt, mais le manuscrit original est resté inconnu; il ne fut retrouvé qu'il y a peu de temps, par hasard. Ingénument collé sur les pages d'une collection, au milieu de lettres, photos et autographes de l'époque, un particulier l'offrit pour la vendre. On y reconnaît l'écriture du maître[9]. Malheureusement, le manuscrit est loin d'être complet; les feuilles ne contiennent que la deuxième partie de la rhapsodie, un mouvement «Friss» (Frais). Mais l'écriture est incontestablement celle du vieux maître, celle de Ferenc Liszt au déclin de sa vie, et l'intonation désolée de l'œuvre, si caractéristique, annonce déjà la venue de Bartók.

[8] Süssmayr-Handschriften in der Nationalbibliothek Széchényi, Budapest. (Mitteilung I.) «Studia Musicologica», Tomus II. 1962; Mitteilung II.: Tomus VIII. 1966.

[9] Cf. du même auteur: «Unbekannte Eigenschrift der XVIII. Rhapsodie von Franz Liszt» (Manuscrit inconnu de la Rhapsodie n° 18 de Franz Liszt). «Studia Musicologica», Tomus III, fasc. 1–4. (1962).

THÉATRE

PÉTER NAGY

Réflexions sur le théâtre hongrois

L'honneur, mais surtout l'embarras, d'avoir à résumer, à l'intention de lecteurs étrangers, ses réflexions sur les activités, la situation, voire les perspectives d'avenir du théâtre hongrois sont propres à inciter l'auteur à rechercher d'abord une vaine échappatoire, puis tout au moins à se fixer certaines limites, pour mieux cerner son sujet, brillant s'il en fût, mais changeant et fluide. Renonçant à l'épuiser, il en pourra ainsi esquisser les contours essentiels.

Ce qui d'emblée semble s'offrir comme un repère de ce genre, n'est, hélas, qu'un feu follet, qui risque d'entraîner les imprudents sur un sol qui se dérobe sous leurs pas. Les lecteurs, comme l'auteur, ont en effet tendance à associer trop étroitement le théâtre hongrois aux pièces hongroises et l'on s'attend à ce que, prenant prétexte du premier, l'auteur parle des secondes. Or, le répertoire de n'importe quel théâtre, ou même de tous les théâtres hongrois, aussi bien pour la saison qui vient de s'écouler que pour toute une série de saisons récentes atteste que, sous une forme aussi étroite, cette association serait loin d'être justifiée. Les auteurs hongrois et leurs pièces sont la minorité sur la scène hongroise; minorité forte, assurément, mais minorité tout de même. Les pièces des auteurs étrangers, classiques autant que modernes, occupent un nombre plus grand de soirées et le nombre des spectateurs qui y assistent est, de ce fait, plus élevé. Et si l'on déduit encore, comme il n'est que juste de le faire, les reprises hongroises, on verra que les pièces neuves, nées de nos jours occupent dans le répertoire des théâtres du pays une place déplorablement réduite.

L'expérience personnelle, inévitablement, restreint ce champ encore davantage. Je ne suis, régulièrement, que les théâtres non-lyriques de Budapest, je ne puis donc parler que d'eux, alors qu'ils représentent une minorité, même, je suppose, à Budapest, si on tient compte des théâtres musicaux et des scènes de variétés de la capitale. Et encore davantage, si on pense aux théâtres de province, puisqu'aussi bien chaque ville hongroise, tant soit peu importante, possède désormais son théâtre permanent, dont les troupes, en coopérant avec celles du Théâtre Ambulant — dirigé à partir de son siège central à Budapest — rayonnent dans les villages et agglomérations qui n'ont pas de théâtre. Il n'y a donc plus d'habitant adulte du pays qui n'ait eu de temps à autre la possibilité d'une soirée théâtrale à sa portée.

En dépit de ces réserves prudentes, on

peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'à suivre l'activité des théâtres de la capitale, on se fait une idée pratiquement exacte de celle du théâtre en province, et s'il était assurément exagéré d'identifier le théâtre hongrois avec les pièces hongroises, la situation des secondes n'en constitue pas moins un indice important et sensible de la santé bonne ou fragile du premier. En dépit de nombreuses initiatives, importantes et de qualité, les théâtres de province ne font, en effet, qu'adapter à leurs possibilités ce qui a déjà connu le succès dans la capitale. Cela vaut aussi bien pour le programme et le style du jeu des acteurs que, très souvent, pour la mise en scène et le décor. Voilà donc pourquoi j'ai dit plus haut, qu'à suivre l'activité des théâtres de la capitale, on peut se faire une idée de la vie théâtrale en province. Quant à ma seconde affirmation, je pense qu'elle n'a guère besoin d'être démontrée, car si le théâtre n'est pas uniquement un *show business*, mais s'il entend respecter, tant soit peu, ses origines cultuelles et éducatrices, il a un besoin vital de pièces mettant en scène les problèmes avec lesquels son public se trouve aux prises dans la vie. L'existence même de ces pièces, leur qualité ou leur absence de qualité, éclairent le théâtre d'une lumière révélatrice.

Au terme de ces considérations qu'il me soit permis de déclarer ouvertement et en toute sincérité que si la saison théâtrale qui vient de s'écouler a été excellente au point de vue de l'art de la scène et si elle a connu un nombre appréciable de succès, elle est restée assez insignifiante, en ce qui concerne les pièces hongroises.

Pour comprendre cette situation et en tirer les conclusions qui s'imposent, il faut d'abord jeter un regard sur le passé du drame hongrois. Après des commencements héroïques, mais dont l'exposé nous entraînerait trop loin de notre sujet, l'art théâtral et le drame hongrois apparaissent en même temps que le romantisme en Europe. Dès l'étape suivante, hélas, cette simultanéité de bon augure se transformera en un retard malheureux. Tout comme la société dont elle était issue et qu'elle reflétait, la littérature hongroise devait, après l'écrasement de la révolution de 1848, marquer un temps d'arrêt et faisait un retour sur elle-même. Lorsqu'elle se rouvrit au monde, ce dernier avait déjà un bon quart de siècle d'avance et il devait le conserver par la suite. Voilà qui explique pourquoi le naturalisme, qui domina le théâtre et tous les autres arts dans l'Europe occidentale des années 80–90 du siècle dernier, ne parvînt en Hongrie qu'au début du nôtre et que les problèmes littéraires et scéniques qu'il posait aient pu garder leur emprise presque exclusive sur l'art hongrois jusqu'après 1930. Voilà pourquoi encore tous les ismes qui, depuis le symbolisme, furent pour les spectateurs de Paris, de Berlin et d'ailleurs une source inépuisable d'enthousiasme et de fureur, passèrent en Hongrie pratiquement inaperçus. Seuls leurs produits les moins voyants — et encore bien rarement — eurent les honneurs de la scène en Hongrie et ceux-ci aussi souvent édulcorés.

Cette évolution si peu fructueuse du point de vue des arts eut cependant ses résultats utiles. Qu'il le veuille ou non — or, la plupart du temps, c'est ce qu'il veut — le théâtre naturaliste est aux prises avec les problèmes de la réalité. Ainsi, grâce précisément à l'inspiration et à l'exemple du théâtre naturaliste, le théâtre hongrois eut, lui aussi, son école, née dès le début du siècle, qui survit encore à travers ses différents avatars et qui connut son apogée d'abord aux environs de 1910, puis, une deuxième fois, après 1930. Fidèle, en général, à l'esprit du naturalisme, cette école situait les origines des problèmes sociaux dans les composantes

individuelles, dans l'hérédité, voire dans le génie de la race. Elle n'en fit pas moins des efforts honnêtes et parfois efficaces, pour affronter les problèmes du temps et de la société, posant souvent correctement la question, quitte à demeurer en reste pour la réponse. Le théâtre du grand prosateur hongrois Zsigmond Móricz représente le monument le plus impressionnant, encore qu'inachevé, de cette école et c'est de lui qu'à très peu d'exceptions près, devait se réclamer la jeune génération d'auteurs des années 30, si riche de promesses dans le domaine littéraire et social. Je parle de la phalange des écrivains populistes.

La survie du naturalisme revêtit cependant une autre forme aussi, plus voyante et beaucoup plus applaudie par le grand public que celle dont nous venons de parler. Il s'agissait d'une tendance qui s'attachait essentiellement à infuser une vie et un mouvement un peu plus modernes à la pièce de boulevard, héritée du trio Bataille-Bernstein-Lavedan, en l'adaptant aux exigences du temps avec des techniques habiles. Le plus illustre des auteurs de cette école fut le Hongrois Ferenc Molnár, dont les pièces ont été jouées sur toutes les scènes du monde, au cours du demi-siècle qui nous sépare de ses débuts. Leur succès se ternit de nos jours et ce n'est pas un hasard, puisque le monde que ces pièces mettent en scène est voué désormais à un déclin irrévocable.

L'essentiel de tout cela doit, une fois de plus, être dégagé d'un parallèle entre société et littérature. Après le vivant anachronisme d'une période féodale trop prolongée, la société hongroise a, en effet, sauté l'étape bourgeoise. Au bout d'un quart de siècle de régime contre-révolutionnaire, semi-féodal et semi-bourgeois, il lui a fallu l'issue sanglante et tragique de la deuxième guerre mondiale, pour se retrouver au seuil de l'évolution socialiste. C'est de la même manière, que le théâtre hongrois et l'art de la scène ont sauté les étapes successives des théâtres occidentaux des années 20 et 30, ne faisant connaissance ni avec le futurisme, ni avec le surréalisme et l'expérience weimarienne du constructivisme et de l'expressionnisme leur restant tout aussi étrangère que le théâtre de Jarry, de Jean Cocteau, ou celui de Maïakovski. Au moment où il s'agissait de passer au théâtre socialiste, la scène hongroise avait donc à supporter le fardeau d'une tradition naturaliste devenue un poncif académique.

Or, ce moment survint précisément aux environs de 1950, alors que, dans tous les pays appartenant au camp socialiste, l'art se trouvait soumis à la dictature jdanovienne d'une esthétique placée sous le signe du culte stalinien de la personnalité. Rejeté quelques dizaines d'années auparavant à cause de ses accointances avec la gauche, le théâtre expérimental était une fois de plus frappé d'anathème, cette fois comme terrain d'élection de la décadence bourgeoise . . . et le théâtre naturaliste, véhiculant un message certes changé, encore que sous des formes qui perpétuaient une tradition trop connue, survivait sur les scènes hongroises sous le nom de théâtre socialiste-réaliste.

L'essor véritable du théâtre et du drame hongrois ne date que d'il y a dix ans. Les gens de théâtre et le grand public ont désormais la possibilité de prendre connaissance de l'apport du théâtre moderne. La Hongrie en est redevable tout aussi bien aux possibilités désormais plus généreusement accordées d'assister à des spectacles à l'étranger qu'aux tournées que viennent y faire des troupes étrangères de plus en plus nombreuses et aux pièces publiées en traduction hongroise par la revue Nagyvilág (le Vaste Monde), consacrée aux littératures étrangères. A signaler aussi les courageuses initiatives de l'édition et les affiches, désormais plus variées, de nos théâtres.

L'élargissement du répertoire, devenu plus moderne et plus courageux, entraîna inéluctablement la modernisation des techniques scéniques, du jeu des acteurs et de la mise en scène. Les décors rigides et naturalistes de l'école de Meiningen disparurent, pour faire place à une image scénique souple, recourant aux indications et aux symboles. Les comédiens abandonnent, eux aussi, le discours didactique au ralenti, pour adopter des styles plus souples et plus alertes. Il arrive de moins en moins souvent que la mise en scène se perde dans le détail, car elle s'efforce désormais de réaliser une conception scénique-idéologique embrassant l'ensemble de l'œuvre présentée. Bref, la troupe a désormais confiance en son public, elle joue, au lieu d'expliquer. Et le public le lui rend bien, par son enthousiasme compréhensif à l'égard des œuvres et de leurs auteurs.

L'œuvre de Berthold Brecht a joué un rôle particulièrement important dans cette libération. Le gage d'ailleurs sans doute le plus sûr de l'influence universelle de l'œuvre si multiforme de Brecht, c'est son influence révolutionnaire et fécondante, qui s'est exercée pratiquement sur toutes les scènes du monde, encore qu'à des moments différents et pour des raisons parfois étrangères les unes aux autres. Au commencement et de longues années durant, Brecht fut rejeté aussi bien par les gens de théâtre que par le grand public, tant ses méthodes, sa vision et ses techniques leur étaient étrangères. Nous avons vu un «Opéra de quat'sous» émasculé et transformé en opérette, «la Bonne Ame de Sé Tchouan» édulcorée et transformée en folklore chinois, une «Mère Courage» qui n'était plus qu'un pot-pourri de styles hétéroclites: le public n'en voulait pas et les gens de théâtre croyaient que cet échec était celui de Brecht. Le tournant survint avec la première visite à Budapest du Berliner Ensemble, la troupe de Brecht: la révolution sur la scène hongroise, ce fut la première hongroise du «Cercle de craie».

Aux environs de 1950, l'œuvre de Berthold Brecht alla rejoindre aux oubliettes les œuvres, taxées comme elle, de décadence bourgeoise. Elle ne fut pas la seule à ressusciter. Le théâtre hongrois a su rompre avec les usages d'un temps où l'uniformité était la seule preuve de la fidélité à la doctrine. Il cherche désormais — avec un succès assurément plus grand qu'alors — à incarner la pensée socialiste par la diversité et la polyphonie.

Nous avons parlé de l'effet libérateur de Brecht. Est-ce justifié? A vrai dire, nous serions bien embarrassés de citer, pour les dix années qui viennent de s'écouler — inutile de remonter à plus loin — ne fût ce qu'une seule pièce hongroise dont l'auteur eût adopté directement les techniques ou les théories de Brecht, qu'il s'agisse des *songs*, ou du *Verfremdungseffekt*. Nous avons pourtant bien le droit, nous en sommes persuadés, de parler de l'influence libératrice de Brecht, car c'est bien son art qui a convaincu les auteurs hongrois qu'il est parfaitement possible de rechercher et de trouver les formes dramatiques modernes — fût-ce avec les moyens de Shakespeare, de Félicien Marceau, de J.-P. Sartre ou d'Arthur Miller — qui leur permettent de condenser en un message humainement et artistiquement valable leur vision de la société socialiste de leur pays et de leur temps.

Aussi est-il parfaitement naturel de voir s'adresser avec prédilection aux techniques de la «décomposition des formes» — à celles, plus exactement, de la recherche et de la découverte de formes nouvelles — ceux précisément de nos auteurs dont le message dramatique est d'une intensité presque journalistique. «Gens de Budapest», la première pièce, si mémorable, de Lajos Mesterházi

est une de ces pièces à narrateur, à chronologie décomposée et à chœur de fantômes. D'autres devaient la suivre, permettant à l'auteur de poser les problèmes de la morale socialiste en pleine gestation et même d'en esquisser la solution (le Onzième Commandement). Citons aussi, et au même titre, József Darvas, qui s'était fait un nom, dès les environs de 1940, comme auteur de pièces traditionalistes mettant en scène la vie et les problèmes de la paysannerie (l'Abîme, Feu à l'aube), mais qui eut, lui aussi, recours à la décomposition de la chronologie, en portant sur la scène la crise de conscience des intellectuels du mouvement ouvrier (la Pluie ivre).

Citer deux noms et quelques titres de pièces suffit pour définir le trait le plus caractéristique de la production dramatique hongroise de ces dernières années. Ce qui, en effet, préoccupe au premier chef les auteurs hongrois, ce sont les problèmes d'ordre moral que pose l'édification d'une société nouvelle. Les pièces que nous venons de signaler sont axées, les unes et les autres, sur ces questions, tout autant, d'ailleurs, que celles dont l'écriture demeure héritière des traditions. La déchéance cynique du héros, l'extinction du feu de l'âme: voilà le douloureux problème que portent sur la scène les excellentes pièces (le Paradis perdu, Siméon le Stylite) du regretté Imre Sarkadi, dont une mort prématurée a interrompu la carrière de prosateur et d'auteur dramatique, promise à de brillants succès. Se détachant sur le fonds de la crise politique des lendemains de 1956, les mêmes problèmes surgissent dans les pièces de Miklós Hubay, au langage poétique et généreux (les Lanceurs de couteaux), et même dans celles de jeunes auteurs, débutant sur la scène avec une pièce tragique, comme Károly Szakonyi (Sophie, ma vie!...) ou tragi-comique, comme István Csurka (le Fanfaron).

Le plus «jeune» des auteurs dramatiques de la génération des aînés est Endre Illés. Perfectionnant sans cesse la dramaturgie de sa jeunesse, il flétrit, dans chacune de ses pièces, tel ou tel mensonge, ou attitude hypocrite, propres à des milieux de jeunes; dans «les Amants impatients» c'est le manque de loyauté du cœur, dans «le Sablier» c'est le snobisme intellectuel, tandis que dans «l'Étranger», c'est l'égoïsme antisocial, poussé à outrance. A côté de la sienne, l'œuvre dramatique la plus importante, pour les écrivains de sa génération, est celle de László Németh. Chez Németh, le conflit entre l'individu et son temps s'exprime dans des paraboles historiques. Chacune, pour ainsi dire, des pièces de Németh (les Deux Bolyai, Joseph II, Galilée) met en scène le conflit tragique entre le génie précédant son époque et ses contemporains, qui ne le comprennent pas, et qui veulent l'annihiler. Parlant de l'histoire, les pièces les plus récentes de Gyula Illyés (le Favori, l'Extravagant) s'imposent à l'esprit, interprétant à travers tel ou tel personnage de l'ère hongroise des réformes ou de «l'âge d'argent» de l'antiquité romaine, les vues de l'auteur sur notre temps, formulées en un langage éminemment dramatique.

Cette énumération — aussi bien celle des auteurs que celle de leurs œuvres — pourrait se prolonger à volonté. Mais ne nous arrêtons pas à présent aux comédies légères, dont la vie n'est guère plus longue que la saison théâtrale. Nous ne dirons rien, ici, des pièces policières, dispensatrices d'une tension convoitée et promises à un oubli rapide. Nous avons tenu à ne signaler ici que les auteurs et les titres qui s'imposent du premier coup d'œil.

Incomplète, et peut-être même quelque peu arbitraire, l'énumération que nous avons tentée suffit cependant pour attirer l'attention certains sur traits caractéristiques du

théâtre hongrois d'aujourd'hui. Bien des auteurs dramatiques hongrois actuels mériteraient, nous en sommes convaincus, de pouvoir sortir des barbelés, auxquels les condamne notre isolement linguistique, pour rivaliser, sur les scènes étrangères, avec les auteurs des grandes nations. Fût-ce directement, ou par le truchement de paraboles historiques ou autres, ils s'efforcent tous, sans exception, de porter sur la scène les problèmes les plus brûlants de l'individu et de la société. On ne trouverait guère, dans la Hongrie d'aujourd'hui, d'auteur ou de pièce, désireux d'échapper à leur temps pour se réfugier dans le passé, ou dans un univers fantastique. Au contraire, si les auteurs font appel aux décors du passé ou aux ressources de l'imaginaire, ce n'est jamais que pour formuler encore plus efficacement leur opinion sur leur propre temps, et, plus d'une fois, pour essayer de résoudre ses problèmes.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce sont les problèmes d'ordre moral et leur formulation artistique qui se trouvent au premier plan de leurs préoccupations. S'il convient de s'en féliciter, il serait faux de vouloir s'en cacher les risques. Le mérite qu'ils ont en agissant de la sorte, consiste à combattre les parti pris des dix années qui viennent de s'écouler, et de soutenir l'adaptation intellectuelle du public aux exigences d'une ère nouvelle. Le risque que cette attitude comporte, réside dans une certaine monotonie, contre laquelle il n'existe qu'un seul remède efficace, à savoir la présence quotidienne sur la scène, devant le tribunal du public.

IVÁN SÁNDOR

Chronique théâtrale 1965

Si l'on demandait ce qui, en 1965, a passionné le plus le théâtre hongrois, à quelle question il a cherché avant tout une réponse, je dirais que, de toutes les pièces modernes de la littérature mondiale, on a choisi celles qui placent l'homme d'aujourd'hui en face du monde et de sa propre situation avec le maximum de sincérité et de profondeur.

Le Théâtre Thalia a représenté la pièce de J. P. Sartre, «le Diable et le bon Dieu». Je pense que pour le lecteur il serait intéressant avant tout de savoir quelle conception a guidé l'interprète hongrois de cette œuvre, M. Károly Kazimir, et comment il a réalisé cette conception.

Dans la pièce de Sartre, au contenu intellectuel complexe, Kazimir a mis en relief ce qui est, à notre avis, le plus important, l'ambivalence des choses, la difficulté mais aussi la nécessité inéluctable du choix. Les luttes intérieures de Götz sont mises au centre de l'action.

La mise en scène était simple et claire. Elle faisait clairement comprendre au spectateur, venu au théâtre avec une certaine expérience historique, que derrière les dialogues il devait chercher des discussions

sur des idées, et derrière les costumes historiques — des questions vivantes, actuelles.

Une autre soirée théâtrale a également servi l'idée de la responsabilité devant le monde et devant l'homme. Le Théâtre de la Gaieté (Vígszínház) a joué le drame d'Arthur Miller «Intermède à Vichy», dans la mise en scène, belle et passionnante, d'István Horvai. Ce spectacle a bien fait sentir ce qui distingue cette œuvre de Miller d'autres pièces modernes, à première vue semblables. Les murs gris du commissariat de Vichy avaient presque disparu, tout un monde s'était ouvert derrière eux où les personnages avaient à trouver la réponse à une seule question importante: où est l'issue? Avec cette idée, Horvai a mis au centre du spectacle la question fondamentale de toute l'œuvre de Miller. Sur la scène, c'étaient à la fois l'atmosphère fatale du commissariat de Vichy pendant la guerre et le monde qui entoure Miller, où les valeurs sont déshumanisées. Les personnages se mouvaient sur la scène réelle du drame et dans une région intellectuelle plus élevée dont le contenu philosophique vient de la grande polémique de Miller avec et pour la vie. Et derrière tout cela s'étalait le mécanisme horrible du fascisme et, autour des héros du drame, un cercle infernal sans issue se refermait car le système des valeurs humaines restait en dehors de ce cercle.

J'ai lu que le public de France et d'Allemagne Fédérale et certains critiques estimaient que le nouveau drame de Miller n'était pas en tous points digne du reste de son œuvre. Voilà qui ne peut qu'étonner. La représentation de Budapest a également prouvé que cette œuvre est un des drames importants de notre époque. L'enseignement de l'écrivain est formulé avec une pureté de cristal: si nous parvenons à dépasser le sentiment de culpabilité pour arriver au sens de la responsabilité, le monde peut être sauvé même après tous les enfers, et les nouveaux enfers ne peuvent être éviést qu'à ce prix.

Le Théâtre Attila József a présenté «Becket ou l'honneur de Dieu» d'Anouilh. M. István Kazán, le metteur en scène a souligné la séparation brusque de destins jusque-là parallèles, l'opposition, involontaire en apparence, mais irrévocable qu'ils présentent. Le spectacle était intéressant, bouleversant. Sur une scène minuscule, le jeu se déroule sans baisse de rideau, dans un rythme excellent. Sept banquettes de bois et quelques barres de métal — c'est là tout le décor. En variant ces éléments, Kazán précipite l'action d'un bout à l'autre. Les solutions scéniques modernes ont contribué à mettre en relief les idées de l'œuvre. Kazán montre la tragédie du roi Henri avec un art vigoureux et des moyens d'expressions variés.

Une des entreprises les plus intéressantes de la saison se rattache aux mois d'été. En Hongrie, en juillet et août, les théâtres ferment en général et c'est alors l'époque des spectacles «légers» sur les scènes en plein air. Mais, depuis quelques années, Körszínház — Théâtre en Rond — ouvre ses portes en été. En 1965, il donnait en une soirée deux œuvres de Thomas Mann: «Fiorenza» et «Mario et le magicien».

D'abord, nous avons vu Fiorenza, vêtue dans le riche coloris du quattrocento. Ce que le metteur en scène a mis en relief dans cette œuvre? L'atmosphère de Fiorenza n'est pas adoucie par le doux bruit de vent des ports nordiques, le «brouillard laiteux et mat» ne descend pas sur la ville, tout nage dans l'or et dans le pourpre; la mise en scène de Kazimir a néanmoins rendu familière l'atmosphère intérieure de la pièce. Il a fait apparaître sur la scène cette même nostalgie douloureuse et douce que nous connaissons si bien dans l'inoubliable «Tonio Kröger» que Thomas Mann venait

d'achever, comme on le sait, quelques mois avant d'entamer Fiorenza. La représentation fait pénétrer le spectateur dans cette ambiance enchanteresse et rêveuse qui plane autour de Lorenzo de Medicis, le grand navigateur de l'idéal de beauté de Thomas Mann. Elle souligne ce qui est le plus important dans cette pièce, les louanges de cet idéal de beauté et le sentiment douloureux du grand écrivain en comprenant sa disparition inévitable.

Le fauteuil pourpre de Lorenzo disparaît, le jeu saute un demi-millénaire dans le temps, on entonne de la musique de cirque — le drame est suivi de la nouvelle adaptée à la scène par le Polonais Skuszanka et le metteur en scène Kazimir. Après les capes de la Renaissance, nous voyons des maillots et des chandails, mais les contradictions apparentes cachent une unité. Le Savonarola du jeu précédent apparaît ici dans le masque de Cipolla comme une nouvelle force déchaînée. L'attitude à la Lorenzo de l'homme aux rêves fuyants, ne suffit plus pour freiner cette force, le jeu nous l'a fait comprendre, là, il n'y a que la résistance, une nouvelle «attitude à la Mario».

Il faut encore dire que l'adaptation et la mise en scène, tout en prêtant à Cipolla un monologue d'introduction transformé sans nécessité et plus cru que l'original, évoquaient fidèlement la nouvelle dans la suite et, par conséquent, l'esprit de Thomas Mann. Dans ce jeu bien rythmé, la grande œuvre n'a pas perdu de son brillant, le spectateur y vit la thèse suivante: si la force démoniaque est sur le point de priver l'homme de la conscience même de son humanité, il ne reste que la voie suivie par Mario — la défense de soi.

Le Théâtre Thalia a eu l'initiative passionnante et courageuse de présenter la pièce «Crépuscule» d'Isaac Babel, écrivain soviétique au sort tragique. C'est l'histoire de la désagrégation d'une famille juive d'Odessa au début du siècle. Il y a dans cette pièce de la tristesse comme dans Tchékov, mais aussi de la force comme dans Gorki. Les deux forment ensemble la voix d'Isaac Babel et cette voix nous dit par la bouche de ses héros que la vie n'est pas faite pour que nous la subissions dans la souffrance, mais pour être vécue. Il est important que cela soit dit par le représentant d'une génération qui brise la tyrannie de la précédente génération par une autre tyrannie. C'est ce qui donne au ton de Babel cette ironie qui fait songer à l'ironie grotesque de Brecht. Le milieu juif, l'affection compatissante ou l'ironie dans la description des caractères se découvrant dans les coutumes rituelles ne peuvent tromper personne. Pour ne citer des exemples qu'empruntés à la littérature russe, «Crépuscule» est aussi peu une pièce exclusivement juive que «le Don paisible» de Cholokhov n'est un roman purement cosaque ou «Résurrection» de Tolstoï, un chemin de croix catholique.

Le spectacle du théâtre Thalia était beau et authentique. La première reste une soirée mémorable qui a enrichi notre vie théâtrale.

Le Théâtre Madách nous a donné une belle représentation de la pièce de Milán Füst «le Roi Henri IV». Le drame, écrit en 1931, cherche une réponse à la question que pose cette époque: quel sera le sort du talent et de la grandeur dans les remous d'un monde assombri? Peut-on arrêter la destruction des valeurs? L'auteur n'est pas de ceux qui voient le rôle de l'homme dans l'impuissance devant le sort, dans la solitude infinie. Même dans l'impuissance extrême, le désir d'agir ne quitte pas le roi Henri de Hohenstaufen que Milán Füst nous présente. Il sait encore dire: «J'ai aimé le beau, mais j'ai également aimé le laid, et si une bonne tempête me poussait, je serais encore une flamme ardente.»

Dans le destin d'Henri, ce n'est pas le conflit des détenteurs du pouvoir, l'échec de la vie sacrifiée pour la bonne cause ou les querelles de famille qui intéressent Milán Füst. Bien plutôt les remous de la vie au milieu desquels Henri, le plus brave de tous, tient bon d'abord, pour s'y perdre enfin, lui aussi. Il représente l'opposition, la lutte avec une époque tragique qui forme même les grandes personnalités à sa propre image. Cet Henri ne veut d'abord pas du pouvoir. Il cherche un mode de vie qui lui donne la liberté et l'authenticité. Mais le hasard le rappelle sur le trône, il découvre, bouleversé, que le pouvoir seul peut lui donner quelque chance de sauvegarder sa condition d'homme. Deux voies s'offrent à lui; lutter, être terrible — il en est incapable étant trop bon et trop indécis pour le faire. L'autre voie: fuir, s'abandonner à son sort — il ne le peut pas, il est trop résolu pour cela. Son intelligence lui donne une explication claire de tout, mais les circonstances le condamnent à l'impuissance.

Ses dernières paroles ne sont pourtant pas celles de la désillusion totale, mais celles de la nostalgie vers l'harmonie. Milán Füst est un poète qui réchauffe l'action par un lyrisme qui s'exprime dans une langue dramatique merveilleuse. Il ne peut pas parler avec sérénité de la destruction. Tout en montrant la tragédie de l'homme de son époque, même dans ce monde sombre il introduit la lumière de la raison, des intentions pures. Il vit la grande tragédie du siècle, mais son message est valable de nos jours, car même dans le chaos où se perdent toutes les valeurs, il cherche ce qui est à suivre, ce qui est humain.

C'est Miklós Gábor qui interprétait magnifiquement le rôle d'Henri. La douleur qu'inspire la perte de la beauté humaine était le *leitmotiv* dans ce jeu qui, à chaque instant, entourait d'une lumière particulière la lutte de l'homme moderne avec lui-même et avec le monde. Il jouait la vanité du pouvoir, la tragi-comédie de la pénitence et les dernières flammes de sa solitude avec tant d'authenticité que son roi Henri se défaisait sous les yeux du spectateur et était depuis longtemps réduit au néant, quand celui-ci découvrait que le meilleur de son être demeurait en lui.

Parmi les meilleures interprétations de la saison, je ne veux citer que celles que nous ont values les pièces dont il a été question ici.

Je voudrais souligner les noms de Zoltán Latinovits («Mario et le magicien», «Intermède à Vichy»), Rudolf Somogyvári («Fiorenza», «Crépuscule»), Attila Nagy («Le Diable et le bon Dieu»).

Ce ne sont là que quelques brefs aperçus sur la saison théâtrale en Hongrie. J'ai été exigeant envers les spectacles et espère pouvoir le rester dans l'avenir puisque ces jours-ci nous attendons la première des pièces de la qualité de «Coriolan» de Shakespeare, «les Physiciens» de Dürrenmatt et «En attendant Godot» de Samuel Beckett.

LES AUTEURS DU PRÉSENT VOLUME:

PAÁL, FERENC	journaliste, directeur de politique extérieure du quotidien budapestois *Magyar Nemzet*
CSIKÓS NAGY, BÉLA	économiste, président de l'Office national des Prix
KEMENES, EGON	économiste, collaborateur de l'Institut de Recherche Afro-Asiatique à Budapest
VERESS, PÉTER	économiste, chef de section au Ministère du Commerce extérieur
DR. KORÁNYI, GYÖRGY	docteur ès sciences chimiques, directeur du Département de Chimie et de Technique au Ministère de l'Industrie lourde
BÉLÁDI, MIKLÓS	historien de la littérature, collaborateur de la revue *Kritika*
B. NAGY, LÁSZLÓ	critique littéraire, collaborateur de l'Institut d'Histoire littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie
BOLDIZSÁR, IVÁN	écrivain, publiciste, vice-président du PEN Club hongrois, rédacteur en chef de la revue *New Hungarian Quarterly*
FARAGÓ, VILMOS	juornaliste et critique littéraire, collaborateur de l'hebdomadaire *Élet és Irodalom*
VARGHA, BALÁZS	écrivain et bibliothécaire
FARKAS, LÁSZLÓ et ZOMBOR, TIBOR	bibliothécaires (Bibliothèque Nationale Széchényi, de Budapest)
HOLICS, LÁSZLÓ	professeur de mathématiques et de physique à lécole d'application «Apáczai Csere János»
NÉMETH, LAJOS, PERNECZKY, GÉZA et KOVÁCS, ÉVA	jeunes historiens d'art
LENDVAI, ERNŐ	musicologue
KECSKEMÉTI, ISTVÁN	musicographe, collaborateur aux Archives musicales de la Bibliothèque Nationale Széchényi, à Budapest
NAGY, PÉTER	historien et critique littéraire, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université Loránd Eötvös, à Budapest
SÁNDOR, IVÁN	écrivain et critique théâtral